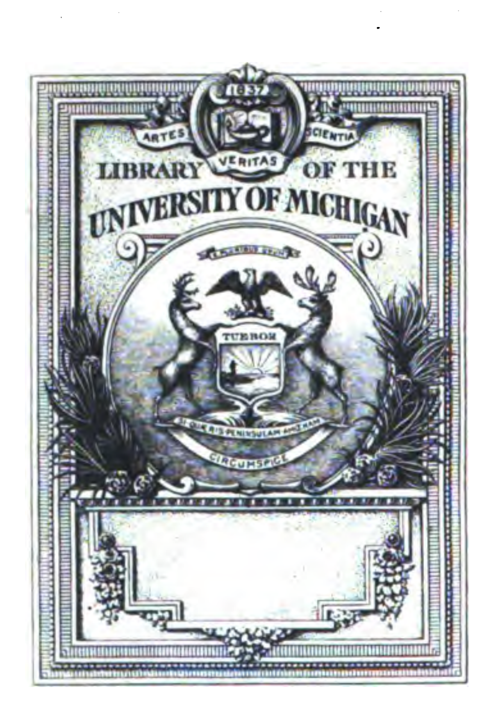

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LA MARQUISE

DE

CHATILLARD

Par P. L. Jacob

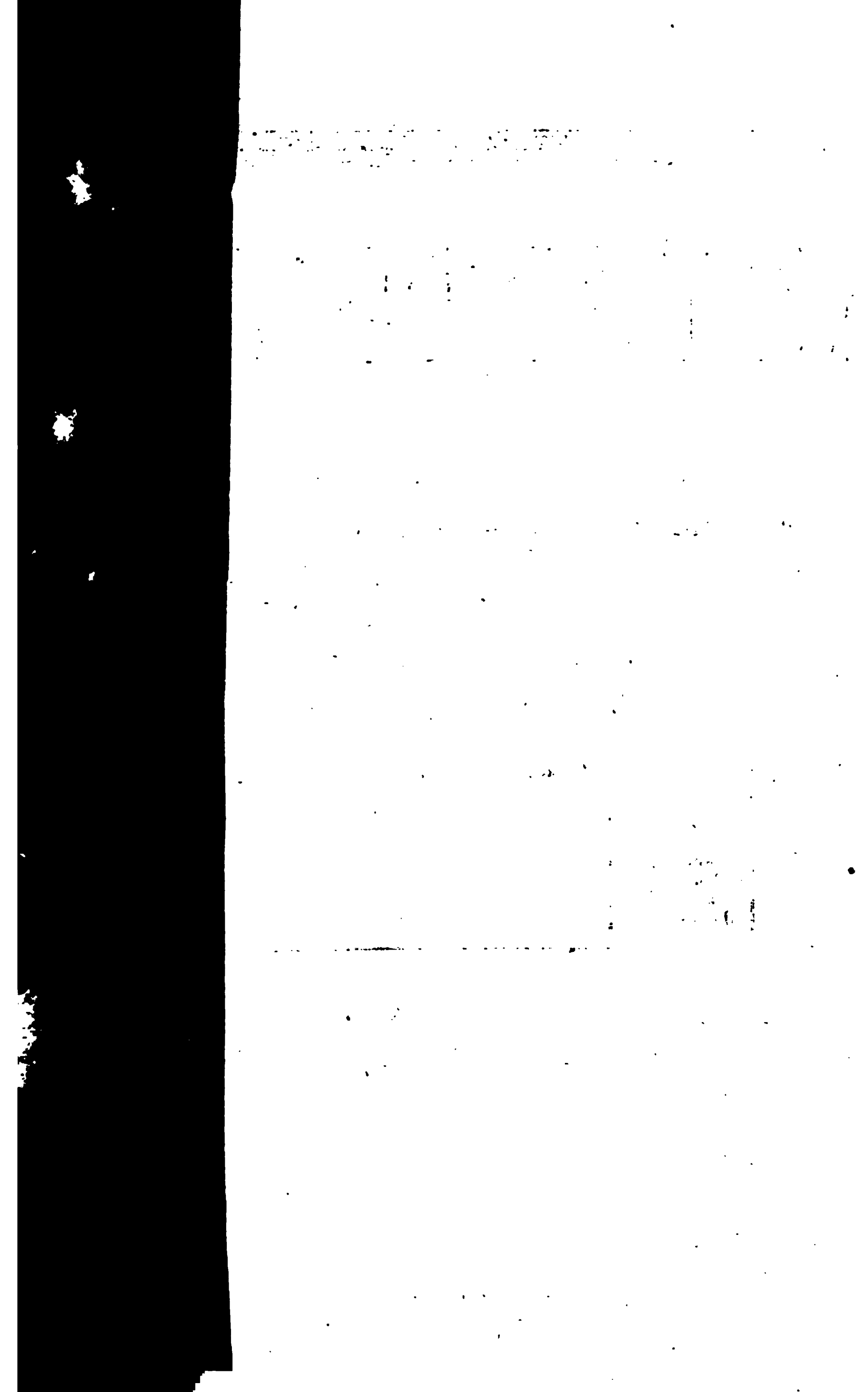
(BIBLIOPHILE).

I

Deuxième Édition.

PARIS
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR
7, RUE VIVIENNE.

1845



LA MARQUISE

DE

CHATILLARD.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

LA MARQUISE

DE

CHATILLARD

Par P. L. Jacob

(BIBLIOPHILE.)

I

Deuxième Édition.

PARIS.

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

7, RUE VIVIENNE.

—

1839.

I

LE RÉVEIL-MATIN.

En 1770, n'était pas noble quiconque s'éveillait avant dix heures du matin ; et pourtant, le marquis de Chatillard, qui se piquait de tenir de son père une aussi bonne noblesse que les Montmorency, ne dormait plus depuis le point du jour : ce devait être un bien grave motif qui s'opposait à ce que son sommeil se

prolongeât jusqu'à l'heure ordinaire, c'est-à-dire jusqu'à midi, pour l'honneur du nom qu'il portait.

Les premières lueurs de l'aube filtraient à travers les volets rembourrés dans la chambre à coucher où reposaient conjugalement le marquis et la marquise de Chatillard, lorsque, derrière les rideaux de l'alcôve mystérieusement fermés, se fit entendre un profond soupir pareil à ceux de Niobé pleurant ses enfans; mais ce plaintif soupir n'eut pour écho qu'un éclat de rire plein de franchise et de gaieté. La marquise, qui ne tenait pas autant que son mari à l'observance des devoirs nobiliaires, se souciait peu de l'étiquette du réveil, et elle s'étonnait plutôt d'être encore au lit, lorsque l'Aurore avait déjà quitté la couche du vieux Titon : la marquise ne comptait pas dix-huit ans, le marquis en avait au moins soixante-dix!

— Bon Dieu! monsieur le marquis, qu'avez-vous à soupirer de la sorte? dit une petite

voix argentine entrecoupée de nouveaux éclats de rire.

— Et vous, madame la marquise, qu'avez-vous à rire de la sorte ? reprit une voix cassée et asthmatique, accompagnée de fréquens accès de toux.

— Moi, monsieur le marquis, je ris, parce que vous soupirez, répliqua la marquise riant plus fort.

— Et moi, madame la marquise, je soupire, parce que..... parce que vous riez, repartit le marquis en soupirant une seconde fois avec angoisse.

— Assurément, je ris et rirai de vos soupirs qui se renouvellent chaque matin, comme si vous étiez le plus malheureux des hommes.

— Vous l'avez dit, madame, je suis le plus malheureux des hommes, et ces soupirs, où vous trouvez tant à railler, n'expriment pas suffisamment tout ce qu'il y a de tristesse

et souvent de désespoir au fond de mon âme.

— Bah ! monsieur le marquis, vous parlez ainsi pour vous amuser à mes dépens, quand j'aurai eu la faiblesse de vous plaindre ! Croyez-moi, ajouta-t-elle en soupirant à son tour, les personnes les plus heureuses ne sont pas celles qui ont souvent l'apparence la plus gaie ou la plus folle : ainsi, vous me voyez rire à bon marché, et vous vous imaginez que je suis ravie de mon sort, au point que je n'aie plus de souhaits à former? Je ne veux pas vous ôter votre erreur, monsieur le marquis.

— Oh ! je sais bien que les femmes ne sont jamais contentes ! Elles font peu de cas de ce qu'elles ont, au prix de ce qu'elles n'ont pas ; et si l'on consultait une reine, pour savoir ce qui lui manque et ce qu'elle désire avec des larmes, elle répondrait peut-être : Je voudrais être battue par mon mari comme la femme d'un savetier !

— Le souhait ne serait pas indifférent, si

cette reine avait épousé, jeune et belle, un roi, fort respectable d'ailleurs, mais plus propre à faire le bonheur de ses sujets que celui d'une femme qui veut être gouvernée d'une autre manière, et qui s'aperçoit alors des désagrémens de la royauté.....

— Tenez, vous êtes une ingrate, madame la marquise! interrompit M. de Chatillard en s'agitant sous les couvertures avec une telle fougue, que la marquise recula en silence à l'extrême bord du lit, dans l'attente des événemens annoncés par ce retour de jeunesse. Oui, madame, une ingrate! répéta-t-il en prenant un ton radouci et presque suppliant. Repassons, s'il vous plaît, ce que j'ai fait pour vous, puisque vous me forcez de faire valoir la reconnaissance que vous me devez, et dont vous vous acquittez assez mal : qui étiez-vous, madame, avant que je vous honorasse de mon alliance? Vous étiez la fille cadette de la veuve d'un mousquetaire du roi : vous n'aviez pas un sou de dot, vous pouviez à peine pré-

tendre à épouser un cornette de régiment ou quelque procureur enrichi par la chicane; vous vous seriez plutôt, pour ne pas déchoir, enterrée dans un couvent de filles nobles..... Le brillant avenir que c'était, si je n'eusse changé tout cela!

— Ah! monsieur, que vous faites un mauvais historiographe! reprit la marquise blessée de l'entendre reprocher des bienfaits qu'elle pensait avoir largement payés. Rectifions les faits, je vous prie, pour nous mettre d'accord: vous m'avez épousée sans dot, et je ne sais jusqu'où peut aller mon obligation pour ce mariage qui vous convenait sans doute; car c'est vous seul qui l'avez cherché. Je vous dirai entre nous que, si j'avais eu plus d'expérience du monde alors et moins de déférence aux volontés de ma mère, je ne serais pas devenue votre troisième femme, quoique je sache bien n'avoir pas affaire à un nouveau Barbe-Bleue.....

— Madame! s'écria M. de Chatillard affligé

de ce rapprochement qui faisait naître d'étranges idées. J'ai eu le malheur de perdre deux femmes.....

— Je m'en lave les mains, monsieur le marquis; et ce n'est pas là l'objet de notre débat. Je suis seulement en humeur de vous prouver que vous ne m'avez pas épousée, comme vous dites, sans dot et par grâce..... Fi donc! étais-je d'une naissance et d'un âge indignes de cette alliance que vous me reprochez et que je me reprocherais davantage, si les regrets avaient bon air en ces sortes de choses? Avez-vous la mémoire si mauvaise que vous oubliez ce qui s'est passé l'an dernier, et ce dont se souviennent tous mes amis? L'an dernier, je n'étais pas plus laide qu'aujourd'hui, ce me semble, et je n'ai vieilli que de douze mois depuis ce temps-là; jugez à ma figure de dix-huit ans celle que je vous ai apportée en dot le jour de nos noces!....

— Je me soucie bien de votre figure, vrai-

ment! Ce n'est pas pour vos beaux yeux, madame, que je vous ai prise!

— Eh! pourquoi donc, monsieur? puisque je n'avais rien de mieux à vous offrir, hormis toutefois ma noblesse qui vaut la vôtre.....

— Votre noblesse n'a pas vingt-deux quartiers prouvés et vérifiés comme la mienne, mais elle est assez présentable néanmoins. Quant à votre beauté, je vous le dis tout net, c'est pour moi un meuble inutile. J'aurais préféré que vous fussiez laide à faire peur et que vous me donnassiez un héritier...

— Un héritier! s'écria la marquise de Chatillard qui se remit à rire avec d'autant plus d'abandon que le marquis recommençait à soupirer avec plus d'amertume.

— Oui, madame, un héritier! répéta le marquis en lui serrant le cou comme s'il eût voulu l'étrangler et en la regardant d'un air sinistre.

— Holà! prenez donc garde, monsieur! si

c'est ainsi que vous espérez me contraindre à vous donner un héritier, vous m'étoufferez auparavant!

— Pardon, madame la marquise, je n'ai pas voulu vous faire de mal; mais quand je pense à mon malheur, je deviens presque insensé, je ne me connais plus.

— Votre malheur? Dieu merci! je n'y suis pour rien, et même si j'avais pu vous obliger en quelque chose, je l'aurais fait de bon cœur.

— Madame, madame, ne raillez pas sur un pareil sujet! Tenez, je sacrifierais la moitié de mes biens pour avoir un enfant!

— En vérité, on croirait, à vous entendre, qu'un enfant est la chose du monde la plus rare : il y a des gens qui en ont plus qu'ils ne veulent.

— Vous voyez que je ne suis pas de ces gens-là? J'ai eu trois femmes, et pas une n'a daigné me rendre père!

— Apparemment, monsieur le marquis, que

vous n'avez pas daigné les rendre mères ? Pour ma part, je l'avoue, j'aurais été fort aise de me voir grosse, car un enfant m'eût procuré beaucoup de consolation, surtout dans un temps, encore éloigné, où je ne serai plus jeune, où je n'aurai plus la danse, la musique, la galanterie pour me distraire. On vieillit tôt ou tard, et lorsqu'on est arrivé là, on se sent bien seul, si l'on n'a pas une affection tendre et solide à la fois, qui survive à toutes les autres... Ah ! monsieur le marquis, quelle existence que celle d'une vieille femme sans enfant !

— A quoi sert un enfant à une femme, je vous le demande ? Est-ce qu'une femme a un nom à perpétuer ? Vous auriez dix enfans, par exemple, aucun d'eux ne se nommerait de même que vous, et le nom de votre famille, Cartier de Melvas, s'éteindrait, si vous n'aviez pas un frère, qui se chargera de le conserver.

— Vous êtes étrange avec vos idées sur

l'importance de la conservation d'un nom! Ce serait le nom d'un Condé ou d'un Turenne, passe encore, mais...

— Allons, madame la marquise, ne parlez pas de ce que vous ignorez : un nom noble et ancien est le plus précieux héritage qu'un père puisse léguer à son fils!

— Je me réjouis sans doute de n'être pas fille de Ramponneau ou de quelque honnête marchand qui m'aurait enchaînée dans un comptoir au fond d'une boutique noire et puante; mais lorsqu'on est né dans notre classe, tous les noms se ressemblent, et peu importe que ce soit celui-ci ou celui-là...

— Tous les noms se ressemblent! s'écria M. de Chatillard en se redressant sur son séant et en croisant les bras sur sa poitrine avec un air superbe et indigné. Savez-vous, madame, que vous blasphémez contre l'illustre nom que je vous ai donné en partage? Tous les noms se ressemblent! Grand Dieu! En

trouverez-vous beaucoup qui ressemblent au mien; qui sonnent mieux à l'oreille; qui se recommandent par une plus glorieuse ancienneté....

— Vous m'interrogez là-dessus, comme si j'étais généalogiste de France! Je ne vous contredirai pas, monsieur le marquis...

— Je vous en défierais bien! Les seigneurs de Chatillard étaient déjà puissans et fameux en Dauphiné, à la fin du treizième siècle; entendez-vous, madame? au treizième siècle! Combien avons-nous de familles qui remontent jusque-là? Mais, que dis-je? les Chatillard ont commencé avant l'an 1200, et notre auteur, qui se nommait Aymar de Chatillard, premier du nom, a combattu héroïquement à la bataille de Bouvines. Ce sont là des faits authentiques, irrécusables, et mon père, le digne gentilhomme! s'est occupé, toute sa vie, de nos ancêtres, en faisant dresser leurs généalogies, peindre leurs portraits, écrire leur histoire.... Vous avez dû admirer dans

ma galerie les portraits de dix-huit Chatillard....

— Ah! monsieur le marquis, ils sont si laids, que je ne m'aventure pas à les regarder en face! Leur plus grand mérite est de faire peur aux gens.

— Voilà justement ce qui prouve leur ressemblance. Ces braves chevaliers, ces magistrats austères, ces prélats vénérables, sortis de la vieille souche des Chatillard de Dauphiné, n'étaient pas des freluquets, des damoiseaux, des abbés de ruelle, comme ceux d'à présent, tant il est vrai que tout dégénère.... Cette considération me consolerait presque de n'avoir pas d'enfant, car si mon fils ne faisait pas honneur à mon nom...

— Vous avez bien raison, monsieur : mieux vaut ne jamais avoir d'enfant que de s'exposer à mettre au monde un mauvais sujet.

— Hélas, madame la marquise, vous voulez donc que je sois le dernier des Chatillard!

reprit le marquis en gémissant tout bas sur son infortune.

— Hélas! monsieur le marquis, ne suis-je pas forcée de vouloir ce que vous voulez, puisque j'ai l'honneur d'être votre femme?

— Je vous remercie, madame, répliqua le marquis qui machinait quelque grand dessein et qui ne paraissait pas sûr de réussir. Le docteur Blum,...

— Ne mettez pas votre docteur Blum sur le tapis, interrompit la marquise en éclatant de rire; car vous gâteriez les choses les plus sérieuses.

— Le docteur Blum est pourtant un habile homme, continua M. de Chatillard qui semblait réfléchir, sans écouter la marquise.

— Oui, un habile homme qui vous enverra au cimetière à force de drogues et de sots conseils, dit la marquise qui s'efforçait de contenir son hilarité.

— Un très habile homme! répéta sourdement le marquis en saisissant sur la table de

nuit une fiole à moitié vide qu'il épuisa d'un trait.

— Nous verrons bien! murmura madame de Chatillard qui mordait ses draps pour ne pas rire et qui laissait échapper de petits cris moqueurs.

— Il faut que le diable s'en mêle! grommelait entre ses dents le marquis dont la tête retomba sur l'oreiller.

II

LE CALLIPÉDISTE.

— Nous sommes ensorcelés, madame la marquise ! s'écria le marquis de Chatillard en se frappant le front à deux mains.

— Si je avais quelque moyen de vous exorciser, monsieur le marquis, je le ferais de bon cœur, reprit la marquise qui s'abstenait de rire pour ne pas augmenter encore le déses-

poir de son mari. Mais, en vérité, vous vous affectez trop de ce petit contre-temps...

— Comment, madame, vous appelez cela un petit contre-temps! Que serait-ce donc qu'un grand, à votre avis? Petit contre-temps, ce qui empoisonne mon existence, ce qui abrégera mes jours, ce qui me fait mourir de chagrin! Oui, madame, vous aurez bientôt le plaisir d'être veuve...

— Eh! monsieur, que vous me connaissez mal, si vous me supposez capable de souhaiter votre mort!... Je puis regretter que vous m'ayez épousée, parce que j'aurais trouvé un parti, sinon plus avantageux du côté de la fortune, du moins mieux assorti sous le rapport de l'âge; mais puisque la chose est faite...

— Consolez-vous, je vous dis!... la chose ne tardera pas à se défaire, car je sais bien que je ne résisterai pas à de pareilles secousses...

— Je le crois aussi, à vous parler net; mais vous êtes bien libre d'y porter remède, en ne

suivant plus les ridicules ordonnances du docteur Blum...

— Je les envoie à tous les diables ! repartit M. de Chatillard qui, saisissant la fiole presque vide, restée sur la table de nuit, la lança au milieu de la chambre où elle se brisa, en tachant les meubles et les tapis par ses éclaboussures.

— Vous auriez mieux fait d'agir ainsi dès hier soir, répliqua la marquise qui avait le cœur trop bon pour se moquer d'une douleur véritable, exprimée par des larmes amères qu'elle sentait couler sur ses mains. Oh ! monsieur, ne pleurez pas ! ajouta-t-elle avec un accent de pitié.

— Que je ne pleure pas, quand je vois mon nom qui s'éteint, ma race qui entre au tombeau, tout un passé d'illustration nobiliaire qui n'a plus d'avenir !

— Mon Dieu ! qui le sait, monsieur le marquis ! Nous verrons peut-être en avril ou en juin des merveilles que vous espériez voir en

janvier! Le temps, l'occasion, le hasard sont de plus habiles docteurs que votre vilain Blum et toute la faculté allemande. Croyez-moi, laissez là vos drogues, ne pensez plus à ces folies...

— Vous voulez que je ne pense plus à être père, à donner un descendant à la famille des Chatillard! Ce sera mon dernier vœu et ma dernière pensée!

— Vous me comprenez mal; je vous prie seulement de vous fier davantage à la nature et beaucoup moins aux charlatans qui vous tueront...

— A la nature! Vous savez bien, madame, que je n'ai pas trente ans, ni quarante, ni même cinquante; je suis un vieillard, hélas!

— Sans doute, vous n'êtes plus jeune, monsieur le marquis, il en faut convenir; mais quand vous n'aviez que quarante et cinquante ans, la chance ne vous était pas plus favorable, j'en prends à témoin vos deux pre-

mières femmes qui n'ont guère servi à votre postérité.

— J'ai eu pourtant des enfans, madame, avant mon premier mariage, lequel se fit un peu tard, je l'avoue! murmura le marquis.

— Et ces enfans, où sont-ils? dit vivement la marquise emportée par sa bonté naturelle. Pourquoi ne me les avoir pas amenés? Je les recevrais comme une mère ou plutôt comme une amie, car ils doivent être plus âgés que moi, si leur naissance a précédé votre premier mariage.... Je serai fort aise de les connaître, monsieur, et de m'en faire aimer..... pourvu qu'ils ne ressemblent pas à votre filleul Langlade que je déteste de toutes mes forces...

— Vous avez tort de détester ce pauvre jeune homme, répondit tristement M. de Chatillard que la haine de la marquise pour Langlade contrariait visiblement. Il est orphelin, il n'a pas de nom, il a perdu tous ses parens, excepté moi qui lui tiens lieu de famille; il ne sera jamais riche....

— Je partagerais volontiers avec lui le bien que vous me laisserez un jour, s'il pouvait partir et ne revenir sous aucun prétexte dans l'endroit où je resterai...

— Que vous a-t-il donc fait, pour que vous le haïssiez avec tant de fureur ? dit d'un ton sec le marquis de Chatillard blessé de cette aversion qu'il n'ignorait pas, mais que la marquise avait la discrétion de ne pas faire paraître devant lui. Dans le cas où vous auriez quelques reproches à lui adresser...

— Des reproches ! à cet homme ! interrompit dédaigneusement la marquise. Il serait trop heureux s'il apprenait que je me plains de son odieuse conduite !...

— Quelle est cette odieuse conduite dont vous vous plaignez ? demanda le marquis attachant peu d'importance aux griefs de sa femme contre Langlade.

— A quoi bon me plaindre, monsieur ? Vous êtes trop aveuglé à l'égard de ce mé-

chant, pour que vous le jugiez avec les mêmes yeux que moi !

— Certainement, madame, je ne le jugerai pas, comme vous, avec cet esprit prévenu, qui empêche de rendre aux gens la justice qu'ils méritent.

— Souhaitez qu'on ne lui rende pas cette justice, monsieur le marquis, car il faudrait que mon frère ou quelque autre le payât d'un ou deux coups d'épée.

— Ah! madame, vous prenez là un langage qui ne sied guère à votre caractère! Mais j'imagine que vous ne parlez pas sérieusement.

— Très sérieusement, je vous assure; et puisque vous m'obligez à justifier ces paroles, je vous déclare que je ne sais rien de plus scélérat, de plus lâche, de plus infâme, que ce personnage, qui déshonore votre maison et qui n'y réside que pour me nuire, pour m'outrager...

— Vous outrager, madame la marquise!

s'écria le marquis ému de colère et un moment ébranlé dans la confiance qu'il accordait à son filleul.

— Vous ne me croiriez pas, monsieur, et d'ailleurs je me garderai bien de vous affliger, sans avoir la certitude d'être délivrée d'un misérable...

— Madame! quel plaisir trouvez-vous à m'offenser moi-même, en traitant ainsi une personne à laquelle je m'intéresse, et qui pourtant me serait plus chère, si elle avait l'honneur de vous plaire?... Un misérable! Vous oubliez que je fus son parrain et qu'il ne m'a presque pas quitté depuis son enfance....

— Je n'oublie pas mon devoir, monsieur le marquis, et je vous demande la permission de me taire toujours comme je me tais aujourd'hui.

— Allons, madame, de l'indulgence! Je prétends faire votre paix avec un brave gar-

çon qui est, je n'en doute pas, désolé de cette brouille...

— Il n'y a pas de brouille, monsieur, parce qu'il n'y a rien de commun entre la marquise de Chatillard et une espèce de valet,....

— Langlade n'est pas un valet, madame la marquise ; je l'ai mis à la tête de ma maison, avec les attributions d'un intendant, mais sans vouloir lui en imposer le titre. C'est mon ami, c'est mon filleul enfin, et vous lui devez certaines déférences en échange de son respect....

— Son respect ! répéta la marquise avec un ricanement sardonique. Vous me feriez sortir des bornes !.... Ordonnez-lui donc qu'il me respecte !

— Je le lui ordonnerai, et devant vous..... Je vais sonner pour qu'on l'appelle, et vous voudrez bien, en ma présence.....

— Monsieur le marquis, ne sonnez pas !

s'écria la marquise en lui retenant le bras au moment où il tirait le cordon de la sonnette; épargnez-moi plutôt la vue de ce monstre!

La sonnette avait rendu pourtant un léger son qui ne parvint pas jusqu'à l'antichambre, mais qui avertit du réveil des époux un personnage fort impatient de pénétrer jusqu'à eux. Il frappa trois fois contre la porte avec le bout de sa canne, et n'hésita pas à s'introduire lui-même, avant qu'on l'y autorisât. C'était le docteur allemand Blum, attaché depuis dix ans au service particulier du marquis de Chatillard.

Ce docteur conservait à peu près l'ancien costume de la faculté, quoique les comédies de Molière eussent fait abandonner en France cette livrée lugubre reléguée dans la garde-robe des théâtres; il portait le chapeau à cornes, la canne d'ébène, le rabat de toile empesée, l'habit, la veste et les hauts-de-chausses de drap noir, les bas et les souliers également noirs, avec une houppelande en

ratine de même couleur. Il avait l'air d'être continuellement en deuil de ses malades, quoiqu'il n'exerçât pas la médecine pratique; il ne s'occupait que d'un seul objet, appartenant à cette science des secrets si vantée dans les siècles d'ignorance, si curieusement approfondie autrefois par quelques hommes remarquables, et si dédaignée depuis par les véritables savans : le docteur Blum, au lieu d'apprendre l'art de faire mourir les gens, avait passé sa vie à chercher l'art de faire naître des enfans, et même de beaux enfans. Il n'était pas, il est vrai, un exemple des ressources de cet art appliqué plus heureusement aux poulets et aux vers à soie qu'à l'espèce humaine; car il gardait un célibat commandé par la condition de son individu, et il s'avouait incapable de mettre en usage ses prodigieuses découvertes : une truie furieuse avait renversé le berceau où il dormait chez sa nourrice, et ce méchant animal semblait s'être fait un plaisir d'enlever au callipédiste futur les moyens

d'éprouver les avantages de son système et l'efficacité de ses récettes.

La figure de Blum ne prévenait pas beaucoup en faveur des résultats sérieux de son étrange pharmacopée; il avait réellement de la ressemblance avec un oiseau de la famille des grues : ses yeux ronds, à fleur de tête, entourés de paupières rouges dépourvues de cils, son nez pointu comme un bec, sa bouche rentrée et sans lèvres, son front et son menton aussi peu prononcés l'un que l'autre, ses joues bouffies et luisantes, ses cheveux relevés en crête, et enfin son cou maigre d'une longueur démesurée, complétaient un ensemble de physionomie tout-à-fait bouffonne. Ce n'étaient pas les seules analogies qui rapprochaient du genre volatile ce grave docteur germanique; on retrouvait encore l'oiseau dans ses gestes, dans son marcher et surtout dans sa voix aigre, criarde, gazouillante à tel point qu'on avait besoin d'une grande attention pour l'entendre parler et pour le suivre à travers la

confusion de ses paroles. Il sautillait en marchant, il remuait la tête en parlant, il se tenait souvent debout sur un pied, il se grattait sans cesse par tout le corps, avec un mouvement rapide et imprévu. Quand une fois on avait remarqué chez lui ces bizarres rapports de forme et d'habitudes, l'illusion devenait de plus en plus frappante, et l'on s'imaginait le voir couvert de plumes noires et toujours prêt à battre des ailes pour s'envoler. Le docteur avait, en outre, quelques-unes des imperfections intellectuelles de la gent ailée, le défaut de mémoire, l'imprévoyance, l'obstination et quelquefois la stupidité. Il était mieux partagé du côté des qualités qu'il devait à son origine plus élevée dans l'échelle des êtres : obligeant, désintéressé, charitable, il n'avait dans l'âme qu'une passion unique, celle de faire le bien, et il croyait se consacrer au bonheur de l'humanité en travaillant avec zèle, par théorie, non seulement à multiplier la population, mais encore à la perfectionner matériellement.

— Eh bien! eh bien! monsieur le marquis, dit-il en s'avançant jusqu'au chevet du lit et en soulevant le rideau, que M. de Chatillard referma, comme honteux de se montrer.

— Eh bien! reprit le marquis avec un ton brusque et grondeur en se replongeant dans ses draps pendant que la marquise s'y cachait aussi.

— Eh bien! sommes-nous contens? avons-nous réussi? Voilà trois heures que j'attends à cette porte, et jamais je ne fus plus satisfait d'attendre.....

— Votre satisfaction pouvait mieux choisir son temps, interrompit le marquis irrité de ces félicitations inopportunes qui insultaient à son malheur.

— J'aurais attendu toute la journée sans m'en plaindre, répliqua le docteur dont l'esprit n'était pas trop compréhensif; car je pensais bien que vous dormiez.....

— Vous pensiez très mal, monsieur, repartit M. de Chatillard qui n'osa pas rompre avec

Bluff qu'il aimait et qu'il regardait comme un très habile homme, malgré l'avortement de tant de promesses et d'expériences pendant le cours de dix années. Oui, docteur, reprit-il d'une voix abattue, j'y renonce !

— Vous y renoncez ! s'écria Blum atterré. Quoi ! le courage vous manque au moment du succès ! lorsqu'il ne vous faudrait qu'un peu de volonté ! vous y renoncez !....

— Hélas ! docteur, je n'ai que cela, de la volonté, et cela ne mène pas loin ! Vous m'aviez pourtant promis, juré.....

— Sans doute, je vous ai promis que vous finiriez par avoir un enfant, des enfans, beaucoup d'enfans, et je vous le promets encore.

— Vous me le promettrez jusqu'à ce que je meure, mon cher Blum, dit mélancoliquement M. de Chatillard qui n'avait pas la force d'en vouloir à son médecin.

— Monsieur le marquis !.... Tenez, pour vous tranquilliser, je puis vous fixer une épo-

que certaine où vous verrez l'effet de ma promesse; dans neuf mois d'ici.

— Dans neuf mois! vous ne connaissez pas d'autre terme. Neuf mois! c'est votre réponse à tout, et depuis dix ans vous m'ajournez à neuf mois.....

— Oui, vraiment, neuf mois, répondit avec chaleur et sans se déconcerter l'empirique qui était de bonne foi dans ses doctrines. Serais-je digne de votre confiance, monsieur le marquis, si je vous procréais, après six ou sept mois, un petit marmot, chétif, imparfait, à peine viable, ainsi que la plupart des enfans faits au hasard, sans aucune intelligence de la saison, du jour, du moment, sans aucun principe callipédique?....

— Eh! mon pauvre Blum, il ne s'agit pas pour moi, interrompit le marquis découragé, d'avoir un enfant accompli; et peu importe qu'il laisse quelque chose à désirer dans son individu, pourvu qu'il existe, pourvu qu'il porte mon nom.....

— Allons, allons, monsieur le marquis, reprit dédaigneusement l'entêté docteur, vous parlez là comme le vulgaire, et l'on dirait que je ne vous ai pas appris combien de conditions étaient requises dans mon art pour obtenir un beau résultat qui nous fasse honneur à tous deux!

— Ce beau résultat, croyez-vous qu'il vienne jamais? Quant à moi, je ne le crois plus; non, mon cher docteur, c'est fini!

— Fini! s'écria le médecin en bondissant d'impatience et en se promenant avec vivacité devant le lit de son élève. Vous doutez de tout!

— J'ai soixante-dix ans, Blum! répondit le marquis, que la clarté venant de la porte ouverte permettait de voir assis sur son lit, les bras croisés, la tête penchée en avant, dans la posture la plus expressive d'un profond abattement. Soixante et dix ans! soupirait-il.

— Qu'est-ce que cela fait? repartit fière-

ment le docteur qui s'arrêta tout à coup en heurtant du pied un débris de la fiole que M. de Chatillard avait rendue victime de sa mauvaise humeur. Juste ciel! monsieur le marquis, que vois-je là?

— Ce n'est rien, mon ami, dit le marquis, craignant d'offenser la susceptibilité doctorale de Blum, c'est une bouteille cassée.

— Vous ne voyez là-dedans qu'une bouteille cassée! répliqua le callipédiste indigné de ce qu'il prenait pour une insulte adressée à sa science. Malheureux! cette bouteille contenait un élixir que j'avais composé, extrait et distillé avec autant de soin que si c'eût été pour perpétuer la famille impériale de Hapsbourg! Cette bouteille, que des souverains auraient achetée bien cher, contenait en germe l'héritier des Chatillard!...

— Mon Dieu! rassurez-vous, mon cher, ce qu'elle contenait n'est pas perdu ou plutôt n'a pas été renversé, car la fiole était vide quand elle est tombée.

— Ah! j'en suis bien aise, reprit d'un air triomphant le docteur qui oubliait déjà le désappointement du marquis et le regardait en se frottant les mains.

— J'ai avalé votre drogue, en effet; mais madame la marquise ne s'en est pas aperçue. N'est-ce pas, madame la marquise?

— Pas possible! répéta plusieurs fois Blum, consterné et non encore convaincu. Vous êtes donc de marbre, marquis?

— Vous savez bien ce que je suis, hélas!... Vous m'aviez annoncé des miracles, et pourtant demandez à madame la marquise...

— Si madame la marquise ne le disait pas, je vous avoue que je serais incrédule... Une préparation des plus énergiques! j'avais cette fois triplé la dose, et je suis sûr de mes recettes!... En vérité, nous avons du malheur, marquis, et je n'y conçois plus rien moi-même.

— Monsieur le marquis, je vous conjure de faire sortir cet homme! dit à voix basse la

marquise qui rougissait sous les draps d'être partie intéressée dans cet entretien sur une matière si épineuse. Vous pouvez continuer ailleurs votre ridicule conversation.

— Venez dans mon cabinet, Blum, dit M. de Chatillard qui alongea hors du lit ses jambes décharnées et tremblotantes pour chercher ses pantoufles, et qui se leva avec effort comme un grand squelette à ressorts rouillés. Vous riez, madame la marquise?

— Moi, monsieur! répliqua-t-elle en s'avançant au bord du lit qu'il avait quitté et en montrant un visage qui n'était pas trop riant, j'ai fort envie de rire, je vous affirme : il est plus de midi, et je ne suis pas encore à ma toilette!

— Vous pensez à votre toilette! murmura le marquis en tournant vers elle une figure jaune, maigre et ridée qui grimaçait sous une coiffure de nuit chargée de rubans et qui manifestait plus de surprise que de dépit. Lorsque la race des Chatillard a cessé d'être!

— Bah ! vous n'êtes pas mort, monsieur le marquis, dit Blum qui lui offrait le bras pour le soutenir, et fussiez-vous mort !...

— Blum, ne riez pas ! interrompit M. de Chatillard dont l'idée fixe était la crainte d'exciter chez les autres un sentiment de pitié mortifiante, et qui s'imaginait sans cesse devenir l'objet d'une moquerie plus ou moins directe, j'en reviens à mon ancien projet...

— Et moi, au mien, monsieur le marquis; c'est, en définitive, le plus certain, et vous n'en aurez pas la peine...

— Fi donc, Blum ! ne renouvelez pas cette mauvaise plaisanterie; madame la marquise est là qui vous écoute.

— Tant mieux, puisque nous ne pouvons rien faire sans madame la marquise. Voulez-vous que je la consulte là-dessus ?

— Taisez-vous, docteur ! s'écria le marquis en l'entraînant dans la pièce voisine; madame la marquise ne plaisante pas, et vous vous exposeriez à vous faire jeter à la porte. Pen-

dant que je m'habillerai, rendez-vous chez mon notaire, et amenez-le-moi.

— Quel misérable dénouement après tant de savantes combinaisons! Au lieu du docteur, un notaire! au lieu d'un fils légitime, un bâtard!

— Mieux vaut un bâtard que rien! D'ailleurs un bâtard légitimé n'est plus un bâtard!... J'ai pour moi l'exemple de Louis-le-Grand!

III

LE NOTAIRE.

Le docteur Blum n'alla pas chercher le notaire sans avoir épuisé auparavant son éloquence à dissuader le marquis d'un dessein totalement contraire à la callipédie, et quand il ramena enfin cet officier public dans le cabinet de M. de Chatillard, il avait les yeux pleins de larmes; mais le marquis était trop

obstiné dans sa résolution pour remarquer la douleur peinte sur les traits du praticien allemand, qu'il renvoya d'un signe. Blum resta immobile un moment, le regard fixe, les dents serrées, comme s'il n'avait pas entendu l'ordre de son patron, puis il leva les bras au ciel, et se retira.

Le marquis et le notaire, restés en tête à tête, semblaient les deux extrêmes de la création humaine. Le marquis, âgé de ces soixante-dix ans qu'il se reprochait chaque fois que son âge mettait en défaut les prévisions de Blum, avait beaucoup de ressemblance avec son contemporain Voltaire, qui ne s'était pas sacrifié à la reproduction de sa race; ainsi que Voltaire, M. de Chatillard, enveloppé de sa robe de chambre de soie à ramages et coiffé de son bonnet de nuit pyramidal, inspirait à la première vue un sentiment tout différent du respect et de l'admiration : les magots de la Chine, en porcelaine, se trouvaient surpassés par ce grotesque per-

sonnage qui, dans son air et dans sa figure, avait de quoi défrayer long-temps le rire qu'il redoutait au point de paraître se rendre justice à lui-même. Il avait au moins six pieds de haut, ou plutôt il les avait eus, lorsqu'il pouvait déployer toute sa taille; mais depuis long-temps son épine dorsale avait subi une déviation qui augmentait tous les jours et qui donnait à son buste l'aspect d'un demi-arc de voûte en ruines; la ligne courbe décrite par son dos, irrégulièrement incliné vers l'épaule gauche, se terminait par un angle aigu que formait sa tête demeurée à peu près droite au détriment de son cou tordu, et soudé, pour ainsi dire, dans ces révolutions de la moelle épinière. Ce port de tête, encore élevé, conservait au marquis le caractère de sa grande taille, qui, dans sa jeunesse, lui faisait souvent maudire les portes trop basses et les lits trop courts.

Mais cette taille était vraiment gigantesque, eu égard à la maigreur excessive qui en faisait

ressortir les formes anguleuses et grêles : on pouvait, à travers la peau sèche et terreuse, compter les os et les muscles, observer leurs mouvemens et faire une étude complète de l'anatomie; quand le marquis étendait les bras et remuait les jambes, on se rappelait aussitôt ces grosses araignées qui s'éveillent au milieu de leur toile et qui tâtent leur route. L'analogie de M. de Chatillard avec un faucheux eût été plus frappante encore, s'il avait eu la vivacité des arachnides au lieu de la lenteur des crustacés. Il savait si bien l'effet produit par le spectacle de son corps presque diaphane et de ses membres momifiés, qu'il ne les montrait jamais qu'à son médecin; il s'habillait et se déshabillait, pour cette raison, sans le secours de son valet de chambre, et madame de Chatillard n'avait pu qu'entrevoir, dans quelque moment d'oubli ou de sommeil, l'effrayante nudité de son mari. Le marquis ne sortait guère de sa houppelande fourrée qui dissimulait un peu son état d'amaigrissement

général et qui l'empêchait d'être un sujet d'étonnement et d'horreur; car, dès qu'il se soumettait à la tyrannie de la culotte et des bas, on se demandait, en le voyant perché sur deux échasses fragiles, comment il osait marcher. Ce n'était donc que dans de rares et impérieuses circonstances qu'il s'exposait, en habit, aux sarcasmes et aux rires qui ne manquaient pas de le suivre dans les rues et dans les salons; il s'affligeait beaucoup de n'être pas toujours vêtu selon la convenance de son rang; et, pour y suppléer autant que possible, il portait sous sa robe de chambre le ruban de l'ordre de Saint-Michel, avec l'épée au côté.

Quant à la figure de cette espèce de masque, elle était en rapport avec le reste de l'individu : ses yeux étincelaient comme des charbons au fond de leurs orbites creuses; son nez pointu et plus étoffé que les autres parties de son corps aurait appartenu sans disparate à Goliath, à Teutobochus ou même à des géans

antédiluviens : on ne voyait que ce nez et ces yeux dans ce visage dont les joues s'étaient tellement rapprochées qu'on les eût dites collées intérieurement, et dont la charpente osseuse se dessinait comme une tête de mort. Ces yeux, malgré leur éclat, n'avaient aucune expression intelligente ou passionnée, et ce nez monstrueux, qui aurait servi à marquer l'heure sur un cadran solaire, causait une véritable surprise aux gens qui le voyaient pour la première fois; ceux qui l'avaient déjà vu ne se lassaient pas de le regarder, sans parvenir à s'y accoutumer. Le marquis, depuis soixante-dix ans qu'il avait ce nez-là, ne s'en consôlait pas encore, et il évitait de s'arrêter devant une glace dans la crainte de remarquer que ce terrible organe avait fait de nouveaux progrès; mais il ne réussissait pas à l'oublier, lorsqu'il en apercevait l'ombre sur le mur ou lorsqu'il essayait de vider son verre.

Le notaire avait, dans son genre, une ori-

ginalité non moins bouffonne, et l'on pouvait aussi découvrir, parmi les animaux, une famille à laquelle il se rattachait par de singulières similitudes : il tenait de l'écrevisse. C'était le plus lent, le plus méticuleux, le plus prudent des notaires; tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, avait été mûrement combiné à l'avance : aussi ne parlait-il qu'avec une réserve et une sobriété que rien au monde n'était capable de changer, et, à force de réfléchir sur la meilleure manière d'agir, il n'agissait pas, ou bien il agissait hors de propos. De même que l'écrevisse, il allait en tout sens, souvent à reculons, et quelquefois de travers, dans les attributions de sa charge; il s'effarouchait d'un grain de sable et ne prenait pas garde à une montagne ou à un précipice; il n'avait confiance qu'en sa propre expérience, et jurait de son infaillibilité en donnant des preuves de son aveuglement. Il se considérait comme la science vivante du notariat, se posait partout en juge souverain des actes et

des opinions d'autrui, et désapprouvait inexorablement tout avis qui ne venait pas de lui. Or, il n'en approuvait aucun, puisqu'il eût été bien embarrassé d'en offrir un seul dégagé des incertitudes de son esprit. Il n'avait d'assurance et d'énergie que dans la contradiction, et, dès qu'il trouvait une résolution prise chez ses cliens, il s'obstinait à la combattre jusqu'à ce qu'on la lui abandonnât : alors il se l'appropriait et la présentait de nouveau comme sienne, sans avoir l'adresse d'en modifier quelque peu la forme.

La ressemblance de M. Lecoq avec une écrevisse était encore plus exacte au physique : son corps obèse et ramassé, ses jambes courtes et cagneuses, ses bras démesurés au bout desquels étaient assez maladroitement attachées des mains rouges aux doigts crochus, sa petite tête couronnée de cheveux jaunes hérissés, son teint écarlate, ses gros yeux ternes, sa bouche violette et ses immenses oreilles vermeillettes, tous ces divers carac-

tères extérieurs n'auraient pas été déplacés chez un magnifique homard cuit au court-bouillon. Ses mains ou ses pattes, loin de participer à la lenteur de sa démarche traînante, s'ouvraient et se fermaient incessamment, comme pour prendre, et, lorsqu'il avait happé quelqu'un par la manche, il ne le lâchait plus.

— J'ai l'honneur, monsieur le marquis,... dit-il en arrivant à pas comptés derrière Blum et en saluant à plusieurs reprises avec une burlesque majesté.

— Entrez, entrez, monsieur Lecoq, dit brusquement M. de Chatillard qui interrompit les salutations de son notaire pour le faire asseoir, après avoir renvoyé Blum.

— Et madame la marquise, aurai-je l'honneur?... reprit M. Lecoq en se relevant pour saluer les quatre points cardinaux de la chambre.

— Vous voyez bien, monsieur Lecoq, que

madame la marquise n'est point ici et que nous sommes seuls !

— Madame la marquise serait-elle en danger de mort ? répliqua le notaire en tirant son écritoire, et voudrait-elle faire son testament ?

— Son testament ? à d'autres, monsieur Lecoq ! madame la marquise se porte mieux que vous et moi, par malheur, puisqu'elle n'est pas encore grosse.....

— On ne sait jamais ces sortes de choses, monsieur le marquis, et vous seriez bien surpris si madame la marquise....

— Oh ! bien surpris, je vous certifie, et si prodigieusement surpris, que je n'y croirais pas moi-même !... Mais, n'y pensons plus !

— Au contraire, monsieur le marquis, pensons-y, reprit le notaire qui déposa sur un fauteuil une liasse de papiers qu'il avait apportée.

— Ce n'est pas faute d'y penser ! murmura le marquis en laissant tomber sa tête dans ses

mains et en la redressant aussitôt. No riez point, monsieur Lecoq !

— Je n'ai jamais ri, monsieur le marquis, répondit le notaire occupé à mettre en ordre et à parcourir les papiers dont il s'était pourvu.

— C'est plus honnête, et il me semble que les hommes devraient ne pas rire comme font les femmes. Cependant vous m'avez regardé...

— Je ne m'en souviens pas; mais cela est possible. Vous dites donc que je vous ai regardé ?

— Oui, et d'un air qui signifiait que vous n'êtes pas de mon avis.

— Sans doute, je ne suis pas de votre avis... De quoi s'agit-il? Je gagerais avoir deviné... En tout cas, je devinerais, si j'avais seulement deux ou trois jours...

— Il s'agit de l'héritier du nom des Chatillard, et j'ai compté sur vous...

— Pour quelque devoir de mon ministère ? Je suis tout à votre dévotion; mais l'héritier

dont vous êtes en peine ne se trouve pas dans mon encrier.

— Il s'y trouve justement; et, comme je ne l'attends plus d'autre part, vous me voyez déterminé, monsieur Lecoq...

— On ne doit pas prendre une détermination à la légère, monsieur le marquis, et votre détermination me paraît imprudente, impraticable...

— Mais je ne vous l'ai pas encore dite, monsieur Lecoq!

— Voilà pourquoi je la juge mal; car si je la connaissais, je vous inviterais à la modifier de telle ou telle manière, après un examen de quelques mois...

— Quelques mois! vous en parlez à votre aise, monsieur Lecoq, parce que vous n'avez pas plus de cinquante-six ans, mais si vous en aviez soixante-dix...

— Eh bien! monsieur le marquis, si j'en avais soixante-dix, je serais encore moins prompt à me décider, parce qu'un vieillard

est obligé d'avoir plus de sagesse qu'un jeune homme.

— Et la mort viendrait vous surprendre avant que vous fussiez décidé... Bon ! vous avez là les papiers que j'ai demandés ?

— L'inventaire des biens meubles et immeubles de feu M. votre père, la minute de son testament, le codicille olographe qu'il y ajouta...

— La peste soit de votre codicille ! Nous n'avions que faire de ce chiffon qui n'était qu'une pure plaisanterie...

— Une plaisanterie ! un codicille olographe !

— Mon pauvre père n'avait plus la tête à lui quand il a griffonné cette petite drôlerie ; et, entre nous, monsieur Lecoq, vous auriez mieux fait de jeter au feu ce brimborion lorsque vous l'avez trouvé dans la succession du marquis...

— Moi, monsieur, jeter au feu un codicille ! s'écria le notaire à qui l'indignation prêtait une vivacité surnaturelle.

— Pourquoi pas? vous eussiez à la fois servi mes intérêts et témoigné du respect pour la mémoire de mon père qui vous nommait son exécuteur testamentaire. Ce que vous appelez un codicille est le rêve d'un malade, et je vous défierais bien de l'exécuter...

— Vous n'avez qu'à mourir, et je l'exécuterai de point en point, comme feu M. votre père l'a ordonné.

— Vous feriez vendre mon château et mon marquisat de Chatillard au profit de l'hospice des enfans trouvés?

— Oui, monsieur le marquis, la vente se ferait aux enchères dans la chambre du Châtelet de Paris.

— Vendre mon château! répéta le marquis avec emportement; anéantir mon marquisat ou du moins le livrer au premier venu, à un roturier!

— Oui, monsieur le marquis, et votre marquisat se vendrait plus d'un million...

— Un million! bourreau! interrompit

M. de Chatillard en saisissant par le bras le pacifique notaire et en le secouant à lui faire perdre haleine. Ah! quiconque aurait un million en argent pourrait me succéder et devenir marquis de Chatillard! Ne riez pas, monsieur Lecoq! j'étranglerais le faquin qui se permettrait de me voler mon nom! Morbleu! on apprendrait qu'il ne suffit pas d'avoir un million pour me succéder!

— Eh! monsieur le marquis, vous oubliez que j'ai l'honneur d'être notaire! disait M. Lecoq qui s'était cramponné à la robe de chambre du marquis pour n'être pas renversé et qui avait eu la précaution de cacher ses papiers derrière lui pour les mettre à l'abri d'une violence.

— Vous aussi, monsieur Lecoq, je vous punirais d'avoir trempé dans ce complot contre l'honneur de ma maison! Vendre le château de mes ancêtres! je vendrais plutôt tout ce que je possède, jusqu'à ma grande croix de l'ordre de Saint-Michel! Je ne vous conseille

pas d'essayer cette vente, monsieur Lecoq; car je vous forcerais d'avaler l'encre de votre cornet, de manger votre plume; et, quant à ce qui est de votre papier timbré...

— Mais, puisque vous seriez mort, monsieur le marquis! objecta le notaire qui tremblait moins pour sa personne que pour ses papiers.

— Mort! qu'importe! je ressusciterais, monsieur Lecoq, afin d'empêcher un sacrilége et de sauver le fief de Chatillard!

— Dieu merci! vous n'êtes pas mort, ce me semble; et, ce cas échéant, je serais fort réjoui de vous voir ressusciter, monsieur le marquis.

— Maudit codicille! quelle sotte idée mon respectable père a eue là pendant mon voyage d'Allemagne! Je vous demande ce que peuvent avoir de commun ensemble la maison de Chatillard et l'hospice des enfans trouvés! Ce rapprochement seul est une injure, une profanation... N'est-ce pas, mon cher monsieur

Lecoq, que ce malhonnête codicille ne recevra pas son exécution, quoi qu'il arrive? Vous devez avoir dans votre sac mille moyens de m'épargner cet affront?

— Je n'en vois qu'un seul, monsieur le marquis, répondit le notaire après quelques momens de profonde méditation.

— Lequel? demanda impatiemment M. de Chatillard qui tendait déjà la main pour s'emparer du papier. C'est de déchirer en pièces cette babiole?

— Le codicille? répliqua M. Lecoq en reculant avec effroi. Monsieur le marquis, si mes minutes ne sont pas en sûreté chez vous, je vais vous laisser la place.

— Que vous me faites languir! Voyons le moyen de me tirer d'embarras? Dépêchez-vous de me le dire, et même je m'en rapporte à vous, ne me le dites pas, usez-en.

— Ce moyen ne dépend que de vous, monsieur le marquis, repartit le notaire plus tranquille pour ses minutes.

— Quoi ! il y a un quart d'heure que je vous écoute : accouchez donc !

— Que j'accouche ? Ce n'est pas à moi d'accoucher, mais à madame la marquise : l'enfant qu'elle aura doit annuler ce codicille.

— L'enfant qu'elle aura ! Vous vous moquez de moi, monsieur Lecoq ! oui, vous riez !

— Je vous jure que je ne ris pas le moins du monde, monsieur le marquis. Ce testament n'a de valeur que dans l'hypothèse où vous viendriez à mourir sans héritier.

— Sans héritier ! s'écria M. de Chatillard en se mordant les doigts et en se grattant le front. N'ayez pas peur, monsieur Lecoq, j'aurai un héritier !

— Je vous y encourage, monsieur le marquis, et si je pouvais avoir le bonheur de vous être utile en quelque chose, sans sortir du rôle d'un bon et loyal notaire...

— Merci, je n'ai besoin de personne, mon-

sieur Lecoq; d'ailleurs, il n'y a plus rien à faire là-dedans : j'ai mon héritier.

— Ah! madame la marquise!... dit le notaire qui se leva de son siége, et salua trois fois le messie des Chatillard.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez, mon cher Lecoq, et madame la marquise est absolument étrangère à cet héritier qui va battre en brèche votre joli codicille.

— Ah! madame la marquise!.... J'en suis fâché pour vous, monsieur le marquis.

— Bon! vous êtes fâché maintenant que j'aie un héritier, que le nom de Chatillard ne se perde pas, que le fief de mes aïeux reste dans ma maison...

— Je ne demanderais pas mieux; mais...

— Pourquoi dire mais?

— Si ..

— Qu'entendez-vous par si? Quand je vous apprends que j'ai un héritier, un fils qui n'a plus son entrée à faire dans le monde, un fils qui a barbe au menton....

— Un fils de vingt ans? Il faut que vous l'ayez eu de la première marquise de Chatillard, durant votre séjour en Allemagne!

— Durant mon séjour à Francfort, où j'ai passé plusieurs années dans la famille de feu ma première femme, qui était alors atteinte d'une maladie mortelle...

— Qui ne vous laissait pas d'espoir de devenir père, car ce fut la fâcheuse nouvelle que vous en donnâtes à feu M. votre père, qui s'était long-temps opposé à votre mariage.

— Oui, parce que je prenais une femme de souche allemande, quoiqu'elle eût une noblesse de dix quartiers, bien et dûment établie par titres.

— Il prétendait que vous n'auriez pas d'enfant de cette femme-là, et il a fait un testament pour vous punir de l'avoir épousée presque malgré lui.

— Il avait raison de penser que la pauvre marquise ne lui donnerait pas de petit-fils;

mais il a eu tort de ne pas prévoir que j'y pourvoirais d'un autre côté.

— Je comprends, votre première femme n'est pas la mère de cet enfant, c'est la seconde que vous avez épousée en Angleterre après la mort de feu M. votre père?

— Pas davantage, mon cher Lecoq. La mère de mon fils.... Mais il importe peu de savoir quelle est la mère, du moment que le père se déclare!

— Cela importe beaucoup dans l'espèce, monsieur le marquis...

— Comment, dans l'espèce? reprit aigrement M. de Chatillard, qui ne trouva pas ce terme de pratique assez respectueux.

— Cela importe tellement que vous ne seriez pas libre d'attribuer cent livres de rente à un enfant naturel ou adultérin.

— Je ne suis pas libre de disposer de ma fortune comme il me plaît! s'écria le marquis outré de cette audacieuse proposition.

— On peut toujours légitimer un enfant et lui donner son nom; mais...

— Encore mais ! Quel diable d'homme pour redire à tout ! La chose est possible, eh bien ! faites-la.

— Vous légitimerez votre enfant, j'en conviens; vous lui donnerez vos titres, d'accord; mais vos biens...

— Quoi ? mes biens appartiendront à mon héritier, et mon héritier sera cet enfant qui est maintenant un grand garçon.

— Non, monsieur le marquis.

— Comment non ? J'eusse préféré, sans doute, avoir un autre fils légitime pour porter mon nom, et je l'ai espéré jusqu'à présent. Je me suis marié trois fois avec cet espoir, et j'ai pris en dernier lieu une femme de dix-sept ans, d'après l'avis de mon médecin qui me promettait monts et merveilles. Ma patience enfin s'est lassée, et je ne compte plus sur moi pour... Vous riez, monsieur le notaire ?

— Écoutez seulement ce paragraphe du codicille.

— Vous m'assassinez avec votre codicille! Je ne vous ai pas mandé pour que vous me fassiez la leçon; et si vous refusez de m'assister dans ce qui m'intéresse, je ne manquerai pas de tabellions, monsieur Lecoq, plus complaisans et moins difficultueux. Je ne veux rien que reconnaître cet enfant...

— Vous en êtes le maître assurément; mais....

— Et le faire légataire universel de toute ma fortune, en l'autorisant à s'intituler marquis de Châtillard après ma mort.

— Il s'intitulera marquis de Châtillard et n'aura pas, je vous le répète, plus de droits à votre fortune.

— Monsieur Lecoq, mon cher monsieur Lecoq, nous nous fâcherons! prenez-y garde!

— Voici le paragraphe, dit le notaire qui s'était mis pour le lire hors de la portée du marquis. « *Item*, attendu que M. mon fils

Jérôme-Apollodore-Nathan, comte de Chatillard, a épousé contre ma volonté une Allemande qui ne procréera que des enfans blonds, chétifs, lymphatiques et scorbutiques... »

— Je me serais contenté d'un enfant blond! interrompit en soupirant le marquis, ramené à son idée fixe qui le jetait toujours dans une triste rêverie.

— « Attendu que ledit Jérôme-Apollodore-Nathan s'était précédemment obstiné à garder le célibat, afin de continuer une vie débauchée, bien au-delà de l'âge où ce genre de vie n'est pas trop nuisible à la propagation des familles, je veux et j'ordonne que M. mon fils susnommé n'hérite de mes biens meubles et immeubles que sous la condition expresse et irrémissible de ne pouvoir les transmettre qu'à un enfant né de lui en légitime mariage... »

— Lorsque M. mon père écrivait ces sot-

tises, il ne soupçonnait pas que j'aurais trois femmes et pas un enfant!

— « Dans le cas où mondit fils et héritier viendrait à mourir sans enfant légitime et entraînerait ainsi la ruine totale de ma maison, je prétends qu'il soit puni de cette négligence coupable à l'égard de l'illustre nom de Chatillard : c'est pourquoi tous les biens meubles et immeubles, qu'il possédera en mourant, seront dévolus à l'hospice des enfans trouvés, pour tel usage qui semblera bon aux administrateurs de cet établissement de charité. Je désire que ledit hospice accepte ce legs de ma part, à la charge seulement de faire graver sur un tableau de marbre, dans la cour de la maison, l'inscription suivante : *Le dernier des Chatillard adopte tous les enfans trouvés, faute de pouvoir parmi eux reconnaître les siens.* »

— Moi j'adopte les enfans trouvés! s'écria le marquis en agitant ses bras pareils aux

ailes d'un moulin à vent. M. mon père me fait dire une étrange impertinence.

— L'inscription, en effet, n'est pas trop flatteuse pour vous, monsieur le marquis.

— Vous l'irez placarder en enfer, si vous voulez! mais, de par tous les diables, qu'on ose la mettre ailleurs et je vous la fais effacer avec la langue!

— Voyez, monsieur le marquis, ce que vous résoudrez! Je vous conseille... attendez encore deux ou trois ans.

— Que j'attende! reprit M. de Chatillard poussé à bout également par les conseils du notaire et par les dispositions du testament; que j'attende, à soixante-dix ans?

— On ne risque jamais rien à attendre, et il est toujours temps de prendre un parti.

— Jusqu'à quand faut-il que j'attende un enfant? Plus j'attends, moins j'ai de chances... Et vous dites, monsieur Lecoq, que mon bâ-

tard, reconnu dans les formes, n'hériterait pas même d'une portion de mes biens, afin de soutenir le nom que je lui laisserais?

— Vous avez entendu le codicille!

— Ah! je suis tenté de maudire mon père! je maudis du moins de bon cœur son absurde codicille... Ne puis-je, de mon vivant, avantager l'enfant légitimé?

— Vous pouvez lui faire partager vos revenus, sans toucher au fonds inaliénable; et comme vos revenus...

— Et madame la marquise de Chatillard, n'hériterait-elle pas de moi en cas que je mourusse avant elle? demanda brusquement le marquis.

— Elle n'aurait à réclamer que son douaire de vingt mille livres, reprit le notaire en interrogeant le dossier qu'il feuilletait.

— Son douaire de vingt mille livres! s'écria le marquis consterné. La marquise

de Chatillard se verrait réduite à la mendicité!

— Vingt mille livres, ce n'est pas la mendicité, et cette somme suffira pour établir un petit commerce...

— Un petit commerce! interrompit le marquis en déchargeant un véritable coup de poing sur l'épaule du notaire. Monsieur Lecoq, parlez plus respectueusement de la veuve, de l'épouse du marquis de Chatillard! Madame la marquise ne me déshonorera pas en s'occupant de commerce et de marchandises...

— J'en serais charmé, monsieur le marquis, dit M. Lecoq en se frottant l'épaule avec une grimace de ressentiment. Mais, pour vivre, vingt mille livres...

—Madame la marquise, qui aura l'honneur d'hériter de mon nom, héritera aussi de ma fortune!...

— Je ne m'y opposerai pas, monsieur le

marquis; mais le codicille et les enfans trouvés.....

— Si vous me fatiguez encore de ces billevesées insolentes, monsieur le notaire, je vous... Ne riez pas! Madame la marquise de Chatillard conservera son rang après moi...

— Tant mieux pour elle, monsieur le marquis, répliqua M. Lecoq à demi persuadé par l'assurance du marquis et en même temps poursuivi par le souvenir du testament. J'approuverais fort que cette honorable dame fût à l'abri des conséquences d'un événement qui peut arriver aujourd'hui ou demain; cependant le codicille...

— Mon parti est pris, monsieur Lecoq, je ne reconnais pas mon bâtard, et j'annulle votre codicille en me rendant à l'avis de Blum..... Peste! je ne serai pas à la noce! ajouta-t-il en regardant le bout de son nez avec un air peu gracieux. Ce n'est pas très agréable pour

un mari, et j'aimerais mieux n'en savoir rien... Ne riez pas!

— Vous m'étonnez! reprit le notaire qui cherchait inutilement à deviner de quelle manière le marquis éluderait ce tyrannique codicille : Que ferez-vous?

— Très peu de chose : un enfant légitime, si madame la marquise y consent.

IV

LA TOILETTE.

La marquise de Chatillard avait passé, à son lever, dans son cabinet de toilette, élégant boudoir, tendu de soie rose et entouré de sophas ; le jour n'y arrivait qu'à travers de doubles rideaux brodés, et s'y changeait en crépuscule voluptueux ; autour du miroir drapé de mousseline et de dentelles, on allumait en

plein midi des candelabres étincelans de cristaux, où brûlaient trente bougies de cire verte. C'était devant cette glace que la femme de chambre coiffeuse peignait, crépait, tressait, parfumait, poudrait et enrubanait la belle chevelure noire de madame de Chatillard.

La marquise s'était levée ce matin plus triste qu'à l'ordinaire; elle avait encore les yeux rougis par les larmes de la nuit, et elle s'abandonnait si complétement à ses mélancoliques préoccupations, qu'elle n'accordait pas un regard ni même une pensée à la grande affaire de sa coiffure ; sa femme de chambre, Nanon, essayait en vain de la distraire en l'interrogeant sur la forme d'une boucle, sur le choix d'un parfum, sur le nœud d'un ruban, ou bien en commençant des digressions relatives à quelques sujets de mode, de plaisir ou de galanterie : la marquise restait froide, indifférente, muette ; elle ne remarqua même pas que son pouf manquait des proportions nécessaires et que son peignoir à falbalas avait

reçu la moitié de la poudre destinée à neiger dans ses cheveux. Nanon, troublée et inquiète de la situation morale de sa maîtresse, devenait maladroite, enfonçait les épingles jusqu'au vif, tiraillait les cheveux, mêlait huiles et pommades; par momens, elle se tournait, l'index posé sur ses lèvres, vers la portière de damas, qui semblait soulevée par le vent.

Madame de Chatillard était une charmante personne, à qui une année de mariage n'avait rien fait perdre de sa fraîcheur et de ses grâces de dix-sept ans; ses traits, ses yeux, son teint n'eussent pas été indignes d'une de ces figures de vierges que la peinture chrétienne a souvent rêvées dans ses plus divines inspirations; le caractère de cette noble et touchante physionomie respirait une bonté et une candeur angéliques. Cependant certains éclairs de ses prunelles ombrées de longs cils brillaient de finesse et de malice, lorsque la circonstance invitait son esprit à se montrer; et, dans ces révélations du for intérieur,

on devinait que cette aimable et douce nature ne resterait pas toujours endormie, mais qu'elle s'éveillerait aux passions et s'animerait de la vie de l'âme. Sa taille, parfaitement prise et relevée d'un attrayant embonpoint, n'était pas le moindre ornement de sa beauté, qui devait surtout se produire dans les fêtes du grand monde, et qui n'y pouvait paraître sans être d'abord remarquée, admirée et courtisée. La marquise jusqu'alors vivait fort retirée dans son ménage ou plutôt dans son appartement, car son mari avait la discrétion, la prudence de se rendre invisible, excepté aux heures des repas, comme s'il se trouvait honteux de sa laideur et de sa décrépitude en présence de cette jeune et jolie compagne, qui n'avait pas la curiosité de Psyché.

— Nanon, ne sonne-t-on pas à la porte de l'hôtel? demanda vivement la marquise dont les joues se couvrirent d'un vif incarnat et dont le sein s'agita sous les plis du peignoir; il n'y a peut-être personne pour ouvrir.

— Oh! madame, on ouvrira si l'on sonne, répondit la femme de chambre, mais on n'a pas sonné, je vous assure.

— Je le croyais! murmura madame de Chatillard en jetant, pour la première fois, un coup d'œil sur la glace, mais sans orgueil et sans plaisir.

— En effet, nous attendons M. l'abbé qui vous a promis hier de venir surveiller votre toilette : il en sera content, je gage.

— L'abbé Pélerin! reprit la marquise avec impatience; je ne veux pas qu'il entre! C'est une tyrannie insupportable! cet homme revient tous les jours m'importuner, sous prétexte de me faire sa cour et de se ménager auprès de moi la qualité de directeur; quel directeur!

— M. l'abbé n'est pas une connaissance désagréable, il a de l'esprit comme un démon, il sait mille moyens de plaire aux femmes.

— Il ne me plaît guère, et il ne me plaira

jamais, en dépit de ses mille moyens. C'est un sot et, qui plus est, un méchant

— M. l'abbé, méchant! Vous le jugez, madame, avec bien de l'injustice! Il n'a pas son pareil pour chanter, composer des vers, broder au tambour.

— C'est-à-dire qu'il a les ridicules d'un abbé de comédie, mais je les lui pardonnerais presque s'il n'était pas méchant....

— Il m'a confié qu'il était occupé à vous peindre des amours en écrans, et, dimanche dernier, le pauvre abbé a oublié la messe....

— Nanon, ne me parlez pas de lui! interrompit la marquise en prenant un air et un ton d'autorité sévère qui témoignait son mépris et son aversion pour l'abbé Pélerin. C'est déjà trop pour moi d'avoir à supporter les visites de l'ami de l'infâme Langlade.

— Madame, vous êtes bien cruelle pour ce malheureux M. Langlade! dit timidement la coiffeuse, qui observait l'accueil fait à cette réflexion.

— Ce malheureux M. Langlade est un vil scélérat ! s'écria la marquise indignée de cette espèce de plaidoyer en faveur d'un personnage qu'elle eût voulu pouvoir traiter comme il le méritait ; eh ! c'est vous, Nanon, qui osez le défendre contre moi !

— Je ne le défends pas, madame, et même je le blâmerais davantage si vous aviez plus de pitié....

— De la pitié ! répéta madame de Chatillard transportée de colère, de la pitié pour cet abominable homme !

— Est-on un abominable homme parce qu'on vous aime, madame ? M. Langlade a eu le tort de vous faire voir trop d'amour, voilà tout !

— Voilà tout ! Le misérable abuse de la position où il croit m'avoir placée, entre mon mari et mon cousin ; il se flatte de l'impunité, parce qu'il imagine être maître de mon secret ; il me défie de me plaindre de ses insolentes poursuites en faisant entendre que mon silence est le prix du sien ! Ce n'est pas que

j'aie peur de l'effet de ses menaces, et je l'aurais fait chasser ignominieusement par M. le marquis, si je n'étais retenue par la crainte d'affliger ce vieillard, d'empoisonner ses derniers jours, de remplir sa maison de scandale; que sais-je! M. le marquis, tout vieux qu'il est, a des idées telles sur l'honneur, qu'il se regarderait peut-être comme offensé et qu'il en viendrait à une extrémité déplorable.... Une querelle est si vite engagée, et les suites en pourraient être si funestes!... Mon cousin a la vivacité d'un jeune homme, la susceptibilité d'un homme d'épée! M. le marquis se laisse aller parfois à des colères qui ne connaissent plus aucune borne, et que son âge n'excuse pas!... Langlade ne manquerait pas de rassembler tout ce qui serait capable d'accréditer sa calomnie, et M. le marquis y ajouterait foi, car il y a des choses qu'un mari suppose vraies, par cela seul qu'elles sont toujours vraisemblables.... Un duel, Nanon! M. de Chamoran tué! tué par M. le marquis!

— Vous avez raison de choisir le parti de la prudence, madame : M. Langlade a dans les mains deux lettres de M. de Chamoran.....

— Oh ! ces lettres ne m'arrêteraient pas une minute ! reprit la marquise en hésitant. Que renferment ces lettres ? des protestations d'amitié et de dévouement qui ne sont pas déplacées de la part d'un cousin à sa cousine. Je ne sais pas ce qu'il y a dans ces lettres ; en tout cas, si M. de Chamoran se dit amoureux de moi, rien ne prouve que je l'y aie encouragé..... Une femme, fût-elle plus vertueuse qu'une sainte du calendrier, est exposée à ce qu'un homme ait de l'amour pour elle, et le lui fasse savoir par lettre ou autrement....

— M. Langlade prétend que ces lettres prouvent clairement que vous étiez d'intelligence, et que.....

— Les mensonges ne lui coûtent que la peine de les inventer !.... Mais enfin je lui ai

fourni la preuve du contraire en ne recevant plus mon cousin.....

— M. Langlade soutient que vous vous en dédommagez ailleurs, et que vous continuez à vous voir en secret.....

— En secret! Où le verrais-je, bon Dieu? depuis quinze jours que j'ai écrit cette fatale lettre, je ne suis pas sortie une fois!

— M. Langlade suppose que, pendant la nuit, M. de Chamoran escalade les murs du jardin.....

— Quel roman ridicule! Ce Langlade connaît la vérité mieux que personne, puisque je l'entends la nuit rôder sous mes fenêtres, lorsque je couche seule dans ma chambre particulière. M. de Chamoran escalader les murs, comme un voleur! il en est incapable, serait-ce pour me voir.

— Un amant, madame, ne se fait pas faute de franchir un petit mur, lorsqu'il est certain d'une bonne réception.

— Mais, Nanon, je vous jure que c'est en-

core une calomnie de Langlade. M. de Chamoran n'a pas remis les pieds chez moi depuis cette malheureuse lettre que j'ai eu la faiblesse d'écrire et de lui faire tenir par Langlade. Dans cette lettre, je le priais de ne plus me compromettre par ses assiduités qui avaient éveillé les soupçons de mon mari... Ces soupçons n'ont jamais existé; je m'en suis convaincue, et Langlade les a imaginés pour me déterminer à une démarche que je voudrais maintenant n'avoir pas faite..... De Chamoran n'a pas répondu à ce brusque congé que je lui donnais en des termes peu ménagés sans doute, mais il a obéi, et je ne l'ai pas revu !

— Nous devons tous souhaiter que vous ne le revoyiez pas, car M. Langlade se vengerait comme il l'a dit.....

— Il l'assassinerait, n'est-ce pas ? le lâche ne l'attaquerait jamais en face !.... Moi aussi, Nanon, je ne souhaite pas le revoir !.... je serais seulement bien aise de lui dire adieu !.. oui, ce serait le dernier adieu !.... Je lui de-

manderais pardon de cette lettre que je désavoue, parce que Langlade l'a en quelque sorte commandée... Il m'expliquerait quelles sont ces deux lettres que Langlade a surprises, et qui n'ont probablement pas le caractère qu'on leur prête !....

— M. Langlade me les a fait voir, madame, et je vous proteste que M. de Chamoran ne s'y montre pas en amant repoussé et dédaigné.....

— Eh bien ! M. de Chamoran aurait à me rendre compte de ses projets et à s'excuser de m'avoir écrit d'une manière inconvenante..... Depuis quinze jours, quinze mortels jours ! je n'ai pas eu de ses nouvelles..... Il peut être malade !:... S'il était malade ?.... Ma lettre lui a-t-elle été remise ?.... Cette lettre l'a certainement étonné, affligé, car enfin nous sommes parens, nous nous aimons d'enfance..... je l'aimais comme un frère aîné !.... Cette lettre lui aura porté un coup terrible !

— Vous êtes bonne et crédule, madame,

faute d'avoir plus d'expérience : vous pensez qu'un militaire de vingt-cinq ans se soucie d'une lettre, au point de se la rappeler encore après quinze jours ! Il en aura fait des papillotes à ses maîtresses, et depuis quinze jours il vous a trahie plus de quinze fois !

— Vous le jugez mal, Nanon ! M. de Chamoran n'est pas un libertin ni un imposteur ; M. de Chamoran m'aime..... Je veux dire par-là qu'il m'eût épousée, s'il avait eu de quoi acheter un régiment, au lieu d'attendre un grade d'officier de fortune !.... Je ne doute pas, au contraire, du chagrin que lui a causé cette maudite lettre que je déchirerais de bon cœur, si je ne l'avais pas envoyée..... Exécrable Langlade ! il avait machiné ce complot pour désoler M. de Chamoran dont il était jaloux, et il s'est servi de ma lettre comme d'un poignard pour percer le cœur d'un rival !.... Eh ! puis-je apprécier l'usage qu'il a fait de cette lettre ?.... Ecoute, Nanon, j'ai confiance en toi, et je ne te cache rien de mes peines : il n'y

a pas de remède au monde pour les guérir, mais il dépend de toi de les adoucir aujourd'hui.....

— De moi, madame? Que voulez-vous que je fasse? je suis prête à tout faire..... M. Langlade s'empresserait aussi d'aller au-devant de vos désirs.....

— Encore ce nom qui m'est odieux! Ne le prononcez jamais, Nanon..... Voici le service que j'attends de toi : tu iras à la maison où demeure M. de Chamoran t'informer de sa santé et savoir s'il est toujours à Paris..... Je soupçonne que ma lettre l'a fait partir et retourner à son régiment de Champagne..... Tu te garderas bien de dire que tu viens de ma part, et même il ne faut pas qu'il sache que tu es venue.....

— Oui, madame, j'irai demain ou dans quelques jours.....

— Demain! dans quelques jours! répéta la marquise qui ne se rendit pas compte des motifs de cet ajournement étrange, opposé à

son impatience, et qui en témoigna seulement davantage. Ah ! Nanon, que tu comprends mal ce qui se passe en moi ! Si tu savais ce que je souffre, ce que j'ai souffert depuis quinze jours !....

— Vous souffrez, madame ? je ne m'en étais pas aperçue ; et quand je vous voyais pleurer...

— Je pleurais de son absence ! je pleure en te parlant de lui ! je pleurerai toute ma vie !

— J'avoue, madame, que je n'y comprends rien ; vous pleurez, vous riez alternativement : M. le marquis se plaint même de votre gaieté, car souvent le fou-rire vous prend, dès que vous le regardez ; et, ce matin encore, je vous entendais rire tout haut dans votre lit......

— Si je pensais sans cesse à ce qui me fait pleurer, je serais bientôt morte !.... reprit la marquise en sanglotant. Je ne rirai pas longtemps, Nanon, puisque ce pauvre M. de Chatillard ne vivra guère, et j'en suis vraiment fâchée, car c'est un digne homme, malgré son affreux nez ! ajouta-t-elle avec un éclat de rire.

Au reste, si je deviens veuve, j'aurai le plaisir d'expulser ignominieusement ce coquin de Langlade.....

— Vous le haïssez donc bien, madame! Son seul tort envers vous est pourtant de vous trop aimer!

— Qui est là? dit avec émotion la marquise entendant la portière se lever derrière elle. O mon Dieu! serait-ce lui? murmura-t-elle, comme si elle priait.

— Non, belle marquise, ce n'est pas lui; c'est moi! répondit une voix joviale qui ajouta du dépit à son désappointement.

— On n'entre pas ainsi, monsieur l'abbé, quand je suis à ma toilette, répliqua madame de Chatillard en l'invitant du geste à sortir.

— Vous voyez bien qu'on entre, belle dame, puisque me voilà entré, repartit l'abbé qui s'assit ou plutôt s'étendit sur un sopha en fredonnant un air d'opéra.

— Si la place vous plaît, je vous la cède, dit la marquise qui s'enveloppa dans son pei-

gnoir et marcha vers la porte sans regarder l'abbé.

— Holà ! ma chère dame, on ne m'échappe pas de la sorte, reprit l'abbé en la retenant au passage et en la forçant de retourner en arrière; il faudrait d'abord payer le tribut, et rendre à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire donner un baiser à votre directeur, ou du moins le lui laisser prendre. Qu'est-ce qu'un baiser de plus ou de moins pour qui en a des milliers à sa disposition ? Voici comment je traite le baiser en madrigal :

Tous les chemins mènent à Rome,
Toute carte devient atout,
Un baiser n'est rien, mais en somme,
Un baiser peut conduire à tout !

L'abbé Pélerin n'était plus jeune ; et, quoiqu'il eût perdu en veillissant l'excuse de ses manières libres, de son langage effronté et de ses mœurs corrompues, il ne changeait pas de genre de vie : il avait seulement modéré son

libertinage pour se livrer plus exclusivement à la passion de la table, en disant qu'on était plus vite délivré d'une indigestion que d'une maîtresse. La bonne chère et surtout le vin acquéraient chaque jour un plus grand empire sur ses goûts et ses facultés, qui devaient finir par être absorbées dans l'ivrognerie et la gourmandise. Il aimait encore les femmes, mais il préférait leur société, leur conversation et leur vue, à des rapports plus intimes qu'il avait recherchés avec ardeur pendant le beau temps de sa carrière d'abbé mondain. Il conservait ainsi ses entrées matinales chez beaucoup de femmes galantes qui le recevaient à leur toilette et s'amusaient de son entretien peu édifiant pour de saintes personnes, mais assaisonné de saillies, hérissé d'épigrammes et semé de petits vers profanes. L'abbé Pélerin avait en outre une foule de talens précieux dans les réunions à la mode : il composait de la musique, jouait du clavecin, pinçait de la guitare, chantait des airs italiens, savait tous

les jeux de cartes et de hasard, lisait et déclamait d'après les leçons de Lekain, faisait plusieurs espèces d'ouvrages à l'aiguille, dansait avec grâce, dirigeait enfin les plaisirs d'un cercle aussi habilement que l'abbé Voisenon aurait pu le faire; mais ces qualités aimables, qui n'étaient déplacées que chez un abbé, et qui néanmoins l'avaient mis en vogue dans les salons, cachaient une immoralité révoltante.

Cet abbé ne croyait pas plus en Dieu qu'au diable; il bornait sa religion à ne pas faire ce qui pouvait lui nuire, et il regardait ses semblables comme des instrumens ou des victimes à sa convenance; en un mot, il n'eût pas même reculé devant un crime avantageux, s'il avait été assuré d'avance de l'impunité. Les remords lui semblaient l'invention la plus plaisante des gens d'esprit pour effrayer les sots, et il s'étonnait de les voir respectés par les philosophes qui attaquaient alors de moins grossières superstitions. Il n'avait aucune idée du bien métaphysique et il le confondait avec les

jouissances de son impitoyable égoïsme. On devait, eu égard à cette vicieuse nature, lui savoir gré de la mettre en dehors, au lieu de la déguiser sous un masque religieux et honnête : il étalait à tout propos ses principes subversifs de l'ordre moral et naturel, mais il ne les imposait pas d'un ton dogmatique; il riait et badinait en les développant, de sorte qu'on n'y attachait pas plus d'importance qu'à des paradoxes imaginés pour divertir l'auditoire. Cependant cette doctrine perverse gagnait çà et là quelques prosélytes niais ou méchans, et l'abbé Pélerin, sans se donner la peine de poursuivre un apostolat honteux, acceptait les élèves qui venaient à lui : Langlade, intendant de M. de Chatillard, était un des disciples les plus chers de l'abbé Pélerin.

Ce dernier portait dans sa physionomie les traces de la débauche qui l'avaient amené par degrés à ériger en système ses pernicieuses habitudes et son infatigable complaisance pour le mal : son visage, régulièrement beau et

noble, prenait un caractère de dégradation et de bassesse, lorsqu'on l'observait plus attentivement ; car ses yeux incertains et clignotans ne lançaient que des regards obliques ; son nez, rougi par l'intempérance, s'ébranlait sans cesse d'un mouvement nerveux qui partait du front et des sourcils ; la bouche, continuellement ouverte et proéminente, était aussi le siége d'un tic désagréable qu'elle communiquait à tous les muscles de la joue droite. L'abbé Pélerin ne se piquait pas d'avoir une tenue décente et modeste : il fermait les paupières et bâillait en cadence ; il se couchait sur un canapé et s'y roulait comme un chat qu'on caresse ; il relevait ses jambes au niveau de sa tête pour se chauffer devant une cheminée ; il avait les mains toujours enfoncées dans ses goussets ; il haussait la voix au-dessus des autres, et se permettait de singulières privautés avec les dames qui commençaient par se fâcher et finissaient par le trouver charmant en dépit de ses impertinences.

— Monsieur l'abbé, je vous prie de me laisser, sinon j'appelle M. de Châtillard, dit la marquise, qui ne partageait pas l'engouement des femmes pour l'abbé Pélerin.

— Voulez-vous que je l'appelle moi-même, ma divinité? répondit-il en fléchissant le genou, et nous vous adorerons ensemble comme deux vieux païens.

— Nanon, allez dire à M. le marquis..... Je vais sonner, monsieur l'abbé, pour qu'on vous reconduise.

— Il fait grand jour, et je n'ai pas besoin qu'on m'éclaire; mais, fussions-nous en pleine nuit, je ne voudrais que vos rayons, bel astre, pour me guider dans le sentier du parfait bonheur. J'ai tourné à peu près cette pensée en madrigal..... Mais nous avons à parler de choses plus sérieuses. Va-t'en, Nanon!

— Nanon, je vous ordonne de demeurer; Nanon!... Elle va sans doute avertir M. le marquis que vous êtes ici.

— Ne dérangeons pas M. le marquis : il est

en train de faire des enfans avec le docteur Blum. Je bénis le ciel de ce que ce n'est pas avec vous...

— Monsieur, cherchez quelqu'un qui vous comprenne et vous réponde, interrompit froidement madame de Chatillard en lui jetant un regard de mépris; vous avez un langage que je ne saurais entendre; et, comme je ne veux pas vous fermer la bouche, je me retire...

— Quand je soutiens que vous êtes un ange, une vierge et martyre, je m'y connais! répliqua l'abbé en dansant autour d'elle. Vous serez canonisée, ma chère, prenez-y garde; et franchement, les litanies de l'Eglise ne valent pas celles de Cythère :

Le petit Dieu qui veut qu'on aime,
A ses élus, son paradis;
Mais en amour le bien suprême
Est de savoir pécher pour dix.

— Monsieur, vous me forcerez de vous dire ce que je pense de vous!

— Je pense de vous, belle dame, que je voudrais avoir dix ans de moins et cent mérites de plus pour me faire écouter; je pense de vous que Langlade.....

— Ah! de grâce!... ne pourrai-je jamais obtenir qu'on cesse de me poursuivre de ce nom....

— Allons, madame, le nom ne fait rien à la chose. Et Langlade, qui vous aime comme un furieux, vaut bien M. de Chamoran...

— Quelle comparaison! Eh! monsieur, qui vous parle de M. de Chamoran?

— Je vous en parle, moi, belle dame, parce que tout le monde parle de lui, et que bientôt on n'en parlera plus.

— On parle de M. de Chamoran! s'écria la marquise intriguée et déjà inquiète.

— Sans doute on parle de son aventure qui était restée secrète jusqu'à présent, reprit en ricanant l'abbé Pélerin qui jouait un rôle.

— Son aventure! répétait à demi voix madame de Chatillard en s'interrogeant elle-

même sur les malheurs qu'elle avait à craindre et en ne voyant rien de plus affligeant pour elle que l'infidélité de son cousin. Expliquez-vous, je vous supplie, monsieur l'abbé ?

— Hé! hé! je ne doutais pas que ce cœur d'airain eût quelque côté sensible, et c'est le côté du cousin que j'ai frappé, dit gaîement l'abbé qui s'empara d'une main de la marquise et qui la porta plusieurs fois à ses lèvres, sans que la marquise songeât à la lui retirer.

— Monsieur, n'est-ce pas une ruse inventée pour m'éprouver ? demanda-t-elle d'un accent faible et tremblant. Que s'est-il passé ?

— Une bagatelle, un enfantillage; mais cet enfantillage coûtera cher à M. de Chamoran.

— Grand Dieu ! qu'est-ce donc ? s'écria-t-elle tout éplorée. Monsieur, monsieur, tuez-moi tout de suite!

— Que je vous tue, mignonne! repartit l'abbé en la faisant asseoir auprès de lui et en

pressant les belles mains qui devenaient glacées dans les siennes. Ai-je l'air d'un Barbe-Bleue, s'il vous plait? Mais, à votre avis, ce serait vous tuer que de faire mourir votre M. de Chamoran?

— Faire mourir M. de Chamoran! dit-elle assaillie des plus sinistres pressentimens. Mettez un terme à cette affreuse plaisanterie.

— La plaisanterie n'est pas de mon fait, Dieu merci! et je me garderais de déclarer la guerre aux statues de la Vierge, excepté en vers. A propos, que vous semble de cette épigramme faite hier dans un souper qui n'était pas vigile et jeûne?

Voici de quoi prouver aux incrédules
Que d'une Vierge un Dieu naquit pour nous...

— Avez-vous le courage de me laisser dans cette horrible anxiété? interrompit la marquise.

— Il est inutile que vous connaissiez mon

épigramme qui est un peu forte de café et qui toutefois ne m'empêchera pas de dormir tranquille.

— Est-ce que M. de Chamoran aurait composé aussi quelque épigramme contre un personnage puissant, tel que le roi ou madame du Barry ?

— C'est encore plus fort que cela ! M. de Chamoran eût moins risqué de s'en prendre à madame du Barry, qui serait femme à l'excuser, parce qu'il est joli homme. Mais la personne qu'il a offensée ne paraît pas sensible à cette considération trop humaine.

— Et cette personne, monsieur ? dit en tremblant madame de Chatillard qui joignait les mains et se sentait défaillir.

— Ne vous l'ai-je pas déjà nommée ? C'est Notre-Dame, la très sainte Vierge Marie, mère immaculée de notre seigneur Jésus-Christ.

— Je me reproche de vous avoir interrogé avec tant d'instance, reprit sèchement la mar-

quise que cette étrange conclusion avait presque rassurée en la scandalisant. Je m'étonne qu'un homme de votre état se raille ouvertement de ce qu'on respecte dans la religion; et quoique je ne sois pas une dévote, j'ai horreur de ces blasphèmes.

— Bah! vraiment? En ce cas vous aurez horreur de votre cher cousin, et nous avancerons un peu les affaires de cet honnête Langlade.

— Quel rapport entre M. de Chamoran et vos misérables moqueries des choses saintes? M. de Chamoran ne porte pas votre habit, monsieur, mais il ne se permettrait pas...

— M. de Chamoran s'est permis des actes peu courtois à l'égard de cette pauvre Vierge, et il sent le fagot, comme feu le chevalier de La Barre.

— Quel était ce chevalier de La Barre? Quels actes s'est permis M. de Chamoran?... Avez-vous juré de me pousser à bout?

— Non, belle dame, c'est à un plus digne qu'il appartient de vous pousser à bout.

La pudeur est une montagne
D'où l'on voit au loin la campagne,
Et quand nous vous poussons en bas,
L'amour nous reçoit dans ses bras.

— Monsieur! je vous demande ce qu'a pu faire M. de Chamoran?

— Diable! Je ne sais trop comment vous conter le fait sans vous scandaliser.

— Scandalisez-moi, j'entendrai tout; mais ne me tenez pas plus long-temps dans cette angoisse!

— Eh bien! M. de Chamoran a fait ce qu'avait fait le chevalier de La Barre qui fut roué vif à Arras...

— Roué vif! interrompit-elle avec un cri déchirant. Roué vif! répéta-t-elle en refusant d'appliquer à son cousin une pareille analogie avec le chevalier de La Barre.

— Si vous aviez lu les ouvrages de M. de Voltaire, qui a défendu la mémoire du chevalier avec plus d'esprit que de raison, après avoir attaqué celle de la Pucelle d'Orléans...

— Que m'importent M. de Voltaire et le chevalier de La Barre! Ce qui m'importe, ce que je veux savoir seulement, c'est le crime dont M. de Chamoran se voit accusé...

— Sachez donc que depuis quinze jours M. de Chamoran est enfermé à la Bastille, et qu'on instruit son procès...

— M. de Chamoran est en prison? depuis quinze jours? et je l'ignorais! et je lui reprochais son silence! On instruit son procès?

— Un procès qui fera du bruit dans le monde et qui prouvera que le roi Louis XV n'a pas médiocrement de dévotion pour la Vierge. Puisque les détails ne vous font pas peur, en voici. Il y a quinze jours, une bande de joyeux convives se réunit chez Rampon-

neau, pour y souper comme on soupe au cabaret; Langlade y était....

— Langlade! murmura la marquise qui frissonnait toujours à ce nom.

— Sans doute! Langlade ne s'épouvante pas d'un bon et copieux souper; il y fait figure mieux qu'un lieutenant au régiment de Champagne, et de plus, il ne s'enivre jamais. Les soupeurs de sa compagnie, qui étaient la plupart de jeunes militaires, ne l'imitèrent pas et burent à l'envi jusqu'à ce qu'ils fussent tous dans le même état. Ils avaient le vin gai, et ils le prouvèrent par mille charmantes espiègleries dont je vous fais grâce, par respect pour les dames...

— Ce sont des calomnies de M. Langlade! s'écria la marquise en rougissant des folies attribuées à son cousin, sans apprécier au juste ce qu'elles pouvaient être. M. de Chamoran...

— N'était pas plus réservé que les autres, je vous atteste, et la fin démontra qu'il avait

perdu toute retenue; car on sortit de table vers le milieu de la nuit, et les galans compagnons chantant à tue-tête, se mirent en marche par les rues désertes. Ils ne rencontrèrent qu'une Notre-Dame, dans sa niche entre deux chandelles : cette illumination, aux frais d'une vieille femme du voisinage qui avait son fils malade, provoqua l'hilarité des buveurs, qui s'arrêtèrent au-dessous de la chapelle ardente et qui dansèrent moins sérieusement que David devant l'arche...? Vous connaissez mon madrigal :

Quand David dansait devant l'arche,
Ce vénérable patriarche
Ne portait pas de caleçons,
Et les filles de la Judée....

— Monsieur! monsieur! achevez! s'écria madame de Chatillard qui tremblait sur le sort de son cousin.

— Le reste est un peu leste, dit l'abbé qui entendait parler de son madrigal; mais...

— Ils dansèrent, dites-vous, devant cette Notre-Dame? ce n'est pas là un crime!.... D'ailleurs le vin leur troublait les sens...

— S'ils n'avaient fait que danser! mais le démon les tentait; et ils invitèrent la Vierge à leurs danses : ils la descendirent de sa niche, la déshabillèrent, et M. de Chamoran ne la traita pas plus poliment qu'une coureuse de carrefours; il la fouetta et la martyrisa de toutes les manières...

— C'est faux! c'est faux! dit avec énergie la marquise qui avait la conviction de l'innocence de son cousin.

— Je voudrais que le fait fût moins avéré, car ce pauvre M. de Chamoran n'aurait pas le désagrément d'être condamné à mort.

— Condamné à mort! reprit madame de Chatillard qui comprenait la gravité d'une accusation de sacrilége et qui chancelait dans sa confiance en l'honorable caractère de M. de Chamoran.

— Sans doute, comme le chevalier de La

Barre qui, étant ivre, avait de même insulté un crucifix sur le pont d'Arras. Crucifix ou madone, c'est de la même farine. Le chevalier devait être brûlé : on se contenta de le rouer vif; peut-être se contentera-on de pendre M. de Chamoran.

— Mais on le calomnie; il est innocent! j'en répondrais sur ma vie! M. de Chamoran est homme d'honneur...

— On peut être homme d'honneur et agir très cavalièrement avec la sainte Vierge... Un petit impromptu me vient à l'instant :

Si vous étiez la sainte Vierge,
Je vous brûlerais plus d'un cierge;
Et n'en déplaise à Jésus-Christ,
Je voudrais être Saint-Esprit!

— Non, je ne croirai jamais que M. de Chamoran se soit abandonné à des excès de ce genre!

— Croyez-le, ne le croyez pas, la belle :

on ne vous demandera pas votre avis pour pendre M. de Chamoran.

— Pendre M. de Chamoran! s'écria-t-elle hors d'elle-même, à mesure que le doute lui était enlevé avec le courage de nier. Il est donc vrai!...

— Attendez un peu et vous verrez de quelle manière messieurs du parlement prennent fait et cause pour la sainte Vierge : nous aurons une superbe admonition de M. le premier président, qui a un penchant très coûteux pour les vierges; un discours très édifiant de M. l'avocat du roi, qui estime fort les demoiselles de l'Opéra; les conseillers, qui sont très moraux en principes, lorsqu'ils siégent hors de leurs petites maisons, s'indigneront comme de bons chrétiens...

— Oh! j'irai à la Bastille! je pénétrerai jusqu'à lui! je le sauverai, disait madame de Chatillard qui tenait tout haut conseil avec elle-même sans écouter les facéties de l'abbé.

— Peste! Vous irez à la Bastille? cela est

facile. Vous pénétrerez dans la prison de votre cher sacrilége? cela est moins aisé. Vous le sauverez? cela est impossible.

— Impossible! répéta-t-elle douloureusement. Je l'essaierai du moins, et si je ne réussis pas, je mourrai avec lui!

En prononçant ce vœu avec une touchante exaltation, elle s'élança vers la porte, avant que l'abbé Pélerin eût prévu sa sortie. L'abbé la rappela en vain; il ne reçut aucune réponse; alors, haussant les épaules et ricanant à part lui, il s'approcha de la glace, s'y mira et lissa ses cheveux plats, en récitant ce madrigal de sa façon :

Iris s'enfuit, Iris m'évite,
Iris parvient à m'échapper.
La pauvre Iris courrait moins vite,
Si je courais pour l'attraper.

V

L'EXPULSION.

La marquise de Chatillard traversait à grands pas ses appartemens, avec la ferme résolution de se rendre sur-le-champ à la Bastille et d'y voir son cousin; elle n'avait pas songé un moment à l'impossibilité de réaliser ce dessein conçu sans réflexion, à la longueur du chemin, au négligé de sa toilette, et par-dessus tout aux

obstacles de toute espèce qui fermaient l'entrée de cette prison d'état. Elle fût descendue, en peignoir blanc et nu-tête, dans la rue, et elle eût commencé la route, à pied, en pantoufles de velours brodé d'or, à travers la neige fondue, les boues et les ruisseaux débordés, si elle n'avait pas été retenue sur le seuil du dernier salon par deux bras qui la saisirent au milieu du corps et la pressèrent amoureusement. Elle jeta un cri, en reconnaissant Langlade à cette étreinte dont elle ne se débarrassa qu'après une lutte désespérée. L'apparition de Langlade, qu'elle abhorrait, avait produit sur elle l'effet de la tête de Méduse : elle resta pétrifiée d'horreur.

Langlade, intendant et factotum du marquis de Chatillard qui lui accordait une confiance aveugle et illimitée, était une des plus laides créatures qui déshonorassent le nom d'homme. On ne conçoit pas, en l'examinant, que les lois ordinaires de la nature eussent présidé à la formation et à la naissance d'un tel mons-

tre. Il avait quelques-uns des traits caractéristiques du crétin et de l'albinos, une énorme tête, une figure écrasée, un teint blafard, des yeux rouges aux paupières retroussées, des cheveux blanchâtres, une bouche à lèvres boursouflées, toujours béante, des oreilles plates et démesurées, une taille exiguë, un gros ventre, un dos convexe, des mains tombant au niveau de ses genoux, des jambes en poteaux, la voix faible et indistincte, en un mot tous les signes d'une race inférieure et abâtardie.

Cependant, malgré cette physionomie stupide, malgré ces analogies avec la bête, Langlade, par son intelligence et son éducation, occupait un rang distingué parmi les hommes les mieux doués, comme si la Providence eût voulu lui donner la supériorité de l'esprit en dédommagement de sa difformité physique. Mais cette supériorité réelle était malheureusement dégradée par une laideur morale, composée de tous les vices bas et humilians.

Langlade avait si bien profité des leçons de l'abbé Pélerin, que l'élève surpassait le maître en malice et en perversité. Il possédait surtout le génie du mensonge; lâche et vindicatif, rampant et insolent, il n'était pas incapable de commettre un crime en guet-àpens.

— Où voulez-vous aller, madame la marquise ? lui demanda-t-il en se plaçant devant elle pour lui fermer le passage.

— Que vous importe ? reprit-elle sans le regarder; je vais en un lieu où vous ne serez pas, et j'ai hâte de quitter celui où vous êtes.

— Vous espérez entrer à la Bastille et voir M. de Chamoran dans sa prison ? reprit-il avec un ricanement sauvage.

— Comment savez-vous ?... Mais je me souviens : vous étiez de ce souper qui a fini d'une si déplorable manière; vous avez été témoin de ce qui s'est passé ?

— Je n'étais pas au nombre des convives, mais je les ai rencontrés, pendant la nuit, à

l'endroit où ils outrageaient une statue de Notre-Dame.

— Ah ! vous n'aviez point soupé avec eux ! s'écria madame de Chatillard à qui un trait de lumière montra soudain le rôle que Langlade avait joué dans cette scène nocturne.

— Non, l'abbé Pélerin vous a mal informée. Je cherchais M. de Chamoran pour lui faire lire la lettre que vous m'aviez prié de lui remettre...

— La lettre que vous m'aviez arrachée à force de menaces et de mensonges; cette lettre que je désavoue, quoique j'aie eu la faiblesse de l'écrire sous votre dictée !

— Vous avez tort de la désavouer, madame, après l'avoir écrite et signée; mais vos plus solennels désaveux n'empêcheront pas qu'elle existe et qu'elle atteigne son but.

— Eh quoi ! ne l'avez-vous pas remise à M. de Chamoran ? Ne vous a-t-il pas répondu, en la lisant, qu'il se conformerait à mes intentions ?

— Je l'ai gardée afin de ne pas aggraver l'infortune de M. de Chamoran, et je vous ai caché la vérité de peur de vous affliger...

— Rendez-moi cette lettre, puisqu'elle est encore dans vos mains ! interrompit-elle impatiente de l'anéantir; rendez-la, je vous en conjure, je vous l'ordonne !

— Je regrette infiniment d'être aussi peu sensible à votre ordre qu'à votre prière. Cette lettre est un gage trop précieux pour que j'y renonce.

— Quel usage en prétendez-vous faire ? Cette lettre ne vous appartient pas; cette lettre ne vous est pas adressée; cette lettre, monsieur, cette lettre !

— Patientez, madame, votre cousin ne l'a pas encore; mais il l'aura si vous le voulez absolument !

— Gardez-vous-en bien, monsieur; anéantissez cette lettre, puisqu'elle est désormais inutile ! M. de Chamoran n'est-il pas maintenant assez malheureux !

— Je lui pardonnerai de s'être fait aimer, pourvu qu'il meure ! reprit Langlade avec le cri de joie que pousse un oiseau de carnage en déchirant sa victime.

— Misérable ! c'est toi qu'il l'as dénoncé ! c'est toi qui l'accuses, et il est innocent ! dit la marquise éclairée par ses pressentimens mieux que par des preuves et des inductions.

— Peut-être ! murmura-t-il en la considérant d'un air de triomphe. Que vous semblerait de cette vengeance, marquise ?

— Elle serait digne d'un lâche comme vous, répliqua madame de Chatillard, qui le repoussa d'un geste dédaigneux et qui essaya de passer outre.

— Vous n'irez pas où vous pensez aller, repartit Langlade en se mettant de nouveau devant elle; vous n'irez pas pour votre honneur, pour celui de M. le marquis !

— Vous vous souciez, en effet, de l'honneur de mon mari ! objecta-t-elle du ton de

la plus amère ironie. Vous plaît-il que je l'en fasse juge lui-même ?

— Faites, si vous croyez n'avoir rien à perdre dans ce jugement ! dit-il avec une tranquille effronterie ; les deux lettres de M. de Chamoran l'instruiront mieux que je ne saurais faire.

— Les deux lettres sont des inventions de votre méchanceté, et je suis assurée que vous ne les avez pas, puisque M. de Chamoran ne les a point écrites.

— M. le marquis décidera, si vous le trouvez bon, ce qu'on doit conclure de ces deux lettres, dit-il en les tirant à demi de sa poche.

— Ah ! monsieur, n'aurez-vous pas pitié de moi ? soupira la marquise en tendant les mains vers ces lettres qui rentrèrent aussitôt dans la poche de Langlade.

— Et vous, madame, n'aurez-vous pas pitié de moi ? répondit Langlade qui se rapprocha

d'elle en la dévorant des yeux. N'aurez-vous pas pitié de cet amour...

— Vous osez encore !... reprit-elle en reculant à ce mot d'*amour* dans la bouche d'un pareil monstre que chaque minute de contemplation enhardissait à oser davantage.

— J'oserai tout, puisque je vous aime, dit-il en se précipitant aux pieds de la marquise qui détourna la tête et voulut s'enfuir.

— Monsieur, avez-vous le projet de me retenir de force ? s'écria-t-elle en tremblant d'effroi au souvenir des audacieuses entreprises de l'intendant depuis quinze jours.

— Je vous fais donc horreur ? repartit Langlade qui lui baisait les mains avec transport. Je ne suis pas beau, il est vrai, mais je vous aime.

— Laissons cela, je vous prie, monsieur, dit la marquise qui, se voyant seule, jugea prudent de ne pas mettre au désespoir cet amant jusque-là suppliant et respectueux.

— Je vous aime plus qu'on ne vous a ja-

mais aimée, et qu'on ne vous aimera jamais; je ne demandais que de l'espoir, vous m'avez accablé de haine et de mépris.

— Vous vous êtes trompé sur la nature de mes sentimens, reprit-elle en se voyant forcée de composer avec cet homme qui pouvait renouveler des combats pénibles où la victoire ne serait peut-être pas fidèle à la pudeur. Oui, monsieur Langlade, je n'ai pas de haine pour vous; et si vous vous contentiez de l'amitié...

— De l'amitié pour moi et de l'amour pour lui ! s'écria-t-il en frémissant à l'idée d'un rival préféré; mais votre amitié même ne serait qu'un leurre.

— Elle serait véritable, si vous la fondiez sur ma reconnaissance. Ainsi, vous pourriez me restituer deux lettres qui me furent adressées, et que vous avez prises injustement.

— Je serais votre complaisant, et je servirais vos relations avec votre Chamoran ! Avez-

vous le front de me proposer, à moi, à moi qui vous aime, qui veux vous posséder !...

— Ces lettres, je les détruirais sous vos yeux, interrompit-elle toute tremblante; vous pourriez encore déchirer cette autre lettre que je vous ai confiée, et qui n'a plus de sens aujourd'hui, après le triste événement que vous savez... Ensuite, pour acquérir des droits à une reconnaissance impérissable...

— Eh bien ! que ferai-je ? reprit-il ironiquement en l'invitant à parler, et en devinant la cause de cette hésitation. Que me proposez-vous ?

— Vous n'êtes pas riche, monsieur Langlade, dit-elle timidement : je crois du moins que vous n'avez pas d'autre fortune que vos gages de M. le marquis...

— Quel rapport existe-t-il entre mon amour pour vous et mes gages d'intendant ? reprit Langlade en appuyant sur ces derniers mots qui l'avaient blessé.

— Vous deviendrez riche si vous voulez, et pour cela, il ne vous faudrait qu'un peu de condescendance pour moi. M. le marquis de Chatillard n'ayant pas d'enfant de ses trois mariages, ses biens me doivent revenir à sa mort. Je n'entends pas dire que je serais bien aise qu'il mourût, ce bon marquis, malgré le chagrin qu'il m'a fait en m'épousant; mais il est si vieux, si cassé, que tous mes vœux les plus sincères ne réussiraient pas à le faire vivre au-delà du terme.....

— Vous ne me dites pas à quel prix je puis acquérir votre reconnaissance! interrompit Langlade qui voyait dans cette digression l'unique désir de gagner du temps.

— Je m'engagerais, d'une manière irrévocable, à vous concéder une part de mon futur héritage, si vous consentiez à partir...

— Partir! répéta Langlade avec un grognement de colère concentrée. Vous raillez-vous de moi, madame? Partir! eh! pourquoi partirais-je?

— Pour aller soutenir des intérêts de famille que mon père a presque abandonnés aux colonies où nous avons des terres considérables qui ne produisent aucun revenu...

— Cessez, madame, cette malhonnête plaisanterie! s'écria-t-il rudement. Cessez de me tendre des piéges grossiers où je me garderai bien de tomber. Vous savez que mon amour ne se contente à si bon marché! Vous m'offrez de l'argent pour que je cède à un autre un trésor que je paierais de mon sang!

— Vous me connaissez mal, si vous pensez que je cherche à vous éloigner, afin d'être plus libre dans une intrigue criminelle, répondit la marquise avec dignité. Apprenez-le, monsieur, en épousant M. le marquis de Chatillard, je n'ai pas regardé la disproportion de nos âges comme une excuse capable de m'entraîner dans des fautes que je ne pardonnerais pas même à la passion la plus vraie! Mon mari m'a remis son honneur en garde, et

je ne manquerai pas à des devoirs qui me sont imposés par le nom que je porte...

— Courage, madame! vous prêchez à merveille. Mais je ne me laisserai pas prendre davantage à ces ridicules protestations de vertu.....

— Appelez vertu, si bon vous semble, la volonté que j'ai et aurai toujours de conserver ma propre estime, vous ne parviendrez pas à m'y faire renoncer.

— Vous y renoncerez de gré ou de force, dit-il en la fascinant du regard comme un serpent qui guette un oiseau. Oui, marquise, de gré ou de force! vous avez encore le choix.

— O mon Dieu! est-ce là de l'amour? murmura-t-elle décidée à suivre le parti de la prudence pour échapper aux violences brutales de cet odieux poursuivant.

— L'amour dédaigné devient de la fureur, et mieux vaut inspirer de l'effroi que du mé-

pris, de la haine que de l'indifférence. Vous serez à moi, madame, ne fût-ce qu'un moment !

— Votre conduite à mon égard n'est pas seulement un oubli de toute délicatesse, de toute convenance; c'est de l'ingratitude envers le marquis de Chatillard, votre bienfaiteur...

— De l'ingratitude! répliqua Langlade en éclatant de rire. Voilà, je l'avoue, une étrange barrière pour m'arrêter! Je ne sais ce que vous nommez mon bienfaiteur : le marquis récompense mes services, et je suis à peine son obligé. Mais je serais son fils, madame, que je n'aurais pas plus de scrupules...

— Ah! monsieur, vous flattez-vous de me plaire en faisant parade de ces infamies? Dieu soit loué! vous n'avez pas pour père la personne que vous outragez par ces tentatives...

— Cet entretien ne mène à rien, dit brus-

quement Langlade qui se jeta sur elle et l'enferma dans une étreinte qu'elle ne put rompre. Consentez à vous donner à moi.

— Impudent scélérat! s'écria la marquise en s'efforçant de lui faire lâcher prise. Laissez, laissez-moi ou je crie! j'appelle et je vous fais chasser de la maison!

— Criez, appelez, je m'en moque, reprit Langlade qui ne paraissait pourtant pas déterminé à en venir aux extrémités que redoutait madame de Chatillard. J'ai eu la sottise d'écouter vos sermons et d'y répondre, et j'ai mal employé des momens précieux. Vous m'écouterez maintenant à votre tour, et je vous promets d'être plus bref.

— Il faut bien que je vous écoute, dit la marquise pâle et glacée de terreur entre les bras de cet audacieux prétendant. Mais je vous conjure de me laisser respirer.

— Je vous fais une proposition qui mérite d'être mieux accueillie que celle que vous m'a-

vez faite, reprit le monstre en souriant d'un air infernal. Je ne vous répéterai pas combien je vous aime, c'est là mon unique pensée, c'est là ma vie, et je mourrais volontiers après avoir été heureux : tout ce que je pourrais ajouter sur ce sujet ne vous convaincrait pas, si vous n'êtes convaincue dès à présent; mais les faits vous persuaderont à défaut des paroles. Vous souhaitez que je parte, je partirai; vous redemandez les preuves écrites que j'ai rassemblées contre vous, non pour vous nuire, mais pour me faire des armes redoutables, eh bien! je vous rendrai ces lettres; vous souffrez de me voir, ne me le cachez pas, vous ne souffrirez plus, car je vous jure de ne jamais reparaître à vos yeux! Enfin, vous aimez M. de Chamoran...

— Monsieur!... dit à demi voix la marquise qui commençait à espérer de la part de Langlade une sorte d'amende honorable.

— Vous l'aimez, madame, et j'en ai trop gémi pour me méprendre sur l'affection que

vous lui portez. Vous l'aimez d'autant plus que vous craignez de l'avouer...

— Monsieur, je vous atteste !... dit-elle d'un accent voilé et suppliant. M. de Chamoran est mon parent, mon ami d'enfance... J'ai de l'attachement pour lui...

— Vous n'en convenez pas, n'importe ! Cependant, si vous veniez à le perdre, vous ne vous en consoleriez pas aisément, j'imagine.

— Le perdre ! répliqua la marquise qui se souvint alors de la fâcheuse situation de son cousin. Je ne puis croire que M. de Chamoran se soit permis des actes que réprouvent son éducation et son caractère ; il est victime de quelque méprise, de quelque calomnie, et son honneur en sortira sain et sauf.

— La vérité est qu'il se trouve accusé d'avoir commis un sacrilége dans un lieu public, et qu'il sera condamné soit à la potence, soit à la roue, soit.....

— Quelle atrocité ! s'écria madame de Cha-

tillard qui éclata en sanglots. J'ai refusé de le croire, j'ai nié obstinément, mais à présent je crois à mon malheur !

— Ce malheur, je vous propose justement d'y remédier; je vous propose de sauver M. de Chamoran.

— Hé! c'est vous qui le sauveriez! vous, monsieur! reprit la marquise chez qui la défiance dominait l'étonnement. Comme je vous bénirais !

— Bénissez-moi, maudissez-moi, je ne m'en soucie guère, pourvu que vous m'accordiez le prix que je mets aux plus grands sacrifices.

— Vous mettez un prix à vous conduire en honnête homme! répondit-elle froidement : j'aurais dû m'y attendre! j'oubliais qui vous êtes !

— Je vous offre un marché, madame, et non pas un service : à défaut d'amour, je me contenterai de complaisance; et, pour une heure de possession, je renoncerai à vous...

— Misérable, tais-toi! s'écria-t-elle indignée en le repoussant avec une énergie surnaturelle. Je te ferai traiter comme un valet!...

— Ce valet tient dans ses mains la vie de votre amant, marquise! repartit fièrement Langlade. Tuez-le ou sauvez-le par mon intervention, choisissez!

— Mon choix est fait, lâche, répondit-elle avec une indicible expression de mépris. Tu serais le bourreau, que je ne m'abaisserais pas à t'implorer!

— Je suis bon, vraiment, de marchander ce qui est à ma merci! reprit-il d'une voix rauque et sifflante en s'élançant avec plus de fureur que d'amour sur la jeune femme qui n'eut pas la force de crier au secours et qui lutta d'abord silencieusement contre cet énergumène. Je prendrai ce qu'on ne veut pas me donner!

— A moi! à l'aide! monsieur de Chatillard! criait la marquise déjà exténuée dans ce combat où elle souhaitait mourir plutôt que de

succomber. O Dieu! grand Dieu! Monsieur de Chamoran! personne ne viendra! Infâme! infâme! Ah! tu n'auras qu'un cadavre! monstre! Si j'avais une arme!... Grâce! grâce! Dieu! oh!!!

Les douloureuses plaintes de la marquise, étouffées et entrecoupées par d'impurs baisers auxquels sa bouche ne réussissait pas toujours à se soustraire, furent entendues de M. de Chatillard qui était dans son cabinet en tête à tête avec Blum. Il reconnut la voix de sa femme, il distingua des gémissemens, il ne soupçonna pas la cause des cris que poussait la marquise, mais il fut frappé du bruit d'une lutte dans laquelle on avait renversé des meubles : l'idée lui vint que des voleurs s'étaient introduits dans sa maison et que la marquise se débattait contre eux. Il prit des pistolets dans un tiroir et courut, aussi vite qu'il le pouvait, vers l'endroit d'où partaient ce tumulte et ces cris. Au spectacle qui se présentait à lui, lorsqu'il eut ouvert la porte

de la pièce où Langlade et la marquise étaient seuls, il sentit un frisson courir dans ses veines, la sueur monter à son front et des nuages passer sur ses yeux. Il n'avait pas été préparé à une émotion de cette nature; et, aussitôt qu'il fut en état d'apprécier ce qu'il voyait, sa femme résistant aux attaques forcenées d'un homme, il dirigea ses deux pistolets à la fois contre cet homme qui était trop animé pour s'apercevoir de l'arrivée d'un tiers. Mais il ne lâcha pas la détente et détourna le canon prêt à faire feu, dès qu'il eut envisagé l'auteur de cette insolente provocation; il resta immobile, anéanti.

— Langlade, tu es mort! cria-t-il d'une voix de tonnerre en le visant de nouveau, sans avoir le courage de tirer, quoiqu'il en eût la volonté.

— Ah! merci, monsieur le marquis! vous arrivez à temps! murmura madame de Chatillard qui tomba évanouie sur le parquet, au

moment où elle n'eut plus besoin de se défendre.

— Je vais te tuer comme un chien enragé, dit le vieillard en tenant sous ses pistolets l'intendant qui s'était jeté la face à terre et les mains jointes.

— Ne me tuez pas, monsieur le marquis! grommela le coupable qui s'étonnait de n'être pas encore puni. Les apparences vous ont trompé.....

— Les apparences, coquin! tu appelles cela les apparences! Va, je te conseille de rire, au lieu de te repentir et de te préparer à la mort!

— Monsieur le marquis, vous avez mal vu, je vous en fais serment, répliqua Langlade en se traînant aux pieds de M. de Chatillard. Madame la marquise avait une attaque de nerfs, et je la délaçais.....

— Corbleu! monsieur le délaceur, je vous apprendrai à porter vos mains, vos vilaines

mains de bâtard, sur la marquise ! A genoux devant elle, brigand, à genoux ! et demande-lui pardon à voix haute et intelligible, libertin ! dis-lui que tu étais ivre, que tu avais perdu l'esprit ; dis-lui ce que tu voudras, pourvu que ce soit quelque excuse honnête. Dépêche-toi, tâche qu'elle te fasse grâce, sinon je t'envoie deux balles dans ta tête de caméléon ! Ne ris pas, fils du diable, ou je te ferai rire d'une drôle de manière !

— Monsieur le marquis, je suis tout disposé à implorer le pardon de madame la marquise; mais elle est hors d'état de m'entendre et de me répondre !.... Cessez de me menacer.

— Tu sais bien que je ne te tuerai pas, et voilà pourquoi tu oses m'outrager ! s'écria le marquis d'un ton de reproche tendre et amer. Ingrat, quelle récompense pour tous mes bienfaits ! Je t'ai élevé, je t'ai servi de père, j'avais mis en toi ma confiance et mes affections, j'étais sur le point de te reconnaître pour mon fils, de t'adopter !

— Je suis tout dévoué à vos intérêts, monsieur le marquis, à votre honneur! répliqua-t-il espérant profiter de l'évanouissement de madame de Chatillard.

— Toi, dévoué à mon honneur, misérable! interrompit le marquis que cette impudence irrita au plus haut degré. Toi qui, sous mes yeux, tout à l'heure!....

— Moi, monsieur le marquis, je ne craignais pas de m'exposer au ressentiment de madame la marquise, en l'empêchant de se rendre auprès de son amant.....

— De son amant! Ah! ce n'est point assez de l'insulter, faquin, tu te permets encore de la calomnier! Sors de ma maison, et n'y rentre jamais!

— Je ne calomnie pas, monsieur le marquis, et vous me forcez vous-même, en m'accusant, à me justifier aux dépens de madame.....

— Tu ne te justifieras pas, malheureux, d'être le plus exécrable des hommes! tu n'es

pas un homme; tu n'en as ni la figure ni l'âme: tu es un démon!

— J'ai les preuves de ce que j'avance, et vous verrez par ces lettres, monsieur le marquis, si c'est moi qui vous trompe, si c'est moi qui ai mérité.....

— Je ne veux rien voir, dit avec fureur M. de Chatillard qui lui arracha ces lettres et les mit en pièces; je veux que tu sortes, que tu ne reparaisses plus devant moi!....

— Que vous êtes injuste, monsieur le marquis! répliqua Langlade qui se releva lentement et marcha vers la porte en cherchant par intervalles à émouvoir la pitié du marquis.

— Remercie-moi de ne pas te maudire, vilain! Va-t'en, cache-toi dans un couvent, deviens moine, et confesse-toi de tes péchés, pour en avoir l'absolution!

— Mais, monsieur le marquis, ne me condamnez pas..... dit l'intendant qui revint sur

ses pas et s'efforça de faire retomber sur la marquise la colère de son mari.

— Ah! tu n'es pas dehors! tu refuses de sortir! s'écria M. de Chatillard en lui montrant ses deux pistolets armés. Je te brûle la cervelle, si tu ajoutes un mot!

— Restez dans votre aveuglement, ce n'est pas ma faute, murmura Langlade en se résignant à la retraite. Je vous plains de ne pas distinguer vos amis de vos ennemis!

— Qu'est-ce que tu dis, fourbe? reprit le marquis dont le doigt s'appuyait plus d'une fois sur la détente du pistolet. Accuser la plus pure, la plus vertueuse des femmes!

— Interrogez là-dessus M. de Chamoran, repartit à demi voix l'intendant qui ricanait de rage et hochait la tête en fixant ses prunelles sanglantes sur la marquise toujours évanouie.

— M. de Chamoran? ce petit lieutenant au régiment de Champagne? fi! donc, madame

de Chatillard sait trop ce qu'elle se doit à elle-même pour avoir dérogé !

— Sans moi, sans mon intervention, sans mon zèle, monsieur le marquis, vous étiez..... Je n'ai pas souffert qu'on vous donnât ce ridicule et qu'on fût en droit de vous rire au nez !

— Sortiras-tu, imposteur! dit d'une voix grondante le marquis dont un mouvement involontaire fit partir un des pistolets, sans que la balle atteignît Langlade que l'explosion mit en fuite.

— Monsieur le marquis, quel malheur est-il arrivé? soupira madame de Chatillard en rouvrant les yeux au fracas de l'arme à feu. Vous l'avez tué ?

— Il faut faire plus de cas de la vie d'un homme, monsieur le marquis, dit gravement le docteur Blum qui avait compris la nature du grief que M. de Chatillard jugeait digne d'une telle expiation. Mais vous aviez le vertige! Quoi ! lorsque nous allions chercher bien loin

ce que vous trouviez bien près!.... que ne fermiez-vous plutôt les yeux?.....

— Blum, ce misérable est mon fils! répondit à l'oreille du docteur le marquis de Chatillard qui voulut arrêter les réflexions callipédiques de l'Allemand.

— Votre fils! Ne vous en vantez pas, monsieur le marquis, car il n'est pas beau! répliqua Blum avec une grimace de désapprobation doctorale.

VI

L'EXORDE.

La marquise de Chatillard, bouleversée par l'horrible scène où elle avait failli être victime de la brutalité amoureuse de Langlade, s'était mise au lit avec la fièvre; elle versa d'abondantes larmes qui la soulagèrent, mais ces larmes amères étaient moins provoquées par le souvenir d'une tentative injurieuse, heu-

reusement déjouée, que par l'inquiétude qu'elle éprouvait sur le sort de son cousin. Elle n'osa pourtant pas redire à son mari ce qu'elle avait appris de l'arrestation et de l'étrange procès de M. de Chamoran : elle craignit de ne point assez déguiser l'intérêt particulier qu'elle prenait au héros de l'aventure de la Notre-Dame, et pourtant elle ne se sentait pas la force d'attendre jusqu'au lendemain, pour savoir des nouvelles d'une affaire qu'on lui avait représentée sous un aspect si tragique. Nanon, par malheur, la seule personne à qui la marquise osât se confier, n'avait pas reparu depuis l'expulsion de Langlade ; et, quoique madame de Chatillard eût sonné plusieurs fois pour la faire venir, personne ne répondait au coup de sonnette.

Enfin la porte s'ouvrit, et au lieu de Nanon, ce fut le docteur Blum qui entra : il s'approcha du lit en saluant à chaque pas, et s'empara de la main de la marquise que celle-ci lui abandonna en suivant de l'œil les pronostics bons ou

mauvais que l'examen de son pouls déterminerait sur la physionomie du médecin. Blum avait l'air pensif et recueilli ; il écouta, compta et mesura les battemens de l'artère ; puis, il se gratta l'occiput et le sinciput en tressaillant comme un oiseau mouillé qui se secoue ; il examina le teint, les lèvres et les narines de la malade ; puis, il fit entendre une espèce de ramage guttural, et sautilla en se frottant les mains. La marquise ne soupçonnait pas qu'elle fût dans un état de santé si satisfaisant.

— Excellente disposition ! dit-il en lui touchant les tempes et le front. Madame la marquise, auriez-vous la complaisance de me faire connaître quels ont été vos rêves, cette nuit ?

— Mes rêves, monsieur ? répondit-elle surprise de cette question qui amena une rougeur pudique sur ses joues ; eh ! que vous importent mes rêves, docteur ?

—Ils m'importent plus que vous ne pensez, madame, et j'en tirerai des conclusions fort

importantes pour les projets de M. le marquis.

— Je vous promets que M. le marquis est tout-à-fait étranger à ce que j'ai rêvé, reprit en souriant madame de Chatillard qui se rappela que M. de Chamoran y était seul intéressé.

— Je le présume bien, madame la marquise, et je n'en suis que plus curieux de ces songes qui ont un sens intelligible pour moi seul. Auriez-vous rêvé de mouches à miel?

— Pas le moins du monde, docteur, répliqua madame de Chatillard égayée par ce bizarre interrogatoire. Si vous tenez à savoir ce dont j'ai rêvé, devinez-le.

— J'ai deviné des énigmes plus impénétrables, madame. Eh! parbleu, vous avez rêvé que vous voliez à tire d'ailes, comme un ange ou un aigle?

— En vérité, j'ai rêvé cela ou à peu près, reprit la marquise avec un naïf enjouement. Vous êtes sorcier, docteur, autrement M. le marquis vous a conté mon songe.

— Point du tout, madame, répliqua Blum en se rengorgeant. Je ne pouvais pas m'y tromper après avoir observé les diagnostics de votre figure et de votre pouls.

— Il est vrai que je n'ai pas dit mon rêve à M. le marquis. C'était quelque chose de magnifique. Les ailes me poussaient à la place des bras, et je m'élevais rapidement au-dessus des nuages...

— Parfait, admirable! répétait le docteur tournant sur lui-même et gazouillant de joie. Notre enfant sera de la plus haute conception!

— Quoi? vous parlez d'enfant? mon rêve n'en disait rien. Quand je fus dans les airs où je me balançais doucement, je vis monter vers moi un être ailé...

— De mieux en mieux, s'écria Blum qui expliquait à sa façon tous les détails de ce songe. Vous avez donc vu ce pauvre petit qui s'envolait de votre côté.

— Ce n'était pas un pauvre petit, mais un

grand et bel ange qui me demanda la permission de ne plus me quitter. Nous volions de compagnie en nous regardant...

— Eh bien! qu'avais-je prédit? interrompit Blum triomphant. Vous l'avez vu, vous pourriez presque nous indiquer la couleur de ses cheveux et de ses yeux.

— Sans doute, puisqu'il ressemblait à M. de Chamoran, à mon pauvre cousin! ajouta-t-elle en soupirant. Hélas! c'était lui-même, et comme un rêve signifie toujours le contraire de ce qu'il représente, la promenade que nous faisions ensemble au milieu des airs annonçait qu'il était prisonnier...

— M. de Chamoran? repartit le docteur dont ce nom prononcé à l'improviste rafraîchit tout à coup la mémoire. Sans doute, il est à la Bastille.

— Vous le savez donc?... cette fâcheuse affaire est donc certaine? reprit vivement madame de Chatillard qui n'avait plus même la consolation du doute. Langlade disait vrai!

— M. de Chamoran, je crois, n'est pas mal fait? demanda Blum qui rentrait dans l'ordre habituel de ses idées. L'enfant sera bien avisé de lui ressembler, comme dans votre rêve.

— Je ne sais pas de quel enfant vous entendez parler, interrompit-elle; moi, je vous parle de M. de Chamoran qui est en prison, et je vous supplie de me parler de lui!

— En effet, j'ai quelque chose à vous en dire, répliqua le docteur en se grattant les sourcils comme pour y retrouver des détails relatifs au prisonnier. Attendez!... Oui, je l'ai rencontré...

— Vous avez rencontré M. de Chamoran? il n'est donc pas à la Bastille? on m'abusait donc par ces récits qui m'ont tant tourmentée depuis ce matin...

— Je l'ai rencontré lorsqu'on le conduisait entre quatre hoquetons dans le cabinet du lieutenant de police..... Il y a dix ou douze jours de cela; j'étais allé faire visite au

chirurgien de la Bastille, lequel s'occupe avec succès de callipédie ; il a déjà donné trois beaux enfans à la femme du major qui n'en désirait qu'un...

— Il y a douze jours que vous l'avez vu ! s'écria-t-elle tout absorbée dans la pensée de son cousin et joyeuse d'avoir des nouvelles plus fraîches et moins suspectes que celles qui lui étaient venues par l'abbé Pélerin et par Langlade. Vous êtes sûr que c'était lui ? dans le cabinet du lieutenant de police ? à la Bastille ? Lui avez-vous parlé ?

— Je me souviens qu'il m'adressa la parole ; il me dit... Ma foi ! j'avais dans ce moment-là l'esprit plein d'une expérience neuve et ingénieuse...

— Oh ! monsieur Blum, faites vos efforts pour vous souvenir de ce qu'il vous a dit ! Il vous aura sans doute raconté la cause de son emprisonnement ? Vous a-t-il parlé de moi ?

— Assurément il m'a parlé de vous, et

même.... Attendez un peu!... Il m'a chargé d'une commission, d'une lettre...

— Une lettre! une lettre de lui! Donnez, donnez-la-moi! Il y a douze jours qu'il vous l'a remise? douze jours! pourquoi m'en avoir privée si long-temps?

— C'est un oubli, madame la marquise, répondit tranquillement le docteur en remuant ses poches l'une après l'autre. Pourvu que je ne l'aie pas perdue!

— Perdue! oh! monsieur, ce serait un malheur irréparable! L'avez-vous? Non, ce n'est pas son écriture, ce papier! O ciel! perdue!... Que je suis malheureuse!

— Madame, madame la marquise, ne dérangez pas l'équilibre des humeurs animales! s'écria Blum qui tremblait sur les conséquences de l'agitation de madame de Chatillard. Ce n'était qu'un chiffon de papier, madame la marquise : en tout cas, ne vous en affectez point, j'irai exprès à la Bastille redemander

à M. de Chamoran une autre lettre! Eh! voici!

— Monsieur Blum, vous me sauvez la vie! s'écria-t-elle en lui arrachant ce billet écrit au crayon sur un morceau de papier gris et à demi effacé par son séjour dans la poche du docteur.

— Je vous laisse, madame la marquise, pour transmettre à M. votre mari le résultat de mes observations. Votre rêve est du meilleur augure, et j'oserais presque dire qu'il ne nous trompera pas; en outre, vous êtes dans la situation la plus favorable à la réussite complète de cette petite expérience. En attendant, tenez-vous au lit bien chaudement et ayez l'esprit en repos.

En terminant cette mystérieuse consultation que la marquise n'eût pas su comprendre, si elle l'avait écoutée, il se secoua en gambadant, se gratta successivement le nez et les oreilles, se balança sur un pied, à la manière d'un hochequeue, et prit sa volée, avec

plusieurs cris en témoignage de sa satisfaction. La marquise de Chatillard, qui déchiffrait avec un merveilleux instinct le billet hiéroglyphique de son cousin, ne s'aperçut pas seulement du départ du docteur ; elle acheva de lire sans aucune interruption, hormis celles causées par les larmes qui l'aveuglaient à chaque instant, et elle relut aussitôt plus lentement cette lettre ainsi conçue :

« Madame la marquise, qu'avez-vous dû penser de moi, de mon attachement, de ma fidélité, en ne me voyant pas depuis cette dernière entrevue qui était bien faite pour me rappeler le lendemain, le jour même à vos pieds ? Vous me croyez ingrat, fourbe, inconstant, ce que sont la plupart des hommes ! et pourtant parmi tous les noms que vous me donnez sans doute, vous oubliez celui d'infortuné que je mérite seul. Oui, madame, ma belle cousine, ces deux éternels jours que j'ai passés loin de vous le plus tristement du monde, vous n'en douterez pas ; ces deux

mortels jours, qui m'accablent encore de souvenir, ils ont été dévorés par un monstre sourd et inflexible qu'on nomme prison. Je suis à la Bastille! Vous allez supposer à ce mot terrible que j'ai conspiré contre le roi et ses ministres; mais, hélas! tous mes crimes d'état se bornent à leur ridicule et absurde accusation qui m'étonne encore à présent, quoique mon étonnement n'ait pas discontinué depuis que je me suis vu arrêté et mené ici dans une vilaine chambre puante, où j'ai déjà dessiné au charbon votre portrait sur tous les murs. Ce portrait serait une profanation partout ailleurs, mais à la Bastille, chère cousine, il m'a consolé autant que je pouvais l'être en votre absence. Je vous conterai le prétexte de la sotte affaire dans laquelle je suis embourbé par la malice de quelque ennemi secret ou par une erreur que je ne m'explique pas même : on m'assure cependant que je serai au moins pendu et brûlé, en punition d'un acte que je n'ai pas à me reprocher,

Dieu merci ! et qui devrait m'envoyer à Charenton si j'avais eu la folie de le commettre. Dans l'après-dîner du jour où je vous vis plus aimable et plus charmante que jamais, deux officiers du régiment de Picardie vinrent m'inviter à un souper de corps qu'ils donnaient chez Ramponneau, qui attire toujours dans son cabaret la foule des curieux. Je refusai d'abord, et je finis par accepter à condition que je ne changerais rien à mes habitudes et que je serais libre de ne pas boire de vin. Souper chez Ramponneau sans boire de vin ! c'était comme une gageure. Je la perdis après une héroïque résistance, et j'eus la mortification de voir mon verre rempli trois ou quatre fois par les joyeux vainqueurs. Je me confesse à vous, cousine, afin que vous ne m'imputiez pas les fautes des autres. La vérité est que je sortis de table avec tout mon bon sens, et j'en eus besoin pour reconduire, la nuit, cette troupe d'ivrognes qui riaient, chantaient et criaient de manière à réveiller la

ville entière. Ils trouvèrent par malheur sur leur chemin une bonne Vierge en plâtre, éclairée par deux chandelles qui brûlaient pour l'honorer. Cette illumination augmenta leur gaieté, et ils s'arrêtèrent non pour prier, mais pour continuer leurs extravagances, où la pauvre Notre-Dame joua son rôle sans pouvoir se défendre. Je la protégeai de mon mieux, mais j'avais affaire à quinze gaillards qui ne se rendaient pas plus à la raison qu'à la force: ils m'enjoignirent de les laisser faire le bal, et en effet, à la clarté des deux chandelles maudites qui étaient cause de tout, ils se mirent à gambader autour de la statue qu'ils avaient tirée de sa niche; ensuite ils la dépouillèrent de ses oripeaux et la traînèrent dans le ruisseau en la sommant de changer en vin cette eau croupie. Je ne sais ce qu'ils firent encore, car, n'ayant pas les moyens de m'opposer à ces profanations et ne voulant pas y prendre part, je me séparai des auteurs d'une scandaleuse comédie que leur ivresse n'excusait

pas. Mais j'avais été suivi par des gens de police qui se saisirent de moi au moment où je heurtais à la porte de mon logis; je me récriai contre cette violence, et on me répondit que je venais de commettre un crime, ce qui m'étonna fort. Là-dessus, on me conduisit à l'endroit où la statue gisait encore dans la boue, nue et horriblement souillée, la tête et les bras cassés. Une patrouille du guet, qui gardait le théâtre de l'événement, déclara que les profanateurs avaient fui de tous côtés à son approche, et ces honnêtes agens de la sûreté publique n'hésitèrent pas à me reconnaître pour le chef des ennemis de la Vierge. J'ignore qui leur avait si bien fait la leçon, mais ils furent d'accord pour m'accuser, en sorte que j'étais seul de mon avis. Le commissaire de police descendit sur les lieux et dressa procès-verbal du dégât que j'offrais de réparer à mes frais, en rétablissant la Vierge dans sa niche avec une grille en fer capable de la préserver à l'avenir d'insultes sembla-

bles. On ne m'écouta seulement pas, et j'eus l'honneur d'être traité de philosophe et d'encyclopédiste par les assistans qui signèrent le procès-verbal aussi délibérément que s'ils n'eussent pas eu en poche le prix de leurs faux témoignages. Je haussais les épaules, en m'inquiétant peu des suites de cette affaire, mais je compris qu'elle était plus grave que je ne pensais quand on me mena coucher à la Bastille, quand j'y fus interrogé par le lieutenant de police et par d'autres robes noires qui ont pris la chose au sérieux et qui me retiennent ici pour l'éclaircir. Je pourrais faire cesser sur-le-champ cette désagréable position, en nommant les sacriléges qui ne se souviennent peut-être plus de leurs méfaits après avoir cuvé leur vin; et si j'ai parfois l'envie de devenir dénonciateur de mes camarades, c'est que je ne puis m'accoutumer à ne pas vous voir. Venez donc à mon aide, et empêchez-moi de succomber à la tentation d'être libre, à tout prix, pour me retrouver à vos genoux. Ne deman-

dez pas ma grâce, puisque je suis innocent, mais obtenez l'entrée de mon purgatoire que vous changerez en paradis, dès que vous y aurez le pied, belle cousine. Au reste, sans prétendre m'abuser, j'espère n'être pas long-temps embastillé; si l'on consent à me confronter avec mon principal accusateur, qui doit être un hardi coquin. En attendant, je suis toujours un philosophe et un encyclopédiste, véritable gibier de potence. N'en croyez pas un mot, cousine, quoique ma plus grande religion soit de vous adorer, religion naturelle chez moi, mais inconnue à M. de Voltaire et à ses amis de l'Encyclopédie. On assure que la sainte Vierge pourrait m'envoyer au bûcher du chevalier de La Barre (c'était un jeune officier de belle espérance, qui fut brûlé vif à Arras pour avoir, disait-on, manqué de respect au crucifix). N'est-ce pas vous, chère cousine, qui exécuterez la sentence, puisque vous avez déjà embrasé mon cœur dont les flammes ne sont pas prêtes à s'éteindre? Je souhaite

seulement que le feu vous gagne, pour vous rendre la pareille. Adieu, cousine, ne m'abandonnez pas dans mon affliction, qui ne durera qu'autant que vous le voudrez bien ; je ne réclame qu'une visite de charité chrétienne. Voyez pourtant à quoi sert la fortune ! Si j'avais vingt mille livres de caution à déposer maintenant, je serais en liberté dans une heure ! Si j'avais été riche, hélas ! vous ne seriez pas aujourd'hui la marquise de Chatillard !... »

Cette longue lettre, écrite avec beaucoup d'abréviations qui ménageaient l'espace, avait fini faute de papier, et la marquise, en la relisant pour la troisième fois, essayait d'y découvrir une continuation, pour laquelle M. de Chamoran n'avait pas trouvé une seconde page blanche dans le livre qui lui fournissait la première. Madame de Chatillard, réfléchissant à la manière de s'introduire à la Bastille, attendait, pour sortir du lit, sa femme de chambre qu'elle avait sonnée de nouveau avec

tant de force, que la sonnette en fut brisée. Mais, au lieu de Nanon, M. de Chatillard se présenta dans l'appartement particulier de la marquise où il n'entrait jamais : celle-ci eut à peine le temps de faire disparaître sous les draps la lettre qu'elle tenait pour la relire encore, et cette apparition imprévue lui causa une telle surprise, qu'elle poussa un cri, rougit et se cacha la figure entre les mains. Le marquis étendit ses prodigieux bras vers sa tremblante moitié, comme s'il lui eût donné la bénédiction; il ferma la porte derrière lui avec précaution, et s'avança d'un pas discret jusqu'au bord du lit : la marquise se rejeta en arrière, épouvantée des projets de son mari, car elle les rapportait à quelque nouvelle ordonnance du docteur Blum. Mais le marquis avait l'air de composer son épitaphe, tant il était sombre, sinistre et silencieux. Il regardait moins le lit qui semblait vide que les portraits de famille suspendus dans l'alcôve,

marquis. Rassurez-vous sur les effets de la promenade, qui ne seront que très salutaires pour tout le monde.

— Vous êtes d'une extrême obstination, madame la marquise!... Mais l'intérêt de ma maison me commande ici de tenir rigueur à vos caprices, et vous ne sortirez pas!

— Je ne sortirai pas! reprit la marquise en pleurant à chaudes larmes, parce que l'ordre bizarre que lui imposait le marquis retardait encore sa visite à la Bastille. C'est de la tyrannie!

— Point du tout, madame la marquise, c'est une ordonnance du médecin, une ordonnance fort sage et peu difficile à suivre.

— Encore le médecin! toujours le médecin! Mais, monsieur le marquis, je n'ai pas eu d'autre médecin que le docteur Blum qui ne daignerait pas guérir un mal de tête.

— Aussi, n'est-ce pas pour le mal de tête qu'il vous prie d'exécuter ses prescriptions!

Vous le savez de reste, madame, et la peine que je prends de m'en occuper moi-même vous montre assez de quoi il s'agit. Nous parlons très sérieusement, et vous ferez bien de me comprendre à demi mot, car la matière est délicate....

— Je vous jure que je ne vous comprends pas, monsieur le marquis, à moins que le bonhomme Blum vous ait dit que j'étais enceinte....

— Blum ne dit pas de sottises, madame, et il connaît mieux que moi-même votre position; mais le moment approche où vous deviendrez mère, grâce à Dieu.

— Grâce à Dieu, ce sont des mystères où personne n'a rien à voir, et je me scandalise seulement de ce que Blum se mêle toujours de ces détails désagréables....

— Moi, madame, je suis trop heureux qu'il s'en mêle, et si je ne l'avais pas pour conseil, ce cher Blum, je mourrais sans enfant. Riez,

riez tant qu'il vous plaira, je ne m'en fâcherai pas, pourvu que j'arrive à mes fins.... A propos, Blum m'a conté que vous aviez fait un rêve magnifique....

— Un rêve! reprit-elle embarrassée au souvenir de la part que M. de Chamoran y avait eue; ce rêve ne me paraît pas plus magnifique qu'un autre.

— Comment! un rêve qui annonce clairement que vous aurez un fils, et que ce fils ressemblera... à qui donc? un joli homme!... Eh! parbleu! votre cousin de Chamoran...

— Monsieur le marquis! murmura en rougissant madame de Chatillard qui crut entrevoir une allusion à ses sentimens pour son cousin, que voulez-vous dire par-là?

— Je veux dire que vous me donnerez un fils, madame la marquise, un fils parfaitement conformé, sain, robuste, d'un beau sang, voilà ce qui m'intéresse; quant à la figure....

— Cet entretien me répugne au dernier

point, interrompit madame de Chatillard avec impatience; ce sont d'ailleurs des folies impertinentes....

— Vous appelez cela des folies, madame! se récria le marquis offensé de cette légèreté dans un sujet si grave; des folies! Un fils, un héritier, un descendant des Chatillard, un continuateur de ma race, un soutien de mon nom! Efforcez-vous de me faire des folies de cette espèce, madame, et je les recevrai avec des transports de joie....

— Laissons un moment votre marotte, monsieur le marquis, et parlons sérieusement, comme vous le disiez tout à l'heure. Vous m'empêchez de sortir, votre parti en est pris?

— Oui, madame la marquise; vous sortirez ensuite autant que vous voudrez, et je n'y trouverai plus d'objection valable, à moins que Blum....

— Toujours Blum! Eh! monsieur le mar-

quis, Blum n'a rien à faire là-dedans! Vous m'empêchez donc de sortir; mais dans le cas où il faudrait que je sortisse....

— Dans ce cas, vous ne sortirez pas davantage. Voici la recette : garder le lit, ne pas parler, ne pas manger, ne pas boire, et puis....

— Jusqu'à quand, monsieur, espérez-vous prolonger cette plaisanterie? s'écria la marquise dont le dépit se manifesta par des gestes violens et par une agitation croissante.

— Au nom du ciel, madame, ne vous troublez pas ainsi les humeurs, ou nous sommes perdus! Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, des bijoux, des dentelles, des broderies, je vous les donnerai à condition que vous vous soumettrez de point en point à l'ordonnance du docteur Blum!

— Si cette ordonnance avait le sens commun, passe encore! J'aurai justement un service, un important service à vous demander.

— Demandez, demandez, madame, je n'ai rien à vous refuser, car j'étais venu exprès pour vous demander également un service non moins important...

— A moi, monsieur le marquis? un service en dehors de l'observation de l'ordonnance du docteur Blum? Si la chose est possible et facile....

— Oh! assurément, avec un peu de bonne volonté... A vrai dire, ce n'est que de la bonne volonté que je réclame de vous.

— Vous êtes certain que je n'en manquerai pas; mais vous ne m'avez pas dit quel est ce service! Je vous dirai après celui que j'attends de votre humanité.

— De mon humanité! Diable! madame la marquise, vous apprêtez-vous à rire sur mon compte? Qu'entendez-vous par mon humanité?

— J'entends que vous viendrez au secours d'un de mes amis, d'un de mes parens, et que

vous ferez volontiers une démarche pour sauver un homme.

— Bon! j'en ferai dix au lieu d'une, surtout si l'homme qu'on veut sauver est d'une bonne noblesse, et s'il a un nom, un beau nom à sauver avec son personnage.

— M. de Chamoran, mon cousin, est de cette bonne noblesse que vous aimez, et son nom, qui me paraît fort beau, ne repose que sur sa tête.

— Oui-dà, c'est M. de Chamoran que nous avons à sauver? De quoi le sauverons-nous? de ses créanciers? de ses maîtresses?

— M. de Chamoran n'a pas de maîtresses, reprit sèchement la marquise. S'il a des créanciers, il les cache très honnêtement. Sauvons-le de la Bastille et d'un procès criminel!

— Un procès criminel! M. de Chamoran est militaire, je crois? Il aura tué quelqu'un en duel. Pourquoi ne donne-t-il pas caution pour être libre?

— Un officier de fortune n'a pas vingt-cinq

mille livres à déposer chez le lieutenant de police. Il n'a tué personne, monsieur le marquis.

— Qu'a-t-il donc fait? Quant aux vingt-cinq mille livres, je le cautionnerai de bon cœur, pourvu qu'il n'ait pas commis d'action contraire à l'honneur...

— Merci, monsieur le marquis, mille fois merci! Vous me sauvez la vie en même temps qu'à lui! M. de Chamoran est innocent, n'en doutez pas...

— Il ne suffit pas qu'il le dise, par malheur. Mais l'accuse-t-on d'une action dégradante, qui lui enlève son caractère et son titre de noble?

— On l'accuse d'avoir éteint des cierges allumés devant une image de la Vierge et de s'être diverti aux dépens de cette Vierge de plâtre...

— Et on l'a mis en prison! et on parle de le juger! s'écria le marquis indigné, dont les

opinions religieuses s'étaient imbues de la philosophie sceptique et déiste du dix-huitième siècle. Corbleu! cela crie vengeance! Retenir à la Bastille un gentilhomme pour un pareil enfantillage!

— Je vous affirme que M. de Chamoran est incapable d'une conduite aussi scandaleuse; il s'est efforcé, au contraire, de s'y opposer...

— Bah! ce sont des jeux d'écoliers; et si une personne de mon nom avait été inquiétée sans plus de raisons, je porterais plainte au roi et j'inviterais la noblesse à solliciter réparation de l'injure faite à un de ses membres. Une Vierge de plâtre aurait le droit d'opprimer un gentilhomme! quel scandale!

— Ainsi vous consentez à vous faire l'avocat de M. de Chamoran! s'écria la marquise versant des larmes de reconnaissance et de joie.

— J'y consens avec plaisir, madame, non seulement parce que M. de Chamoran a l'hon-

neur d'être votre cousin, mais encore parce qu'il appartient à l'ancienne noblesse. J'irai trouver M. le lieutenant de police; et si M. de Chamoran n'est pas plus coupable que vous le dites, il ne restera pas long-temps prisonnier pour les beaux yeux d'une image de plâtre. Hélas! ose-t-on bien de nos jours avoir si peu d'égards pour les nobles!

— Je vous remercierai encore mille fois, monsieur le marquis, quand mon pauvre cousin sera en liberté; mais vous n'attendrez pas à demain?...

— Permettez-moi d'attendre un jour ou deux, car j'ai à m'occuper d'une affaire qui demande tous mes momens et dont rien ne saurait me distraire.

— Qu'est-ce donc, monsieur le marquis? ne pourrais-je vous y suppléer, pendant que vous donneriez quelques instans à notre prisonnier?

— Je compte bien sur vous, madame, quoique votre rôle soit infiniment moins dés-

agréable que le mien. Que voulez-vous? il y a de mauvais quarts d'heure dans la vie.

— M. de Chamoran s'en est aperçu sans doute, depuis quinze jours qu'il est à la Bastille! reprit madame de Chatillard qui n'avait à cœur que de décider son mari à faire sur-le-champ une démarche en faveur du jeune officier, et qui ne cherchait pas même un sens à des paroles ambiguës qu'elle eût rapportées à l'objet de l'entretien. Ayez un peu de complaisance pour mettre le comble à vos bontés, monsieur le marquis, et voyez dès à présent le lieutenant de police!

— C'est un grand sacrifice que je vous fais, madame, car je n'ai pas l'esprit disposé à me mêler aujourd'hui des intérêts des autres : si je vous refusais...

— Si vous me refusiez, je passerais la journée à pleurer, et mes pleurs couleraient jusqu'à ce que j'eusse des nouvelles de M. de Chamoran.

— Les femmes n'ont pas de patience dans

leurs désirs! J'ignorais que vous aimassiez si tendrement votre cousin!

— Je l'aime... comme un cousin, reprit la marquise rougissant et balbutiant. Je n'aurais pas de cœur si je l'abandonnais lorsqu'il est malheureux...

— Vous faites fort bien d'avoir du cœur, madame, et je ne vous adresse pas de reproche. Votre amitié pour votre cousin m'explique comment Langlade...

— Ce misérable Langlade m'a calomniée auprès de vous! s'écria madame de Chatillard qui comprit aussitôt que l'intendant avait parlé. Mais vous ne le croyez pas? Vous connaissez maintenant la cause de ses calomnies, et vous avez vu, de vos propres yeux, quels étaient ses desseins. Mon affection pour M. de Chamoran...

— Ne vous en défendez pas, madame, je la trouve très naturelle et très bien placée. M. de Chamoran est un officier distingué, et je ne lui ferai pas un crime de sa jolie figure :

certes, je serais enchanté que mon fils lui ressemblât! Recevez-le à toute heure du jour et du soir, on n'est plus jaloux à mon âge, madame la marquise.

— Vous le seriez sans motif, monsieur, répondit fièrement la marquise, car j'apprécie mes devoirs, et mon cousin ni personne autre ne m'y ferait manquer.

— Holà, madame la marquise! quel dragon de vertu vous êtes! reprit en riant le marquis. Il ne faut pas d'exagération, surtout si les circonstances.....

— Qu'entendez-vous par des circonstances? interrompit madame de Chatillard avec autant de défiance que d'indignation. Est-ce pour me tendre un piége, monsieur le marquis?...

— Un piége! pas le moins du monde. Je vous parle au contraire à cœur ouvert, et je vous supplie de ne pas vous faire des monstres de certaines choses...

— Brisons là, monsieur, dit sèchement la

marquise qui s'obstinait à juger suspect ce langage nouveau dans la bouche de son mari : vous ne pensez pas un mot de ce que vous avancez. Je sais dans quelle intention : c'est une épreuve que vous avez tentée; ne la poussez pas plus loin, je vous y engage par respect pour vous.

— Ouais! je prévois que l'entreprise de Blum ne sera pas si simple qu'il le pense! se dit à lui-même le marquis hésitant à poursuivre cette explication épineuse et indispensable.

— Eh bien! monsieur le marquis, vous ne partez pas? le lieutenant de police peut s'absenter plus tard. Quelle heure est-il? Deux heures! Vous n'avez pas une minute à perdre!... Avez-vous fait atteler votre carrosse? Vous n'êtes pas encore habillé! Mon Dieu! M. de Chamoran ne sera pas aujourd'hui hors de la Bastille!

— S'il ne faut qu'une caution de vingt-cinq

mille livres, j'aurai bientôt fait; mais ce n'est pas tout : qui m'habillera?

— Plaisante question! votre valet de chambre. Dans le cas où Joseph serait sorti, Lafleur, François, Maxime ne sont-ils pas là?

— S'ils étaient là, je me trouverais moins embarrassé. Eh! vraiment, Blum m'aidera bien, pour cette fois, à faire ma toilette!

— Où sont donc tous nos gens? En effet, j'ai sonné plus de dix fois sans me faire entendre : Nanon ne vient pas, et je commence à m'impatienter...

— Vous avez tort, madame la marquise, car elle ne viendra pas, dussiez-vous sonner jusqu'à demain. Je l'ai congédiée avec tous nos gens.

— Quoi! monsieur, sans me consulter! sans me demander au moins ma permission! Cette fille vous a-t-elle manqué? avez-vous découvert qu'elle nous trompât?

— Non, madame la marquise, cette fille

n'a rien fait de plus que les autres; mais c'est une mesure générale que j'ai cru devoir prendre après l'expulsion de Langlade. Ce garçon-là s'était ménagé des intelligences avec mes domestiques qui lui étaient plus dévoués qu'à moi-même...

— Vos domestiques avaient pu se laisser gagner par de l'argent et par des promesses; mais Nanon est une fille trop attachée à ma personne pour qu'on parvienne jamais à la séduire. Je vous prie de l'excepter d'une mesure que j'approuve d'ailleurs; car, comme je vous l'avais annoncé, Langlade est capable de tout.

— Soit, je vous rendrai votre Nanon, madame la marquise, mais dans quelques jours, lorsque sa rentrée dans ma maison n'aura plus d'inconvéniens...

— Je ne vous conçois pas, en vérité; toutefois, vous allez travailler si généreusement à la délivrance de mon cousin, que je ne dois pas vous contrarier... Vous me promettez de

rappeler Nanon le plus tôt possible ; demain, par exemple ? La pauvre Nanon est sans doute bien désolée.... Mais qui me servira en attendant ?

— Bon, il sera grand temps d'y songer quand vous vous lèverez ! Ne sommes-nous pas là, moi et Blum ?

— Vous raillez ! Avez-vous l'idée de devenir ma femme de chambre ? Prenez garde, monsieur le marquis, ce qui se passe en vous n'est pas ordinaire.

— Ah ! vous vous en apercevez, madame la marquise ? Eh bien ! je vous avoue que je ne suis pas à mon aise, et que j'ai besoin de tout mon courage...

— Les calomnies de Langlade vous ont touché à ce point ! murmura madame de Chatillard dont la pénétration n'allait pas au-delà pour interpréter l'air et les discours étranges du marquis. Cet infâme Langlade a eu le front

de m'accuser! Apprenez, monsieur le marquis, que j'étais en butte aux persécutions continuelles de cet homme...

— J'en ai vu quelque chose, madame la marquise, et j'ai pu, par-là, juger du reste; mais ce n'est plus le moment d'y penser. Quant à moi, je ne vous en parlerai jamais, ajouta-t-il en passant à d'autres idées sans aucune transition, faute d'en inventer une claire et honnête à la fois; je m'y suis résigné avec peine; et, pour surmonter mes répugnances, il a fallu tous les raisonnemens de Blum, lequel me presse depuis cinq ou six mois de prendre ce parti décisif, qui n'est pas trop plaisant pour un mari....

— Vous dites que Blum vous conseillait depuis cinq ou six mois de chasser votre intendant?

— Il s'agit bien de mon intendant, madame! Ne faites donc pas la sourde oreille!

Est-ce que je ne vous ai pas expliqué en détail le plan de Blum ?

— Quel plan ? reprit la marquise, encore plus éloignée que jamais du véritable sens de la conversation. M. Blum aurait-il déjà dressé un plan pour tirer de la Bastille M. de Chamoran ?

— Hé ! M. de Chamoran ne sera pour rien dans cette affaire, s'écria le marquis cherchant à se faire comprendre à demi mot. Figurez-vous un songe, une apparition....

— Que je me figure un songe, une apparition ? Pourquoi me figurer un songe ? Que serait cette apparition ?

— Cette apparition sera très réelle; mais il ne vous restera qu'un souvenir vague !... oh ! très vague,... outre le résultat qui ne s'évanouira pas en fumée.

— C'est une gageure, monsieur le marquis, dit madame de Chatillard, piquée d'avoir prêté

tant d'attention à un assemblage de mots incohérens ; vous êtes plus obscur qu'un oracle.

— Un oracle ? justement, nous y voilà, c'est un oracle qui vous annonce que je vais être père, si vous voulez bien le permettre.

— Monsieur le marquis, avez-vous le temps de vous amuser à ces plaisanteries ? Et moi qui vous écoutais avec un sérieux et une patience admirables !

— Je vous en sais gré, madame ; alors vous m'avez entendu et compris. Que vous semble de notre expédient ?

— Ce congé donné à tous vos gens ? répondit la marquise essayant de bonne foi à deviner l'expédient sur lequel on lui demandait son avis.

— Eh ! non, madame ; n'y mettez pas de pruderie, nous sommes là vis-à-vis l'un de

l'autre comme deux intéressés à la même affaire.

— Mais encore me ferez-vous savoir à quelle affaire je suis intéressée? Je ne vois que la délivrance de M. de Chamoran, à tout prix ; et si vous ne partez pas...

— Je pars, madame, je pars sur l'heure, répliqua M. de Chatillard s'apercevant que sa femme se disposait à sauter hors du lit. Mais tenons chacun notre promesse.

— Tenez-moi d'abord celle que vous m'avez faite de sauver mon cousin et de le rendre libre, aujourd'hui même! Allez, monsieur, ne tardez plus.

— J'y vais, madame, et m'en coûtât-il vingt-cinq mille livres, je dégagerai ma parole.... Et la vôtre, j'y compte aussi.

— Sans doute, monsieur le marquis, je vous ai promis, je crois, de demeurer alitée,

sans manger et sans maudire l'ordonnance du médecin. Est-ce là tout ?

— Non, il y a quelque chose de plus, mais vous le verrez bien quand vous y serez !... Ne vous en préoccupez pas d'avance, faites comme moi.

— Je ne me préoccupe que de M. de Chamoran, de sa prison, de son procès... La pénitence que vous m'imposez durera-t-elle longtemps ?

— C'est selon, peut-être jusqu'à demain matin !... J'aurai, soyez-en sûre, plus d'empressement que vous à la faire cesser.

— Jusqu'à demain matin ! Il n'est encore que trois heures ! Quel purgatoire, monsieur le marquis ! Mais je vous reverrai, vous m'apporterez des nouvelles.

— Oui, vous connaîtrez, avant une heure, le succès de ma démarche en faveur de M. de Chamoran. Si je ne reviens pas cependant,

madame la marquise, recevez comme moi même la personne que je vous enverrai ; recevez-la de certaine manière avenante, accorte et tout-à-fait encourageante, entendez-vous ?

— Quoi ! monsieur, vous voulez que je reçoive une visite en cet équipage ? Souffrez que je me lève et m'habille, ou bien défendez ma porte : à moins que mon cousin...

— Parbleu ! ce ne sera pas votre cousin, madame, s'écria le marquis toujours obsédé de son idée fixe que sa femme ne soupçonnait pas, seulement. Choisir pour cette corvée M. de Chamoran ! Livrer mon secret à un homme qui ne me rencontrerait plus sans rire ! il faudrait que je fusse devenu fou !

— Vous devenez terriblement bavard et tracassier ! dit avec pétulance madame de Chatillard, qui était prête à pleurer de dépit. Je vous conjure de partir, de ne pas prolonger

mon inquiétude, et vous restez exprès pour pour me tympaniser, pour me tourmenter, pour me désespérer !

— Moi ! madame la marquise, je voulais simplement vous offrir quelques instructions préliminaires et convenir de tout avec vous....

— Tout est convenu, monsieur, interrompit-elle avec emportement. Si je n'ai pas dans deux heures la preuve que M. de Chamoran est sorti de la Bastille....

— On est bien forcé de vous obéir, madame; mais un jour de plus ou de moins à la Bastille, ce n'est pas matière à contestation.

— M. de Chamoran sera libre dans deux heures, sinon je me lève, je m'habille, je me promène, je danse, je mange....

— Madame, madame la marquise, vous

commettriez là un infanticide! Adieu, je commencerai par votre cousin, qui dérange un peu mes projets, et je n'irai pas avec Blum à la recherche de l'homme qu'il nous faut avant d'avoir rempli ma promesse, dans l'espoir que vous tiendrez la vôtre... Vous riez, madame! moi, je ne suis guère en humeur de rire, et j'ai peine à vous persuader que mon fils... N'importe! un vrai gentilhomme se sacrifie à l'intérêt de sa maison! Enfin je serai père!

— Ce pauvre M. de Chatillard tombe en enfance! se dit à elle-même la marquise en voyant son mari quitter la chambre avec précipitation et fermer la porte à double tour derrière lui. Bon! il a peur que je ne m'échappe! ajouta-t-elle en riant. Il a ôté la clef de la serrure; je consens à être sa prisonnière, pourvu que M. de Chamoran ne soit plus prisonnier du roi! Langlade et son digne ami l'abbé Pélerin avaient tenté de m'effrayer en par-

lant de procès criminel, de roue, de potence ! Les malheureux ! Dieu merci ! ces terribles menaces se borneront à un emprisonnement de quinze jours, et je ne suis pas fâchée au fond que mon cousin soit puni : il ne retournera plus souper chez Ramponneau avec des ivrognes et des libertins !

VII

LA RECHERCHE DE L'HOMME.

Le marquis de Chatillard et le docteur Blum étaient postés, l'un en face de l'autre, entre deux arbres de la grand'route d'Orléans, entre Paris et Montrouge, que n'avait pas encore rapprochés l'enceinte actuelle de la ville. Cette route se trouvait presque déserte à cause de l'heure, de la saison et du mauvais temps. La

neige, qui tombait par tourbillons, formait une espèce de brouillard dans l'atmosphère, qui ne permettait pas de distinguer les objets à quelque distance, et cette neige, à demi fondue, arrivant à terre, y devenait eau et verglas, de sorte que le chemin n'était pas plus praticable pour les hommes que pour les chevaux; la bise soufflait avec violence et le froid augmentait à mesure que la nuit s'avançait; six heures sonnaient au clocher des Chartreux.

Le marquis et le docteur, enveloppés dans leurs manteaux, qui les couvraient jusqu'aux yeux, et abrités sous de larges chapeaux tout ruisselans comme des gouttières, ne remuaient pas plus que les arbres auxquels ils s'appuyaient, excepté lorsqu'ils apercevaient un piéton venant seul dans la direction de Paris. Alors ils s'avertissaient mutuellement par un cri et s'avançaient en même temps, chacun de son côté, vers le voyageur, qui ne les voyait pas sans inquiétude, marcher droit à lui et qui s'étonnait de n'être pas attaqué.

Après avoir ainsi examiné de près chaque passant, comme pour se rendre compte de la valeur du butin qu'ils en pouvaient espérer, ils retournaient à leur place en silence et recommençaient toujours le même manége; qui leur attirait souvent des injures et des menaces; mais, comme ils n'y répondaient pas, on les prenait pour des agens de la police secrète guettant des malfaiteurs, et on ne les troublait pas dans l'exercice de leurs fonctions : autrement ils eussent été plusieurs fois assommés par ceux-là même qu'ils avaient effrayés de prime abord.

La nuit étant de plus en plus sombre et la route de plus en plus déserte, ils parurent se lasser d'attendre inutilement, et le marquis abandonna le premier son observatoire pour traverser la chaussée et rejoindre le docteur Blum, qui s'agitait autour de son arbre, frappait du pied, sautillait à droite et à gauche, tournait la tête en tous sens et s'efforçait de dépenser dans un cercle étroit son activité

nerveuse que le repos ne faisait qu'irriter. Blum regardait sans cesse sur la route et dans la campagne, où circulaient, ainsi que des ombres, quelques ouvriers sortant des carrières d'Issy. On entendait au loin le roulement sourd des voitures de transport attardées par la difficulté des chemins; mais le froid, le givre et l'obscurité s'opposaient à ce que des voyageurs s'aventurassent isolément à travers les ornières profondes et les mares bourbeuses qui entrecoupaient cette route mal entretenue et peu fréquentée en hiver, comme si les vieux souvenirs des diables de Vauvert et du brigand de la Roche Issoire planaient encore sur l'ancien théâtre de leurs exploits nocturnes.

— Mon cher Blum, je crains bien d'avoir gagné une pleurésie dans cette malencontreuse expédition, dit en grelottant le marquis, dont la voix enrouée annonçait du moins un gros rhume.

— Qu'importe une pleurésie, monsieur le

marquis, si nous en venons à notre honneur et à votre enfant! s'écria le docteur qui ne semblait pas se préparer à la retraite.

— Il ne passe plus personne, reprit tristement M. de Chatillard, et quand nous resterions jusqu'au jour, nous ne serions pas plus avancés.

— C'est votre faute aussi, monsieur le marquis, répliqua Blum avec humeur; nous avons vu trois ou quatre gaillards taillés en Hercule, qui ne vous ont pas convenu.

— L'un était trop petit, l'autre trop grand; celui-là n'avait pas l'air noble, un autre paraissait malsain.....

— Allons donc, vous êtes bien difficile, monsieur le marquis! On ne trouve pas souvent de pareils hommes dans la noblesse, où la race manque de force en général. Vous savez pourquoi? C'est que la noblesse s'allie entre elle et se gâte par le retour continuel du même sang vers sa source : un peu de sang

roturier ne nuirait pourtant pas à la beauté de l'espèce.

— Hé! mon ami, vous nous traitez comme des animaux; je me passerais si bien du mélange du sang des Chatillard avec celui de quelque porte-faix!

— Vous n'entendez pas vos intérêts, monsieur le marquis, en faisant fi des porte-faix, dans les travaux de leur compétence. Ces gens-là ont des épaules d'Atlas, des poitrines larges et sonores, des reins magnifiques!... Vous autres nobles, vous n'avez pas ce genre de mérite, et aussi vous ne donnez le jour qu'à de pauvres créatures, chétives, rachitiques. Je vous l'avoue maintenant, c'est un bonheur pour vous de n'être point l'auteur de l'enfant qui vous naîtra, car un enfant issu de vous n'eût pas vécu.

— Vous ne m'aviez point encore jugé de si peu de ressource! murmura le marquis mécontent de la franchise du docteur. J'ai pourtant un enfant qui a vécu, qui vit et vivra.

— Cet enfant-là, monsieur le marquis, n'est pas mon affaire; il date de votre jeunesse. D'ailleurs, je ne suis guère prévenu en sa faveur, puisque vous me l'annoncez aujourd'hui pour la première fois; vous n'en êtes pas fier! ce n'est donc point un chef-d'œuvre! Bah! je parierais que ce bâtard (c'est un bâtard?) ressemble à un avorton.....

— Un avorton, docteur! il se porte à merveille, il aura bientôt vingt-cinq ans; et, quoiqu'il ne soit pas beau, je m'en contenterais s'il était légitime.

— Je ne veux pas reconnaître un enfant qui a été formé au hasard, contre les principes fondamentaux de la callipédie : vous aurez fait un monstre et vous en rougissez ainsi que d'une mauvaise action. Oubliez ces péchés d'autrefois, et renouvelez le vieil homme par une création qui ne vous coûtera qu'un baptême.....

— Blum, mon cher Blum, j'ai grand be-

soin d'être persuadé! interrompit M. de Chatillard avec un mélancolique découragement.

— Vous l'étiez autant que moi-même quand nous nous sommes rendus ici! vous trouviez alors admirable l'expédient que je vous avais fait adopter!

— Oui, alors, je le voyais avec d'autres yeux; mais, à présent, la réflexion ne lui a pas été si favorable, et c'est un sentiment de pudeur qui m'arrête.....

— Vraiment, voilà une pudeur bien tardive! s'écria le docteur piqué de ce retour d'opinion. Vous dites que la réflexion vous a présenté mon projet sous un aspect différent? Chaque chose ici-bas, monsieur le marquis, a deux faces opposées : il ne faut voir que celle qui convient à la circonstance. Or, la circonstance est telle que vous devez ne pas hésiter un instant à suivre la seule voie, au bout de laquelle vous pouvez entrevoir un fils qui portera votre nom et qui perpétuera la famille des Chatillard.

— Sans doute, si l'on était sûr que le secret sera éternellement gardé et que rien n'en transpirera tôt ou tard, on n'hésiterait pas ou l'on hésiterait moins.

— Le secret! eh! monsieur le marquis, ce secret ne restera-t-il pas entre trois personnes également intéressées, quoique par des motifs différens, à le renfermer en elles-mêmes? Madame la marquise ne se vantera pas de l'aventure, et peut-être lui ferons-nous croire que vous en fûtes le héros; quant à vous, monsieur le marquis, vous ne serez pas moins discret sur ce qui précédera la naissance de votre fils, et vous finirez certainement par vous convaincre que vous n'y êtes pas tout-à-fait étranger. Pour moi, le premier devoir de mon art, c'est le silence le plus religieux; et en outre, je vous suis inféodé, pour ainsi dire, puisque je consacre maintenant à vous seul le fruit des recherches de ma vie entière. Je ne vous quitterai plus, monsieur le marquis, et, si vous le permettez, je continuerai

de servir avec le même zèle ce fils que vous tiendrez de mon savoir-faire.

— Voilà bien trois personnes qui ne trahiront pas la singulière origine du fils que vous me promettez, mais il y en a une quatrième dont nous ne fermerons pas la bouche.....

— Une quatrième ! répliqua Blum qui ne la trouvait point dans ses calculs. Eh ! qui donc ? Votre fils ne se souviendra pas de si loin !

— Assurément, mais son père ! je m'exprime mal, l'homme à qui je serai redevable de cette étrange paternité ! Ne riez pas, mon ami !

— Rire ! en vérité, je me mettrais plutôt en colère contre vous, contre votre aveuglement, contre votre timidité ! Quand la maison est construite, demande-t-on ce que sont devenus les échafaudages et les ouvriers ? la statue fondue, ne brise-t-on pas le moule ? L'homme, c'est-à-dire la machine, disparaîtra pour toujours.

— Si vous étiez à ma place, mon cher Blum, vous auriez plus d'appréhension et de scrupule. Cet homme vivra, cet homme parlera......

— Tenez, dans ce moment, il y a quantité de gens qui parlent dans tous les coins de Paris : mais vous n'entendez pas seulement l'écho de ce qu'ils disent.

— Eh! eh! je l'entendrais peut-être, s'ils parlaient de moi!... Le roi Midas entendait bien les roseaux dire qu'il avait des oreilles d'âne.:....

— Bah ! votre homme aura beau crier à son de trompe : J'ai fait un enfant au profit de quelqu'un ! on ne soupçonnera jamais que ce quelqu'un soit le marquis de Chaffard. Allez, j'ai prévu toutes les conséquences de mon procédé campédique ; et je vous jure sur ma tête que vous n'avez pas une mauvaise chance contre mille bonnes. Croyez-vous que ce soit mon coup d'essai en ce genre ? Ne vous ai-je

pas raconté comment j'ai opéré, dans un cas semblable au vôtre, pour le vieux prince de Pollnitz?...

— Vous m'avez raconté ce miracle afin de me tranquilliser. Mais les Allemands n'ont pas le caractère léger des Français ; et, d'ailleurs, comment répondre d'un choix livré au hasard?

— Mon Dieu ! voudriez-vous que l'homme qu'il nous faut fournît un certificat de bonnes vie et mœurs, donnât des garans de sa probité et fût recommandé au prône de sa paroisse?

— Je voudrais seulement une certitude de n'être jamais découvert et molesté par l'individu que j'emploierai.

— Eh bien ! n'ai-je pas tout combiné pour ce résultat? Nous sommes suffisamment déguisés de la sorte, ce me semble, et je doute même que l'on puisse voir notre figure. Vous aurez soin toutefois de ne pas relever votre

chapeau, car vous avez un nez qui est peu ordinaire et qui pourrait rester dans la mémoire de notre homme.

— Si ce n'était que mon nez ! mais ma taille, mon air, ma voix, tout enfin !... Et madame la marquise, ne la verra-t-il pas fort à son aise ? Il aurait même le temps de faire le portrait de ma femme !

— Ne sont-ce pas ces raisons qui nous ont fait venir ici pour y rencontrer un étranger que vous ne soyez plus exposé à retrouver sur votre chemin ? Quand une fois vous l'aurez renvoyé dans le fond de la province, en lui assignant un petit revenu viager...

— Non, pas de rente qui mettrait sur la voie pour découvrir mon secret, mais une grosse somme une fois payée, cinq cents à mille louis.

— Diable ! celui qui touchera cette somme ne se plaindra pas d'avoir fait une méchante affaire ! Qu'appréhendez-vous après ce marché conclu ?

— Que ce quidam ne me tienne point sa promesse, qu'il reste à Paris, qu'il y colporte son aventure, qu'il se mette en quête de ma maison, de ma femme....

— Sans doute ce seraient là de sérieux inconvénients si ce quidam occupait certain rang dans le monde; mais nous le prenons exprès dans une condition infime....

— Qu'en saurons-nous ? l'habit n'est pas toujours un caractère infaillible de l'état des gens. J'aurais souhaité seulement que la marquise ne pût être reconnue.

— J'avais eu d'abord l'idée de faire ôter la lumière, mais c'eût été nous créer des difficultés à peu près insurmontables; la chose se fût passée en comédie, la marquise imaginerait qu'on en veut à ses jours; l'homme ne verrait pas qu'on lui demande un service facile et même agréable; dans l'obscurité les objets changent de forme et s'entourent d'un prestige effrayant : une rose ressemble à un

chardon, le vin à l'eau. Ce n'est pas tout, la nature de l'enfant s'en ressentirait.

— Vous connaissez votre métier, mon cher Blum, interrompit le marquis, et je suis obligé de convenir que vous êtes plus prévoyant que moi-même. Cependant, quoique je vous donne gain de cause en ce qui concerne votre art, je ne parviens pas à me mettre au-dessus des préjugés que vous foulez aux pieds comme un philosophe. Vous riez ?

— Oh ! je rirais jusqu'à demain, si j'en avais le loisir, monsieur le marquis. Quoi ! vous vous occupez encore de ces billevesées, à votre âge, dans des circonstances impérieuses !

— Billevesées, billevesées, docteur ! On voit bien que vous n'avez jamais été marié, à la manière dont vous traitez cela !

— Si j'avais été marié, monsieur le marquis, je serais ce que vous avez été, ou ce

que vous êtes, ou ce que vous serez, et je ne m'en porterais pas plus mal.

— Vous ne comprenez pas ce qui m'arrête, Blum; ce n'est pas une jalousie égoïste et injuste qui me fait veiller à la garde d'un bien désormais inutile pour moi.

— Le bien dont vous parlez, monsieur le marquis, n'a de valeur que par ses produits, qui sont des enfans. Je vous répéterai ma comparaison favorite : si vous possédiez un champ de bonne terre, et si vous manquiez de bras pour le labourer, de grains pour l'ensemencer, seriez-vous fâché qu'un voisin labourât et semât pour vous, en vous laissant le bénéfice de la récolte? A quoi sert un champ en friche? Vous ne vous êtes pas marié en troisièmes noces pour avoir une femme stérile, je présume?

— Blum, vous ne me comprenez pas; vous ne devinez pas mes remords; oui, des remords qui me font monter la rougeur au

front dès que je songe à cette espèce de guet-apens.....

— Guet-apens ! s'écria le médecin en se démenant avec un air ébouriffé ! Appeler guet-apens la plus ingénieuse, la plus innocente substitution de personne !

— Vous voyez les choses en savant, en artiste; je les vois en homme du monde, en mari, si vous voulez !

— Guet-apens ! murmurait Blum, qui passait de l'étonnement à l'indignation. M'accuser de guet-apens ! Et voilà donc ma récompense ! Guet-apens !

— C'est le nom que mérite la contrainte que nous prétendions employer dans un but utile, je l'avoue, mais avec des moyens inqualifiables ! Je ne puis me faire illusion sur l'odieux de ces moyens, lors même que je m'efforce de n'en voir que les suites, un fils, un descendant, un Chatillard ! Vous n'y avez pas pensé, Blum !

— Il n'y a rien de fait, monsieur le marquis, reprit le médecin avec un froid dédain qui cachait son courroux : retournons à Paris !

— Pensez-y un moment, mon ami, et vous serez épouvanté comme moi. Il y a un an que j'ai pris une troisième femme sous la garantie que vous me donniez de devenir père. Mademoiselle Cartier de Melvas, que vous avez choisie vous-même, n'avait alors que dix-sept ans; elle n'en a que dix-huit aujourd'hui : elle est candide et vertueuse...

— Monsieur le marquis, vous ne m'avez pas prié de vous accompagner sur la grande route d'Orléans pour entendre vos élégies conjugales !

— Une femme jeune et belle ! s'écria M. de Chatillard qui avait horreur de son complot lâche et immoral ; une femme pure et angélique ! Et c'est moi qui la prostituerais au premier venu, peut-être à un misérable, peut-être à un voleur sortant des galères,

peut-être à un assassin encore teint du sang...
Non, non, jamais !

— Adieu, monsieur le marquis ; adieu ! je retourne en Allemagne, répliqua d'un ton décidé le docteur Blum qui se mit, en effet, à marcher du côté de Paris.

— En Allemagne ! s'écria le marquis stupéfait et attristé de cette détermination qu'il s'accusait d'avoir provoquée par des reproches injustes. Vous me quittez, Blum !

— Oui, monsieur le marquis, je vous abandonne à vos préjugés, à votre ingratitude ! répondit le docteur en continuant sa retraite à pas moins précipités.

— Mon ingratitude, Blum ! reprit M. de Chatillard qui le suivait par derrière. Doutez-vous donc de mon amitié, après dix ans d'épreuves et de confiance ?

— Et vous, doutez-vous de la mienne ? repartit l'Allemand qui s'arrêta et attendit le marquis. Doutez-vous de l'intérêt extrême que

je porte à tout ce qui vous touche ? Depuis dix ans ne me suis-je pas consacré à la réalisation de votre plus cher désir ? N'ai-je pas eu pour unique objet de mes études la naissance de ce fils que vous avez maintenant la cruauté de vouloir laisser dans le néant ? Depuis dix ans nous poursuivons d'un commun accord cette glorieuse entreprise que votre entêtement, votre âge, et surtout votre mauvaise étoile, ont fait échouer jusqu'à présent ! Enfin, nous sommes certains de réussir, et vous hésitez, vous reculez, vous m'injuriez !

— Blum ! je n'en suis pas moins reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, et je vous offre la somme que j'aurais payée à l'individu qui...

— A moi de l'argent, à moi, Blum, qui travaille au perfectionnement de l'espèce humaine ! à moi qui achève l'ouvrage de la création divine ! Vous voyez bien, monsieur le marquis, que vous m'accablez de votre ingra-

titude! Adieu, adieu! On ne m'outragera pas du moins en Allemagne.

— Hélas! mon ami, vous voulez donc que je meure sans enfans! vous voulez donc que le château de Chatillard soit l'héritage de l'hospice des enfans trouvés!

— Ce n'est pas moi qui le veux, c'est vous seul! Il ne fallait qu'un peu de patience pendant quelques heures, et demain vous étiez père!

— Demain! répéta M. de Chatillard qui sentait renaître avec plus d'énergie son ardente soif de paternité. Demain! Etes-vous sûr de cela, mon cher Blum?

— Si j'en suis sûr! répliqua le docteur avec une étourdissante volubilité de parole, qui ne laissa pas de modifier les dispositions du marquis. Je ne me trompe jamais, à moins qu'un événement inopiné vienne enlever aux causes leurs effets inévitables; je ne me suis pas trompé une seule fois, et quand

j'ai annoncé un fait qui s'est trouvé faux; je soutiens que le fait devait être rigoureusement vrai d'après le calcul des probabilités. Ma science est infaillible, ce que je vous ai démontré cent fois, et je vous le démontrerai encore en vous donnant un fils, ce fils que vous espérez si ardemment, ce fils qui n'a tardé que par votre faute, ce fils qui est enfin prêt à voir le jour!

— Qu'il se hâte! s'écria le marquis ému d'un pressentiment de sa fin prochaine; qu'il se hâte, pour que le nom de Chatillard puisse lui appartenir!

— Voici le moment décisif!... il ne se représentera plus peut-être, repartit vivement Blum qui entendait dans le lointain le bruit d'un pas ferme et pesant, accompagné du retentissement d'un bâton ferré et du refrain d'une chanson fredonnée à demi voix. Écoutez! c'est l'homme qu'il nous faut, j'en réponds!

— Ne pourrions-nous attendre quelques jours, mon ami? dit avec anxiété M. de Cha-

tillard dominé par l'espérance d'un encyclopédiste. Oui, quelques jours! donnez-moi le temps de me familiariser avec une idée qui m'épouvante, qui m'inspire encore de l'horreur! je triompherai de mes répugnances à force de les combattre, et...

— Non, gardez vos répugnances, monsieur le marquis, reprit amèrement le médecin. Je n'y ferai pas violence et je ne vous conseille plus rien.

— Hum, ce n'est pas un refus de ma part; je ne vous demande que quelques jours, afin de me préparer..... Après-demain, nous reviendrons ici, à la même heure!...

— Après-demain! Croyez-vous que je m'expose de nouveau à l'affront que vous me faites pour prix de mon dévouement? Après-demain, je serai sur la route d'Allemagne.

— Quoi! vous ne m'accordez pas un jour! soupira le marquis qui était déjà revenu à sa première résolution. Vous êtes impitoyable!

— Impitoyable! Reposez-vous de tout sur moi, dans le cas où vous ne vous sentiriez pas la force d'être témoin...

— Etre témoin, bon Dieu! Croyez-vous que je sois métamorphosé en pierre et que j'aie perdu toute espèce de sentiment! Non, non, j'irai me coucher, mon pauvre Blum, et vous me ferez prendre une potion calmante qui m'oblige à dormir pendant cette vilaine nuit!

— Vous vous endormirez d'un sommeil tranquille et rafraîchissant, jusqu'à ce que je vienne vous réveiller en vous saluant père.

— Tenez, Blum, je regrette que vous n'ayez pas agi sans me prévenir; j'aurais pu m'imaginer que j'étais père comme un autre.

— Bah! les autres ne le sont pas différemment! Mais nous n'avons plus le loisir de préférer ceci à cela : il ne nous reste pas même deux minutes pour réfléchir!

— Je ne réfléchis pas, mon cher Blum; je compte sur vous, je mets mon sort dans vos

mains et je vous laisse faire tout ce que vous jugerez bon, si vous me promettez un fils.

— Je vous promets un fils, pourvu que...

— Promettez-le-moi sans condition! interrompit le marquis en lui pressant les mains comme pour contracter un engagement solennel. Me le promettez-vous, Blum?

— Oui, monsieur le marquis, mais à votre tour, promettez-moi de ne me susciter aucune difficulté et de consentir d'avance à tout, en demeurant neutre et passif dans mes combinaisons.

— Soit, je le promets! dit M. de Chatillard avec un dernier soupir de répugnance et de tristesse. Je vous cède mes pleins pouvoirs de mari et de chef de maison! A la grâce de Dieu!

— Dites plutôt à la grâce du docteur Blum et de ce brave homme que la Providence nous envoie!

Ce dernier, qui se trouvait assez proche pour entendre la voix de deux personnes qu'il apercevait immobiles au milieu de la route, les soupçonna de desseins hostiles contre la vie et la bourse des voyageurs; quoiqu'il ne craignît pas pour lui-même, n'ayant pas d'argent à perdre, il attendit un moment, avant de continuer sa marche, et il espéra que le passage lui serait ouvert, sans qu'il eût recours à des moyens de rigueur. Mais Blum et M. de Chatillard, qui attendaient aussi que l'inconnu fût près d'eux pour entrer en pourparlers avec lui, cessèrent leur entretien et ne bougèrent pas de leur place. Le nouveau venu se mit à siffler et à faire résonner son bâton sur le pavé, afin de les avertir de ses dispositions assez peu pacifiques; voyant que ce langage figuré n'avait pas été compris, ou bien qu'on y voulait répondre d'une manière moins conciliante, il alla droit à ces adversaires qui lui fermaient le chemin et s'avança, le bâton levé, à trois

pas des deux vieillards qui l'examinaient attentivement.

C'était un jeune homme, dont la noble et belle physionomie, la taille élégante et la tournure distinguée semblaient démentir le costume appartenant à un simple paysan de l'Auvergne. Ses yeux noirs avaient une expression de fierté et d'intelligence qui révélait des idées bien supérieures à son rang social, et l'esprit naturel brillait dans le caractère de sa bouche, mélangé de finesse et de bonhomie; les travaux de la campagne et les intempéries des saisons n'avaient pas encore eu le temps de déformer ses traits et d'altérer son teint de vingt ans; une magnifique chevelure brune bouclait autour de ses tempes et sur son cou blanc comme celui d'une fille; ses mains même, qui s'étaient conservées sans gerçures et sans calus, n'accusaient pas l'exercice d'un métier rude et fatigant. Aucun de ces détails physiques n'échappèrent au regard perçant de Blum, qui ne borna point là ses ob-

servations et qui fut complétement satisfait de cette heureuse rencontre : il se représenta ce beau garçon débarrassé de son feutre à larges bords, de sa chemise de toile jaune, de sa veste de bure bleue, de son gilet de drap rouge, de ses chausses grimaçantes, de ses guêtres de cuir et de ses gros souliers de voyage. Il le vit avec les formes de l'Apollon du Belvédère, et il le vêtit, en imagination, d'un pourpoint de velours et d'une culotte de satin, en le parfumant de musc et d'ambre, à l'instar des jeunes gens à la mode. Quant à M. de Chatillard, il n'avait pas l'esprit assez présent ni la tête assez calme pour pousser aussi loin que le docteur un examen qui ne pouvait tourner qu'à l'avantage de ce vigoureux gaillard; il remarqua seulement que le costume auvergnat de celui-ci et le petit paquet de hardes qu'il avait sur l'épaule annonçaient qu'il arrivait de sa province à Paris, et qu'on n'aurait pas de peine à le renvoyer à son village, en lui faisant un pont d'or pour son retour immé-

diat. Cette remarque apaisa une partie des inquiétudes de M. de Chatillard qui commençait à s'apprivoiser avec la pensée de l'étrange service qu'il allait demander à cet inconnu.

— Holà! que me voulez-vous, messieurs? cria d'un ton délibéré ce paysan qui s'apprêtait à s'ouvrir de vive force un passage. Avez-vous affaire à moi?

— Oui, vraiment, reprit Blum qui s'approcha aussitôt, dans la crainte de le voir s'échapper. C'est vous que nous cherchons, mon ami.

— C'est moi que vous cherchez? repartit l'Auvergnat dont l'étonnement fit place sur-le-champ à l'incrédulité. Vous m'appelez votre ami, et vous ne me connaissez point.

— Qu'importe! je vous connais assez du moment que je vous ai vu, et d'ailleurs, je vous connaîtrai davantage, pour ce que je désire de vous.

— Eh! que désirez-vous de moi? répliqua

d'un air de doute le jeune étranger qui se tenait toujours sur la défensive. Qui êtes-vous?

— Cela ne vous regarde pas et vous intéresserait peu, mon cher; mais nous avons, au contraire, un intérêt particulier à savoir qui vous êtes.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, messieurs, dit fièrement celui qu'on interpellait ainsi; et, si vous le permettez, je vous donne le bonsoir.

— Non, mon ami, vous ne nous quitterez pas de la sorte, répondit Blum en lui prenant le bras, et vous viendrez avec nous!

— Est-ce une violence qu'on prétend exercer sur moi? s'écria l'Auvergnat qui brandit son bâton et le tint suspendu sur la tête de Blum que cette menace n'émut pas.

— Ce n'est pas une violence, car vous nous en remercierez ensuite et vous souhaiterez rencontrer souvent de pareilles violences, aussi douces et aussi lucratives...

— Je ne vous comprends pas et je n'ai pas le temps de vous comprendre, interrompit brusquement le voyageur qui essaya d'aller en avant. Il se fait tard, et j'ai grande hâte d'arriver à Paris pour y trouver un gîte et pour y souper, car je suis en route depuis le point du jour et j'ai une terrible faim.

— Ne vous inquiétez pas du souper et du coucher, nous nous en chargerons, et vous serez content de nous.

— Vous m'offrez de me loger, messieurs? êtes-vous aubergistes? Mais ce n'est point à cette heure et sur un grand chemin qu'on lie connaissance!

— Pourquoi pas? nous sommes heureux de vous avoir rencontré, et vous remplirez, j'en suis convaincu, nos intentions. N'est-ce pas, monsieur le marquis?

— Taisez-vous donc, imprudent! dit M. de Chatillard à l'oreille de Blum. Vous avez failli me nommer tout haut! êtes-vous sûr de ne m'avoir pas nommé?

— Encore une fois, je vous somme de me laisser ! s'écria presque avec colère l'étranger qui prit ombrage de cette consultation à voix basse entre les deux vieillards ; je n'ai eu que trop de patience ! vos desseins ne me semblent pas honnêtes, puisqu'ils se cachent dans la nuit. Ne m'arrêtez plus, ou sinon...

— On ne veut pas vous faire de mal, dit le marquis de Chatillard qui mesurait de l'œil les conséquences de la chute du bâton ferré toujours levé et prêt à s'abattre.

— On veut vous faire du bien, beaucoup de bien, ajouta Blum enchanté des brillans résultats qu'il espérait de l'entremise d'un tiers dans les affaires de ménage du marquis.

— Je ne crains pas qu'on me fasse du mal et je ne demande pas qu'on me fasse du bien, repartit le voyageur qui attendait l'explication de cette offre bienveillante.

— Vous êtes justement l'homme qu'il nous

faut! reprit le docteur enthousiasmé d'avance du succès de ses plans. N'est-ce pas votre avis, monsieur? dit-il en s'adressant à M. de Chatillard qui ne put témoigner son approbation que par un geste mélancolique. Ecoutez, mon ami, continua-t-il d'un air joyeux et familier, ne vous convient-il pas de devenir riche sans vous donner grand'peine? Je ne plaisante pas : il ne tient qu'à vous d'être riche demain.

— Ah! vous pensez qu'il ne tient qu'à moi? répliqua en riant le pauvre garçon que cette proposition n'avait pas étourdi, parce qu'il ne pouvait y croire.

— Sans doute, et vous pouvez en avoir la preuve à l'instant même : monsieur va vous remettre un rouleau de cent louis comme arrhes de notre marché.

— Cent louis! à moi! cent louis d'or! est-il possible? Ne vous moquez donc pas ainsi des gens, monsieur le gausseur!

— Nous ne nous moquons pas, dit M. de Chatillard qui tira de sa poche un rouleau et le remit au paysan qui l'accepta machinalement.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le voyageur en déroulant le papier qui enveloppait une pile de louis. De l'or ! Vous vous trompez, messieurs, je ne suis pas la personne que vous pensez ! ajouta-t-il le bras étendu vers eux pour leur restituer le rouleau qu'ils refusèrent de reprendre.

— Ce n'est là qu'une petite partie de la somme, dit Blum qui supposa que le paysan devinait l'emploi qu'on ferait de sa personne et ne se trouvait pas suffisamment payé. On a seulement voulu vous donner un à-compte sur la somme de quatre cents louis, que vous toucherez immédiatement après...

— Après quoi ? quatre cents louis ! répliqua l'Auvergnat qui avait toujours la volonté de rendre l'argent qu'il présentait avec insistance

à Blum et au marquis alternativement. Messieurs, vous abusez de ce que je ne sais pas les usages de ce pays-ci pour vous jouer de ma simplicité. Cessez ce jeu, je vous en prie, et reprenez votre or.

— Gardez-le, mon ami, répondit M. de Chatillard touché de la délicatesse de ce pauvre diable et un peu tranquillisé par les garanties que lui offrait un pareil confident. Les cent louis ne sont de ma part qu'un don d'amitié; mais si vous vous conduisez comme je l'espère, vous aurez mille louis de récompense.

— Mille louis! s'écria l'Auvergnat qu'éblouissait l'espérance de posséder une fortune si considérable, bien qu'en même temps il fût troublé de l'appréhension des moyens par lesquels il pourrait acquérir une pareille somme. Mille louis, grand Dieu! ne serait-ce pas vingt-quatre mille livres? Vingt-quatre mille livres! C'est impossible.

— Venez avec nous, mon ami, dit Blum

impatient d'exécuter ce qu'il considérait comme une œuvre de science et de philantropie, ne perdons pas une minute!

— Où me menez-vous, messieurs? objecta le jeune homme dont la défiance n'était pas inspirée par de lâches terreurs, quels sont vos projets?

— Vous les apprendrez ailleurs. Nous allons vous bander les yeux et vous faire monter dans une voiture qui nous conduira à l'endroit où vous gagnerez vos mille louis.

— Jurez-moi auparavant sur l'honneur, ajouta le marquis, de ne jamais divulguer, quoi qu'il arrive, le secret qu'on vous confiera!

—Je le jurerais, monsieur, et je serais fidèle à ma parole, répliqua le paysan avec une dignité dépourvue d'apprêt et d'exagération; mais il faudrait que je consentisse à recevoir la confidence de ce secret. Je ne m'effraie guère des conditions auxquelles vous me feriez

cette confidence; je me laisserais volontiers conduire, les yeux bandés, partout où il vous plairait, messieurs; car je ne présume pas qu'on en veuille à ma vie, et je n'ai pas de bourse à voler...

— Il ne vous arrivera rien de fâcheux ni de désagréable, interrompit Blum; demain vous toucherez la somme et l'on vous ramènera ici même...

— Vous nous jurerez aussi, ajouta le marquis de Chatillard, de ne jamais revenir à Paris, du moins avant bien des années.

— Hé! messieurs, je venais à Paris pour y faire fortune, répondit l'Auvergnat, et je ne me déciderais pas facilement à retourner dans mes montagnes.

— Puisque votre fortune sera faite, puisque demain vous aurez mille louis pour acheter des terres dans vos montagnes..... Quel est votre pays?

— L'Auvergne, et j'ai ma mère infirme,

qui m'attend! murmura le jeune homme dont les paupières se bordèrent de larmes. Ma mère ne peut plus travailler pour vivre, et c'est pour la nourrir que je l'ai quittée, en lui promettant de revenir auprès d'elle, lorsque j'aurai amassé quelque chose!

— Eh bien! vous y reviendrez plus vite qu'elle ne l'espère. Vous voilà riche pour le reste de vos jours! N'aurez-vous point assez de mille louis?

— Mille louis, monsieur! répéta le voyageur en joignant les mains avec l'élan d'une prière. Si ce n'était pas un rêve, quelles richesses!

— Pour que le rêve se réalise, mon enfant, il ne vous faut que de la complaisance et de la docilité à mes conseils, dit le docteur qui avait déjà déployé son mouchoir.

— Avoir peur, monsieur! repartit vivement cet intrépide garçon qu'un tel soupçon fit rougir. Un homme n'a pas peur! J'avais eu d'abord l'envie de m'enrôler pour me faire soldat,

mais ma bonne mère s'y est opposée en disant qu'elle paierait la messe de son enterrement avec l'argent que je recevrais du racoleur.

— Enfin, mon ami, ne vous étonnez pas de nos manières d'agir, reprit Blum qui n'attendit pas un consentement plus décisif pour appliquer le bandeau sur les yeux du jeune homme. Ce n'est qu'un moment de patience que je réclame de vous : une voiture, qui nous attend près d'ici, va nous conduire...

— Et lorsque nous serons arrivés, ajouta le marquis de Chatillard, on vous apprendra ce que vous aurez à faire cette nuit.

— Un mot encore, messieurs! s'écria l'Auvergnat retenant le docteur qui l'entraînait. Vous devez être des personnages bien riches et bien puissans, si j'en juge par la magnificence de vos dons et de vos promesses; mais moi, qui ne suis qu'un paysan que la misère chasse de sa province, quel service pourrai-je vous rendre, quel service assez im-

portant pour mériter le prix que vous y mettez? Ce n'est point par des moyens honnêtes qu'on gagne en une nuit la fortune qui s'acquerrait à peine pendant une vie entière!

— Vous êtes bien curieux! répliqua le marquis sentant se réveiller ses craintes. Il nous plaît de vous payer cette somme, vous plaît-il de la gagner?

— Oui, monsieur, si pour la gagner je ne suis pas obligé de me prêter à une action coupable ou seulement contraire à mes principes!...

— A vos principes! répliqua Blum surpris de ce langage dans la bouche d'un paysan qui s'exprimait avec les formes d'une politesse parfaite.

— Vous verrez bien si la chose répugne à vos principes, dit le marquis piqué de recevoir une leçon de morale que l'étranger ne soupçonnait pas si directe et si humiliante. Si ces gens-là se targuent d'avoir des principes,

murmura-t-il de mauvaise humeur, nous serons donc forcés, nous autres nobles, de rougir devant la canaille!

— Dépêchons-nous, partons, dit le docteur qui l'avait saisi par le bras afin de le guider. Nous sommes ravis de savoir que vous avez des principes, nous en avons aussi à revendre, mon cher ami, et vous aurez de quoi vous satisfaire avec nous... Quel âge avez-vous, s'il vous plaît? Laissez-vous une maîtresse au pays?...

— Monsieur! répondit le jeune homme qui balançait à prendre au sérieux cette singulière question, je n'ai pas encore vingt-un ans...

— Vingt-un ans! bel âge! A vous voir, on vous donnerait vingt-cinq ans! vous devez être fort comme un Turc? Je gage que vous porteriez au moins quatre cents livres...

— Chut! voici la voiture! interrompit M. de Chatillard dont les dents claquaient et qui

grelottait de tous ses membres, quoiqu'il eût une fièvre ardente qui n'était pas de pure imagination.

— Nous continuerons notre entretien dans une heure, dit Blum qui ne se lassait pas d'admirer combien le hasard les avait bien servis. Si vous avez une amoureuse, mon cher élève, pensez à elle et figurez-vous que vous allez la revoir cent fois plus belle. Cette manière de passer le temps vous disposera merveilleusement à votre rôle.

— Vous vous divertissez à mes dépens, monsieur, répliqua froidement le jeune homme. Je n'ai pas d'amoureuse et je ne souhaite pas en avoir.

— Tant pis! grommela le docteur qui aidait ce bel insensible à monter dans un carrosse dont le cocher s'était endormi sur son siége en maudissant les personnes qu'il attendait depuis trois heures par le froid et la neige.

Eh bien ! monsieur le marquis, que vous semble de notre acquisition? dit tout bas à M. de Chatillard le callipédiste triomphant : vous aurez un fils qui vous fera honneur.

— Blum, mon cher Blum, répondit le marquis en lui serrant la main dans la sienne qui était glacée, je suis bien malade! Je voudrais en être quitte pour un catarrhe!

VIII

LA PRÉSENTATION.

La marquise de Chatillard ne songea pas d'abord à s'étonner des étranges discours que son mari lui avait tenus, ni à rechercher, par induction, quelle pouvait être la pensée dominante du marquis dans cette longue et prolixe conversation : elle n'était occupée que du résultat des démarches qui devaient faire

sortir de la Bastille M. de Chamoran. Elle attendit donc deux heures le retour de M. de Chatillard, qu'elle espérait voir reparaître accompagné du prisonnier; et, chaque fois qu'un bruit du dehors, un cri, un roulement de voiture, la fermeture d'une porte, le martellement d'un ouvrier, faisait écho dans son cœur, elle s'imaginait que ses vœux allaient être comblés, et que son cousin arrivait avec autant d'empressement qu'elle en avait elle-même à se retrouver avec lui. Alors, elle se soulevait sur son séant, s'apprêtait à se vêtir à la hâte, sautait lestement à bas du lit, courait dans sa chambre pieds nus, écoutait, écoutait encore tout le corps penché en avant, et restait long-temps debout exposée au froid qui la saisissait par degrés, à mesure qu'elle se persuadait que ses oreilles l'avaient trompée. Elle retournait lentement se coucher, et cachait sa tête sous les draps pour pleurer en silence jusqu'à ce qu'un nouvel espoir, aussi mensonger que le précédent, réveillât son at-

tention, séchât ses larmes et la remît dans une meilleure disposition d'esprit.

La nuit était venue, et aucun mouvement dans l'hôtel ne lui annonçait que son mari y fût rentré : elle en conclut que le marquis n'avait pas encore réussi à obtenir la liberté de M. de Chamoran, même sous caution; mais elle en conclut aussi qu'il ne se décourageait pas dans ses efforts et qu'il finirait sans doute par triompher. Elle attendit avec un redoublement de patience et ne douta plus que l'absence de M. de Chatillard fût de bon augure pour le succès de ses sollicitations persévérantes. Quand elle se trouva dans une obscurité complète et quand l'heure avancée eut rendu plus rares les rumeurs de la rue, où diminuait le nombre des passans et des carrosses, elle s'inquiéta, elle s'effraya de ce qui l'avait rassurée; elle ne s'expliqua plus le retard du marquis. Avait-il appris quelque malheur? M. de Chamoran était jugé! condamné! exécuté!... Une fois entraînée dans

cette voie de sinistres suppositions, madame de Chatillard ne s'arrêta pas au doute et à l'anxiété; elle demeura bientôt convaincue de la triste réalité de ses craintes, et elle fit repasser sous ses yeux avec angoisse les horribles conséquences que l'abbé Pélerin et Langlade avaient données à l'accusation portée contre M. de Chamoran. Ses pleurs ne cessèrent plus de couler, comme si elle était certaine de la mort de son cousin. Cependant elle entendit frapper à la porte cochère de la maison, et les coups de marteau se succédèrent avec une persistance qui la charma.

Elle se réjouit de ce vacarme, lequel devait, selon toute vraisemblance, se terminer par l'introduction de la personne qui heurtait si opiniâtrément; elle n'hésita pas à reconnaître M. de Chamoran dans ce visiteur obstiné que ne rebutait pas la rigueur de cette porte inexorable. Aussitôt elle se mit à tirailler de toutes ses forces le cordon muet de la sonnette, sans s'apercevoir que le ressort ne jouait plus.

Le souvenir de l'accident survenu à cette sonnette lui conseilla d'avoir recours à un autre mode d'appel ; et, après avoir crié à se déchirer le gosier, après s'être meurtri le poing à la muraille, elle se leva, tout irritée, à tâtons et sans prendre de vêtemens; elle se dirigea, non sans se choquer aux angles des meubles, vers l'unique entrée de sa chambre; mais cette entrée avait été fermée à double tour de clef par le marquis de Chatillard, et il eût fallu, pour l'ouvrir, des mains plus fortes que celles de la pauvre femme qui ne parvint pas même à l'ébranler sur ses gonds. Elle se rappela seulement alors que le marquis avait lui-même pris l'étrange précaution de l'enfermer chez elle, pour la forcer sans doute de rester au lit, et que l'hôtel était entièrement désert, puisque tous les domestiques avaient été renvoyés en masse à la suite de l'expulsion de l'intendant. Elle maudit tour à tour et à la fois Langlade, le marquis et même le docteur Blum, qui méritait une exception en faveur du

message qu'il avait apporté un peu tardivement de la Bastille; elle trépigna, se mordit les doigts, s'arracha les cheveux et pleura, dernière ressource des femmes qui éprouvent une contrariété qu'elles ne peuvent vaincre.

On s'était lassé de frapper inutilement à la porte de la rue; car personne n'avait ouvert, personne n'était entré. Madame de Chatillard jurait tout bas de ne jamais pardonner à son mari l'abandon où il l'avait laissée pendant une demi-journée; mais le véritable et seul motif de son ressentiment contre le marquis se bornait à ce que M. de Chamoran avait trouvé la porte close et s'était peut-être mépris sur la cause de ce contre-temps, en l'attribuant à un ordre donné, à une mesure prise à son égard. La marquise se tranquillisa dès ce moment au sujet du sort de son cousin qu'elle crut hors de prison, et pourtant elle regretta presque de l'en avoir fait sortir, s'il devait ce jour-là mal juger les sentimens qu'elle lui portait et la rendre responsable d'une mal-

adresse du marquis. Elle se flattait toujours que ce dernier rentrerait d'un instant à l'autre et lui donnerait des nouvelles certaines de M. de Chamoran qui n'était pas capable d'attendre au lendemain pour la revoir, pour la remercier de s'être employée à le retirer de prison, pour se justifier d'avoir été enveloppé dans une sotte et méchante affaire. Elle oublia donc sa promesse de garder le lit, et elle commença, presque au hasard, à s'habiller dans les ténèbres qui étaient à peu près complètes, les triples rideaux des fenêtres étant tirés, le feu de la cheminée étant éteint. La nuit et le silence l'épouvantèrent au milieu de ces tâtonnemens de toilette que le manque d'habitude et la préoccupation égaraient sans cesse : elle se souvint des menaces, des tentatives, de la hardiesse de Langlade qui n'avait plus rien à ménager, puisqu'il était banni de la maison de son biefaiteur; elle pensa qu'elle était seule dans l'hôtel et que ses cris, en cas d'attaque, n'attireraient pas même un domestique. Son

effroi s'accrut tellement qu'elle tomba presque anéantie sur un fauteuil et qu'elle n'eut plus la force de continuer à se vêtir, car elle tremblait que Langlade se présentât à elle au lieu de M. de Chamoran.

Elle écoutait, elle frémissait toujours : ses terreurs, ses espérances augmentaient alternativement l'agitation de son cerveau; elle se créait des fantômes qui l'entouraient d'une ronde tournoyante au milieu de laquelle un pouvoir invisible semblait l'enchaîner : c'était Langlade qui revenait sans cesse avec les plus hideuses figures que multipliait à l'infini le monstrueux type de ce grotesque visage. Souvent la marquise, trop vivement illusionnée par cette fantasmagorie de son imagination, poussait un cri et fermait les yeux : tantôt elle croyait entendre tourner une clef dans la serrure, tantôt se soulever un rideau, tantôt les vitres des fenêtres tressaillir; elle se levait, les bras étendus vers une ombre ou vers une lueur qu'elle animait, qu'elle personnifiait, sous l'in-

fluence de son horreur pour Langlade. Enfin, au bout d'une heure de transes et d'attente, l'idée lui vint d'essayer à sortir de cette obscurité qui l'attristait et l'effrayait à la fois en se peuplant de toutes les chimères que son imagination créait et en lui montrant sans cesse Langlade à ses côtés, Langlade amoureux et plus odieux que jamais, Langlade capable d'un crime pour assouvir sa passion brutale et forcenée. Elle chercha dans les cendres quelque reste du feu qu'elle avait laissé éteindre et elle y découvrit un charbon encore ardent à l'aide duquel, en l'excitant d'une haleine essouflée, elle eut la joie d'allumer une bougie et successivement celles qui garnissaient les flambeaux et les candelabres de la cheminée : cette illumination la rassura si bien, qu'elle parvint à se délivrer de l'obsédant cauchemar qui la poursuivait tout éveillée, sous la forme de Langlade, et elle se remit à s'occuper de son cousin qui n'était pas venu, qui ne venait pas, qui viendrait sans doute : elle reprit ainsi l'une après

l'autre les pensées qui l'avaient émue au fond de l'âme, jusqu'à la nuit.

Soudain un coup violent, porté du dehors contre une vitre, la brisa en mille pièces : la marquise jeta un cri d'alarme, en supposant qu'on voulait pénétrer de vive force chez elle ; et, dans son épouvante, elle courut machinalement à sa sonnette qui n'avait plus de voix, puis elle retourna par réflexion à la cheminée, où elle s'arma des pincettes, afin de résister courageusement à une agression qu'elle s'étonnait d'attendre encore. Mais elle compta davantage sur la solidité de la fenêtre, en se souvenant qu'elle l'avait fait fortifier d'une barre de fer et d'un cadenas, pour se mettre à l'abri des surprises nocturnes que Langlade avait tentées plusieurs fois ; elle présuma qu'un projectile lancé dans la vitre était cause de ce fracas, et en s'approchant de la fenêtre, qui n'avait pas été ébranlée, elle ramassa sur le tapis, entre les débris de verre, une assez grosse pierre à laquelle un billet se trouvait

attaché. Elle faillit s'évanouir de joie en reconnaissant l'écriture de son cousin : il était donc libre, il était donc près d'elle ! Cette pierre avait parcouru peu de chemin pour arriver si juste au but et pour rompre en éclat un verre épais de Bohême ! M. de Chamoran se tenait-il dans la rue ou dans le jardin ? Sa lettre avait-elle été adressée de la sorte par lui-même ou par son messager ? C'était lui-même probablement qui recourait à ce mode de correspondance, imité de ceux qu'on employait autrefois avec les villes assiégées. Madame de Chatillard eut le chagrin de ne pouvoir répondre de vive voix à cette lettre, les fenêtres étant barricadées comme pour soutenir un siége, et elle ne fit que passer son bras à travers l'ouverture de la vitre brisée, en secouant son mouchoir à l'instar d'un drapeau de détresse. Elle crut qu'on l'appelait doucement par son nom et qu'on lui disait adieu avec une tendre mélancolie ; elle distingua l'accent de son cousin et elle jugea que celui-ci n'avait pas vu le

signal d'intelligence qu'elle renouvelait en vain, car il s'éloigna et se tut. Elle l'appelait encore à voix basse, lorsqu'il n'était plus là dans la rue voisine d'où il avait jeté la pierre. La marquise revint lentement s'asseoir, à demi vêtue, près du foyer éteint, sans ressentir le froid qui régnait dans la chambre.

Elle lut continuellement pendant une heure entière la lettre de M. de Chamoran, quoique cette lettre ne demandât pas plus de cinq minutes de lecture; mais elle la relisait toujours, bien qu'elle la sût par cœur, et elle en analysait chaque mot, pour y retrouver partout la pensée secrète de l'amant. Voici quelle était la teneur du billet couvert de taches de café en guise de larmes :

« Madame et belle cousine, j'enrage de vous écrire sur une table de café, en compagnie de gens qui jouent aux dominos, qui boivent du punch et qui fument; mais j'aurais trouvé difficilement ailleurs une plume et de l'encre

pour vous faire savoir que je suis hors du purgatoire depuis deux heures et que je n'ai pas la consolation de me reposer dans votre paradis. Ma sortie de la Bastille tient du miracle; l'affaire pour laquelle on m'avait si durement emprisonné prenait une assez vilaine tournure; je m'étais permis de malmener le lieutenant de police et de me moquer des messieurs du parlement, qui perdaient leur temps à m'interroger au sujet de cette maudite vierge de plâtre que vous savez; ma patience était à bout, car on m'opposait à tout propos une dénonciation occulte dont l'auteur n'avait garde de m'accuser en face. Les quinze jours que j'avais passés sans vous voir et sans avoir de vos nouvelles, belle cousine, ne m'avaient pas peu courroucé contre l'ennemi caché qui faisait mouvoir les ressorts de ce complot : je demandais avec tant d'assurance à me défendre vis-à-vis des témoins qui m'avaient dénoncé, que le lieutenant de police craignit d'avoir été dupe d'une calomnie, et me promit de me

mettre aujourd'hui même en présence de deux personnes qui m'accusaient. Cette confrontation piquait d'autant plus ma curiosité, que ce bon lieutenant de police avait juré que je ne coucherais pas à la Bastille, si mon innocence était avérée, et que mes dénonciateurs prendraient alors ma place pour se corriger du péché de mensonge.

« Aujourd'hui donc, à deux heures, on m'a conduit au tribunal, où le lieutenant de police, assisté de trois conseillers rébarbatifs, devait constater si j'étais innocent ou criminel : on avait étalé sous mes yeux les pièces du procès, savoir : la pauvre Notre-Dame estropiée, mutilée, salie et crottée; sa lampe profanée, des lambeaux d'étoffe, de clinquant et de fleurs artificielles, une chanson obscène écrite sur un papier gras qu'on prétendait avoir été trouvée dans la niche de la Vierge. Je regardai tout cet arsenal de conviction avec calme et indifférence; ce n'étaient pas là mes accusateurs. Le lieutenant de po-

lice m'annonça qu'un seul avait pu être amené, quoique tous deux eussent été sommés de comparaître. Or, devinez, ma chère cousine, quels étaient ces deux témoins à charge qui ne visaient qu'à me faire rouer vif? Vous ne le devineriez pas, quand bien même je vous le donnerais en cent; j'ai peine à me persuader que ce sont eux, quoique je n'en puisse plus douter, quoique j'aie écrasé de mon indignation un de ces plats-pieds, qui n'eût pas osé répondre à la citation, si l'on n'eût pas envoyé un exempt pour l'appréhender au corps. Devinez-vous? Vous devineriez pourtant s'il ne s'agissait que de savoir ce que j'admire et ce que j'aime le plus au monde. Vous avez deviné, adorable cousine!

« Mon principal accusateur n'était autre que ce drôle de Langlade, l'intendant du marquis! Faites-lui compliment de son effronterie, si vous le rencontrez, et priez-le d'attendre que je lui coupe les oreilles à la première occasion. On a transporté devant moi le petit bon-

homme plus mort que vif, qui n'avait plus ni pouls, ni voix, ni regard : je l'ai foudroyé de ma colère et de mon mépris. On a lu sa déposition sans qu'il osât la soutenir ; il semblait accablé, et il m'a fait pitié au point que je l'ai abandonné à sa honte, comme un insecte venimeux qu'on ne daigne pas écraser. Quant à mon second accusateur, je l'aurais jugé plus digne de ma vengeance, et je regrette qu'il ait eu la pudeur de ne point paraître ; mais je le retrouverai tôt ou tard. Vous soupçonnez déjà que ce misérable est l'ami, le maître et le complice de mons Langlade ! justement, l'abbé Pélerin, qui était un des convives les moins retenus de notre souper chez Ramponneau, et qui avait conseillé les outrages faits à la statue de Notre-Dame ! l'abbé Pélerin, auteur de la chanson impie qu'on m'attribuait sans aucune preuve ! Après cet excès d'impudence, je ne devais garder aucun ménagement pour un pareil misérable, et, d'accusé, je devins accusateur en flétris-

sant la conduite de cet indigne abbé. Le lieutenant de police n'accorda que trop de confiance à mes révélations, puisqu'il crut nécessaire de retarder ma délivrance jusqu'à ce que l'abbé Pélerin fût lui-même arrêté. Ce dénouement ne me satisfit guère. Ma situation me semblait tout aussi fâcheuse, du moment que je n'avais pas le bonheur d'être à vos genoux.

« J'ignore comment les choses changèrent en moins d'une heure : j'étais rentré fort triste dans ma cellule, et je me lamentais tout seul sur les lenteurs de la justice, lorsqu'on vint m'avertir que j'étais libre, sans me dire d'où provenait la subite clémence du lieutenant de police. On me montra l'ordre signé de sa main pour que les portes me fussent ouvertes; et, craignant qu'elles se refermassent par un retour de fortune, je ne m'arrêtai pas à questionner l'exempt qui me conduisit fort poliment hors de la Bastille. J'écoutai à peine les officieuses communica-

tions de cet exempt : il m'engageait avec instance à me tenir sur mes gardes. Car, disait-il, Langlade, qu'il venait de faire sortir de prison quelques momens auparavant d'après un ordre particulier du lieutenant de police, avait proféré cent injures contre moi en se voyant libre, et n'avait pas dissimulé son projet de m'assasciner. Si Langlade était un homme, je craindrais fort peu ses menaces, mais je pourrais lui en demander raison... Chère cousine, je ne veux pas vous cacher un singulier épisode qui m'a interrompu ici assez désagréablement et qui a laissé, sur mon papier, des traces que je ne puis m'empêcher de vous expliquer : j'étais tout à l'heure en tête à tête avec vous, et je ne songeais pas le moins du monde aux gens qui se divertissaient autour de moi : voilà qu'une tasse pleine de café, lancée du fond de la salle, me rafle la tempe et vient se briser contre la muraille, en me couvrant d'éclaboussures, ainsi que la lettre que j'aurais voulu préserver de ce coup de foudre. Je cherche

d'un œil à demi aveuglé par la liqueur brûlante quel est le Jupiter tonnant qui m'a pris pour plastron, et j'aperçois, blotti sous une table, mon dénonciateur Langlade, qui avait peut-être espéré que je ne reconnaîtrais pas sa main. Je suis allé droit à la cachette de ce lâche et je l'en ai tiré par les cheveux, pour le provoquer devant les mêmes personnes qui avaient vu son insulte. Le malheureux, souffleté par moi et conspué par tous les assistans, n'a pas soutenu le rôle offensif dans lequel il s'était essayé sans en calculer les conséquences; non seulement il n'a pas accepté un duel que je lui proposais avec toutes sortes d'avantages, mais encore il ne répondait rien à mes défis, à mes outrages, à mes mépris; il se renfermait dans la contenance humble, timide et honteuse qui l'avait sauvé des représailles dans ma confrontation avec lui. Que vous dirai-je, chère cousine? les gens du café ont jeté dehors ce méchant monstre

qui grinçait des dents et faisait une affreuse grimace, comme s'il m'allait dévorer : on l'aurait meurtri de coups, après lui avoir souillé la face, mais je n'ai pas souffert qu'on le battît, et je me suis contenté de l'avoir réduit à ne plus se montrer en public.

« Je reviens avec plaisir à l'objet de ma lettre, qui est de vous rendre un compte exact de l'emploi que j'ai fait de mon temps depuis ma sortie de la Bastille. J'ai commencé par accourir à votre hôtel : la grand'porte était fermée, ce qui m'inspira une telle émotion que je restai pétrifié, sans avoir le courage de heurter. Je frappai cependant d'une si furieuse façon, que vous avez dû m'entendre, fussiez-vous mieux endormie que la Belle au Bois dormant : on n'eut garde de m'ouvrir, et j'en fus moins consterné après les informations que me fournirent les voisins. On m'assura que M. de Chatillard avait renvoyé à la fois intendant, concierge, cocher, valets de chambre, laquais

et jusqu'à votre chère Nanon, qui était une audacieuse coquine, soit dit en passant. Ce congé général, dans lequel Langlade n'était pas excepté, me donna beaucoup à réfléchir, et je présumai, faute de trouver une raison valable pour expliquer ce coup d'état domestique, que le marquis avait mis la main sur les deux lettres un peu vives que j'eus le tort de vous écrire par l'entremise de Nanon, et qui ne vous sont jamais parvenues. Je suis à peu près tranquillisé là-dessus à présent, grâce à des renseignemens nouveaux que j'ai recueillis de vos domestiques eux-mêmes; ils attribuent leur disgrâce à Langlade, et ils lui en témoigneront leur reconnaissance. J'ai donc frappé de plus belle à la porte de votre hôtel, sans obtenir un meilleur résultat. On m'a dit néanmoins que vous étiez chez vous, et que M. de Chatillard s'est absenté dans l'après-dîner avec le docteur Blum, sans doute pour engager de nouveaux domestiques. J'ai guetté son retour

et je patienterais encore, si je ne m'inquiétais de votre santé.

« Est-il vrai que vous soyez enfermée, seule, dans votre hôtel? N'êtes-vous pas malade? J'aimerais mieux croire que vous avez suivi le marquis à la campagne, malgré la saison, malgré le temps épouvantable que nous avons et qui ressemble, pour moi, à la fin du monde, en votre absence. Ah! cousine, je voudrais être certain que vous avez quitté Paris! Ce voyage, du moins, pourrait avoir une cause naturelle, tandis que votre réclusion au fond d'un appartement, dans cet hôtel désert, a l'air d'une pénitence, d'une bouderie ou d'un chagrin. Vous ne savez peut-être pas que je ne serai ni roué, ni brûlé, ni pendu. Certainement vous me supposez toujours dans ma prison! Je devrais avoir un peu de rancune contre vous qui ne m'avez pas seulement fait passer de vos nouvelles; mais on oublie si vite ce qu'on a souffert! Tenez, je suis prêt à vous

pardonner votre indifférence, votre cruauté, à condition que je vous voie. Hélas! il paraît que je ne vous verrai pas ce soir, puisque votre mari ne revient pas! Vous a-t-il invitée à ne plus me recevoir? Il n'est pas jaloux, et d'ailleurs mon titre de cousin me sert de passe-port auprès de vous, quoique un cousin n'ait pas un cœur de roche. Vous avez de l'amitié pour moi, sinon de l'amour, et vous ne pousserez pas la vertu ou la barbarie jusqu'à me retirer la permission de vous voir... Mon Dieu! que s'est-il passé? que se passe-t-il? Votre mari abuse-t-il de ses droits pour vous retenir dans une espèce de captivité? M. de Chatillard vous rend-il malheureuse? Vous n'aurez pas besoin de vous plaindre, ma belle cousine, j'irai au-devant de vos plaintes et je me ferai votre avocat, votre protecteur... Comment arriver à vous? comment vous faire parvenir ce billet? N'importe, il faut absolument que vous sachiez que je ne suis plus à la Bastille, et que je veille sur vous! Tous les moyens me seront

bons pour que vous ayez ma lettre : je paierais de mon meilleur sang une réponse de votre main !

« DE CHAMORAN. »

La marquise de Chatillard ne s'attachait qu'à un seul point de cette lettre, la querelle commencée entre son cousin et Langlade. Elle connaissait le caractère implacable de ce dernier ; elle savait la haine qu'il portait à M. de Chamoran, surtout à cause d'elle. L'affront fait en public à Langlade, maltraité et chassé du café où il avait déclaré la guerre à son ennemi, ne pouvait manquer d'amener quelque terrible vengeance. La marquise trouvait ses craintes trop bien fondées, quand elle se représentait, avec les couleurs sombres et sous le reflet de ses pressentimens, les piéges, les attaques souterraines, les guet-apens et les violences de toute nature que Langlade était capable de mettre en œuvre pour se venger. Elle tomba insensiblement dans une profonde tris-

tesse qui finit par se résoudre en larmes abondantes. Les émotions de cette journée et le manque absolu de nourriture l'avaient affaiblie au point qu'elle se sentait défaillir et qu'un malaise général lui causait des vertiges qui changeaient à ses yeux la forme des objets et qui les faisaient tournoyer dans un lointain fantastique. Elle espérait encore que son cousin, malgré l'heure avancée, allait venir d'un moment à l'autre, et elle se fit un devoir de l'attendre en dépit de l'état de faiblesse et de souffrance où elle se trouvait; enfin, elle dut céder à la nature qui lui ordonnait de se remettre au lit pour se reposer le corps et l'esprit : ce ne fut pas sans de longs intervalles de crise spasmodique et d'évanouissement qu'elle acheva de quitter ses vêtemens et de se recoucher dans des draps froids et défaits qui ne lui promettaient ni soulagement ni sommeil. La fièvre la reprit dès qu'elle eut placé sa tête brûlante sur l'oreiller.

Elle entendit une pendule qui sonnait, et

elle compta dix heures : son mari devait être rentré, et les bruits de pas et de portes, qui arrivèrent alors à son oreille, ne lui laissèrent point de doute à cet égard. Mais elle ne concevait rien à l'abandon dans lequel on l'oubliait depuis si long-temps. Elle appela, elle cria, mais d'une voix éteinte qui expirait dans les tentures du lit; elle s'agita, frappa aux murailles, se pendit au cordon qui survivait à la sonnette et ne réussit pas à fixer l'attention des gens qui allaient et venaient dans l'appartement. Elle s'était fatiguée de ses efforts infructueux, et elle n'avait plus recours qu'à des pleurs entrecoupés de sanglots, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement et se referma aussitôt à double tour avec fracas. La marquise de Chatillard gardait une si fière rancune au marquis, que, sans faire un mouvement, sans proférer une syllabe, elle continua de pleurer plus abondamment, dans la persuasion que son geolier était en sa présence. Elle ne voulait pas lui parler la pre-

mière, même pour lui adresser des reproches, et elle se flattait qu'il prendrait la parole afin de se justifier d'une conduite aussi étrange. Mais après avoir attendu quelques minutes, étonnée de cette visite muette qui lui aurait fait croire qu'elle était toujours seule, si elle n'eût pas remarqué le murmure d'une respiration plus gênée que la sienne, elle essuya ses yeux larmoyans et se souleva sur le coude pour voir la personne qui était entrée dans sa chambre.

Quelle fut sa surprise, en apercevant contre la porte fermée un homme, un étranger qui ne remuait pas et qui considérait avec une singulière expression de physionomie la chambre, le lit et elle-même! L'apparition d'une femme en costume de nuit avait produit sur cet inconnu un étonnement mêlé d'une émotion de curiosité et de plaisir. La marquise, de son côté, tout effrayée qu'elle était de voir un homme dans sa chambre, eût été presque rassurée par la charmante figure de cet homme, autant que par son habillement dont la ri-

chesse et l'élégance n'appartenaient qu'à un courtisan arrivant d'une fête de Versailles; mais elle conserva son air effaré et mécontent, dans l'explication qu'elle entama avec l'inconnu, en rapprochant de son visage les draps et les couvertures pour se défendre le mieux possible contre la témérité du regard. Le jeune homme en vit assez néanmoins pour se faire une haute idée des charmes de la jolie marquise à qui le rouge de la pudeur alarmée convenait mieux que la pâleur répandue sur ses traits avant la venue de cette incompréhensible visite. Madame de Chatillard n'eut pas seulement la pensée de crier au voleur, et elle se rappela ce qu'on racontait de la jeunesse du maréchal duc de Richelieu qui, moins beau et moins séduisant que ce gentilhomme, s'était vingt fois introduit dans la chambre à coucher des dames avec une adresse et une audace qui lui réussissait toujours. Elle se promit bien toutefois, fût-ce le plus galant élève du duc de Richelieu, d'être fidèle à ses devoirs de femme mariée et à son

cousin, qui n'égalait pourtant pas en bonne mine ce chercheur d'aventures. Ils se regardèrent mutuellement pour s'accoutumer à ce tête à tête imprévu, et l'opinion qu'ils prirent l'un de l'autre dans un rapide examen, n'eut qu'à se défendre d'être trop favorable; la rencontre de leurs yeux avait fait naître dans leurs âmes une sympathie qui se traduisait chez lui en admiration, et en bienveillance chez elle.

— Monsieur! lui dit-elle d'un ton qui s'efforçait d'être rude et tenait mal ce diapason; monsieur! que faites-vous ici?

— Madame! répondit-il d'une voix douce et timide; madame, je ne sais!..... pardonnez-moi!... je... je me retire!... Mais il me semble que la porte...

— Est fermée? reprit-elle en s'encourageant tout bas à montrer plus de colère. Eh bien! ouvrez-la tout de suite, monsieur, et hâtez-vous de sortir!... Oui, sortez, ou sinon!...

— Que je l'ouvre, madame? dit le jeune homme qui ne se résignait pas sans regret à

obéir et qui voyait avec une secrète joie la résistance de la serrure; cette porte est fermée en dehors.

— Qui l'a fermée? C'est vous, sans doute! Je vous invite à vous retirer de bonne grâce, autrement!... Si vous n'avez pas la clef, enfoncez la porte!...

— Oh! madame, je ne suis pas un malfaiteur! reprit-il troublé de l'injonction que lui adressait la marquise avec un geste impérieux. Je ne me permettrai jamais...

— Mon Dieu! puisque je vous le permets, puisque je vous le commande! car il faut bien que vous sortiez, par la porte ou par la fenêtre! Sortez, vous dis-je, sortez!

— Par où voulez-vous que je sorte, madame? répliqua-t-il en tâchant de vaincre sa timidité qui résultait moins de son caractère que de sa position exceptionnelle et fausse.

— Peu m'importe, pourvu que vous sortiez! Un homme de votre rang et de votre qua-

lité devrait savoir qu'on n'entre pas ainsi dans la chambre d'une femme!...

— Ce n'est pas moi, madame!... dit-il en balbutiant et en rougissant, faute de pouvoir s'excuser d'une inconvenance qu'il reconnaissait lui-même.

— Comment, monsieur, ce n'est pas vous! repartit la marquise, qui haussa les épaules à cette objection banale que présentait la phrase interrompue de l'intrus qu'elle jugea peu spirituel.

— Oui, madame, ce n'est pas un fait de ma volonté si j'ai pénétré en un lieu où je ne devrais pas être, répliqua le jeune homme à qui le mouvement dédaigneux de madame de Chatillard rendit la parole et la présence d'esprit Il est vrai que je n'ai pas le courage d'avoir des remords d'être venu ici, puisque ma hardiesse m'a procuré l'occasion de vous voir, madame...

— Les personnes de votre condition, monsieur, ont toujours des raisons de galanterie

pour se faire pardonner leurs plus grandes hardiesses, reprit la marquise qui eut dès lors meilleure opinion de l'adresse et de l'éloquence de ce prétendu courtisan ; mais, eussé-je moins de répugnance à vous rencontrer ailleurs, je suis très courroucée de vous recevoir de la sorte, et je vous réitère l'ordre de partir sur l'heure ! Aussi bien, monsieur, qui êtes-vous ? comment vous nomme-t-on ? pourquoi vous trouvez-vous chez moi, la nuit ?

— Madame, je vous jure que pour vous être agréable, je partirais à l'instant si la chose était possible, nonobstant le chagrin que j'en aurais !

— En vérité, monsieur, vous partirez ! s'écria madame de Chatillard qui commençait à s'effrayer sérieusement. Partez donc !

— Eh ! madame, vous le voyez, la porte est fermée, et toute ma bonne volonté ne fera pas qu'on la rouvre avant le jour, je le crains fort.

— Avant le jour, monsieur! répéta la marquise qui espéra encore que cet étranger voulait seulement lui faire peur. Encore une fois, monsieur, qui êtes-vous?

— Oh! je vous supplie, madame, de ne pas me demander qui je suis, répliqua le jeune homme en baissant la tête, je n'oserais l'avouer devant une personne...

— Je vois bien à votre air, à votre habit, à votre langage, que vous êtes d'une naissance peut-être supérieure à la mienne...

— Madame, vous vous trompez! murmura l'inconnu qui balançait à se faire connaître et qui ne pouvait se persuader que son déguisement lui fût aussi favorable.

— Non, monsieur, je ne me trompe pas; il n'y a qu'un homme de cour ou un voleur qui eût osé faire invasion dans la chambre à coucher d'une femme de mon rang. Vous n'êtes pas un voleur, je le suppose; vous seriez donc un homme de cour, un de ces aimables roués qui se jouent de la vertu des femmes et de

l'honneur des maris? que sais-je? Vous n'avez peut-être violé mon domicile, troublé mon sommeil, excité ma surprise, mon indignation et ma terreur, que pour satisfaire à une misérable gageure?

— Une gageure, madame! s'écria celui que cette inculpation attaquait dans son caractère et qui se repentait d'avoir cédé à d'autres inspirations plus innocentes.

— Je ne le sais pas, je ne le soupçonne pas même : mais il faut bien que j'explique de quelque manière plausible votre présence chez moi, et à cette heure!

— Madame, calmez-vous, je vous en conjure, dit humblement le faux courtisan qui comprenait l'embarras, l'impatience et l'effroi de cette dame à mesure qu'il se rendait mieux compte de son inconcevable mission. Je suis chez vous par suite de circonstances tellement extraordinaires, que tout à l'heure encore je croyais rêver!... Mais non, je ne rêve pas, ajouta-t-il d'une voix étouffée; et, quoique le rouge m'en

monte au front, c'était là le service qu'on attendait de moi, bon Dieu!

— Quel service attendait-on de vous? repartit vivement la marquise qui se rappelait pour la première fois sa singulière conversation avec M. de Chatillard et qui entrevoyait sous les paroles de ce dernier un mystère odieux. Quelles sont ces circonstances extraordinaires, monsieur? Je ne prévois pas quelles excuses vous pourriez faire valoir dans cette affaire.

— Je vous atteste sur l'honneur, madame, répondit le jeune homme avec noblesse, que je n'avais point une idée nette et positive du rôle honteux et ridicule qu'on me réservait en m'imposant une condition exorbitante que j'aurais dû repousser avec mépris... Mais non, madame, on aura voulu se divertir à mes dépens, et vous étiez du complot sans doute!

— S'il y a un complot, c'est Langlade qui l'a imaginé! s'écria la marquise dont la terreur s'accroissait au lieu de diminuer. Qui vous a introduit dans ma maison, dans ma chambre?

— Deux hommes que je ne connnais pas et dont je ne n'ai pu distinguer les traits, car il faisait nuit noire, lorsqu'ils m'ont abordé sur la route, aux portes de Paris.

— Sur quelle route? demanda madame de Chatillard qui se perdait en conjectures et qui persistait à voir la main de Langlade dans une aventure qu'elle ne s'expliquait pas encore. Deux hommes vous ont amené ici? L'un de ces deux hommes n'était-il pas une espèce de monstre contrefait, boiteux, bossu, avec une effroyable figure?...

— Je ne les ai point assez vus pour faire leur portrait, mais je suis fondé à croire qu'ils n'étaient pas jeunes; l'un avait une très haute taille et se tenait courbé; il parlait peu, toussait et soupirait beaucoup. Il portait un large chapeau rabattu qui lui couvrait la face, et pourtant j'ai été frappé de la longueur de son nez, qui était probablement postiche...

— C'est lui! murmura la marquise qui ne pouvait se méprendre à cette description d'un

pareil nez, et qui devina aussitôt que Blum accompagnait M. de Chatillard.

— L'autre homme, avec lequel je me suis longuement entretenu et que j'ai par conséquent mieux observé, était petit, avait une physionomie réjouissante, sautillait sans cesse...

— Eh bien! monsieur, que vous ont dit ces deux hommes? interrompit madame de Chatillard qui n'avait plus de doutes sur l'identité des deux personnages. Pourquoi vous ont-ils amené?

— Vous allez, madame, avoir pour moi bien peu d'estime! répondit l'inconnu qui eût voulu restituer l'argent qu'il avait reçu. Vous penserez que la cupidité a dirigé ma conduite...

— Je ne penserai rien, monsieur, et l'estime que j'aurai pour vous ne doit guère vous toucher, dit brusquement la marquise qui avait hâte d'arriver à une solution qu'elle redoutait; mais répondez-moi, j'ai droit de l'exiger, sur

un seul point qui m'intéresse. Dans quelle intention ces deux hommes vous ont-ils conduit chez moi?

— Il ne m'appartient pas de juger leur intention, madame; mais, quoi qu'il m'en coûte, je vous apprendrai ce qui s'est passé : l'un de ces deux hommes m'a donné cent louis et m'en a promis mille!

— Mille louis! répéta la marquise pour qui cette révélation fut un trait de lumière, et qui sentit en elle plus d'horreur que d'épouvante en s'apercevant du danger qu'elle courait.

— J'aurais méprisé ces offres, madame, et refusé d'accepter de l'argent que je n'avais pas gagné! continua le jeune Auvergnat qui brûlait de se justifier aux yeux de cette femme qu'il avait outragée en consentant à seconder un complot formé contre elle. Oui, madame, je suis trop fier pour ouvrir la main à un don, à une aumône; mais ma mère, ma pauvre mère...

— On vous a promis, dites-vous, mille

louis ? interrompit la marquise qui tremblait à l'idée de l'attentat que cette somme pouvait encourager. Moi, je vous en promets deux mille !

— On me jura, pour triompher de mon hésitation, que l'on ne me demandait rien qui blessât mes principes et mes sentimens d'honneur ; on m'assura qu'il s'agissait d'un pari et que je serais toujours libre de me dédire. En définitive, si l'on ne me persuada pas, on m'ôta du moins la force de résister, et je me laissai conduire les yeux bandés...

— Les yeux bandés ! dit à voix basse la marquise qui se souvenait des recommandations expresses que lui avait faites M. de Chatillard au sujet de l'accueil qu'il réclamait pour un ami.

— La voiture dans laquelle nous étions a roulé long-temps, et l'on m'a fait descendre sans me délivrer du bandeau qui était une des clauses du marché. Jusque-là, je n'avais aucune défiance, et ma curiosité se trouvait

fort en jeu ; je me suis donc prêté de bonne grâce à ce que je regardais comme une mascarade : on m'a coiffé de cette énorme perruque, on m'a infecté de parfums, puis on m'a affublé de cet habit brodé et de tout cet attirail qui ne convient ni à ma naissance ni à mon état...

— Vous n'êtes pas ce que vous paraissez ? interrompit madame de Chatillard qui regrettait d'être désabusée sur la véritable condition de ce prétendu courtisan. Qui êtes-vous donc ?

— Hélas ! madame, répondit-il en hésitant à faire cet aveu, je suis... j'ai l'âme assez haut placée cependant... je suis un simple paysan d'Auvergne.

— Ah ! quelle infamie ! s'écria la marquise avec une indignation profonde. Les malheureux ! est-il possible ? Avoir eu l'insolence de me compromettre dans cette abominable trame ! Si c'était Langlade qui l'eût machinée, je me contenterais de l'avoir déjouée, et j'en

rirais peut-être ! Mais j'en pleure de rage, quand je songe que je suis insultée par celui-là même qui devrait me défendre et me faire respecter, quand je reconnais mon mari dans l'auteur d'une si lâche et si sale comédie !....

— Votre mari ! repartit le jeune homme s'associant à la juste exaspération de cette épouse outragée. Quoi ! madame, c'est votre mari qui...

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, répliqua la marquise avec hauteur et dédain : il n'y a rien de commun entre nous, malgré votre impertinente admission dans mon appartement.

— Madame, je ne mérite pas d'être jugé comme vous le faites, reprit le paysan avec une inflexion pleine de reproche et de tristesse ; non, madame, je suis encore digne de votre estime, en dépit de l'équivoque situation où mon imprudence m'a mis à votre égard. Je vous respecterai, madame, je vous défendrai...

— Éloignez-vous! interrompit sèchement madame de Chatillard qui ne s'accoutumait pas à la pensée de l'injure que son mari lui voulait faire. Je n'ai pas besoin qu'on me défende, je me défendrai bien seule! M. de Chamoran me défendra!... Demain je me retirerai dans ma famille! demain je demanderai ma séparation!... Le vieux fou! je n'aurai plus de ménagement pour lui, je ne me ferai plus de scrupules... O mon Dieu! quelle stupide invention! Ce Blum n'aura pas volé la correction que M. de Chamoran lui administrera de ma part!.. Mais c'est de la scélératesse! ajouta-t-elle en s'exaltant davantage dans son ressentiment: cet homme enfermé une nuit avec moi! un paysan! un rustre! Oh! les indignes! Langlade n'en a pas fait tant!...

Les sanglots étouffèrent sa voix, et elle se cacha la tête dans ses draps qu'elle mordait de fureur: elle pleura pendant une heure entière en répétant par intervalles avec des redoublemens de larmes: *un paysan! un rustre!*

Celui qu'elle désignait ainsi se tenait respectueusement debout au pied du lit, et fixait sur elle un regard triste et doux, sans un mouvement de colère, sans une parole d'amertume : il s'accusait d'être cause des pleurs qu'elle versait, et pourtant il se disait en lui-même qu'un autre moins scrupuleux profiterait mieux des bénéfices de son aventure romanesque.

IX

LE SOUPER.

La marquise de Chatillard n'aurait pas deviné certainement le projet de son mari, si le docteur Blum ne l'eût pas questionnée plusieurs fois sur le concours qu'elle accorderait à un projet de cette nature; elle n'avait fait que rire de l'extravagante proposition du callipédiste, sans y attacher la moindre importance et sans

faire semblant de l'avoir comprise dans toute son immoralité; elle ne s'en était pas préoccupée plus que des autres recettes, auxquelles Blum l'avait toujours trouvée rebelle. Mais l'entretien que le marquis avait eu avec elle dans la journée ne lui permit plus de mettre en doute la réalité du complot où ce paysan avait trempé malgré lui : elle se rappela successivement les diverses phrases de cet entretien et surtout le marché conditionnel qu'elle avait contracté avec M. de Chatillard qui s'engageait à tirer de la Bastille M. de Chamoran, pourvu qu'elle restât au lit sans bouger, sans parler et sans manger, jusqu'au lendemain. Elle entendit, dès qu'elle eut la clef de cette énigme malhonnête, une foule de phrases équivoques qui n'avaient pour elle qu'un sens nul ou indifférent. Après avoir acquis la certitude d'une exécrable machination qui devait suppléer à l'insuffisance conjugale du marquis, elle se promit de se venger aussitôt qu'elle en aurait l'occasion, et elle se sentit moins éloignée que

jamais d'associer à sa vengeance son cousin qui eût acheté bien cher ce qu'on jetait ignominieusement au premier venu.

Elle vint alors à penser à ce premier venu, qui n'était qu'un malheureux paysan sous des oripeaux de grand seigneur; mais elle avait amassé tant de courroux contre M. de Chatillard et son conseiller impudent, qu'elle ne trouva plus un regard de colère pour le pauvre garçon dont la contenance humble et respectueuse demandait grâce; elle se souvenait en même temps de la beauté remarquable de ce paysan, et elle n'en était que mieux disposée à l'indulgence. D'ailleurs, cet homme, qu'on envoyait auprès d'elle avec de pleins pouvoirs injurieux, n'avait pas tenté même d'en faire usage sous la garantie de l'impunité et d'une récompense capable de séduire de plus riches que lui; loin de là, il s'était prononcé énergiquement à l'égard des auteurs d'une indigne trame qu'il refusait de seconder, et il avait offert de défendre ce qu'il aurait pu at-

taquer. La marquise, éclairée par un examen réfléchi de sa situation, reconnut qu'elle devait de la gratitude à un paysan qui s'était conduit vis-à-vis d'elle avec plus de noblesse que n'auraient fait la plupart des gentilshommes dans une semblable bonne fortune; elle résolut d'abord de ne pas lui montrer la moindre crainte durant la nuit périlleuse qu'ils étaient destinés à passer en compagnie, et elle fit vœu ensuite de lui donner, fût-elle obligée de vendre ses diamans pour avoir l'argent nécessaire, le double de la somme à laquelle le marquis avait taxé son propre déshonneur. C'était à la fois prudence et reconnaissance, car elle ne se dissimula pas que son mari l'avait mise cruellement à la merci de cet homme, qui pouvait d'un instant à l'autre cesser d'être généreux.

— Eh bien, monsieur! lui dit-elle avec enjouement, en cherchant à modifier l'impression que la scène précédente avait faite sur l'esprit sans doute neuf et grossier de l'Auvergnat qu'elle jugeait néanmoins supérieur

à son origine, par l'éducation comme par les sentimens, que pensez-vous de votre aventure ?

— Je pense, madame, que j'aurais été heureux de me faire connaître de vous sous de plus honorables auspices, répondit le paysan ému du changement subit qui se manifestait à son égard dans la physionomie et dans l'accent de la marquise; mais vous avez la charité d'oublier qu'on m'avait choisi pour vous outrager...

— Pas du tout, mon cher monsieur, répliqua-t-elle en affectant de rire. On nous a mystifiés l'un par l'autre, et je m'en veux de n'avoir pas été plus perspicace.

— Je ne vous comprends pas, madame, reprit le jeune homme que ne gagna pas le rire forcé de la marquise, et qui décontenança par son air froid la feinte de cette dernière.

— Rien n'est plus intelligible, cependant :

j'attendais mon mari qui revient d'un long voyage ; et, pour lui faire une surprise agréable, précédée de quelques appréhensions propres à piquer sa curiosité et à éprouver son courage, j'avais ordonné à deux valets de l'enlever sur la route, aux portes de Paris, et de l'amener, les yeux bandés, dans ma chambre.

— Vraiment ? dit tranquillement l'étranger qui n'était pas dupe d'une si tardive et si maladroite explication d'un événement qu'il avait commenté sans beaucoup d'efforts d'intelligence.

— Oui, monsieur, continua-t-elle en évitant de rencontrer le regard fin et narquois du paysan qui avait la politesse d'écouter un mensonge que ne colorait aucune vraisemblance. Demain, lorsqu'on vous délivrera de prison, je vous ferai venir les deux imbéciles qui vous ont pris pour mon mari, et il faudra qu'on vous demande pardon...

— Je les en dispense, madame, car les

pauvres gens sont aveugles, s'ils n'ont pas vu que M. votre mari portait une veste de bure, des guêtres de cuir, un gilet rouge....

— Oh ! le soir, on peut se tromper avec les meilleurs yeux du monde..... Vous n'aviez pas une veste de bure, un gilet rouge, des guêtres de cuir !

— Je les avais, madame, à telles enseignes qu'on me les rendra pour que je puisse exercer mon métier de tourneur en bois.

— Vous êtes tourneur en bois ?... Je commence à ne plus vous croire, monsieur ; un ouvrier n'aurait pas votre ton ni vos manières.

— Il y a des exceptions partout, madame : voilà pourquoi le mari d'une dame qui loge dans des appartemens dorés, tendus en soie et en velours, voyage à pied, un bâton ferré à la main, sur les grandes routes, par le vent et la neige !

— Je n'ai pas dit que mon mari voyageait de cette manière, reprit-elle dépitée de ne pou-

voir en imposer à son interlocuteur. Au reste, monsieur, je ne peux que me féliciter du hasard qui a fait tomber ce quiproquo sur vous, plutôt que sur tout autre ; car je me serais trouvée dans une situation fort embarrassante, fort dangereuse même... Il est vrai que j'ai prévenu mes domestiques d'entrer chez moi dès que je crierais...

— M. votre mari, madame, ne vous pardonnera pas d'avoir eu recours à de semblables précautions, repartit le paysan blessé de ce qu'on lui supposât assez de crédulité et de simplicité pour ne pas faire justice de ces contradictions choquantes. Si j'avais l'honneur d'être votre mari, je chasserais le coquin qui s'aviserait d'entrer ; mais je me flatte que personne n'entrera, puisque je ne vous offrirai aucun prétexte de crier : ce qui peut témoigner mon respect et mon admiration.

— Et vous prétendez n'être qu'un tourneur en bois ! s'écria la marquise émerveillée de l'élocution polie et facile de ce paysan qui la

raillait avec tant d'urbanité et de galanterie. C'est vous, monsieur, qui cherchez à m'abuser; j'en reviens à ma première opinion, et je vous baptise homme de cour.

— Madame, si vous le permettez, laissons là l'homme de cour et M. votre mari qui voyage, ce sont deux fictions que je ne saurais admettre, quelle que soit mon envie de vous plaire. Je vous ai déclaré que j'étais un pauvre Auvergnat; je viens à Paris pour y faire fortune, et j'espère bien que votre rencontre me portera bonheur.

— Que voulez-vous dire par-là ? reprit madame de Chatillard effarouchée des prétentions que semblait annoncer cette espérance.

— On tire de certains présages une conclusion bonne ou mauvaise, répondit le jeune homme qui s'empressa de la rassurer par des formes encore plus respectueuses et par une voix moins haute. Chacun se fait de l'avenir une image plus ou moins flatteuse, d'après

des indices qui n'ont pas toujours en apparence beaucoup de rapport avec la destinée. Ainsi, madame, le hasard m'a procuré l'honneur d'être reçu par une dame dont la condition sociale est si supérieure à la mienne que je pouvais à peine, dans les circonstances ordinaires, obtenir d'elle un coup d'œil ou un mot. Cette dame me parle avec bonté et me permet de la contempler pendant toute une nuit...

— Je ne vous ai rien permis, monsieur, interrompit la marquise à qui répugnait une conversation presque galante, avec un interlocuteur de cette classe.

— Vous me permettez de vous adresser la parole, madame, et vous daignez me répondre : c'est plus que je ne mérite sans doute, et je vous remercie de cette insigne faveur.

— Oh ! vous ne me devez aucun remercîment, monsieur : je vous parle, je vous ré-

ponds, il est vrai, mais je ne saurais moins faire après le quiproquo...

— C'est par respect pour vous, madame, que je n'admets pas la possibilité d'un quiproquo qui mettrait si peu de différence entre votre mari et un paysan tel que moi.

— Je n'admets pas non plus que vous soyez un paysan, comme vous le soutenez avec un bon goût d'expressions qui me prouve que vous êtes...

— En ce moment, madame, je voudrais être votre égal! reprit chaleureusement le jeune homme qui fit un pas en avant et un geste vers madame de Chatillard, que cette démonstration intimida au point qu'elle se retira insensiblement à l'autre bord du lit. Il me semble que mes idées sont à la hauteur des vôtres, que mon cœur a toute la noblesse qui manque à ma naissance, que mes sentimens trouveraient de l'écho hors de la sphère où le sort m'a placé! Oui, je sens pour la première fois de ma vie que je ne suis pas un paysan!

— Vous avouez donc votre supercherie! s'écria la marquise qui revint facilement à ses suppositions d'une ruse de grand seigneur. Au nom du Ciel, monsieur, n'abusez pas d'une situation...

— Moi, madame! répliqua-t-il avec une inflexion pleine de fierté. Ne vous ai-je pas témoigné tout à l'heure que je serais heureux de l'estime d'une personne à qui je ne puis demander davantage? Je vous ai avoué mon véritable état, qui est celui d'un ouvrier assez habile et capable peut-être de devoir un jour à son travail une honnête aisance...

— Vous savez, monsieur, dit madame de Chatillard convaincue par l'air de véracité de l'Auvergnat, vous savez que je me charge des frais de votre établissement...

— Madame! répondit le jeune homme qui rougit d'une promesse d'argent que sa conduite délicate ne lui paraissait pas devoir provoquer, je suis bien pauvre, et j'ai une mère infirme; mais...

— C'est une dette pour moi, monsieur, répliqua la marquise qui ne comprit pas la pudeur de ce refus; c'est un faible gage de ma reconnaissance. On vous a promis mille louis : vous les auriez pu gagner en me déshonorant et en m'ôtant la vie, car je serais morte auparavant! Ces mille louis vous appartiennent, et je vous les rendrai avec mille autres que vous accepterez...

— Je n'accepte rien, s'écria d'un accent dédaigneux le jeune homme en tirant de sa poche un rouleau qu'il posa sur un meuble; vous me rappelez que j'ai là cent louis qui ne sont pas à moi...

— Ils ne sont point à moi non plus! repartit madame de Chatillard indignée de voir les arrhes de son déshonneur. Comment ne les avez-vous pas jetés à la tête de celui qui vous les offrait?

— J'avais affaire à vos domestiques, objecta l'inconnu qui se reprochait tout bas d'avoir

reçu cette somme, et j'ai pris ce qu'ils m'offraient de votre part pour vous le restituer en mains propres!...

— Monsieur!... murmura la marquise qui vit bien qu'elle avait offensé la susceptibilité de cet étrange paysan, et qu'elle n'aurait pas l'avantage en soutenant par de nouveaux mensonges l'invraisemblable quiproquo inventé pour sauver l'odieux et le ridicule du dessein de son mari. En vérité, je suis encore tentée de croire que je rêve!

— Et moi, madame, est-ce que je ne rêve pas? reprit le jeune étranger avec une touchante mélancolie. Maintenant je suis en communication directe de pensée avec une femme qui réunit à la distinction du rang celle de l'esprit et de la figure; je vous vois et vous admire, madame; je vous écoute comme on écoute dans un songe une harmonie céleste... Et demain, de cet enivrement qui remplit mon âme, il ne me restera qu'un souvenir, souvenir profond et indélébile; mais, en me retrou-

vais avec mes habits de bure dans quelque atelier de tourneur, je croirai avoir rêvé!

— Plus je vous entends, monsieur, moins je puis croire à la qualité obscure que vous vous attribuez, dit madame de Chatillard qui se laissait aller à la douceur de cette pure et charmante diction. Un paysan n'est qu'un paysan, et vous n'avez pas même l'accent de l'Auvergne, où vous prétendez être né. Expliquez-moi, je vous prie, ce que je ne m'explique pas à cet égard.

— Vous désirez connaître mon histoire, madame? répondit tristement le jeune homme: c'est une manière d'employer le temps que nous avons à passer ensemble; car vous ne vous intéressez pas...

— Au contraire, monsieur, repartit madame de Chatillard qui ne se faisait plus violence pour montrer de la confiance et de l'intérêt à une personne si digne d'en inspirer, je suis extrêmement curieuse d'apprendre par

quelles circonstances singulières un simple paysan d'Auvergne, un tourneur en bois, a pu acquérir tout ce que donnent une éducation soignée et l'usage du monde...

— L'usage du monde! reprit-il en souriant: la population de mes montagnes n'est pas le monde que j'ai le plus fréquenté en effet; mais j'ai vécu beaucoup avec moi-même...

— Veuillez attendre un peu pour commencer votre récit, interrompit de l'air le plus naturel madame de Chatillard qui s'élança dans la ruelle en faisant tomber derrière elle les rideaux de son lit. Je m'ennuie d'être couchée sans dormir, et, puisque nous ne dormirons guère, j'aime mieux m'approcher de la cheminée. Ayez la complaisance de rallumer le feu!

— Pardonnez-moi, madame, si je demeure pendant que vous vous habillez; mais je ne saurais où me réfugier. Soyez tranquille; je ne regarderai pas de votre côté.

—Vous regarderiez avec des yeux de lynx, vous ne verriez que l'étoffe de mes rideaux, laquelle n'est pas à mépriser, répondit gaiement la marquise qui se hâtait de passer une robe, sans oublier toutefois d'attacher les agrafes et de nouer les cordons. Je ne suis pas longue à ma toilette; il est vrai que je ne vais point au bal. Vous ne dormez pas ?

— Madame! répliqua vivement l'Auvergnat qui soufflait le feu et qui se retourna du côté du lit à cette épigrammatique interpellation. Dormir! Voilà mon sommeil perdu pour longtemps!

—Quant à moi, je suis plus éveillée que je ne l'aurais été demain sans votre visite, dit la marquise en sortant de la ruelle dans un costume assez complet et assez décent, pour qu'elle ne craignît pas d'exalter l'imagination de son compagnon de nuit, et pour qu'elle fût, en tout cas, plus capable de résister à une tentative de violence. Contez-moi à présent votre histoire.

— Volontiers, madame, répondit le jeune homme qui ne se lassait pas de la considérer avec admiration et qui était plein du bonheur de la voir ainsi face à face en dépit de la distance qui les séparait.

— Eh bien! qu'avez-vous donc à me regarder de la sorte? dit-elle embarrassée de cette inévitable contemplation. N'ayez pas égard à ma toilette, s'il vous plaît! elle est telle que le hasard l'a faite, et je ne m'en suis pas souciée le moins du monde. Je ne me montrerais à personne en cet équipage... Voyons, vous m'avez promis votre histoire.

— La peste soit de l'homme! murmura une voix gazouillante qui partait de la pièce voisine; pense-t-il qu'on l'a mis ici pour conter des histoires?

— Qui a parlé? s'écria la marquise qui n'avait entendu que le murmure de la voix et qui songea avec indignation qu'on était aux écoutes. N'êtes-vous pas seul, monsieur?

— On a parlé dans la rue! reprit le conteur d'histoires, trop absorbé par le plaisir de la vue pour prêter l'oreille à ce qui pouvait interrompre un si délicieux tête-à-tête.

— Dans la rue! dit-elle en courant à la fenêtre afin de se rapprocher de la voix qu'elle n'avait pas reconnue pour celle de M. de Chamoran. Ce ne serait que mon cousin, qui.....

— Votre cousin, votre cousin, madame! répéta le jeune homme qui cherchait un sens à l'empressement et au trouble de la marquise qu'il eût souhaitée plus indifférente pour ce cousin.

— Oh! si c'était lui, je ne m'y serais pas trompée! répéta-t-elle en revenant s'asseoir et en dirigeant ses regards vers la porte qui restait fermée. Vous n'entendez plus rien?

— Non, madame, dit le paysan qui avait conclu avec amertume que ce cousin, dont la voix eût été reconnue entre mille, n'était

pas le plus mal partagé dans les affections de la marquise.

— On n'a pas parlé sans doute, reprit-elle; il est tard et l'on dort.... Minuit! comme le temps s'écoule lentement! Je croyais voir poindre le jour....

— Minuit! repartit le paysan; comme le temps passe! Je donnerais la moitié des années que j'ai à vivre pour faire reculer de trois heures l'aiguille de cette pendule!

— A quoi bon? Votre histoire, j'imagine, ne durera pas jusqu'à demain; au reste, j'en serais réjouie, car j'aime qu'on me conte..... Commencez donc, monsieur, et ne vous pressez pas.

— Ne vous attendez pas à des aventures extraordinaires, madame, dit-il en soupirant; c'est une vie tout uniforme que la mienne: vous n'y trouverez pas d'autres événemens que ceux de ma naissance, de mon éducation, de la mort de mon père et de mon départ

d'Auvergne. Mes vingt et un ans n'ont été que le prélude de mon existence, et voici seulement que je commence à vivre, puisque je vous ai rencontrée... Je me nomme Antoine; ce nom vulgaire ne vous annonce pas une origine dont je puisse tirer vanité; mais j'ai pourtant quelques gouttes de sang noble dans les veines, puisque mon père est le baron de la Vannissière. Vous comprenez pourquoi je n'ai pas hérité de son nom! Le château de la Vannissière, situé dans la partie la plus sauvage des monts d'Or, appartenait à un brave et digne gentilhomme qui s'y était retiré avec sa femme et son fils en bas âge, parce que ses revenus ne lui permettaient pas de tenir à la cour le rang qui convenait à sa vieille noblesse d'épée; il avait dû renoncer également à suivre, comme ses ancêtres, la carrière des armes, où il eût achevé de se ruiner sans honneur, pour fournir au luxe des équipages dans lesquels on fait consister aujourd'hui le mérite d'un officier. Le patrimoine du baron se com-

posait de terres qu'il affermait à des propriétaires de troupeaux, la plupart pauvres et hors d'état de payer leur fermage si l'année était mauvaise. Le mari de ma mère se trouva dans ce cas; l'épizootie ayant fait périr presque tous les moutons qu'il possédait, il ne put ni remplacer le bétail qu'il avait perdu, ni acquitter le loyer des pâturages qu'il ne pouvait utiliser; il conçut de cette fâcheuse situation un chagrin tel qu'il se jeta dans le lac, quoique le baron de la Vannissière l'eût traité avec beaucoup d'égards. Ma mère resta donc veuve, sans aucune ressource, puisque les dettes de son mari devaient engloutir le peu qu'il lui laissait. Ma mère était jeune et belle; elle n'avait été mariée que pendant deux ans. Le baron vint la consoler et lui offrir des secours qu'elle fut forcée d'accepter. La reconnaissance eut pour ma malheureuse mère des résultats qui ne furent pas funestes pour elle seule! Quand je vins au monde, le baron de la Vannissière n'était pas maître de me recevoir comme son

enfant, puisqu'il avait une femme et un fils légitimes ; il se contenta de fournir à ma mère les moyens de m'élever : il lui donna la cabane qu'elle habitait, avec un morceau de terre labourable et quelques vaches. C'était là tout ce qu'il pouvait faire, en cachette de sa femme, qui était bien la plus avare, la plus méchante et la plus astucieuse du monde. Elle détestait ma mère, à cause de moi. Quoiqu'elle n'osât rien entreprendre ouvertement pour nous nuire, elle réussit pourtant à détourner de ma mère le baron qui ne s'attacha que davantage à moi, en cessant de s'intéresser à la pauvre veuve qu'il avait aimée pour sa beauté ! Mon père voulut que je fusse élevé au château, malgré sa femme, malgré ma mère qui s'efforçait de me garder auprès d'elle, et je partageai en effet l'éducation du fils du baron : cette éducation, que dirigeait lui-même M. de la Vannissière, n'était pas brillante pour un jeune homme destiné à devenir un cour-

tisan, mais elle était infiniment trop au-dessus de la condition que je devais occuper, dans le château de mon père, où je n'avais guère que le rôle d'un domestique privilégié; on m'apprit l'escrime, la danse, l'équitation, après m'avoir enseigné à lire, à écrire et à calculer. Je ne me bornai pas à ces premières notions; et, entraîné par un besoin naturel d'instruction, que je n'ai pas encore satisfait, je dévorai tous les livres qui me tombèrent dans les mains; ensuite je sus mieux choisir mes lectures et je rassemblai un petit nombre de connaissances générales que j'aurais bien voulu augmenter et approfondir; mais mon père eut peur que je prisse des goûts de savant, qui contrarieraient ses projets sur mon avenir, et il me défendit absolument de lire autre chose que le *Parfait Bouvier*. Je compris qu'il se proposait de me mettre à la tête d'une ferme, et je m'en serais plus affligé, si je n'avais pas eu en perspective la consolation

d'aider ma mère, lorsqu'elle serait incapable de travailler. J'ignorais encore que le baron fût mon père...

— Imbécile! grommela Blum qui écoutait à la porte, et qui s'impatientait de la longueur de ce récit auquel madame de Chatillard prêtait une attention soutenue. Il contera jusqu'à demain!

— Ne vous interrompez pas, dit la marquise qui attribua cette exclamation, si tranquillisante pour elle, à la mauvaise humeur de son mari; les murs de cette maison et surtout ceux de cette chambre sont si minces et si sonores, qu'on entend tout ce qui se dit et tout ce qui se fait dehors. Il y a des gens que vos discours impatientent; mais, à coup sûr, ce n'est pas moi.

— J'avais quinze ans, quand mon frère fut envoyé à l'Ecole militaire de Paris, continua Antoine; dès lors je sentis peser sur moi le fardeau de ma bâtardise; la baronne de la

Vannissière reprit dans le château une autorité que ne lui disputait plus son mari, dont l'âge avait brisé le caractère; elle se servit de mon propre père pour m'opprimer, et elle me poursuivit de toutes sortes de vexations qui contrariaient mes goûts, blessaient mon amour-propre et rabaissaient mon intelligence. Elle obtint que l'on me donnerait un état manuel; et le baron, qui s'était toujours opposé à faire de son fils un ouvrier, adopta un parti mixte, en choisissant pour moi un métier qui pourrait me distinguer des artisans. Il avait tourné assez habilement dans sa jeunesse, et il n'eut pas de répugnance à me voir devenir tourneur en bois; les ouvrages techniques qu'il me mit entre les mains furent mes seuls maîtres, et je me perfectionnai dans l'art du tour avec tant de bonheur, que je me trouvai bientôt à même de me procurer par mon travail les moyens de vivre sans être à charge à mon père. Mais la vengeance de la baronne de la Vannissière chan-

ges de tactique, et elle parvint à persuader à son mari que la fatigue du tour nuisait à ma santé, et que l'on remarquait déjà une déviation dans ma taille. Le baron, crédule et aveugle, m'enleva donc les fruits lucratifs de mon savoir-faire, en m'empêchant de me livrer à l'état qu'il m'avait imposé. Je fus condamné à une oisiveté plus pénible pour moi que les plus rudes labeurs, et relégué dans l'antichambre, où je souffris plus d'humiliations que je n'en avais encore essuyé. J'étais au désespoir et j'aurais hâté la fin d'une existence si douloureuse, si vide et si perdue, lorsque la mort de mon père me rendit à ma mère et à des sentimens d'énergie que l'habitude de l'oppression avait presque éteints en moi. Le baron de la Vannissière s'aperçut trop tard qu'il avait été injuste pour celui de ses deux fils auquel il n'aurait pas de reproche à faire en mourant : une lettre du commandant de l'Ecole militaire lui annonçait que son autre fils avait excité une révolte parmi les

élèves et s'était enfui avec la caisse de l'économe. Cette nouvelle foudroyante frappa mortellement le baron, qui fut saisi d'une hémorrhagie, en maudissant l'auteur de sa mort ; il m'avait fait appeler, en même temps que le notaire, pour prendre des dispositions relatives à sa fortune; il expira avant d'avoir signé le testament qui m'instituait héritier de la moitié de ses biens. A peine eut-il les yeux fermés, que la baronne me chassa du château. Son fils arriva peu de jours après et s'empara de la succession, sans m'accorder le moindre secours; bien plus, pour complaire à sa mère, il expropria la mienne des terres que le baron lui avait concédées, et il ne permit pas seulement à la malheureuse femme d'emporter son lit, sous prétexte que les dettes de son mari n'avaient pas été amorties, puisque nous n'en présentions pas quittance. Cette conduite barbare me fit oublier un moment les liens du sang qui existaient entre nous, et je le provoquai en duel. Je remercie le Ciel de ce

qu'il n'accepta point mon défi, en objectant avec insolence que le baron de la Vannissière n'avait rien à démêler avec un paysan. Grâce à ce refus dans lequel la lâcheté se cachait derrière l'orgueil nobiliaire, je n'ai pas aujourd'hui à gémir d'un crime. Il fallait nourrir ma mère, qui était vieille et infirme : heureusement mon métier de tourneur me promettait des bénéfices prompts et assez importans; mais les ouvrages communs, que j'exécutai d'abord à Clermont, ne demandaient pas le talent que j'avais, et ne rapportaient que des sommes modiques avec lesquelles je subvins aux premières nécessités de ma pauvre mère, qui n'avait pas voulu quitter ses montagnes ni l'église de la Vannissière où le père de son fils était enterré. Et puis, avec l'éducation que j'avais reçue ou plutôt que je m'étais donnée avec les livres, pouvais-je me faire à l'obscurité, à la monotonie et à la misère, inséparables de mon humble position

d'ouvrier dans une ville de province? J'étais tourmenté d'une ambition qui ne demandait qu'un champ plus vaste et plus ouvert pour se produire. Je ne m'accoutumais pas, je l'avoue, au contact journalier de gens grossiers qui n'avaient pas mes sensations, mes jouissances, mes chagrins et mes désirs; enfin, j'éprouvais une étrange impatience d'être à Paris...

— O le traître! le traître! bredouillait le docteur Blum en préparant une collation dans le petit salon qui attenait à la chambre et au cabinet de toilette de la marquise. Plût à Dieu qu'on lui eût coupé la langue! La nuit se passera en conversation, si l'on n'y met ordre! Mais, à force de parler, il aura soif : c'est là que je l'attends.

— Il y a près de nous un bavard insupportable qui rêve tout haut, j'imagine, dit madame de Chatillard qui entendait le bredouillement de Blum sans pouvoir en saisir le sens.

Mais j'écoute de préférence votre récit qui vous fait connaître d'une manière si honorable; ne vous inquiétez donc pas de ce que peut dire notre voisin, quel qu'il soit!

— Je résolus de venir à Paris, reprit Antoine dont les yeux s'enhardissaient malgré lui à se fixer sur la séduisante marquise. Ma mère combattit mon projet : elle tremblait de me perdre encore, après m'avoir retrouvé à la mort du baron qui m'empêchait de la voir. Mais je n'eus pas de peine à lui prouver que son intérêt autant que le mien me commandait ce voyage qui pouvait nous rendre riches; j'apportais à Paris un talent qui ne manquerait pas d'emploi en se consacrant aux travaux de luxe. Ma mère me donna sa bénédiction et m'embrassa en pleurant. Je partis à pieds, un bâton à la main, et la bourse mal garnie; car j'avais laissé à ma mère presque tout l'argent de mes économies; je fis la route par de bien mauvais chemins et par de plus mauvais temps : l'espoir d'un prompt et bril-

lant succès me faisait trouver les distances moins longues, les journées moins froides, le pain moins noir; je chantais en marchant! Ce soir, vers sept heures environ, je doublais le pas et j'avais hâte d'arriver. Paris était devant moi à un quart de lieue; mon cœur battait de joie et je respirais avec peine, tant l'approche de cette grande ville me causait d'émotion!... Et pourtant, madame, je ne prévoyais pas que je vous y rencontrerais!... Tout à coup j'aperçus deux hommes qui occupaient le milieu de la chaussée et ne paraissaient pas disposés à m'ouvrir le passage; j'allai droit à eux, les prenant pour des voleurs, et je les menaçai du bâton que je tenais : ces deux hommes...

— Vous me les avez dépeints et je les ai reconnus, interrompit madame de Chatillard qui souffrait d'être obligée de mentir pour l'honneur de son mari ou d'avouer un fait qui le déshonorait. Je compte assez sur votre délicatesse pour vous prier de ne pas revenir

sur des détails que vous ne pouvez comprendre...

— Je ne les comprendrai pas, madame, si vous me le défendez, répondit le jeune homme en évitant de la faire rougir de confusion.

— Je n'ai que dés prières à vous adresser, répliqua la marquise qui se sentait troublée par l'obsession continuelle des regards pénétrans d'Antoine. Ne me regardez pas ainsi!

— Mes yeux vont d'eux-mêmes, sans que je les conduise, madame; mais je tâcherai de me contraindre... Je vous trouvais pâle, et je craignais...

— Oh! je me sens très bien maintenant! dit-elle en dominant les faiblesses qui la faisaient chanceler et pâlir par momens. J'ai gardé le lit pendant la plus grande partie de la journée; j'étais légèrement indisposée; mais ce malaise s'est dissipé, et je me sens mieux... Vous êtes trop bon d'accorder quelque attention à cela...

— Comment, madame, s'écria-t-il avec chaleur : après ma mère, je ne vois personne au monde, excepté vous !...

— Changeons d'entretien, monsieur, dit-elle se défiant de ces protestations de dévouement qui pouvaient entraîner des confidences plus expansives et plus intimes. Ne fait-il pas jour ?

— Il n'y a pas une heure que minuit a sonné, madame, et la nuit est longue dans cette saison, longue pour vous, murmura Antoine dont la voix s'entrecoupait de soupirs...

— Nous avons encore cinq ou six heures de nuit ! reprit lentement la marquise qui s'épouvantait des conséquences incalculables d'un pareil tête-à-tête.

— Vous ne pouvez, madame, veiller toute une nuit, d'autant plus que vous étiez malade ! dit Antoine avec un air de sollicitude où n'entrait aucune arrière-pensée. Si vous vouliez

vous remettre au lit et dormir, je me retirerais là-bas, à l'extrémité de la chambre, derrière les rideaux de la fenêtre, et j'attendrais votre réveil?

— Non, non, je ne dormirai pas, répliqua la marquise effrayée de cette proposition qui ne lui semblait pas naturelle. Dormir! eh! le pourrais-je! Parlons, parlons beaucoup....

— Volontiers, madame; vous savez que je suis tout entier à vos ordres. Parlons donc; de quoi parlerons-nous? de vous, madame? Ne me conterez-vous pas aussi votre histoire?

— Oh! voilà qui est trop fort! s'écria Blum qui frappait du pied et grondait de colère. Ils finiront par prendre des cartes et jouer au trente et un!

— Quand vous tairez-vous, vous qui parlez sans qu'on vous interroge? cria d'un accent irrité Antoine qui se leva pour aller du côté

de la voix : je le ferais bien taire, si je le tenais !

— Je commence à croire qu'il y a de l'écho dans cette chambre, dit madame de Chatillard qui devinait la perplexité du marquis et le désappointement de Blum.

— Et hors de cette chambre, reprit Antoine qui écoutait le cliquetis de la porcelaine et de l'argenterie. On jurerait qu'on apprête un festin de noces.

— Ah! vraiment! dit la marquise qui se souvint qu'elle avait jeuné depuis là veille et qu'èlle éprouvait des spasmes d'inanition. Ne prenez pas garde à ce qui se passe à côté.

— De grand cœur ; mais je veux qu'on ne s'occupe pas davantage de ce que nous faisons ici, répondit-il en cherchant à voir quelque chose par le trou de la serrure.

— Qui donc s'en occupe? D'ailleurs, nous ne faisons, nous ne disons rien que tout le

monde ne puisse voir et entendre.... Venez vous rasseoir, monsieur Antoine.

— Je vous ai demandé, madame, un témoignage de confiance que vous ne me refuserez pas, reprit le jeune homme qui rapprocha son siége de celui de la marquise.

— Il m'est impossible de vous satisfaire, monsieur, interrompit vivement madame de Chatillard qui détournait la tête pour échapper aux regards enflammés de son interlocuteur. Vous ne devez pas savoir qui je suis, et vous ne me reverrez jamais... On a exigé de vous un serment que vous ne violerez pas!

— Je ne vous reverrai jamais! répéta-t-il avec angoisse. Jamais! et c'est vous qui prononcez mon arrêt de mort! jamais! Pourquoi vous ai-je connue?

— Mon nom, ma position sociale, ma vie privée sont des secrets inutiles pour vous, répliqua la marquise en réprimant cette exaltation passionnée par une dignité froide et so-

lennelle. Vous ne pourrez pas me revoir, et je vous estime assez pour être assurée que vous ne chercherez pas même à me reconnaître.

— Quoi! madame, vous voulez que je vous oublie! repartit Antoine que l'idée d'une séparation éternelle avait mis hors de lui. Vous voulez que je renonce au bonheur, à la vie! car ce serait mourir que de vous perdre! Je n'ai fait aucun serment, je n'en pourrais tenir aucun!... Vous avoir vue, madame, c'est souhaiter vous voir sans cesse!

— Antoine, je vous ai cru homme d'honneur! dit faiblement la marquise que cette discussion animée sur un sujet aussi délicat acheva d'épuiser, en sorte que ses yeux se voilaient, que tous ses membres tremblaient et que sa tête se penchait sur l'épaule d'Antoine qui tressaillait d'amour en contemplant cette gracieuse figure si près de la sienne.

— Bravo! à merveille! nous y voilà! se disait Blum en examinant si le souper qu'il

avait préparé ne laissait rien à désirer. Un coup de ce vin élixir fera le reste!

— Dites-moi seulement votre nom de baptême! demanda tendrement le jeune homme qui ne s'apercevait pas de la défaillance de cette belle inconnue. Il me faut un nom que j'aie toujours à la bouche et à la pensée! Cachez-moi le nom de votre mari, de cet infâme... Mais votre nom de baptême ne vous trahira pas, madame; il ne sortira plus de mon cœur!

— Christine! soupira-t-elle, sans remuer les lèvres, en s'évanouissant dans les bras d'Antoine qui poussa un cri d'effroi.

— Christine! Christine! appela-t-il avec une douloureuse anxiété qui s'augmentait à mesure que se prolongeaient le silence et l'immobilité de la marquise. Ah! grand Dieu! qu'avez-vous, madame? Ce n'est qu'une pamoison! disait-il en la portant tout évanouie sur un sopha: elle va reprendre ses sens! Madame, répondez-moi! faites un signe seu-

lement, si vous m'entendez!... Elle n'entend pas! elle est entièrement privée de connaissance!... Du secours! cria-t-il en allant heurter à la porte que Blum venait d'entr'ouvrir avant de sortir du salon où était servi un souper composé de viandes froides, de confitures et de vins choisis. Du secours pour madame! des sels! Y a-t-il quelqu'un ici? dit-il en s'étonnant de trouver ouverte la porte à laquelle il frappait.

Il hésita une minute sur le seuil, car il se demandait tout bas s'il n'allait pas détruire à l'instant le songe délicieux dont il jouissait dans la compagnie de cette charmante femme; mais il sacrifia son intérêt particulier à celui de la personne qu'il aimait déjà plus que lui-même, et il n'eut pas le courage de lui refuser les secours nécessaires à son état, fût-ce aux dépens de ce tête-à-tête, le premier et le dernier qu'il obtiendrait... Au lieu de refermer cette porte qui lui présageait la fin des plus délicieux momens de sa vie, il s'élança dans

le salon du souper, en croyant bien qu'il y trouverait l'un ou l'autre des deux hommes qui l'avaient amené ; il se fût réjoui de ne pas les rencontrer, s'il avait tourné les yeux du côté de la marquise qui commençait à revenir à elle, et qui, effrayée de se voir étendue sur le sopha, se hâtait de se remettre dans une posture plus décente et moins périlleuse. Antoine, inspiré toujours par de généreux sentimens d'affection et de pitié, n'avait pas d'autre pensée que de procurer à Christine les soins que son évanouissement paraissait exiger ; il courut aux deux portes qui communiquaient du petit salon avec le reste de l'appartement ; il les poussa, il les fit retentir de coups ; il appela, il cria : aucun bruit extérieur ne lui annonçait qu'on pût l'entendre, et ces deux portes avaient été scrupuleusement fermées, et de manière à faire supposer qu'on ne voulait pas qu'elles fussent ouvertes avant une certaine heure. Le jeune homme éprouva une secrète joie dès qu'il eut fait cette obser-

vation toute favorable à ses désirs ; et, quoiqu'il redoublât de coups et de cris, avec la conviction de leur inutilité, il s'interrogeait tout bas pour se rendre compte de la nature des émotions qui avaient dû causer l'accident de la jeune femme; il n'en augurait pas qu'elle avait eu peur de lui.

— On ne vient pas ! on ne viendra pas ! dit-il en retournant dans la chambre à coucher où il fut agréablement surpris de trouver Christine assise, le front appuyé sur sa main.

— On ne viendra pas ! répéta-t-elle d'une voix profonde, en levant au ciel ses yeux brillans de larmes qui sillonnaient ses joues blêmes.

— Je vous jure que j'ai tout fait pour qu'on vînt, madame, répliqua Antoine qui s'attristait de la voir pleurer ainsi ; j'ai heurté à toutes les portes, j'ai crié, j'ai supplié, mais il faut que la maison soit déserte pour qu'on ne m'ait pas répondu une seule fois... Dieu merci !

vous êtes à peu près remise de cette crise soudaine qui m'avait épouvanté...

— Oh! ce n'est rien, dit-elle en s'efforçant de paraître gaie; n'y pensons plus... Je suis sujette à ces défaillances lorsque je garde une diète trop sévère; or, le médecin m'a fait jeûner depuis hier, sous prétexte de me guérir, bien que je ne fusse pas malade; et, s'il était ici présent, je m'évanouirais encore devant lui pour critiquer sa médecine.

— Le médecin est moins coupable que vous ne pensez, madame, puisqu'il a fait servir dans ce salon un souper qui vous attend...

— Cette porte est donc ouverte maintenant? s'écria la marquise qui rassembla ses forces pour passer dans la pièce voisine, où l'attirait bien moins le souper que l'espérance de se soustraire à un tête-à-tête qu'elle redoutait davantage en y prenant plaisir. Mais les autres portes sont bien fermées! dit-elle amèrement après les avoir secouées l'une et l'autre.

— La vue de ce souper n'aiguise-t-elle pas votre appétit, madame? Asseyez-vous, et permettez-moi de vous servir à table.

— Il y a deux couverts! se dit à elle-même madame de Chatillard que cette particularité conduisit à des réflexions pénibles et humiliantes, qui lui firent mieux apprécier les procédés si délicats et si respectueux d'Antoine. Vous voyez, ajouta-t-elle tout haut, j'avais invité à ce petit souper un ami, un parent, qui s'est excusé ce soir de ne pas s'y rendre.

— Un ami, un parent! repartit Antoine en rougissant, sans doute le cousin dont vous m'avez déjà parlé et qui ne vous est pas le plus indifférent de votre famille.

— Justement; et vous concevez combien j'avais à cœur de le voir, quand vous saurez qu'il était encore ce matin à la Bastille et que je l'en ai fait sortir!

— Je conçois que vous lui êtes fort attachée

et qu'il serait ingrat de n'avoir pas une reconnaissance extrême... Mais vous ne mangez pas, madame!

— Je crois que je n'avais pas faim, dit-elle en déposant sa fourchette sur l'assiette qu'Antoine avait chargée de viandes adroitement découpées : ma gorge se resserre, et je ne puis avaler, reprit-elle oppressée par les fâcheux présages qui s'éveillaient dans son esprit au sujet de M. de Chamoran. Je suis pourtant d'une faiblesse excessive produite sans doute par le besoin de nourriture.

— Buvez d'abord, dit Antoine en lui remplissant un verre de vin de Bordeaux qu'il lui présenta et qu'elle vida machinalement; ce vin vous fortifiera du moins.

— En effet, je me sens mieux, réponditelle en portant à sa bouche quelques morceaux de poulet. Je vais m'efforcer de manger un peu pour me soutenir.

Elle fut troublée dans l'exécution de ce projet, qu'Antoine, la serviette sur le bras, s'apprêtait à seconder avec tout l'empressement et toute la dextérité d'un valet de grande maison : elle laissa tomber sa fourchette, et se leva pour s'enfuir, lorsqu'elle entendit, dans son cabinet de toilette attenant à la pièce où elle était, le fracas des meubles qu'on renversait sur le parquet, et des éclats d'un gros rire qui fut le prélude d'une chanson bachique et graveleuse. Elle ne pouvait méconnaître l'auteur de ce vacarme, qui accompagna son chant en battant la mesure contre la porte, et elle se souvint que l'abbé Pélerin lui avait fait visite la veille, au sortir d'un souper où il s'était gorgé de vin pendant une nuit entière. Elle ne s'expliqua pas de quelle manière cet abbé de table s'était caché dans le cabinet où elle l'avait laissé à moitié endormi, et elle en conclut seulement qu'il y était resté pour favoriser quelque complot de Langlade. La

présence d'Antoine, qui ne pouvait être leur complice, la rassura pourtant. Quant à lui, ignorant l'origine de ce bruit, qui n'annonçait pas d'intentions hostiles de la part du chanteur, il se mit toutefois sur la défensive, son couteau d'écuyer tranchant au poing.

— Hé! on soupe ici! cria l'abbé Pélerin en ébranlant la porte qui ployait sous son genou vigoureux. Je suis là, messieurs, et j'ai une soif de Tantale. Holà! n'avez-vous pas conscience de souper sans moi? Cordieu! je ne rêve pas cependant! il y a des viandes qui flairent comme baume! A-t-on mis mon couvert?

Quand les Dieux sont attablés dans l'Olympe,
On mange mal si Bacchus est absent;
Dès qu'il paraît, l'Amour rougit et grimpe
Sur les genoux de ce maître puissant,
Minerve fuit, Vénus ôte sa guimpe!

— Madame, ce n'est point là le convive que

vous attendiez ? demanda Antoine stupéfait de cet épisode comique.

— Moi, monsieur, je n'attends personne ! reprit madame de Chatillard qui voulut se ménager un protecteur contre les entreprises de Langlade.

— Permettez-moi alors, madame, de faire taire cet homme ivre qui vous importune ! s'écria le jeune homme en élevant la voix.

— Diable ! êtes-vous des Turcs, que vous vous avisiez de boire et de manger sans m'avertir ? disait l'abbé s'obstinant à pénétrer dans la salle du souper. J'ai cependant entendu mon adorable marquise parler avec son athée de cousin ! Peste ! sommes-nous à la Bastille ? N'importe, puisqu'on y soupe ! Ah ! quelle faim dévorante ! je mangerais volontiers la cuisine de Satan ! Langlade ! à moi, Langlade !

— Ne faites pas de bruit, ne répondez pas, je vous prie ! dit madame de Chatillard qui

empêcha son défenseur de chercher un adversaire auquel la porte ne tarderait pas de céder.

— Langlade! je me souviendrai de ce nom! murmura Antoine qui eût exposé volontiers sa vie pour sonder un mystère où il entrevoyait un rival préféré.

— Eh quoi! c'est vous, monsieur l'abbé, qui réveillez ainsi les gens? cria d'un accent courroucé le docteur Blum qui venait d'entrer d'un autre côté dans le cabinet de toilette.

— Ecoutez, madame! dit Antoine à la marquise qui reconnaissait la voix du callipédiste; voici l'homme que j'ai rencontré sur la grande route et qui m'a introduit auprès de vous.

— Et l'autre qui vous a promis les mille louis? repartit la marquise désireuse de justifier à ses propres yeux son mari, qu'elle séparait de l'audacieuse machination de Blum.

— Ce n'est pas lui qui parle là-dedans, et je serais tenté de croire qu'il n'avait pas un intérêt personnel dans l'affaire, puisqu'il m'a quitté en descendant de voiture.

— Comment ! vous dormiez ! disait Blum à l'abbé Pélerin, qui lui avait raconté par quelles circonstances il s'était endormi dans le cabinet de toilette de la marquise : vous étiez donc caché dans un trou de souris, car c'est moi-même qui ai fermé la porte, et, si je vous avais vu, je vous aurais charitablement éveillé.

— Vous voyez donc bien qu'il faut absolument que je soupe, reprit l'abbé persuadé de la force de son raisonnement. J'ai dormi un tour de cadran et je meurs d'inanition.

— Monsieur l'abbé, je vous prie instamment de sortir interrompit Blum, qui le poussait hors du cabinet de toilette ; M. le marquis dort, nous dormons tous.

— Peste ! les personnes qui soupent ne dorment pas, ce me semble ! Madame la mar-

quise, sauvez-moi la vie en m'admettant au bout de votre table.

—Ah ! c'est passer les bornes, monsieur l'abbé, s'écria Blum furieux de cette ténacité de gourmandise ; ne pourra-t-on souper sans que vous soyez de la partie ?

—Oui, soupez, ventres sans oreilles ! grommela le parasite affamée ; mais prenez garde aux mauvaises digestions, comme il est écrit dans un poëte :

> La faim n'engendre que la haine ;
> On est ami dès que la panse est pleine.

En lançant cette malédiction gastronomique contre les soupeurs, l'abbé Pélerin abandonna le cabinet de toilette, non sans aspirer les exhalaisons des mets qu'il dégustait par l'odorat ; et les portes qui se refermaient derrière lui annoncèrent que le docteur Blum était inflexible aux prières comme aux menaces. Celles-ci avaient produit plus d'effet sur ma-

dame de Chatillard, qui voyait toujours Langlade sous le petit collet de l'abbé Pélerin; elle tremblait en écoutant s'éloigner ce redoutable ennemi, et elle regrettait de ne l'avoir pas admis à cette table servie pour dix personnes, quoiqu'on n'y eût préparé que deux couverts; elle ne songeait plus à se rasseoir et à continuer un repas qui avait été si désagréablement troublé. Son appétit néanmoins s'était assez bien trouvé de cet intermède : grâce au vin qu'elle avait bu, son estomac commençait à se remettre; une douce chaleur circulait déjà dans son sang refroidi par la privation de tout aliment depuis trente heures. Elle sentit, à la vue des gelées et des sucreries qui se disputaient son choix, qu'elle avait à sa disposition un moyen tout naturel d'employer le temps, en évitant les piéges de la conversation et en tenant à distance, dans les limites d'une réserve respectueuse, le serviteur qui lui présenterait une assiette ou qui lui verserait à boire. Ce dernier portait dans

son visage l'expression d'une tristesse douloureuse; il regardait fixement madame de Chatillard comme pour découvrir en elle le mot d'une énigme qu'il craignait d'avoir dévinée; de grosses larmes roulaient au bord de ses paupières.

— Allons, mon page, donnez-moi à boire! lui dit-elle avec grâce quand elle fut rassise à sa place en tendant son verre dans lequel il oublia de mêler de l'eau avec le vin.

— Madame la marquise, vous n'êtes plus Christine! répondit-il en sanglotant, la figure couverte de ses mains brûlantes.

— Je voudrais être Christine et pas autre chose! reprit-elle en baissant les yeux vers son assiette; je ne rougirais pas du moins de mon étrange position... Monsieur Antoine, ajouta-t-elle d'un ton qu'elle ne pouvait rendre imposant ni sévère, vous vous acquittez mal des fonctions que vous avez choisies vous-même. Un valet se tait devant ses maîtres.

— Je me tairai, madame la marquise, répliqua-t-il humblement; mais, lorsqu'on a l'âme faite de certaine sorte, on se plie avec peine à la condition de valet.

Madame de Chatillard ne répondit rien. Elle eût demandé pardon à Antoine de l'avoir blessé; elle soupira en affectant de n'être occupée que de ce qu'elle mangeait et buvait; elle n'y faisait aucune attention au contraire, et elle prenait distraitement son verre qu'Antoine remplissait de vin pur, sans s'apercevoir que le verre lui revenait vide à tout moment. Il ne la quittait plus des yeux, et la fixité de son regard de feu exerçait sur la marquise une fascination indicible. La marquise, habituée à ne boire que de l'eau dans ses repas, n'avait pas tardé à subir une terrible métamorphose sous l'influence du vin sophistiqué qu'elle absorbait machinalement; elle perdit tout-à-fait la conscience d'elle-même, et elle fut emportée dans un affreux débordement d'idées : sa cervelle bouillonnait,

son sang était embrasé, son cœur avait d'étranges mouvemens; une sueur ardente ruisselait le long de ses joues empourprées; sa voix devenait un râle.

— Antoine, lui dit-elle en l'autorisant du geste à s'asseoir à la table, je vous permets de boire à ma santé!

X

LE LIT DE MORT.

Le marquis de Chatillard ne dormit pas durant cette nuit; il était consumé d'une fièvre dévorante. A chaque instant il croyait, à l'oppression de sa poitrine, que ses poumons engorgés de sang ne fonctionnaient plus. Un effroyable point de côté ajoutait à cette angoisse qu'on éprouve à se sentir près

d'étouffer. Sa tête, où venaient retentir les sensations du mal qui faisait de rapides et irrémédiables progrès, s'embarrassait par intervalles ; et, dans ces courts momens de délire, il poussait des cris inarticulés que lui arrachait moins la douleur physique qu'une vive souffrance morale. Cependant il n'avait qu'une seule pensée, celle qui avait été la compagne assidue des dernières années de sa vie, la venue du messie des Chatillard, non seulement pour perpétuer son nom, mais encore pour annuler le honteux codicille de son père.

Depuis que l'aggravation de son état avait forcé le marquis de chercher le calme et la chaleur du lit, le docteur Blum, qui était seul chargé de l'exécution du plan qu'il avait conçu, ne s'était pas une seule fois occupé du malade : celui-ci, dont les remords se réveillaient à l'évocation de certaines images peu agréables pour un mari, aurait été vingt fois sur le point de renoncer à son projet, si

les choses n'eussent pas été si avancées. Il écoutait d'une oreille inquiète toutes les rumeurs qui semblaient s'élever dans le fond de l'appartement. Il s'étonnait, il s'affligeait, il se dépitait de ne pas voir Blum, auquel il avait laissé des pouvoirs discrétionnaires; mais il n'osait l'appeler, ni sonner, ni frapper au mur, de peur de troubler les mystères de la callipédie, quoiqu'il eût besoin des prompts secours de l'art pour échapper aux conséquences d'une pleurésie abandonnée à la nature. Il attendit ainsi jusqu'à cinq heures du matin, sans nouvelles de ce qui s'était passé, depuis l'instant où Blum avait mis dehors l'abbé Pélerin avec assez de rudesse.

Vers cinq heures on ouvrit les portes, on descendit dans la cour, on tira un cheval de l'écurie, on l'attela : ce ne pouvait être que Blum qui évitait de recourir à l'intervention d'un étranger dans la circonstance la plus délicate de son audacieuse entreprise. Le marquis en augura que tout avait réussi au gré du

docteur qui n'avait plus qu'à faire disparaître l'aveugle instrument dont il s'était servi : cette idée ranima l'espérance de M. de Chatillard et l'enivra des joies de la paternité.

Il suivait avec émotion les bruits qui lui signalaient la tactique de Blum ; il l'entendit remonter rapidement, rentrer dans l'appartement, puis en sortir à pas lents et pesans, comme courbé sous un lourd fardeau, redescendre avec précaution, se diriger vers la remise ; il entendit ensuite le cheval piaffer dans la cour, la porte cochère gémir sur ses gonds, la voiture rouler dans la rue..... En même temps, des cris plaintifs retentirent devant l'hôtel et se turent aussitôt ; d'autres cris, poussés à la fois dans plusieurs directions, annoncèrent qu'on poursuivait un homme. Un tumulte de foule, que dominait la voix de Blum, se forma sous la fenêtre même du marquis, à qui cet épisode avait fait oublier sa maladie, et qui se leva demi-nu et moite de sueur pour se mettre à cette fenêtre ; l'impres-

sion de l'atmosphère glaciale agit avec tant de violence sur ses organes déjà trop affectés par le froid humide de la veille, qu'il n'eut pas le temps de voir en bas quel était l'objet autour duquel s'assemblait avec des lumières un groupe d'hommes criant, parlant et s'agitant. Il tomba, sans connaissance, à la renverse, et il demeura, pendant plusieurs heures, étendu sur le parquet, exposé à l'action mortelle de l'air extérieur. Le jour avait paru lorsqu'il sortit de cette léthargie qui pouvait se terminer par la mort sans qu'il reprît ses sens; le froid, qui l'avait frappé comme la foudre, lui rendit le sentiment en irritant douloureusement l'épiderme par des frissons cuisans et névralgiques. Il se traîna vers son lit, sans avoir la force de refermer cette fenêtre ouverte, qui l'eût empêché de se réchauffer, s'il avait eu encore assez de vie pour rétablir la circulation du sang. Il était raide et glacé comme un marbre, malgré les couvertures de laine et les coussins d'édredon

entassés sur lui; ses dents claquaient, ses membres se tordaient, tous les poils de son corps se hérissaient; il souffrait si horriblement, qu'il était incapable de penser et qu'il ne se souvenait pas même.

La vue de Blum, qui arrivait triomphant et joyeux, lui redonna de la mémoire, et fit trêve un moment à l'atroce sensation de froid qui s'était emparée de tout son individu; mais quand ce moribond entr'ouvrit les draps sous lesquels il s'était blotti en rapprochant ses genoux de son menton, l'apparition de sa figure décomposée et grimaçante paralysa la bonne humeur du callipédiste qui bondissait, qui pirouettait et sautillait en se frottant les mains et en gazouillant à la manière d'un oiseau que l'aurore chasse de son nid. Blum resta immobile à l'aspect du marquis qu'il retrouvait mourant, et il lui prit le bras en silence pour savoir à l'examen du pouls si ce visage cadavéreux appartenait à un vivant.

— Où en sommes-nous, Blum? lui dit d'une

voix épuisée M. de Chatillard qui retira sa main de celle du docteur, et qui l'invita d'un signe à parler. Aurai-je un fils?

— O mon Dieu! qu'avez-vous fait pour vous mettre en cet état, monsieur le marquis? s'écria Blum qui jugeait que le malade n'avait pas une heure à vivre. J'essaierai pourtant une saignée....

— Non, mon cher Blum, reprit le marquis en branlant la tête, je suis un homme mort! Mais avant d'en finir avec ce monde, je voudrais apprendre si j'y laisse un héritier de mon nom!

— Dieu soit loué! la maison des Chatillard ne s'éteindra pas! dit Blum qui cherchait ses lancettes dans sa trousse de chirurgie. Vous serez père, monsieur le marquis.

— Merci, Blum! Quoique cet enfant me coûte la vie, je suis satisfait de l'avoir.... Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper cette fois, et la marquise....

— La marquise ne se rappellera pas même, à son réveil, que quelqu'un a soupé cette nuit avec elle... Je vous saignerai de force, ajouta-t-il en lui entourant le bras d'une bandelette rouge; et, s'il le faut, je vous resaignerai, monsieur le marquis! Pourquoi ne m'avoir pas averti plus tôt? Voilà cinq ou six heures de retard! Votre enfant sera superbe, j'en réponds.

— Saignez-moi tant qu'il vous plaira, mais dépêchez-vous de faire venir le notaire pour que je règle avec lui l'affaire de mon testament.

— Oh! vous n'en êtes pas là, monsieur le marquis! dit Blum en pratiquant une saignée qui ne rendit que quelques gouttes d'un sang noir et coagulé. Je vais moi-même chercher M. Lecoq....

— Tranquillisez-moi en peu de mots sur les précautions que vous avez prises, mon ami, repartit M. de Chatillard qui le retint

par la manche. Cet homme, qu'en avez-vous fait?

— Quand mes breuvages narcotiques eurent plongé ce brave garçon dans un sommeil qui durera vingt ou trente heures, je l'ai porté sur mon dos dans votre petite calèche que j'avais attelée et que je conduisis moi-même... En sortant de l'hôtel, je faillis être arrêté longtemps à la porte, parce qu'un assassinat fut commis sous mes yeux....

— Un assassinat! interrompit M. de Chatillard qui alors s'expliqua les plaintes qu'il avait entendues au moment du départ de la voiture. Quelle est la victime? quel est l'assassin?

— Je ne sais pas qui est l'assassin, reprit Blum avec une hésitation qui démentait ses paroles; je l'ai vu pourtant, et j'aurais pu le saisir au passage; mais j'étais aussi pressé que lui de m'éloigner. Quant à l'homme as-

sassiné, vous le connaissez, c'est l'officier que vous avez tiré de la Bastille sous caution....

— M. de Chamoran! s'écria le marquis de Chatillard qui se rappela avec un douloureux pressentiment le rôle que Langlade avait joué dans l'affaire du cousin de la marquise.

— Lui-même, frappé de cinq coups de poignard qui l'ont tué sur place; ses cris rassemblèrent quelques personnes, et il fallut bien des paroles pour qu'on laissât partir la voiture où l'on ne s'avisa pas de chercher l'assassin, dont la trace avait été perdue; on eût trouvé dedans notre Auvergnat qui ne bougeait pas plus qu'un mort... Mais qu'avez-vous besoin de savoir...

— Je veux savoir si l'homme ne reparaîtra jamais, dit M. de Chatillard dont la suffocation s'augmentait des efforts qu'il faisait pour hausser la voix.

— Jamais, répondit Blum qui leva les mains comme pour donner à cette assurance le caractère d'un serment. Je l'ai déposé dans un four à chaux, non loin de l'endroit où nous l'avons rencontré, et j'ai jeté sur lui ses habits de paysan, sans lui ôter toutefois ceux que je lui avais fait prendre ici ; car je craignais de troubler son assoupissement...

— Et les mille louis ? objecta le marquis appréhendant que ses intentions n'eussent pas été remplies à cet égard. C'était une dette sacrée.

— Elle est payée, monsieur le marquis, bien que ce triple bavard ne méritât pas une si grosse récompense; j'ai enfermé la somme dans un mouchoir dont je lui ai fait un oreiller.

— Quoi ! sans le prévenir ? Et si les gens qui le trouvent dormant s'emparent de l'argent de ce pauvre diable, comment retournera-t-il dans son pays ?

— Bon ! pouvais-je lui demander quittance? ou bien devais-je faire le guet jusqu'à ce qu'il s'éveillât? Vous avez tenu votre promesse, le reste ne vous regarde pas.

— J'aurai donc un enfant! murmura M. de Chatillard presque consolé de mourir. Pourvu que ce ne soit pas une fille, Blum !

— Une fille! reprit dédaigneusement le docteur; si vous vous étiez contenté d'une fille, monsieur le marquis, je n'aurais pas eu recours à ces grands moyens! Vous avez un fils, vous dis-je, un fils admirable, bien conformé, bien planté, bien doué, un fils enfin qui vous promet au moins cinq bonnes générations de Chatillard.

— J'en pleure de joie! dit le marquis. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir l'embrasser et lui donner ma bénédiction!... Amenez-moi M. Lecoq tout de suite, sinon...

M. Lecoq, à qui Blum alla dire que le

marquis de Chatillard était à l'extrémité, ne tarda pas plus d'une demi-heure pour réunir tous les papiers utiles à son client, et il se hâta tellement de se rendre auprès du mourant, qu'il arriva peu d'instans après que l'agonie avait commencé. Il s'approcha lentement et salua trois fois avec sa gravité méthodique.

— Monsieur le marquis, j'ai l'honneur... dit-il aussi tranquillement que si son client le recevait en cérémonie, poudré à l'oiseau royal, en habit brodé et l'épée au côté. Et madame la marquise?

— Madame la marquise n'est pas visible, et moi je suis en train de mourir, mon cher monsieur Lecoq, répondit le marquis; bâclez-moi vite un testament!

— Vous avez les mains liées par le codicille de M. votre père, reprit le notaire en feuilletant son dossier, pour donner lecture de cette pièce : « *Item*. Attendu que... »

— Ne me tympanisez plus de ce malhonnête codicille, s'écria M. de Chatillard qui retrouva la force de se soulever sur son séant et d'étendre le bras solennellement : la volonté de mon père est satisfaite; je laisse un fils posthume dont je confie la tutelle à mon ami Blum, lequel partagera l'usufruit de tous mes biens avec ma veuve.

— J'accepte avec reconnaissance la tutelle de votre fils, répondit Blum en pleurant; mais je n'ai que faire de votre legs qui n'a aucun prix pour moi. Un savant, qui s'est consacré au perfectionnement de l'espèce humaine, trouve sa récompense dans la gloire d'une si noble mission. C'est imiter l'Etre-Suprême que de créer l'homme à son image...

— Blum! reprit le marquis que cette profession de foi ne rassurait pas contre une indiscrétion, je ne dois pas oublier que j'ai un autre fils...

— Un monstre ! répliqua le docteur avec une mauvaise humeur où perçait un vif sentiment d'aversion. Oui, monsieur le marquis, un monstre au moral comme au physique, une figure de masque et un corps de grotesque, un cœur d'hyène, un esprit de vipère, une création infernale enfin qui déshonorerait son auteur.

— Oh ! mon cher Blum ! se récria M. de Chatillard que ce portrait blessa dans son amour-propre paternel ; je conviens que Langlade n'est ni beau ni bien fait...

— Désavouez-le, monsieur le marquis ! repartit Blum qui s'imposait une réticence sur le compte de Langlade, et qui se bornait à le flétrir de vagues insinuations.

— Je ne le reconnaîtrai pas, répondit le marquis affligé des préventions de Blum contre Langlade ; mais je prie mon fils légitime

d'accorder à son frère naturel dix ou douze mille livres de rente....

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur le marquis, dit le notaire, que ce fils légitime ne m'a pas encore été présenté.

— Vous savez bien, monsieur Lecoq, qu'il n'est pas au monde ! murmura M. de Chatillard dont la vue se couvrait de nuages et dont l'ouïe s'endurcissait. Mais demandez à Blum....

— C'est un fait accompli, répliqua le callipédiste rayonnant d'orgueil, madame la marquise de Chatillard est grosse, et nous aurons un petit marquis dans neuf mois.

— En attendant, nous agirons d'après les intentions de feu M. le marquis, dit le notaire incrédule, et nous dresserons inventaire de la succession pour conserver les droits de l'hospice des enfans trouvés.

— Les enfans trouvés n'ont rien à prétendre dans ma succession, reprit le marquis que la colère semblait ranimer. Qu'on ne me tourmente plus de ce codicille, puisque j'aurai un fils, puisque j'ai un fils !... Ecrivez cela, monsieur Lecoq, écrivez que ce fils, par amour de moi, dotera son frère naturel, Langlade qui était mon intendant...

— Cachez-moi, cachez-moi ! s'écria Langlade, qui se précipita dans la chambre, la tête nue, l'air hagard, les vêtemens en désordre et teints de sang.

— C'est toi, Langlade ! dit M. de Chatillard qui ne le voyait pas à travers le voile que la mort avait mis entre eux. Oh ! viens !

Puis, ouvrant les bras pour l'y recevoir, il murmurait d'une voix presque éteinte ; viens ! je t'ai pardonné, mon fils !... . . . . . .

— On me poursuit ! disait Langlade en courant à droite et à gauche dans la chambre

pour y choisir une retraite où il pût se dérober à la recherche des gardes de la maréchaussée. Ils sont en bas ! J'étais dans l'écurie, blotti sous la paille lorsqu'ils sont entrés dans l'hôtel ! Ils ne m'ont pas vu, messieurs. Monsieur Blum, sauvez-moi ! ne me livrez point ! je suis innocent !

— Langlade ! reprit le marquis suivant son idée sans que les exclamations du fugitif effaré eussent le pouvoir de la changer, en apportant à son oreille un son confus et indistinct. Je suis heureux de n'être pas mort avant de t'avoir permis d'embrasser ton père ; oui, je le déclare devant deux témoins qui m'écoutent, tu es mon fils naturel.

— Je suis votre fils ! dit Langlade en sortant sa tête hors des rideaux de la fenêtre, avec lesquels il s'était enveloppé : eh bien ! si vous êtes mon père, empêchez qu'on m'arrête !

— Je te laisse un frère que tu aimeras et

respecteras comme l'héritier légitime de mon nom, continua le marquis en s'affaiblissant à chaque mot qu'il prononçait. Ce frère, que je recommande à ton dévouement et à ton amitié, n'est pas encore au monde; mais la marquise est grosse, n'est-ce pas, Blum?

— La marquise est grosse! Mais Chamoran est mort! interrompit Langlade dont le ressentiment contre un rival sacrifié ne connut plus de frein ni de ménagement au préjudice de sa sûreté personnelle. Il avait eu cette nuit un rendez-vous avec la marquise! L'abbé Pélerin les a surpris pendant qu'ils soupaient ensemble. L'abbé est venu m'avertir; aussitôt j'ai juré de me venger. Je suis allé me mettre en embuscade devant l'hôtel; j'ai guetté la sortie de Chamoran, et dès que je l'ai aperçu rôdant autour de la porte, je me suis glissé le long de la muraille et j'ai frappé par derrière jusqu'à ce qu'il tombât! Mon-

sieur le marquis, j'ai tué le galant qui a porté atteinte à votre honneur !

— Tu as tué.... malheureux ! répéta d'un accent terrible M. de Chatillard qui se ranimait d'horreur en songeant au crime de son fils. Je ne suis pas ton père, lâche !

La vivacité de cet entretien et les impressions palpitantes qu'il jetait dans l'âme des assistans n'avaient pas permis d'entendre qu'on brisait la porte principale de l'appartement : la maréchaussée occupait toutes les issues et visitait toutes les chambres; un commissaire de police, suivi de deux soldats, entra dans celle où le marquis agonisait.

— Messieurs ! dit-il en examinant les deux personnes qu'il voyait auprès du lit d'un malade, nous cherchons un homme qui a commis un meurtre !

— Le meurtrier est caché entre les rideaux de cette fenêtre, répondit avec fermeté M. de

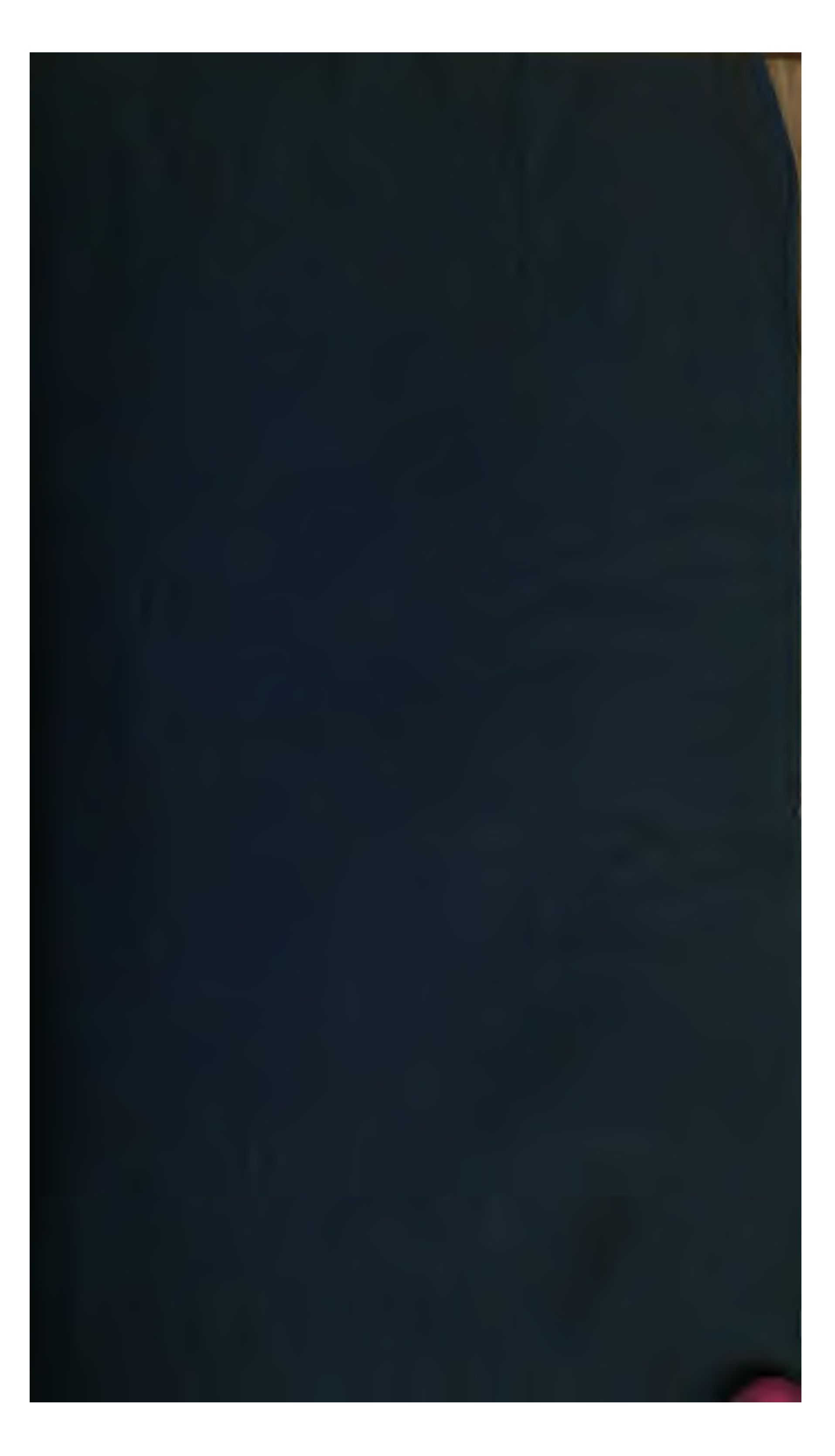
Chatillard qui recouvra pour un moment la faculté de voir et d'entendre. Emmenez-le, et que justice se fasse !... Je ne sais quel est cet homme !... Blum, adieu ! ajouta-t-il en exhalant le dernier soupir ; n'apprends jamais à mon fils ce qu'il m'a coûté !... Puisse-t-il être digne de porter le nom des Chatillard !...

FIN DU PREMIER VOLUME.

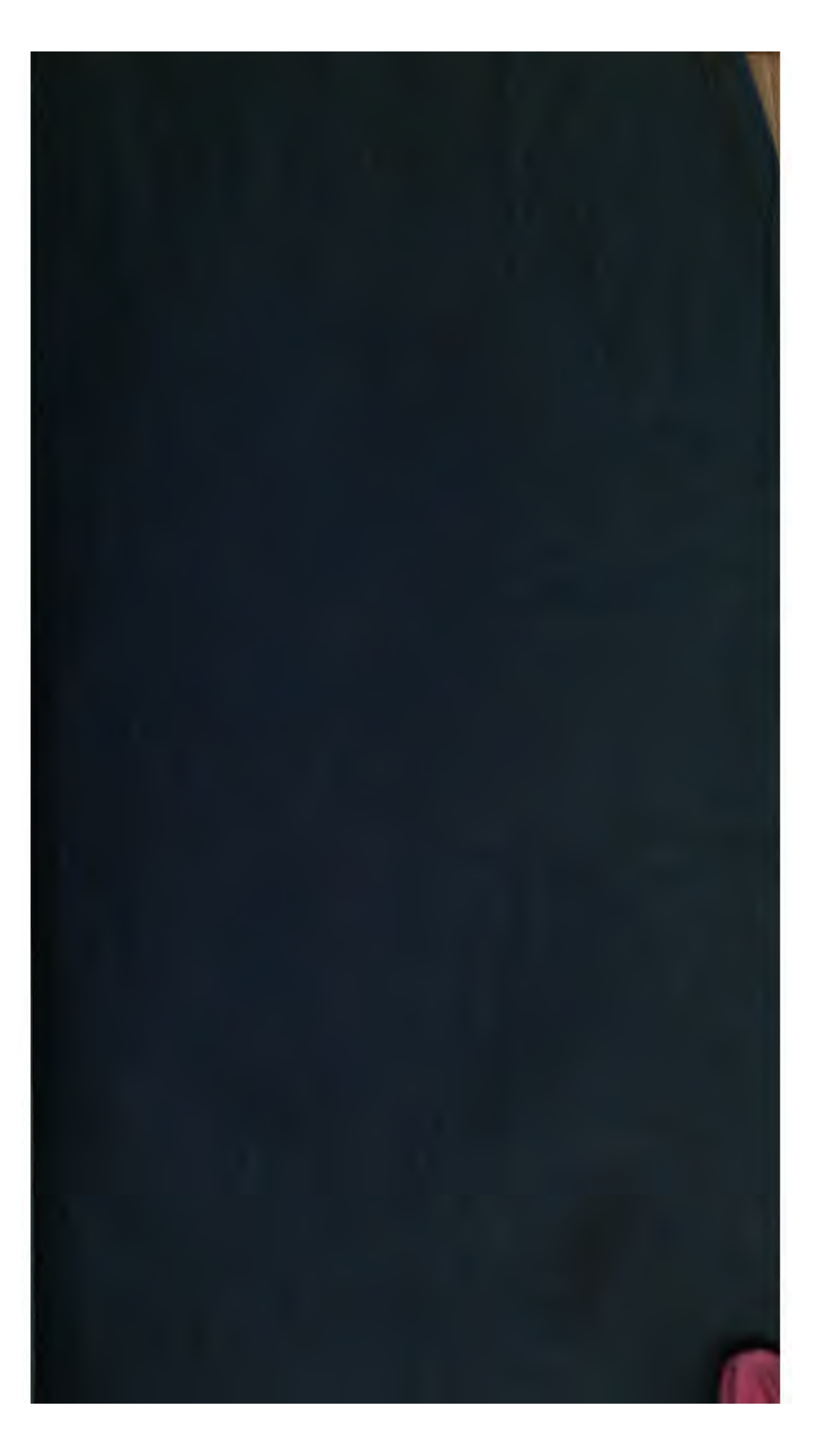
TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.









LA MARQUISE

DE

CHATILLARD.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

LA MARQUISE

DE

CHATILLARD

Par P. L. Jacob

(BIBLIOPHILE.)

II

Deuxième Édition.

PARIS.

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

7, RUE VIVIENNE.

—

1839.

I

LA SOLLICITEUSE.

Dans une vaste antichambre du ministère de la justice, qui était devenu, depuis quelques mois, la *Commission des administrations civiles, police et tribunaux*, sans abandonner l'hôtel de la place Vendôme où il est encore aujourd'hui, deux huissiers, vêtus de mauvais habits noirs qu'un long service avait nuancés

de blanc et de jaune, causaient, à voix basse, auprès du poêle, point central et ordinaire de leurs réunions, quoique la saison s'opposât à ce qu'ils y trouvassent alors un feu perpétuel entretenu aux frais de l'Etat. On était au 6 du mois de thermidor de l'an II de la république, jour correspondant au 24 de l'ancien mois de juillet 1794, vieux style. Depuis la loi du 22 prairial (10 juin), qui avait donné une effroyable activité au tribunal révolutionnaire, la terreur régnait dans Paris, tremblant sous le despotisme de Robespierre, appuyé par les jacobins, la commune et la guillotine.

— Nous finirons par être tous guillotinés, disait le plus vieux des huissiers à son camarade en s'assurant d'un regard que personne n'était à portée de l'entendre.

— Il y a encore de la marge, répondit l'autre qui ne s'effrayait pas des sinistres prédictions de son collègue, sur l'esprit duquel le nombre des victimes immolées tous les jours avait fait une si vive impression. Tant qu'on n'exécutera

que cinquante à soixante aristocrates par jour, je n'en pleurerai pas, car je ne suis ni exnoble, ni riche, et M. Fouquier-Tinville connaît son monde; d'ailleurs, les commissaires nationaux sont inviolables.

— Est-ce que nous sommes commissaires nationaux, Léonidas? A la vérité, j'aime mieux être dans ma peau que dans celle du citoyen commissaire des administrations civiles! On est inviolable aujourd'hui, on ne l'est pas demain, tandis que nous pouvons rester huissiers après la culbute de dix ministres.

— Chut! les ministres sont morts par ordonnance du comité de salut public. Au fait; nous en avons vu mourir quelques-uns depuis que madame la marquise de Chatillard nous a fait entrer chez M. le comte de Maurepas. Il y a dix-huit ou vingt ans de cela!

— C'est toi, Léonidas, qui nous porteras malheur en parlant toujours de comtes et de marquis! s'écria le vieillard qui courut à la

porte et qui l'ouvrit pour se convaincre qu'on ne les espionnait pas. En effet, la citoyenne Chatillard était une brave femme qui s'est bien conduite avec nous après la mort de son citoyen de mari.

— On nous avait remerciés à cause de l'intendant qui nous accusait sans doute de ses vols et de ses méchancetés : il a bien fallu nous faire réparation d'honneur et nous rendre notre gagne-pain quand on a connu à fond ce scélérat de Langlade.... Hein! quel républicain ça ferait à présent!

— Léonidas, je me brouillerai avec toi si tu t'amuses à nous compromettre. Le citoyen Langlade, il est vrai, a tué M. de Chamoran, mais ce n'est que la mort d'un homme; et puis, cet homme était un noble et serait devenu un émigré, un Vendéen, un chouan, un Pitt et Cobourg, s'il avait vécu du temps de la république!

— Au fait, nous n'avons rien perdu à l'as-

sassinat de M. de Chamoran, nous n'étions pas amoureux de lui comme l'était cette pauvre marquise...

— Encore! Dis donc la citoyenne, ou plutôt ne dis pas un mot de plus sur son compte; car, si l'on savait que j'étais cocher et que tu étais valet de chambre chez elle, on nous mettrait tous les deux hors la loi, puisque son fils est émigré et sert la cause des tyrans; quant à notre ancienne maîtresse...

— Elle doit être cachée à Paris, car Nanon me l'a dit... Je souhaite que cette peste de Nanon ne découvre pas la cachette de madame la marquise!...

— C'est trop fort, citoyen! interrompit le vieux trembleur en reculant avec solennité. Vous tenez un langage qui m'est inconnu et qui me fait mal, comme si j'entendais graisser une guillotine! Pensez-y, citoyen! on vous coupera plus que la langue! Léonidas, la citoyenne Nanon ne t'a pas demandé de mes nouvelles?

— Que si! dit en riant le ci-devant valet de chambre de madame de Chatillard. Elle m'a promis de faire tanner ton cuir, dans la fabrique de peaux humaines de Meudon, dans le cas où tu serais exécuté pour avoir plus ou moins bien servi le comte de Maurepas, M. Necker, M. Foulon, le citoyen Danton...

— Si tu ne te tais pas, je t'appellerai Lafleur au lieu de Léonidas! Drôle de nom que tu as choisi là!... Je te donne un conseil d'ami quand je t'invite à ne pas trop fréquenter cette Nanon, qui ne se contente pas d'être la plus enragée des tricoteuses de la Montagne et qui fournit des listes au tribunal révolutionnaire!

— Bah! il est bon d'avoir des amis partout, d'autant qu'on peut se trouver dans l'embarras! Nanon est une méchante bête, malgré les grands airs qu'elle se donne et le nom de Virginie qu'elle a ramassé je ne sais où; mais, dans l'occasion, elle ne refuserait pas un peu d'aide à une vieille connaissance.

— Je ne m'y fierais pas; et, si elle avait ma tête à garder, je ne dormirais pas tranquille sur mes deux oreilles. Heureusement que le citoyen commissaire est un bon homme....

— Ces bons hommes-là ne font que de la chair à pâté dans une révolution, et M. Antoine sera bien étonné d'y laisser ses os.

— Ne te déshabitueras-tu jamais du *monsieur* et du *madame ?* Cette distraction suffirait pour t'envoyer à la Conciergerie.

— On ne perd pas aisément des habitudes de quarante ans de sa vie; et, l'autre jour, j'ai annoncé son excellence M. de Robespierre...

— Malheureux! Es-tu sûr de n'avoir pas été encore guillotiné?

— Il me semble que non, et même je crois que le citoyen Robespierre n'a pas été blessé de se voir déguisé en excellence, puisqu'il a souri.

— Robespierre a souri! mauvais signe! Il pensait probablement à la grimace que tu ferais!... dit-il en imitant la posture d'un homme qui place sa tête sur l'échafaud.

— Il fera cette grimace-là avant moi, reprit Lafleur avec gaieté. On dit qu'il ne s'accorde pas avec le comité de salut public, et qu'on prépare une danse générale.

— O mon Dieu! pourvu qu'on nous paie l'arriéré de nos appointemens! s'écria le second huissier. Et ma gratification de quatre-vingts livres!

— Si l'on m'avait soldé la mienne en assignats, j'aurais acheté ce matin une plaisante caricature intitulée *les Formes acerbes*, et représentant M. de Robespierre qui se guillotine lui-même, après avoir guillotiné tout le monde...

— Lafleur, vous êtes un homme dangereux! repartit le trembleur qui s'éloigna en chantonnant *la Marseillaise* pour se faire un

talisman contre les imprudences de son confrère moins craintif et plus rebelle aux mœurs républicaines. Le citoyen commissaire vous dénoncerait à l'accusateur public, s'il savait !...

— Allons donc ! crois-tu bonnement que M. Antoine prendrait le deuil si M. de Robespierre essayait sa machine ? M. Antoine n'en est que meilleur patriote ; il n'aime pas plus que toi la guillotine ; mais il voudrait en faire goûter aux guillotineurs : voilà ce qu'on dit dans les bureaux de la commission.

— Ceux qui le disent pourront apprendre à leurs dépens que trop parler cuit !... Moi, je n'ai pas le courage de m'occuper des affaires des autres ; c'est bien assez des miennes, et je m'attriste chaque jour davantage en voyant que les assignats diminuent de valeur et que le prix de tout augmente... Nous mourrons de faim, si nous échappons à la guillotine : hier j'ai fait queue à la porte du boulanger jusqu'à

onze heures du soir, pour avoir deux livres de pain fait avec des pommes de terre !

— Nous étions mieux nourris lorsque j'étais valet de chambre et que tu étais cocher chez le marquis de Chatillard ! Mais cependant nous avons monté en grade; grâce à la république une et indivisible, nous sommes huissiers d'un ministre, c'est-à-dire d'un commissaire national qui n'a pas le sou, excepté en assignats !

— Ah ! mon cher Lafleur, dit le vieillard en lui secouant la main qu'il avait saisie avec émotion, nous aurons la consolation de mourir ensemble !

— Quelle consolation ! J'espère bien ne pas mourir avant que les commissaires nationaux soient redevenus ministres et le papier-monnaie du bon argent à l'effigie de quelque tyran !

— Léonidas, vous cherchez à me tirer les vers du nez, peut-être pour me dénoncer, murmura le vieillard en le toisant du regard,

ce serait indigne d'un ami de trente ans! Si tu me dénonçais, Lafleur, je te dénoncerais aussi, et tu y passerais avec moi! foi de sans-culottes! quand même tu aurais un emploi secret dans la police de M... je veux dire du citoyen Héron.... Mais je te connais, mon pauvre Lafleur, tu es trop honnête homme pour vouloir faire tuer une mouche; et si j'étais arrêté comme suspect... O mon Dieu! les charrettes!

— C'est vrai, les voilà dans la rue Saint-Honoré! reprit gaiement Léonidas. On recommence à guillotiner sur la place de la Révolution, sans renoncer pour cela au nouvel instrument de la barrière du Trône. Le peuple du faubourg Saint-Antoine ne souffrirait pas qu'on lui enlevât son spectacle, et les braves gens de ce quartier-ci se fâcheraient d'être privés du leur. Crient-ils, les gredins!

— Ils crient *vive la nation!* et *à bas les aristocrates!* On n'a pas le cœur de leur reprocher

ces cris-là ! Mais je parierais que le convoi est composé de plus de douze charrettes !

Léonidas avait ouvert les deux fenêtres qui donnaient sur la place Vendôme, où n'aboutissait pas encore la rue de Castiglione; et, bien qu'une barrière de maisons à cinq étages empêchât de voir les charrettes encombrées de victimes de tout rang et de tout âge, on entendait distinctement le bruit des roues sur le pavé où ne circulaient pas d'autres voitures, les clameurs de la populace courant au lieu du supplice, et les chants horribles du *Ça ira* qui accompagnaient cette marche funèbre. Léonidas écoutait d'un air goguenard et impassible; l'autre huissier se bouchait les oreilles en levant les yeux au plafond. Ces cris, ces chants, ces rires sanguinaires retentirent jusqu'à ce que le cortége fût arrivé sur la place de la Révolution; alors il se fit un grand silence, interrompu par des salves d'applaudissemens frénétiques chaque fois que la hideuse machine faisait tomber une tête; on aurait pu en

compter soixante-quinze dont la chute fut saluée par ces acclamations.

— Je désirerais avoir un moment d'audience du citoyen commissaire national, dit d'une voix éteinte une femme qui entra dans l'antichambre et s'assit sur une banquette près de la porte.

Cette femme, qui n'était plus de la première jeunesse, avait conservé pourtant l'éclat d'une beauté merveilleuse, tant il y avait de charme dans sa physionomie et de perfection dans ses traits; les années n'avaient pas affaibli la puissance de son regard, ni altéré l'émail de ses dents, ni éclairci son abondante chevelure, ni déformé l'élégance de sa taille; mais on remarquait néanmoins autour de ses yeux quelques rides, un cercle bleuâtre et un peu d'enflure qui annonçaient l'habitude des larmes : elle pleurait encore en ce moment. Son port de tête, sa tournure et ses manières décelaient une éducation distinguée, que son habillement simple et vulgaire ne parvenait pas à déguiser.

Elle portait une robe de toile commune qui avait été noire, avant que sa couleur primitive ne se fût modifiée et à peu près effacée à force d'être lavée ; un modeste fichu de madras lui couvrait la gorge, et, sur son bonnet de calicot garni de gros festons de mousseline, un voile de gaze verte ne figurait pas comme ornement ; mais elle feignait de s'en servir à préserver du soleil et du hâle son visage qu'elle dérobait de la sorte à la curiosité des passans. Par malheur, le tissu n'était point assez épais pour arrêter un coup d'œil perçant et observateur : les soins qu'elle prenait de se cacher en baissant le front et en se détournant, dès que l'attention se fixait sur elle, excitaient davantage l'envie de la voir et de la connaître. Aussi les deux huissiers la considérèrent-ils avec une attention qui s'augmentait en raison des efforts qu'elle faisait pour y échapper.

— Citoyenne, dit le vieil huissier avec une familiarité toute républicaine, le citoyen com-

missaire ne reçoit pas les femmes : il n'a pas de temps à perdre.

— Madame, dit Léonidas qui s'obstinait à user des formules abolies de l'ancien régime, M. le commissaire des administrations civiles a défendu sa porte, à cause d'un grand travail d'organisation qu'il prépare pour les tribunaux révolutionnaires de France, à la requête du comité de salut public...

— Eh! citoyen, nous n'avons aucun compte à rendre là-dessus à la citoyenne! interrompit l'autre huissier en haussant les épaules. On n'entre pas chez le citoyen Antoine, voilà tout!

— Il se nomme Antoine? reprit-elle machinalement avec un soupir qui témoignait que ce nom avait un écho dans sa mémoire.

— Antoine tout court, comme moi on me nomme Lafleur, ou plutôt Léonidas, repartit le moins prudent des deux huissiers. On a de la peine, n'est-ce pas, à respecter un ministre

qui se nomme Antoine? Mais à présent un beau nom vous attire une foule de désagrémens que vous savez, et si je m'appelais M. le duc ou M. le comte, je donnerais ma démission.

— Maudit bavard! lui dit à l'oreille son camarade en se plaçant devant lui pour le faire taire. Citoyenne, allez voir en bas si j'y suis, puisqu'on ne peut vous introduire.

—Ah! messieurs, permettez-moi d'attendre ici! répondit-elle d'un ton humble et suppliant, sans montrer sa figure qu'elle tenait enfermée dans son mouchoir dont la riche broderie accusait une ancienne opulence. Il faut absolument que je parle au citoyen commissaire aujourd'hui, le plus tôt possible.

— Attendez, madame, si vous voulez, répliqua Léonidas à qui l'accent de cette femme n'était pas entièrement étranger; mais vous courez risque d'attendre long-temps.

— Pourquoi attendre? s'écria durement le trembleur. Notre antichambre n'est pas une

promenade publique, et nous y sommes les maîtres.

— Accordez-moi du moins une minute pour me remettre, dit-elle en sanglotant, car je n'aurais pas la force de descendre l'escalier...

— C'est une moucharde, disait le plus vieux au plus jeune qui riait de ces chimères : tu nous auras compromis par des bavardages, et Fouquier-Tinville nous fait espionner.

— M. Fouquier-Tinville a bien d'autres chats à fouetter! objecta Léonidas que la voix de cette femme avait frappé. Laissons-la se reposer et nous saurons qui elle est.

— Ne te l'ai-je pas dit? C'est une *moutonne* qui joue son rôle et qui va nous amorcer. Il ne fait pas bon à bavarder avec des inconnus!

— Parole d'honneur, je crois la connaître! Elle a une voix qui ressemble à celle de la marquise... hein? qu'en dis-tu?

— Je dis que les marquises doivent aller à

la lanterne! grommela ce terroriste malgré lui en se promenant comme un sénateur romain devant cette dame qui tremblait.

— Monsieur, dit-elle timidement en lui faisant de la main un geste qu'il comprit et au-devant duquel il étendit la sienne, je veux seulement vous exprimer ma reconnaissance.

— Un louis d'or! s'écria le vieillard qui demeura stupéfié et qui salua respectueusement à trois reprises la personne que lui recommandait un don si peu républicain. Madame!...

— Un louis d'or! répéta Léonidas qui ne dédaignait pas plus que son collègue ce métal proscrit comme anti-révolutionnaire. A nous deux, François!

— Mon cher Léonidas, la citoyenne n'a pas dit... D'ailleurs, je ne l'accepte pas, je le lui restituerai plus tard...

— Donne-le, donne! Il y a peine de mort contre tout citoyen qui sera trouvé nanti de

monnaie d'or ou d'argent. Ce louis-là te mènerait droit à la guillotine!

— Je ne le garderai pas aussi, et je t'en remettrai la moitié, quand je l'aurai changé en gros sous : tu devrais bien te contenter du quart de la pièce!

— Pas possible, mon vieux, car la pièce était pour moi tout entière; c'est moi qui ai reçu cette dame avec politesse et qui l'ai priée d'attendre...

— Voilà une citoyenne qui n'estime guère les assignats! Un louis d'or! Je n'en avais pas vu depuis deux ans! Si c'était un piége qu'on nous tend, Léonidas...

— Je voudrais seulement qu'on nous en tendît un second de la même espèce... Ah! ce ne sont pas les républicains qui ont les poches pleines de ces petits tyrans!

— Citoyenne, dit le vieux François dont l'épine dorsale avait retrouvé sa flexibilité na-

turelle, nous sommes l'un et l'autre vos humbles serviteurs.

— Avez-vous besoin de vous rafraîchir, madame? dit Lafleur en lui présentant un verre et le pot à l'eau, qui avait rendu les mêmes services à l'antichambre de cinq ministères. Il fait chaud...

— Je vous remercie, messieurs, répondit-elle en découvrant une partie de sa figure; je suis presque remise maintenant, mais j'ai cru que je m'évanouirais....

— Madame a sans doute l'estomac vide! répliqua Lafleur qui reprenait ses habitudes et son langage de valet de chambre; si madame se contentait d'un morceau de pain.....

— Non, mad..... la citoyenne a marché trop vite, repartit le second huissier qui ferma les deux fenêtres; un coup d'air serait aussi à craindre qu'un jugement du tribunal révolutionnaire.

— Ah! je vous rends grâce d'avoir fermé

ces fenêtres ! dit-elle avec l'expression d'une douce reconnaissance. Je n'entendrai plus du moins....

— Ce qui se passe sur la place de la Révolution ? reprit le trembleur affectant une insouciance et une dureté qu'il aurait souhaité d'acquérir. C'est la même chose tous les jours.

— Que voulez-vous, madame ? ajouta Lafleur qui épiait, pour l'envisager, le moment où elle écarterait son mouchoir par mégarde. On s'accoutume à tout.

— On ne s'accoutume pas à voir égorger des innocens ! s'écria-t-elle effrayée presque aussitôt de sa téméraire exclamation. Vous concevez, messieurs, qu'une femme ait de la répugnance pour ces spectacles, et j'avoue que je ne me supposais pas la force de voir ce que j'ai vu....

— Madame aura traversé la place de la Révolution pendant qu'on guillotinait ? demanda

Lafleur qui oubliait entièrement sa métamorphose d'huissier.

— J'ai rencontré dans la rue Saint-Honoré une multitude d'hommes et de femmes qui hurlaient d'une effroyable manière ; c'étaient des gens déguenillés, coiffés de bonnets rouges et armés de piques. Ils m'ont fait peur ; et je me suis retirée sous une porte, pour les laisser passer... Ah ! que n'aurais-je pas donné pour m'enfuir !...

— Madame a trouvé en chemin les charrettes ? reprit Lafleur qui ne douta plus que cette femme si pauvrement vêtue fût la marquise de Chatillard, et qui redoubla de respect pour elle, en la regardant toujours, mais sans qu'elle s'aperçût de cet examen discret que l'entretien rendait plus facile. Le passage est alors intercepté pour une demi-heure....

— Il y avait dans la première une mère qui embrassait son fils ! Quel tableau déchirant ! mon sang se glace d'y penser !...

— En effet, ces charrettes n'amusent pas tout le monde ; les marchands de la rue Saint-Honoré ferment leurs boutiques, et la plupart des maisons de cette rue sont à louer...

— C'est fini pour aujourd'hui, dit l'autre huissier préoccupé de l'incorrigible flux de langue de son camarade, mais ce sera tous les jours la même cérémonie, jusqu'à ce que.....

— Jusqu'à ce que tout rentre dans l'ordre, reprit Lafleur en mettant la main sur la bouche de François qui allait proférer quelque énormité républicaine, et tout rentrera dans l'ordre lorsque les louis et les écus reviendront, lorsque madame la marquise ne sera plus habillée comme sa cuisinière....

— Moi ! s'écria celle-ci dont le trouble défendait mal l'incognito et qui s'offrit sans obstacle aux regards de ses deux anciens domestiques qu'elle ne reconnaissait pas.

— Quelle marquise ? reprit d'un air effaré

le vieux François qui s'épouvantait d'avance des conséquences d'une pareille rencontre.

— Oh ! je vous ai bien reconnue tout de suite, madame, dit Lafleur avec sa légèreté ordinaire, et je vous aurais appelée madame la marquise de Chatillard...

— Malheureux ! ne prononcez jamais ce nom ! interrompit-elle en tirant de sa poche une poignée de louis qu'elle donna aux deux huissiers qui ne se piquaient pas d'aimer l'égalité dans le partage. On n'aurait qu'à vous entendre et à vous croire ! vous seriez cause de ma mort et de celle.... d'un autre !

— On ne vous entendra pas, madame, insista Lafleur qui voulait faire preuve de gratitude en ne méconnaissant pas sa bienfaitrice ; mais il est positif que vous êtes la marquise de Chatillard, de même que nous sommes, moi Lafleur, valet de chambre de M. le marquis, il y a vingt-quatre ans, et lui, François, votre cocher....

— Vous vous trompez, mes amis, je vous assure, répondit la marquise dont l'angoisse se peignait sur ses traits et dans ses yeux, ainsi que dans l'accent de sa voix. Il y a des ressemblances telles... Je me souviens du nom de la personne pour laquelle vous me prenez... C'était une grande dame, qui a émigré en Allemagne... avec son fils.

— Justement, et M. le marquis a un régiment dans l'armée du prince de Condé; je l'ai vu dans les gazettes!... C'est son devoir; on n'est pas noble pour rien!...

— Madame,.... citoyenne, il veut rire! repartit François qui se méfiait d'une pareille conversation et qui jugeait qu'elle était plus insupportable encore pour madame de Chatillard. Il n'engendre pas la mélancolie, le citoyen, quoiqu'il se nomme Léonidas! Certainement, vous n'êtes pas cette marquise, je m'y oppose....

— Je suis la veuve d'un officier mort au

service de la république, répliqua-t-elle avec une froide dignité! Je me nomme madame Dancourt, et je vous prie de me laisser mon nom.

— Elle ne se soucie pas d'être guillotinée, et je l'approuve fort! dit le vieil huissier qui entraîna son camarade au bout de la salle pour lui faire une leçon de prudence. Combien t'a-t-elle donné de louis? Sais-tu, Lafleur, que tu es un cannibale et un buveur de sang?

— Et toi, voltigeur de 93, n'as-tu pas la plus grosse part? J'en ai eu dix, parole d'honneur, pas un de plus. Eh bien! ne crieras-tu pas vive la marquise?

— Vive la nation! reprit à pleins poumons le vieillard qui s'empressa d'étouffer le cri séditieux de son inconséquent ami. Vive la guillotine!

— Bravo, citoyen! répondit-on du dehors à ce cri étrange et odieux qui fit frémir ma-

dame de Chatillard. Vive la guillotine, et Robespierre, et l'Opéra-Comique !

— F... ! ce ne sont pas des Prussiens qu'on trouve à la commission des administrations civiles ! ajouta une seconde voix plus sinistre que la première.

Cette voix affreusement ironique produisit l'effet d'un coup de foudre sur madame de Chatillard qui ramena son voile et son mouchoir sur son visage qu'elle cachait ainsi tout-à-fait, et qui se recula de banquette en banquette, jusqu'au fond de l'antichambre, derrière un grand coffre à mettre le bois du poêle. Elle était hors d'elle-même ; et si on lui eût adressé la parole avant qu'elle se fût un peu encouragée et affermie, elle n'aurait pu répondre que par des gémissemens ; elle cherchait des yeux, autour de la salle, quelque autre issue, qui lui permît d'espérer une retraite, dans le cas où ses appréhensions se réaliseraient ; mais elle n'aurait pas eu la force

nécessaire pour fuir, lors même que les moyens lui en eussent été offerts : sa respiration s'arrêtait et son cœur menaçait de cesser de battre. Le vieil huissier n'était guère plus tranquille, et il attendait, la bouche béante, les bras pendans, qu'on décidât de son sort. Lafleur-Léonidas se prit à rire de l'éclatante approbation que venait de recevoir le cri échappé à la frayeur de son confrère. La porte s'était ouverte, et deux personnages à figures patibulaires, vêtus de carmagnoles avec le bonnet rouge inévitable, traînant de grands sabres qui résonnaient sur le carreau, apparurent de front et s'avancèrent bras dessus bras dessous dans l'antichambre.

Ce costume à la mode de 93, si différent de celui qu'on portait en 1770, n'était pas néanmoins une métamorphose complète pour Langlade, qui aurait été reconnu du premier coup d'œil pour l'ancien intendant du marquis de Chatillard. Sa veste de gros drap bleu, et son

pantalon de toile blanche, composant avec son bonnet rouge les trois couleurs nationales, ne servaient qu'à faire ressortir la bassesse et la férocité de sa physionomie, ainsi que la difformité et la petitesse de sa taille. Ce lâche assassin devait à son travestissement une contenance qui essayait d'être fière et qui n'était qu'arrogante. Il marchait, la tête haute, le menton enfoncé dans sa large cravate tricolore, en appuyant sa main gauche sur la poignée de son sabre. Quant à son compagnon, dont la mine moins rébarbative et hideusement souriante, semblait colorée de vin et de sang, il eût fallu deviner que ce farouche terroriste avait quitté le petit collet pour se mettre à la hauteur des événemens, et que l'abbé Pélerin était devenu, d'évêque constitutionnel, juge au tribunal révolutionnaire, où il aspirait à remplacer le président Dumas ou le vice-président Coffinhal. Pélerin-*Publicola* avait d'ailleurs gardé fidèlement ses goûts anacréonti-

ques, et il professait le même culte pour la table, les vers et la philosophie voltairienne, en ne rendant plus aux belles que des hommages en chansons et en bouquets à Chloris. Langlade, qui s'était affublé du nom gréco-romain de Thémistocle-Catilina, sous lequel il avait déjà fait plusieurs métiers au service de la république, partageait en frère les mœurs et les plaisirs de son modèle, en y ajoutant des débauches que l'âge et la santé de l'abbé Pélerin n'auraient pas permis à ce dernier. Thémistocle-Catilina était passionné pour la liberté comme pour les femmes.

— Est-ce toi, mignon, qui honores la très sainte guillotine! dit Langlade en tirant l'oreille du vieil huissier avec tant de brutalité que celui-ci ne put retenir un cri de douleur.

— Honore-la pour vivre long-temps! c'est un des commandemens de la république, reprit l'abbé Pélerin qui se mit à fredonner la

fameuse chanson qu'on entendait alors à tous les coins de rues :

La guillotine est à Cythère
En usage comme à Paris;
Mais le beau supplice diffère
À la cour de dame Cypris...

—Tais-toi, Publicola! interrompit Langlade en le tirant par la manche. Ne nous moquons jamais de la guillotine qui ne plaisante pas même avec ses amis.

— Citoyens! l'Etre-Suprême est témoin que je suis un bon b....., répondit François qui n'avait plus de salive dans la bouche pour articuler cette profession de foi.

— Eh! parbleu! vous ne nous reconnaissez pas, monsieur Langlade? s'écria d'un air dégagé Lafleur qui n'eut pas la précaution de garder pour lui sa découverte.

— Quel est ce malotru? repartit Langlade qui lâcha le bras de l'abbé Pélerin et l'oreille

de François pour courir à Lafleur et lui donner une bourrade dans le ventre.

— Holà là ! citoyen, je vois que vous ne me remettez pas ! Lafleur, valet de chambre chez M. le marquis de Chatillard ! Vous vous rappelez maintenant ?

— A merveille, répliqua Langlade sans s'émouvoir ni paraître embarrassé. Je te croyais expédié, mon garçon ; mais nous ferons demain ton affaire.

— Comment, mon affaire ? riposta Lafleur avec assurance. Vous me prenez pour un autre, monsieur Langlade ; c'est moi qui avais l'honneur d'être votre confident ; c'est moi qui vous apportais dans votre chambre des vins et des liqueurs tirés de la cave de M. le marquis ; c'est moi qui vous déterrais de jolies filles novices ; c'est moi qui...

— As-tu peur de n'être pas fricassé comme il faut, maudit valet d'aristocrate ? Nous verrons demain si tu me reconnais...

— Citoyen, je vous conjure de ne pas me confondre avec lui ! s'écria François prêt à se prosterner devant l'ex-intendant qu'il n'osait pas regarder. Je ne vous reconnais pas, moi...

— Je me souviens de ce coquin de valet qui buvait mon vin et qui nous eût volé notre dernière chemise, dit l'abbé Pélerin ; mais la république l'a peut-être rendu vertueux.

— Tant mieux, il ira tout droit dans le paradis des sans-culottes, répondit Langlade en fronçant les sourcils ; je ne veux pas que ce crapaud-là me baptise de mon ci-devant nom.

— Qu'importe ! mon cher fils, ce nom-là n'est pas plus aristocrate qu'un autre, et la loi du 22 prairial ne défend pas à un républicain de s'appeler Langlade....

— On me nomme Thémistocle-Catilina, interrompit durement Langlade en lançant un coup de pied dans le derrière de Lafleur.

— Et moi, Léonidas ! reprit Lafleur un peu étourdi de ce renouvellement de connais-

sance. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, citoyen ?

— Nous avons à parler au citoyen commissaire, dit l'abbé Pélerin qui montrait le chemin à Langlade en se dirigeant vers le cabinet du ministre.

— On n'entre pas, messieurs, reprit Lafleur en leur barrant le passage avec une fermeté et une énergie que lui prêtait son ressentiment.

— Ah! on n'entre pas! s'écria Langlade courroucé qui fit le geste de tirer son sabre du fourreau. Quand tu serais une muraille d'airain, je passerais au travers, mais tu n'es qu'un sac à vin et un panier à ordures ministérielles! Ote-toi de là, chouan, ou je te guillotine sans mécanique!

— Je vous dis, moi, que l'on n'entre pas chez le citoyen Antoine, repartit Lafleur avec plus d'obstination que de courage ; sa porte est défendue!

— Tu vas voir comme la porte est défendue

pour nous, dit Pélerin moins prompt à prendre feu et à recourir aux moyens violents. Fais-lui savoir seulement que le citoyen Pélerin-Publicola, juge-rapporteur à la première section du tribunal révolutionnaire, vient lui présenter le nouveau suppléant de l'accusateur public....

— Le citoyen est juge au tribunal révolutionnaire! répéta en frémissant de tout son corps le vieux François qui affectait de paraître enchanté de cette rencontre.

— Oui-dá, monsieur Langlade, vous êtes le bras droit de M. Fouquier-Tinville! reprit Lafleur que cette qualification ne frappait pas plus de respect que de terreur.

— Comme tu le dis, Lafleur, répliqua Langlade qui ne le trouvait point assez respectueux ni assez effrayé pour lui faire grâce. Mais nous nous reverrons!

— Quand vous voudrez, monsieur Langlade; je suis au ministère, c'est-à-dire à la

Commission, tous les jours, de dix heures à quatre....

— Entrez, citoyens! cria le vieil huissier, qui s'empressa d'ouvrir à deux battans la porte du cabinet du commissaire national. Le tribunal révolutionnaire entre partout.

— Voilà un bon citoyen! dit Langlade en caressant d'un revers de main la joue blême de François. On pourra faire quelque chose pour lui!

— Deux illustres citoyens du sublime tribunal révolutionnaire! annonça l'huissier tremblant, qui, épuisé de l'effort qu'il avait fait pour ne pas perdre contenance, saisit le pot à l'eau et, le portant à ses lèvres, y but à longs traits une demi-pinte, pour se rasseoir l'esprit et se rafraîchir les sens.

— Crains-tu de devenir enragé pour avoir parlé à ces deux bonnets rouges? lui dit en riant Lafleur. Ce brigand de Langlade est encore plus laid qu'à l'époque où il se mourait d'amour pour la pauvre marquise.... Il a l'air

de faire l'important, comme s'il n'était pas condamné à être pendu pour avoir assassiné M. de Chamoran.

— Qu'on essaie de le pendre, lui qui a la guillotine à ses ordres! repartit le vieillard qui n'avait pas encore rétabli l'équilibre de ses humeurs, malgré la quantité d'eau fraîche qu'il venait d'engloutir dans son estomac révolté. Léonidas, ajouta-t-il d'un accent prophétique, je te prédis que cela finira mal pour toi.

— Messieurs, je m'aperçois que j'attendrai trop long-temps! dit madame de Chatillard, qui se leva, les jambes à peine capables de la soutenir, et qui se hâta, autant qu'elle put, de se dérober aux empressemens et aux instances de l'officieux Lafleur. Le citoyen commissaire est maintenant occupé avec ces messieurs... je reviendrai... Hélas! il faut bien que je revienne!... ce soir ou demain!... sinon je lui écrirais pour obtenir une audience particulière!... Adieu, messieurs! retenez bien

que je ne suis pas cette marquise... je ne sais comment vous la nommiez,... moi, on me nomme madame Dancourt; vous êtes trop honnêtes pour l'oublier!

— Elle est bonne de s'imaginer que nous donnons là-dedans! s'écria Lafleur après l'avoir reconduite avec de respectueuses génuflexions : nous prend-elle pour des jocrisses!

— La marquise de Chatillard et Langlade! murmura le trembleur qui rouvrit la porte et s'avança sur le palier pour s'assurer que la prétendue madame Dancourt était sortie de l'hôtel. S'ils s'étaient rencontrés! s'ils s'étaient reconnus! O mon Dieu! nous l'avons tous échappé belle! Vive la république!

II

LE SOUPER DES SANS-CULOTTES.

Langlade ou plutôt Thémistocle-Catilina, était l'amphitryon où l'on soupait ce jour-là. Son petit appartement, situé à l'entresol d'une maison de la rue Saint-Honoré, que le passage journalier des charrettes de la Conciergerie avait fait déserter par tous ses locataires, répandait dans l'escalier les vapeurs inaccoutu-

mées des mets et des ragoûts qui allaient venir de la cuisine sur la table. Cette odeur de bonne chère était si rare dans Paris en ces temps de misère et de disette générale, que les voisins et les passans la flairaient dans la rue avec une sorte d'effroi, comme si ce fût une amorce pour leur faire regretter tout haut l'ancien régime, où du moins l'on ne mourait pas de faim. Les républicains, qui remarquaient les fenêtres illuminées et qui entendaient remuer les casseroles, se demandaient si quelque aristocrate insultait à la détresse du peuple et menaçaient de monter chez lui pour renverser sa marmite. Mais la porte cochère de cette maison de gala ne s'ouvrait pas au premier venu, et deux estafiers de la police secrète, stationnant chez le marchand de vins du coin, devaient introduire les convives, sur la présentation de leur carte de citoyens. Dans ces momens de crise, on évitait toutes les démonstrations de luxe et de plaisir, qui auraient fait contraste avec l'aspect morne et pauvre de la

capitale, dans laquelle arrivaient encore à peine les approvisionnemens de stricte nécessité. Barrère, Tallien et leurs amis se rendaient le soir à Passy pour se divertir dans les orgies; Robespierre, Henriot et les chefs de cette cabale sanglante tenaient à Saint-Mandé leurs réunions de table.

— Où vas-tu, citoyen? dit un des étranges huissiers que Langlade avait choisis, en s'adressant à un vieillard poudré, qui examinait le numéro, la maison et la porte, avant de se décider à lever le marteau.

— Citoyen, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, répondit avec une politesse grave et froide cet homme âgé qui se découvrit et s'inclina devant un malheureux en haillons.

— L'honneur est mort avec les ci-devant, reprit l'autre alguazil : ce b... là parle comme un aristocrate, et il porte de la poudre, nom de Dieu!

— Citoyens, n'est-ce point ici que demeure

le citoyen Thémistocle-Catilina? demanda sans se décontenancer et sans sortir de ses habitudes de lenteur le personnage qu'on traitait d'aristocrate.

— Oui, citoyen; que lui veux-tu? repartit le premier mouchard communiquant par signes ses soupçons à son camarade. Ta carte?

— Je n'ai pas de carte, citoyens, répliqua l'inconnu dont les manières compassées et honnêtes ne se démentirent pas. Le citoyen Thémistocle-Catilina m'a fait prier de me rendre chez lui à sept heures précises du soir; sept heures ne sont pas encore sonnées, et j'ai tout quitté pour être exact, car il s'agit sans doute d'une affaire pressante...

— Très pressante, citoyen, dit un de ces gens de police en ricanant d'un air sinistre. Tu es le nommé Lecoq, notaire? Monte, on t'attend là-haut.

— Je vous salue, citoyens, répondit M. Lecoq qui ne prit pas garde à ce ricanement et

qui entra dans la maison, après avoir réitéré ses révérences, chapeau bas.

— Voilà un ci-devant qui saluerait la guillotine s'il la trouvait sur son chemin ! murmura l'agent étonné de se voir l'objet de semblables prévenances.

M. Lecoq n'oublia pas de décrotter ses pieds et de les essuyer sur un débris de paillasson ; il s'approcha d'une lampe qui fumait dans l'escalier, pour passer en revue la propreté de ses bas et de ses souliers, sur lesquels il promena son mouchoir : ensuite il toussa deux ou trois fois, cracha et se moucha longuement, avant de gratter à la première porte qui s'offrit à lui. On le conduisit, à sa demande, près du maître du lieu, qui fumait, couché sur un lit, en attendant ses conviés. M. Lecoq considéra d'un coup d'œil d'inventaire le local resserré et étroit, parfumé d'une odeur de cuisine, et cet ameublement rare et mesquin, car il pensait toujours qu'on avait besoin de son ministère pour un mariage ou pour un testa-

ment. Il fut un peu troublé lorsqu'il entendit la voix de Stentor qui l'interpellait, et lorsqu'il aperçut, enveloppé d'un nuage de fumée de tabac, un homme à bonnet rouge, qui n'avait pas l'air d'un client disposé à mourir ou à se marier. Le notaire salua pourtant à trois reprises, pendant que Langlade lui lançait des bouffées de tabac à la figure.

— Assez salué comme ça, citoyen! cria Langlade en se tournant vers lui et en s'appuyant sur le coude sans se lever. Veux-tu fumer une pipe avec moi?

— J'ai l'honneur de vous remercier, citoyen, répondit le notaire qui salua de nouveau; le tabac me fait mal et je n'en use que pour priser depuis plus de quarante ans.

— Une habitude de quarante ans n'est pas d'hier, reprit Langlade sans interrompre son passe-temps favori au grand déplaisir du notaire qui éternuait par quintes. Tu es enrhumé, citoyen? tu n'arrives pourtant pas des

marais de la Vendée, où les soldats de la nation bivouaquent dans la boue; ni de l'armée de la Sambre, où l'on marche sur les semelles d'Adam ?

— Eh ! citoyen, vous ne me voyez donc pas ! repartit Lecoq avec bonhomie; j'ai soixante et quinze ans, et je vais bientôt prendre le titre de notaire honoraire.

— A quoi ça sert-il un notaire ? à noircir du papier timbré et à embêter la pratique. Nous en avons déjà guillotiné quelques-uns...

— C'étaient les plus honnêtes de notre compagnie, répliqua le notaire, à qui l'honneur du corps inspira le courage de faire l'apologie des victimes que le notariat avait fournies à la Terreur.

— Je te conseille de ne pas répéter cette sottise devant témoins, car ta tête ne vaudrait pas deux décimes, mon garçon; et, quoique cette tête-là soit vieille de soixante-quinze ans, tu dois y tenir plus qu'à une autre, puisque tu

n'en as pas une seconde de rechange. Mais, parlons d'affaires, assieds-toi et dépêchons-nous d'en finir.

— Je suis à vos ordres, citoyen, reprit le notaire qui, déposant sa canne et son chapeau, tira de sa poche ce qu'il fallait pour écrire, sans oublier le papier timbré de rigueur

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Langlade qui n'était point accoutumé à ces formes lentes et méthodiques.

— Vous n'avez, citoyen, qu'à me conter la chose *grossò modo* et je rédigerai l'acte dans les termes qui vous conviendront...

— Je me f.... de tes actes de procureur ! s'écria Langlade qui se mit sur son séant, secoua sa pipe contre le mur pour l'éteindre et sortit de sa poche un cahier de papier chiffonné.

— Eh ! citoyen, ne confondons pas, je ne suis pas procureur. J'ai l'honneur d'être no-

taire depuis cinquante ans, doyen des notaires de Paris.

— Quand tu serais pape, sacré Mathusalem, tu n'en seras pas moins guillotiné comme un b..... de royaliste. Tire-toi de là si tu peux !

— Je ne suis pas royaliste, citoyen, puisque je suis notaire, répondit M. Lecoq surpris, mais non pas déconcerté de ce tragique horoscope.

— C'est toi qu'on nomme Lecoq ? C'est toi que les aristocrates chargent de veiller au soin de leur fortune, pendant qu'ils émigrent à l'étranger ?

— Je me nomme Lecoq, mais je ne sais pas ce que vous voulez dire, citoyen ; j'ai des cliens, mais il ne m'appartient pas de juger s'ils sont aristocrates ou non.

— Bon, bon, il t'en cuira, vieil aristocrachien ! N'étais-tu pas le notaire de la Lamballe et d'autres catins de la cour du tyran ?

— J'avais cet honneur, répondit fièrement

M. Lecoq qui ne se souciait pas de prolonger un pareil entretien, et qui fit un pas vers la porte en reprenant sa canne et son chapeau.

— Où vas-tu ? lui cria d'un ton impératif Langlade qui se jeta en bas du lit pour l'arrêter de force s'il n'obéissait pas à un ordre verbal. Mille tonnerres ! à nous deux maintenant !

— Quel est votre projet, citoyen ? dit le notaire que l'affreuse physionomie de Langlade frappa d'un souvenir d'horreur et d'indignation.

— Assez ! cria le terroriste en le poussant sur un siége et en lui barrant le passage. Parlons peu, mais parlons bien : tu es dénoncé au tribunal révolutionnaire !

— Vous m'étonnez, citoyen : je suis estimé, j'ose le dire, de toutes les personnes qui me connaissent, et j'ai pour garantie derrière moi une vie de probité. .

— Allons, pas de procès-verbal de tes

soixante-quinze ans ; ça ne mène à rien et ça nous ennuie. On t'accuse d'avoir envoyé de l'argent aux émigrés.

— Moi, citoyen ! s'écria le notaire qui pâlit et balbutia. Je connais les lois ; j'en sais les terribles conséquences, et je ne m'exposerais pas...

— Ta, ta, ta, ta ! nous connaissons ces belles raisons, et nous les guillotinons avec les gredins qui s'en servent. D'après cette accusation que tu n'as pas volée, tu comprends la suite...

— Je vous remercie de m'avoir averti, citoyen, répliqua M. Lecoq en se levant et en essayant de prendre congé de Langlade ; j'aurai le temps, je l'espère, de mettre un peu d'ordre dans mon étude, et je vais...

— C'est ça, mon gratte-papier ! dit Langlade, qui l'empêcha de quitter la chambre : je t'aurais donné l'éveil pour que tu pusses échapper au mandat d'arrêt, le tout pour tes beaux yeux !

— Je vous jure, citoyen, que je n'ai pas seulement l'idée de me dérober, par la fuite, à la prison et à un jugement : au contraire, j'irai moi-même me présenter pour qu'on me juge ; car je suis innocent. Je ne demande que deux ou trois heures pour me préparer à tout événement, et pour que les intérêts de mes cliens...

— A merveille, pour brûler les preuves de ta trahison et de tes conspirations contre-révolutionnaires ! mais ces preuves, nous les avons, et d'ailleurs nous nous en passerons bien !

— Vous avez des preuves d'intelligences que j'entretiendrais ou aurais entretenues avec des émigrés ! Je vous défie de les produire, citoyen !

— Ecoute ton article et tâche de filer doux. Voici la liste des suspects qui seront emprisonnés demain ; tu es le troisième dans cette liste : « Lecoq, aristocrate endiablé, qui ne fait pas de bruit, mais qui n'en conspire pas

moins, ex-notaire royal de la cour de Louis Capet; il est riche comme une sangsue du peuple, et il dépense des millions pour répandre de faux assignats, pour affamer Paris et pour corrompre la farine des greniers publics; il a le dessein liberticide de lever l'étendard de la révolte...

— Mais regardez-moi donc, citoyen! interrompit M. Lecoq en souriant de pitié : ai-je l'air d'un conspirateur? A soixante-quinze ans!

— « Son immense richesse, contenue dans des tonneaux pleins d'or, sort secrètement de France pour soudoyer l'armée des brigands de Condé. Un seul fait suffit pour apprécier combien est dangereux ce faux-frère : il signe des certificats de vie pour des émigrés, et même il touche leurs rentes en leur nom. Il a enlevé ainsi à l'État une partie des terres de l'ex-marquis de Chatillard, lequel est parti un des premiers pour Coblentz, avec l'ex-marquise, sa mère, qui a envoyé un vaisseau

chargé d'armes pour les Vendéens, et qui voudrait mettre à feu et à sang la république. »

— Cette dénonciation est un amas de niaiseries et de faussetés ! s'écria M. Lecoq indigné surtout de la perfidie avec laquelle on avait mêlé à ces mensonges un fait malheureusement véritable.

— Il y a là-dedans de quoi te faire guillotiner, toi, ta femme, tes enfans, tes amis et connaissances; mais avec un peu de bonne volonté de part et d'autre nous arrangerons tout cela.

— J'ignore ce que vous prétendez arranger, citoyen; quant à moi, je méprise ces calomnies, et j'attends de pied ferme les calomniateurs ! Mais qui êtes-vous donc pour m'interroger ?

— Je suis le suppléant de l'accusateur public, le grand citoyen Fouquier-Tinville qui n'a confiance qu'en moi, et qui se repose sur mon zèle pour purger la terre des monstres aristocrates.

— Eh bien ! appelez-moi à votre tribunal, citoyen, et je répondrai ! dit avec tranquillité le notaire qu'embarrassait un seul point de l'accusation.

— Si je t'ai fait venir, monsieur l'ingrat, ça te démontre qu'on n'en veut pas à ta chienne de tête, objecta Langlade d'un air caressant qui ajoutait à sa laideur. Sacré nom ! Thémistocle-Catilina est un bon enfant, qui n'écrase que la vermine des ex-nobles. Tu n'es pas noble, toi, citoyen, et il y a manière de te faire gagner un brevet de civisme.

— Est-ce de l'argent que vous demandez, citoyen ? reprit M. Lecoq qui alla au-devant d'une transaction pécuniaire ; je ne suis pas riche, mais cependant...

— Garde ton argent et tes tonneaux d'or, père Crésus ; ce que j'exige de toi ne te coûtera que de la complaisance. Qu'as-tu fait des terres et des biens du marquis de Chatillard ?

— Je ne sais pas de quelles terres ni de quels biens vous parlez, citoyen. Mais lors

même que je le saurais, je ne trahirais pas le secret qui est confié au notaire, et dont je dois compte...

— Ah ! vas-tu changer de ton, vieux Sardanapale ? Je me moque de tes singeries de notaire, et je t'ordonne de me déclarer, comme si j'étais ton confesseur, quels sont les immeubles que possède encore le marquis de Chatillard en France, sous des noms supposés, sans doute, puisqu'il est émigré et a encouru la peine de confiscation.

— En vérité, je ne conçois rien à cette question ! Le marquis de Chatillard ne possède aucun immeuble : son tuteur a fait vendre tout; le château qui est à moitié démoli, les bois qui sont coupés, les champs, les fermes, les maisons de ville, depuis trois ans, citoyen, tout est vendu et revendu, tout absolument, comme propriété de mineur.

— Je suis sûr, moi, que rien ou presque rien n'a été vendu. C'est une vente simulée pour soustraire ces immeubles à la loi de con-

fiscation; tu auras beau nier, vieux renard, je n'en démordrai pas; car on m'a bien informé, et je te dirai quels sont les faux acquéreurs, dans quelles mains se trouvent la plupart des immeubles, à combien s'élèvent les revenus qu'on touche ici pour le marquis! Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai rassemblé mes renseignemens; et, quoique tu aies mérité cent fois la guillotine, en favorisant les manœuvres d'un ex-noble émigré, je te ferai grâce si tu abandonnes les intérêts de ton marquis pour prendre les miens et t'en occuper exclusivement. Ça te convient-il, mon cher Lecoq?

— Je ne vous comprends pas, citoyen, répondit le notaire avec une lenteur impassible et un visage sévère.

— F..... ! tu me comprendras quand tu sauras qui je suis! Quoi! tu ne me reconnais pas? Vingt-quatre ans d'absence m'ont donc diablement changé!

— Il me semble que je vous vois pour la première fois, et je désire que ce soit la der-

nière, si vous n'avez à me faire que des propositions de ce genre.... Mes cliens...

— Tes cliens te feront guillotiner, te dis-je! Comment, tu as la mémoire si mauvaise! Je suis Langlade, fils naturel de l'ancien marquis de Chatillard.

— Langlade! murmura en reculant le notaire chez qui ce nom réveillait d'horribles souvenirs : c'est vous qui avez assassiné M. de Chamoran.

— Moi-même, pour te servir, citoyen, répliqua Langlade avec un rire impudent et cruel. N'est-ce pas pain bénit que de tuer un aristocrate?

— Cependant vous avez encouru, s'il m'en souvient, une condamnation assez grave que vous auriez subie sans l'intervention de l'archevêque de Paris.

— Tu te souviens de loin, citoyen; ce furent en effet les cagots et l'archevêque à leur tête qui vinrent à mon secours, parce que ce Chamoran, que j'ai envoyé cinq ou six heures

trop tard au cimetière, passait pour un démon de philosophe et pour un athée. J'étais condamné à être pendu, avant l'admirable invention du citoyen Guillotin, mais on me fit évader; on me remit une bonne somme d'argent, et l'on m'embarqua pour les Grandes-Indes, où je suis resté jusqu'à la fin de 1790. Voilà mon histoire étonnante et miraculeuse; je te la raconte, mon cher notaire des aristocrates, afin que tu ne doutes pas de la légitimité de mes droits sur la fortune de l'ex-marquis de Chatillard.

— Je ne sais quels sont les droits dont vous parlez, citoyen, et je ne les trouve indiqués ni dans le codicille du grand-père de M. le marquis actuel, ni dans le testament de feu son père...

— Vraiment! tu ne les trouves pas dans tes paperasses! Pourtant je veux qu'ils s'y trouvent, et ils s'y trouveront, si tu tiens à ta boule!

— Je me rappelle que le feu dernier mar-

quis de Chatillard, peu d'instans avant sa mort, paraissait disposé à s'occuper de vous, et même il y a dans son testament une clause qui vous concerne : il s'en rapporte à la générosité de son fils pour vous assurer une existence...

— Ce n'est pas son fils, c'est le fils de Chamoran qui sortait d'un rendez-vous avec la marquise, lorsque je l'ai tué sur la place !

— Je ne connais que le fils légitime du feu marquis de Chatillard, lequel naquit dans les termes fixés par loi : *pater est quem nuptiæ demonstrant*.

— Il n'y a que les aristocruches qui crachent du latin ! Tu ne cites pas là une loi de la république, maître Lecoq ! Je te déclare, moi, que je suis moins bâtard que ce sacredieu d'ex-marquis que mon ci-devant père n'a pas fait, puisque l'abbé Pélerin a vu et entendu la marquise, cette prude de marquise et son cousin...

— Je ne vous comprends pas, je ne dois pas

vous comprendre, citoyen, interrompit le notaire. Il n'y a pas de république qui fasse qu'on revienne sur l'origine d'un enfant né dans le mariage, et ayant, depuis vingt-quatre ans, qualité de fils légitime. Le codicille de l'ancien marquis de Chatillard est devenu caduc, et l'hospice des Enfans trouvés qui eût recueilli les biens substitués par celui-ci, le dernier marquis mourant sans postérité légitime, l'hospice des Enfans trouvés n'a pas même réclamé lorsque je lui ai fait signifier la naissance posthume de...

— Assez de paroles inutiles! cria Langlade que le bruit des convives arrivant forçait de terminer brièvement cette conférence. Je ne suis pas notaire, mais accusateur public; je me moque de tes objections latines, françaises et principalement aristocrates. Il n'y a point ici deux bons partis à choisir, et tu n'as pas deux heures pour te décider.

— Permettez-moi d'avoir l'honneur de me retirer, répondit M. Lecoq qui recommença

ses salutations : l'honorable compagnie qui arrive m'empêche d'abuser...

— Si tu t'obstines à refuser de travailler pour moi, va-t'en! on te conduira ce soir à la Conciergerie, et demain tu auras l'avantage de me revoir...

— Qu'appelez-vous travailler pour vous? repartit le notaire que ces formes expéditives déroutaient complétement.

— F.....! ne te l'ai-je pas dit? Me prends-tu pour une serinette? Je te prie de travailler pour moi, et non pas pour le roi de Prusse, ni pour l'ex-marquis de Chatillard!

— Mais vous n'y pensez pas, citoyen! je suis notaire...

— Sans doute tu es notaire, et tu le seras tant que je te laisserai la tête sur les épaules. Il faut constater que le quidam qui s'intitule marquis de Chatillard n'est qu'un bâtard, et que sa gueuse de mère l'a emprunté à un lieutenant du régiment de Champagne : nous aurons pour cela des témoins solides : Pélerin-

Publicola, moi, Nanon, la femme de chambre de la marquise...

— Quand bien même ce que vous supposez serait vrai, citoyen, il n'y aurait pas moyen d'élever la moindre prétention contre une naissance reconnue par la loi...

— Ah! fichu raisonneur! As-tu le projet de me mystifier? Si tu ne te charges pas de ruiner mon marquis de frère, d'autres s'en chargeront, et toi tu sauteras le pas!

— Mais, citoyen, en admettant, ce qui est impossible, que le marquis fût déchu par bâtardise, le codicille de son grand-père institue légataire l'hospice des Enfans trouvés...

— Qu'importe! je le ferai guillotiner! s'écria brutalement Langlade préoccupé de la façon la plus prompte de trancher un nœud gordien....

— Vous ferez guillotiner le codicille de l'ancien marquis de Chatillard! répéta le notaire qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, je le ferai comme je le dis, reprit

Langlade en frappant du poing sur la table. Ainsi, dépêche-toi de me promettre; sinon, à la Conciergerie et demain place de la Révolution!

— Mais, citoyen, je suis entièrement étranger à une semblable affaire qui me couvrirait de honte et de ridicule : l'état d'une personne ne dépend pas de la volonté d'une autre, et...

— Mille tonnerres! je ne te demande pas tout cela; je te demande seulement, et une fois pour toutes, de m'aider à m'emparer des biens que le marquis possède encore en France.

— Mais il est votre frère, citoyen, quoique vous ne portiez pas tous deux le nom de votre père; et, s'il était ici, vous n'auriez pas le courage de le ruiner.

— Moi! répondit Langlade avec de féroces éclats de rire. Qu'il vienne sous ma griffe, et il verra quel courage j'aurai! Le fils de Chamoran n'est pas mon frère.

— On pourrait s'entendre avec le tuteur,

car le jeune marquis n'est pas majeur, répliqua le notaire en cherchant un biais qui fût d'accord avec son devoir pour mettre à l'abri la fortune de son client. J'ai une idée confuse de certaines dispositions prises à votre égard, citoyen, par le marquis votre père. Si vous m'accordiez une semaine pour des recherches...

— Une semaine! tu te moques du tribunal révolutionnaire! Je ne t'accorderai pas un jour, pas même une heure, et je suis las de m'amuser à la moutarde!... Babou! cria-t-il par la fenêtre. On a besoin de toi, mon brave!... C'est fini! dit-il en s'adressant au notaire immobile et résigné. La nuit, à la Conciergerie, te portera peut-être conseil, et alors nous serons amis.

— Citoyen, je ne renoncerai pas pour me sauver à l'estime de mes cliens et de moi-même! répliqua M. Lecoq avec la dignité de maintien qui accompagne toujours une noble résolution.

— A ton aise, intrigant!... Babou!... Un mot de plus, citoyen Lecoq : ne dis-tu pas que le ci-devant marquis de de Chatillard a un tuteur? Est-il émigré ou suspect, ce tuteur?

— Il est resté en France, parce qu'il est octogénaire et aveugle; il demeure à Passy. Mais, vous ne l'avez pas oublié, certainement, c'est le docteur Blum.

— Blum! s'écria Langlade en riant et en jouant avec la poignée de son sabre. Comment ce vieux fou n'est pas crevé! Il aurait le front de soutenir que le défunt marquis de Chatillard!... S'échine-t-il encore à faire des enfans par chiffres et par systèmes? Je gagerais qu'il s'imagine avoir fourni l'étoffe du dernier des Chatillard!... Il sera sans doute plus accommodant que toi!

— Eh! citoyen, le pauvre Blum n'a pas tous les jours sa tête! répondit M. Lecoq que l'apparition de l'agent de police n'avait pas fait fléchir dans sa détermination.

— Et toi, père Lecoq, tu ne l'auras plus

demain à cinq heures de l'après-dîner ! Babou, mène monsieur à la Conciergerie et recommande-le de ma part !

— Citoyen ! votre conduite n'est ni bienveillante pour moi, ni prudente pour vous, car je n'aurais qu'à vous accuser à mon tour ; vous êtes contumax...

— Imbécile ! interrompit Langlade en le chassant à coups de pied. Si je n'avais tué qu'un aristocrate, Fouquier-Tinville ne m'aurait pas remarqué ! Va, j'en ai tué aux prisons, en septembre 92, et j'en tuerai tant qu'il y en aura ! Est-il effronté ce notaire hors la loi ! Il ose me faire un crime d'avoir tué un aristocrate, comme si ce n'était pas plaisir et profit !

Langlade reçut ses convives avec des poignées de mains et des accolades fraternelles : ces convives étaient tous des juges et des jurés du tribunal révolutionnaire, à l'exception du citoyen Antoine, commissaire national des administrations civiles, lequel avait promis de se

rendre à l'invitation du nouveau suppléant de Fouquier-Tinville. Celui-ci était absorbé par les préparatifs de la grande *épuration* que Robespierre, retiré des opérations du comité de salut public depuis quarante jours, devait entamer le surlendemain parmi ses collègues. Langlade, l'âme damnée de l'accusateur public, qu'il allait remplacer habituellement au Palais-de-Justice, se donnait beaucoup de mouvement pour la faction de Robespierre, et recrutait partout des adversaires contre le parti des *indulgens* que Collot-d'Herbois, Tallien, Billaud-Varennes et Legendre commençaient à faire prévaloir dans la Convention. Le tribunal révolutionnaire devait naturellement avoir de la sympathie pour son fondateur, et les jurés, nommés par Robespierre, sous l'inspiration de Fouquier et de Coffinhal, ne demandaient qu'à organiser la terreur sur une plus large échelle, suivant l'expression de Fouquier, qui leur avait annoncé cinq cents têtes pour *la décade* prochaine. Ce souper, où Lan-

glade avait réuni les plus influens auxiliaires du système de la terreur, sous prétexte de célébrer avec eux son installation dans le fauteuil d'accusateur public, n'était réellement qu'une assemblée préparatoire des partisans de Robespierre. Le commissaire national des administrations civiles, qu'on regardait comme une créature de Robespierre, et qui devait jouer un rôle nécessaire dans l'exécution du complot, n'avait pas été invité sans intention par l'ordonnateur de cette orgie politique; mais il ne fut pas exact au rendez-vous, et on l'attendit inutilement jusqu'à neuf heures.

— Je me doutais qu'il ne viendrait pas, dit Langlade mécontent de ce manque de parole; il a fait mille singeries avant d'accepter, et il s'est plaint de sa santé de même qu'une femme à vapeurs. La république, f....! n'est pas une garde-malade, et son médecin de confiance doit amputer les membres malsains pour éviter la gangrène. Le citoyen Antoine se targue de ce qu'on l'a fait inviolable pour

s'attacher à la sequelle dantoniste; mais, nom de Dieu! ces inviolables-là n'ont pas des têtes inamovibles!

— Citoyen, reprit un des assistans, tu aurais mérité la mort en jurant le nom de Dieu, si la pétition de Magenthies avait été adoptée par la Convention.

— Ce Magenthies était un suppôt des aristocrates, repartit Langlade; il voulait déconsidérer l'Etre-Suprême, en lui donnant des airs d'inquisition : nous l'avons expédié aujourd'hui.

— Pendant que nous jugions ce pétitionnaire conspirateur, dit l'abbé Pélerin, j'ai composé, sur sa pétition, un madrigal que je lui ai envoyé après l'avoir condamné. Mes vers ont paru lui faire plaisir; les voici :

J'ai juré par le dieu d'amour
Que vous seriez à moi cette nuit même.
Belle Philis, la nuit est noire comme un four,
N'opposez plus d'obstacle à mon ardeur extrême,
Et je mourrai demain au point du jour!

— Bravo ! s'écrièrent les plus lettrés. C'est du Parny ! Ou bien tu as volé cela dans les *Lettres à Emilie sur la mythologie*, Publicola !

— Je trouve que les vers sont jolis, dit une espèce de crétin ; mais la pensée n'est point assez républicaine. Je changerais ainsi le dernier :

Et je mourrai demain comme un bon b..... de sans-culotte.

— Nous approuvons ! reprirent quelques autres : le vers est plus galant et moins aristocrate.

— A table, citoyens ! répliqua l'abbé Pélerin qui n'approuvait pas une variante si éloignée de la rime. Puisque le citoyen Antoine boude la cuisine de Thémistocle-Catilina, nous lui adresserons, si vous voulez, une invitation à souper chez Pluton avec les *indulgens* de la Montagne. Mais ne nous apercevons pas de son absence, si ce n'est pour boire et manger sa part. Qui aime son ventre suive

le mien ! Je vous chanterai, *inter pocula*, une nouvelle chanson des *Passe-temps de la Guillotine !*

On entra tumultueusement dans la salle à manger, on se plaça pêle-mêle, non sans se pousser et se rudoyer. Le couvert du commissaire national se trouva envahi par quelque convive qui n'était pas compté, et chacun fit main-basse sur les plats à sa portée, en sorte que tout le souper fut attaqué à la fois : les uns se jetant sur les viandes, les autres sur les crèmes, tous mangeant avec voracité et beaucoup avec une malpropreté qui témoignait d'un manque absolu d'éducation. L'abbé Pélerin essaya en vain de mettre un peu d'ordre dans le service, mais il ne réussit qu'à s'attirer des injures; il se contenta donc de donner l'exemple d'une gourmandise plus raffinée. Les vins ne furent pas ménagés dans cette gloutonne émulation qui animait tous les assistans, peu accoutumés à pareille chère en ce temps de disette générale. Les bouteilles

se vidaient comme par enchantement, car on ne voyait pas deux verres pleins ensemble. Ces fréquentes libations troublèrent les esprits de l'assemblée, et la gaieté triviale, qui circulait à la ronde, se communiquait par des éclats étourdissans et confus, au milieu desquels personne n'entendait ni ne pouvait se faire entendre. On riait, on parlait, on chantait, on hurlait à la fois, et Langlade réclamait vainement le silence pour préparer ces ivrognes à seconder la dictature de Robespierre, tandis que l'abbé Péterin s'efforçait de se former un auditoire attentif pour éprouver l'effet de sa chanson. La joie, l'admiration et le bruit furent au comble quand on apporta sur la table un immense gâteau monté représentant une guillotine en nougat avec vingt billots de sucre de pomme, sur lesquels étaient posées vingt têtes de cire qui semblaient avoir été tranchées d'un seul coup. Langlade jouissait de la surprise que ce gâteau avait causée chez des hommes blasés sur la vue et les hor-

reurs de l'instrument, qu'ils ne laissaient pas en repos un seul jour. L'abbé Pélerin crut l'instant favorable pour entonner des couplets relatifs à la circonstance.

— Citoyens, cria-t-il d'une voix d'énergumène, je signale comme ennemi des lumières et de la liberté le scélérat qui m'interrompra pendant les litanies de sainte Guillotine :

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Ecoutez la guillotine,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Ça chatouille le tympan !

C'est au premier occupant
Qu'une fille se destine ;
C'est le premier occupant
Qui toujours au cou lui pend.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan, etc.

D'abord un baiser frappant
Ferme une bouche mutine,
Et de ce baiser frappant
Le reste soudain dépend !

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan, etc.

— Te tairas-tu, satrape? dit le voisin du chanteur en le saisissant à la gorge sur un signe de Langlade.

— Je demande la parole, s'écria Langlade qui profita de l'attention que l'abbé Pélerin était parvenu à captiver par l'énergie de ses poumons. Je la demande au nom de Robespierre, ajouta-t-il solennellement pour empêcher le chanteur de reprendre sa romance érotique. Vous voyez, citoyens, le modèle d'une mécanique qui sera prochainement adoptée pour les besoins de la république : c'est moi qui l'ai inventée, et j'ai prié le grand citoyen Robespierre d'accepter la dédicace de mon invention, pour laquelle je n'exige aucune indemnité, sinon la gloire d'avoir fourni un expédient très prompt et très facile pour extirper les aristocrates sans augmenter le nombre des bras.

— Vive l'inventeur! répétèrent les moins ivres en ébranlant la salle de leurs applaudis-

semens. Une couronne de chêne au citoyen Thémistocle-Catilina !

— Voici l'instant le plus doux de ma vie! dit Langlade avec un attendrissement auquel le vin n'était pas étranger; je suis honoré de la reconnaissance des vrais patriotes ! Citoyens, encore dix ou douze jours, et vous verrez, en versant des larmes de bonheur, une guillotine à vingt places fonctionnant du matin au soir pour nettoyer les prisons. Je vous le prédis, je vous l'annonce, cette guillotine nationale sera mise en jeu par un rouage hydraulique, en sorte qu'on supprimera la moitié des charges d'exécuteurs publics. Le gouvernement républicain doit vivre d'économies, citoyens, et nous n'imiterons pas les tyrans qui s'engraissaient des sueurs du peuple.

— Je vote l'impression du discours ! s'écria un des auditeurs en dévorant trois têtes, sans s'apercevoir qu'elles étaient en cire colorée. Ainsi périssent les têtes de l'hydre !

— L'essai de ma machine, continua Lan-

glade en s'attendrissant de plus en plus, sera un jour de fête pour la nation aussi splendide que celui de la fête de l'Etre-Suprême : de ce jour datera l'ère de la vertu! Robespierre recevra les sermens des républicains au pied de l'instrument qu'on inaugurera par l'exécution de dix-huit traîtres de la Convention.

— Dix-huit! ce n'est point notre compte! dit un des plus fanatiques ; il y a le quart de la Convention à retrancher, si l'on ne veut pas que tout se pourrisse.

— Bigre! dix-huit! ça ne fait pas seulement une bouchée pour cette gaillarde-là, dit un autre en montrant le modèle en pâtisserie.

— Voici les tièdes, les indulgens et les faux-frères qui sont déjà sur la liste, repartit Langlade : Tallien, Bourdon-de-l'Oise, Thuriot, Guffroy, Rovère, Lecointre, Panis, Barras, Fréron, Legendre, Monestier, Dubois-Crancé, Fouché, Cambon, Barrère, Billaut-Varennes, Collot-d'Herbois...

— Holà ! trois membres du comité de salut public ! interrompit un convive épouvanté de cette proscription qui allait atteindre les plus ardens montagnards.

— Quand ils seraient du comité du diable, qu'est-ce que ça nous fait, puisque Robespierre les a mis sur sa liste ! Il n'y aurait pas grand mal à renouveler toute la Convention.

— Sacredié, non ! dit un des fanatiques. Robespierre vaut à lui seul une Convention, surtout avec ses deux aides-de-camp Couthon et Saint-Just...

L'entrée d'un nouveau convive dans la salle donna le signal d'une explosion de murmures, de cris et de rires. C'était le citoyen Antoine qui arrivait, le chapeau sur la tête, et qui cherchait des yeux Langlade dominé et comme écrasé par la haute taille de ses voisins. Le commissaire national de la justice ne répondit pas aux interpellations, ne s'excusa pas de venir si tard et ne salua personne : il était pâle de colère, et sa belle figure, encadrée

de longs cheveux plats, paraissait plus expressive et plus imposante, vis-à-vis de ces repoussantes physionomies portant les stigmates du crime et le sceau de la stupidité. Le commissaire avait environ quarante-cinq ans, mais il ne se résignait pas à cesser d'être jeune, et il cachait une partie de son âge, en laissant le luxe de la barbe à des républicains plus incultes, et en conservant dans son costume de patriote le goût et la recherche d'un marquis de la cour de Louis XVI. Son habit bleu à boutons dorés, à longue queue et à larges revers, son gilet rouge à quatre rangs de boutons, sa cravate à nœuds pendans, son pantalon collant de basin blanc et ses bottes molles, ne composaient pas un ensemble moins élégant que la veste, le pourpoint et la culotte de soie de l'ancien régime. Cette distinction de toilette excita la jalousie des assistans qui affichaient dans leur habillement tout l'abandon et toute la pauvreté des dernières classes du peuple, avec lesquelles ils étaient sans cesse

en rapport et en contact. Ils commencèrent donc par huer cette mise soignée et brillante qui ne prêchait pas d'exemple la simplicité et l'égalité républicaines, et ils finirent par lancer contre le retardataire des boulettes de pain, puis des noyaux et des pelures de fruits. Le commissaire national n'eut pas la patience de supporter un pareil accueil : de pâle qu'il était, il devint rouge, et ses yeux étincelèrent, tandis qu'il les promenait autour de la table pour choisir l'agresseur le plus acharné de la bande; il ne s'adressa pas au moins capable de lui tenir tête, car, allant droit à un gros homme carré d'épaules et musclé comme un athlète, il lui souffleta le visage avec le gant qu'il avait ôté, et il le provoqua du regard.

— Citoyen, lui dit-il d'un accent calme et sévère, je ne sais si tu as jamais porté l'épée comme moi, mais j'ai agi comme si tu la portais encore, et je suis prêt quand tu voudras.

— Tu étais donc marquis, citoyen, reprit ce lâche adversaire qui n'avait aucune envie de descendre sur le terrain où on l'appelait, et qui eut l'air de répondre à une plaisanterie.

— Assieds-toi, citoyen! cria Langlade qui venait de faire apporter un couvert et un siége qu'on ne parvint à placer qu'en resserrant tout le monde; tu mangeras froid, mais tu boiras chaud.

— Tu arrives encore à temps pour entendre une chanson très plaisante et suffisamment érotique sur les passe-temps de la guillotine, dit l'abbé Pélerin.

— Ce faraud a été retenu par son coiffeur! objecta un des convives qui avait à cœur les coups de gant donnés dans la figure d'un juge révolutionnaire; il n'a mis que trois heures à s'habiller.

— Voilà pourtant ce que c'est qu'un inviolable! retorqua un autre; c'est un plat-cul qui

joue, sans gagner, à la loterie de la guillotine, sacredié!

— Je ne m'assiérai pas, citoyens, dit Antoine qui se reprochait d'avoir consenti à se mêler à cette tourbe : je suis attendu au comité de salut public.

— Comment, citoyen, as-tu promis de souper ce soir chez moi et au comité de salut public? répliqua Langlade blessé de ce procédé qui témoignait peu d'égards pour lui. Est-ce que tu te trouves trop grand seigneur pour trinquer avec nous? Oui-dà, monsieur le commissaire national, nous avons pourtant fait danser de plus gros personnages que toi!

— C'est par ta faute, citoyen, si je ne suis pas venu à l'heure fixée, car tu m'as fait courir à l'Abbaye, à la Force et à la Conciergerie.

— Moi, citoyen? repartit Langlade qui était loin de le comprendre. Qu'est-ce que tu nous contes là? Tu ferais mieux de te cacher dans ton assiette et dans ton verre.

— Qu'aurais-tu dit, citoyen, si j'avais envoyé arrêter un de tes domestiques, et si le pauvre diable s'était mis sous ta protection?

— Ah! je comprends l'anecdote! s'écria Langlade en éclatant de rire. Pardieu! citoyen, j'aurais dit que tu avais sans doute tes raisons pour cela, et je ne m'en serais guère soucié.

— Eh bien! moi, je m'en soucie, et je veux savoir quelles sont tes raisons pour motiver l'arrestation de ce malheureux Léonidas, mon huissier de cabinet.

—Tu veux savoir quelles sont mes raisons? reprit Langlade avec insolence. Tu ne le sauras pas, citoyen, et je te prie de me *ficher* la paix.

— Citoyens, cet huissier ne peut être coupable des faits qu'on lui impute, dit Antoine décidé à plaider la cause de Léonidas avec l'intérêt qu'elle semblait mériter; je connais ses sentimens républicains et je m'en ferais garant.

Son seul crime est d'avoir servi dans les ministères qui se sont succédé depuis dix ou quinze ans ; mais c'est là le crime des circonstances, et je suis sûr qu'il n'a conservé aucune affection pour un ordre de choses qui n'existe plus. D'ailleurs, quelle importance aurait la façon de penser d'un obscur fonctionnaire ?...

— Bravo, citoyen ! tu avocasses comme M. de Malesherbes, interrompit Langlade en applaudissant. Tu n'as qu'à venir demain à l'audience, et là tu défendras ton coquin d'huissier.

— Quoi! vous voulez citer ce brave homme au tribunal révolutionnaire ! Autant vaudrait y citer les tables et les chaises des bureaux de la Commission....

— A l'éloquence du citoyen commissaire ! dit Langlade en portant un toast qui fut répété par les convives et salué d'acclamations dérisoires.

— Quand ce malheureux m'a écrit qu'il

venait d'être arrêté et conduit en prison, je n'en croyais pas sa lettre, et je suis allé successivement à l'Abbaye, à la Force et à la Conciergerie....

— Où tu l'as rencontré! Il n'y restera pas long-temps, car il est bien assez mûr pour la guillotine. J'espère bien que tu n'as pas usé de ton pouvoir discrétionnaire pour me l'enlever!...

— J'ai préféré que tu le fisses sortir toi-même; c'est pourquoi, avant de me rendre au comité de salut public, je viens te demander de signer sa mise en liberté.

— Impossible, citoyen. Demande-moi plutôt la moitié de mon petit pécule; mais ne me demande pas de mettre en liberté un conspirateur, un agent de Pitt et Cobourg...

— Cessons cette plaisanterie, citoyen; puisque tu refuses de réparer une injustice aussi ridicule, je me plaindrai au comité de salut public.

— Plains-toi au comité, je m'en f....! plains-

toi au diable et à sa clique dantoniste; je ne reculerai pas d'une semelle, et demain je guillotine mon aristocrate de valet.

— Adieu, citoyen! Le comité de salut public se chargera maintenant de cette affaire, et n'accuse que toi d'avoir amené des conséquences qui te seront désagréables.

— Va dire au comité de salut public, s'écria Langlade en s'animant par degrés jusqu'à oublier la prudence dans ses paroles, va lui dire à ce comité d'intrigans que Robespierre, Saint-Just et Couthon l'abandonnent à la hache des lois, et que toutes ses têtes ne seront pas plus difficiles à abattre qu'une seule. Buvons à cet heureux événement, véritables sans-culottes!

— Au guillotinement général des indulgens, des lâches, des dantonistes et des commissaires-généraux! hurla le terroriste qu'Antoine avait souffleté en le défiant.

— Je m'acquitterai de ta commission, citoyen, dit Antoine en se retirant avec une

froide, et méprisante indignation, et je ferai savoir au comité de salut public, puisque tu m'y autorises, la récompense qu'on lui destine et l'attachement qu'il doit attendre des juges et jurés du tribunal révolutionnaire. Le comité y avisera.

— Dis-lui aussi que tu auras sans doute la gloire de l'accompagner sur la charrette triomphale pour monter à la guillotine! cria Langlade qui se repentit d'avoir parlé indiscrètement devant un partisan du comité de salut public. Ce brigand-là se pique d'être délateur, ajouta-t-il en interrogeant l'assistance qui ne songeait pas à s'opposer au départ d'Antoine; or un délateur compromettrait le sort de la république, en paralysant les desseins de Robespierre. N'est-il pas quelqu'un ici qui veuille se dévouer pour la patrie en frappant ce délateur?

Aucun des convives ne parut flatté d'assumer sur lui la responsabilité d'un assassinat; et, après un moment de silence, la proposition

de Thémistocle-Catilina fut étouffée par le cliquetis des verres, les acclamations des buveurs et la voix de l'abbé Pélerin, entonnant sa chanson dont le refrain, répété en chœur par tout le monde, allait épouvanter les bourgeois dans leurs lits et les marchands dans leurs boutiques. Le lendemain plusieurs journaux rapportèrent que la rue Saint-Honoré avait été le théâtre d'une réunion d'aristocrates qui avaient juré entre eux de poignarder Robespierre et de renverser ainsi cette *muraille d'airain*, protectrice de la république. On fit beaucoup d'arrestations ce jour-là.

III

LA FORCE.

Cinq fiacres escortés de gendarmes venaient d'entrer dans la première cour de la Force ; on sonna la cloche, et les prisonniers, familiarisés avec ce signal qui leur annonçait de nouveaux compagnons d'infortune, quittèrent leurs jeux, leurs promenades et leurs conversations pour accourir de tous les côtés du

préau et se rassembler autour des grilles, afin de voir s'ils ne reconnaîtraient pas quelque ami parmi les victimes qu'on amenait. Un silence d'attente et d'anxiété régnait dans les groupes, et chaque fois que le directeur de la prison prononçait un nom que se renvoyaient de l'un à l'autre les porte-clefs avec les plus lugubres intonations, un murmure de curiosité, entrecoupé de plaintes ou de malédictions, circulait et se bourdonnait longtemps.

Les prisonniers de la Force servaient, comme ceux des autres prisons, pour les approvisionnemens quotidiens de la Conciergerie où l'on transférait la veille du jugement les malheureux qui étaient cités au tribunal révolutionnaire; mais ils pouvaient du moins se promettre d'être oubliés par l'affreux tribunal, s'ils avaient l'adresse ou le bonhèur de ne pas lui être rappelés par les infâmes *moutons* qui faisaient métier de sonder les opinions, les désirs, les espérances des prévenus politiques,

pour dresser des listes de proscription. On s'occupait donc encore à la Force des événemens publics, et l'on y était avide de nouvelles, parce qu'on attendait d'un changement inévitable dans les hommes et le système du gouvernement une amélioration probable au régime des prisons. La plupart des agens de la contre-révolution avaient péri sur l'échafaud, et la terreur ne s'exerçait plus que contre des royalistes passifs qui n'auraient eu ni le courage ni la force d'entraver la marche des affaires à l'intérieur; un grand nombre de *suspects* étaient même tout-à-fait étrangers au parti de la noblesse, ou indifférens aux sourdes manœuvres de ce parti que n'avait pas écrasé la main de fer de la Convention; des méprises, des méchancetés et des vengeances particulières augmentaient la population flottante de l'Abbaye, du Luxembourg, de la Force, de Saint-Lazare et des autres prisons qui ne suffisaient déjà plus pour contenir cinq

ou six mille individus des deux sexes, de tout âge et de toute condition.

Enfin les guichets s'ouvrirent avec un horrible fracas de serrures et de verroux; les prisonniers anciens reçurent les nouveaux comme des frères appelés à partager le même sort: on les entoura, on les examina, on les interrogea, on les consola. L'intérêt et la confiance s'établissent si vite en prison! L'intérêt s'attachait surtout à un vieillard aveugle, qui paraissait ignorer en quel lieu on l'avait conduit, et qui n'était pas même au courant des circonstances graves dans lesquelles se trouvait la France; c'était le docteur Blum qu'on avait arrêté dans son lit au point du jour, et qui demandait sans cesse si ses manuscrits ne couraient aucun danger. Un autre des derniers venus attirait auprès de lui une affluence considérable, à cause des renseignemens qu'il distribuait sans la moindre hésitation, relatifs à ce qui se passait dans l'assemblée nationale,

et les comités de salut public et de sûreté générale; on évitait pourtant de manifester les impressions que ses discours imprudens et inconsidérés répandaient dans les esprits, parce qu'on le soupçonnait, à son excès de franchise, d'avoir des instructions secrètes de la police pour observer la contenance de chacun. C'était Lafleur-Léonidas, que le comité de salut public avait fait sortir de la Conciergerie, à la requête du commissaire national de la justice, afin de soumettre à un plus ample informé la conduite de ce fonctionnaire, que Thémistocle-Catilina accusait d'intelligence avec les ex-nobles et les émigrés. Lafleur avait donc la certitude de ne point passer ce jour-là au tribunal révolutionnaire, et l'intervention du commissaire national en sa faveur le tranquillisait sur les suites de son emprisonnement, au point qu'il pensait avoir mérité une gratification plutôt qu'une peine quelconque, et qu'il retombait dans les inconséquences de son caractère bavard et léger.

— Il ne nous faut que de la patience, messieurs, disait-il d'un air important; je vous prédis que cela ne durera pas. On commence à se lasser d'être guillotiné, et M. de Robespierre aura bientôt du fil à retordre : ou il sera le plus fort, et nous y laisserons nos têtes; ou bien il aura le dessous, et nous nous en tirerons, Dieu merci! Le citoyen Antoine, commissaire national des administrations civiles, police et tribunaux, a été chargé de faire un projet pour réorganiser les tribunaux révolutionnaires, et il y travaille jour et nuit. Or, le citoyen Antoine est le plus honnête des ministres que j'ai servis depuis M. le comte de Maurepas, et vous pouvez être sûrs qu'il aura pitié des bons citoyens qu'on emprisonne pour un oui ou pour un non; il n'aime pas la guillotine, je vous jure, et s'il ne dépendait que de lui.....

— Quelles nouvelles de l'armée du nord? demanda-t-on. L'occupation de Bruxelles par Pichegru et Moreau n'est-elle plus douteuse?

— Douteuse! reprit Lafleur qui parlait de

tout au hasard, sans tenir à une opinion plus qu'à une autre. Les Français sont à Bruxelles depuis le 22 messidor, et maintenant on habille la Belgique en république. Oh ! la campagne a été soignée, et nous avons battu Cobourg à plate couture. La Convention vient de rendre un décret qui défend à nos soldats de faire des prisonniers anglais, en représaille des forfaits de Pitt, et là tannerie de peaux humaines, à Meudon, fera des culottes avec le cuir de tous les Anglais qui seront écorchés vifs. Ce sont des culottes sans couture, très souples et très solides, qu'on donnera gratis au peuple.

— Quelle horreur ! quelle sottise ! cria-t-on à ce conte populaire qui venait d'être accrédité par des affiches et des *canards*, répandus avec profusion dans Paris.

— Monsieur, vous qui savez tout, vous savez sans doute ce qu'on fait en Vendée ? dit à voix basse un Vendéen timoré, qui n'avouait pas son origine et ses antécédens.

— Hé! monsieur, on y fait toujours la même chose : les Vendéens se battent comme des enragés ; on pend et on fusille ceux qui sont pris vivans ; ils rendent la pareille aux républicains. Le général Turreau brûle les bois, les moissons, les villages ; mais Charrette et Stofflet ne s'endorment pas, et l'on dit que leur armée se grossit tous les jours au fond du Bocage...

— Vous êtes bien instruit, monsieur, reprit le Vendéen qui n'osait toutefois se faire connaître. L'armée vendéenne n'a pas été détruite, comme on l'a dit, mais seulement dispersée à Chollet et à Savenay. J'ai vu des personnes qui jouèrent un beau rôle dans ce mémorable fait d'armes, où les *bleus* ont été taillés en pièces, malgré les mensonges de leurs bulletins, et ces personnes m'ont certifié que c'était un plan convenu d'avance de se retirer à la débandade, pour sacrifier moins de monde. Il y a des Vendéens qui sont venus jusqu'à Paris, et qui rejoindront leurs drapeaux dès

que le passage ne sera plus intercepté, car la Vendée existe encore, monsieur!

Lafleur s'aperçut qu'on s'éloignait de lui, la plupart craignant de se compromettre, et il n'attribua pas sans jalousie cette désertion complète à un des prisonniers nouvellement arrivés avec lui. Quelle fut sa surprise, en s'approchant, de reconnaître, dans le vieillard aveugle qui excitait tant d'empressement et d'intérêt, le docteur Blum, qu'il avait vu autrefois chez le marquis de Chatillard! Blum cependant n'avait conservé, en perdant la vue, ni sa pétulance, ni sa vivacité, ni sa démarche sautillante, ni ses mouvemens saccadés et continuels, ni son bredouillement inintelligible; il était devenu plus posé, plus lent, plus lourd, quoiqu'il fût toujours accessible à l'enthousiasme dans les questions de callipédie. Il demeurait d'ailleurs froid et insouciant pour tout le reste. Lafleur, avec son indiscrétion ordinaire, aborda aussitôt le médecin allemand, en le saluant par son nom,

avant de réfléchir seulement aux inconvéniens que pouvait présenter cette brusque reconnaissance pour tous deux.

— Qui m'a nommé? répondit Blum en écoutant de souvenir cette voix qui n'avait rien fait vibrer dans sa mémoire. Y a-t-il ici quelqu'un qui me connaisse?

— Et que vous connaissez bien, monsieur Blum, répliqua l'indiscret, enchanté de se donner du relief et de la consistance en affectant d'avoir des relations avec un homme respectable dont la position inspirait tant de sympathie. Voilà bien des années que nous ne nous sommes revus, et j'ignorais l'infirmité qui vous afflige. Depuis combien de temps êtes-vous aveugle? Ce n'est pas l'embarras, vous devez être bien vieux à présent! M. le marquis de Chatillard aurait cent ans, s'il vivait aujourd'hui!

— Dieu soit loué! il ne vit plus, cet excellent marquis! repartit Blum qui essuya deux

larmes au bord de ses paupières : il aurait trop souffert de la ruine de la noblesse!

— Il eût été guillotiné, monsieur Blum, à moins qu'il n'eût émigré avec madame la marquise et son fils unique; mais, de toutes façons, ses biens seraient confisqués...

— Monsieur, qui êtes-vous donc? lui dit Blum en lui prenant la main et l'attirant à soi pour qu'il entendît seul cette question et pour qu'il y répondît sans défiance.

— Je suis Lafleur, ex-valet de chambre de M. le marquis de Chatillard, et présentement huissier du cabinet du citoyen commissaire des administrations civiles.

— Lafleur? répéta Blum qui se rappelait ce nom-là et qui ne s'abandonna pas sur-le-champ au plaisir de retrouver quelqu'un qu'il pourrait entretenir au sujet de son arrestation. Priez les personnes qui nous écoutent de nous laisser ensemble un moment!... Est-il vrai que je suis en prison? dit-il, quand on eut obéi à sa prière.

— A la Force, répondit Lafleur, et nous y resterons jusqu'à ce qu'on nous amène à la Conciergerie pour être jugés par le tribunal révolutionnaire.

— Vous êtes bien Lafleur, le valet de chambre du marquis de Chatillard? vous n'avez pas l'intention de me tromper? on peut se fier à vous?...

— Fiez-vous à moi, monsieur Blum, et je vous recommanderai à M. le commissaire national qui me paie mes gages en assignats, mais qui est la crême des républicains.

— Il s'agit de me lire ce billet qu'on m'a mis dans la main lorsque je suis descendu de voiture... Vous ne me trahirez pas, mon ami?

— Allez, je ne suis pas cousin avec Robespierre! répliqua Lafleur en déroulant un petit papier que Blum lui remit en tremblant. Diable! ce ne sont pas des lettres moulées!

— Eh bien! vous ne lisez pas? dit le vieillard dont l'angoisse et l'impatience s'expri-

maient par les soubresauts qu'il faisait en cherchant à ressaisir ce précieux papier.

— « Mon vieil ami! lut Lafleur en s'arrêtant à chaque phrase pour déchiffrer l'écriture tracée au crayon sur un papier chiffonné où elle se confondait avec des caractères d'impression que le lecteur inhabile faisait entrer dans le corps de la lettre, sans s'inquiéter du défaut de liaison de l'une et de l'autre; j'apprends votre malheur, au sortir d'une des plus douloureuses scènes de ma vie... CINQUANTE-TROISIÈME LISTE... M. Lecoq a été jugé ce matin par le tribunal révolutionnaire : il sera exécuté ce soir...

— M. Lecoq! s'écria Blum qui étendit la main pour s'emparer du papier, comme si ses yeux pouvaient lui servir encore à s'assurer de cette foudroyante nouvelle. Relisez!...

— « M. Lecoq a été jugé ce matin par le tribunal révolutionnaire, répéta Lafleur : il sera exécuté ce soir! » Je me souviens de M. Lecoq, interrompit-il de son ton ordinaire;

c'était le notaire de M. le marquis de Chatillard! un grand sec! non, un petit rougeot qui ne se pressait jamais!...

— Continuez, de grâce, et lisez tout! dit Blum qui avait écouté d'abord cette digression comme une suite de la lettre qu'il avait hâte de connaître en entier.

— « J'étais là lorsqu'on l'a condamné! lut Lafleur qui ne songeait pas à prêter un accent convenable à cette lecture touchante : j'ai failli élever la voix pour le défendre, mais je me serais perdue sans le sauver. On l'accusait d'avoir envoyé de l'argent à mon fils et à d'autres émigrés... Je verserais mon sang pour racheter le sien!... Et vous, qu'allez-vous devenir? vous jugera-t-on? vous condamnera-t-on aussi?... DES ARISTOCRATES QUI ONT SUBI LEUR CHATIMENT SOUS L'INVOCATION DE SAINTE GUILLOTINE, VIERGE ET MARTYRE... Je n'ai pas embrassé mon fils!...

— Rendez-moi ce papier! s'écria Blum qui

sérieusement se crut l'objet d'une grossière insulte. Avez-vous le cœur d'outrager!...

— Je vous jure, monsieur Blum, que je lis ce qui est dans ce papier; vous m'avez ordonné de lire tout! Je ne vous fais pas grâce de l'imprimé, entre les blancs duquel on a écrit au crayon, de manière que l'écriture est quasi effacée... La personne qui a griffonné ce billet n'avait pas sans doute d'autre papier...

— Achevez, murmura Blum qui tremblait de n'être pas au bout des sinistres nouvelles que devait lui annoncer cette lettre de madame de Chatillard.

— « Je n'ai pas embrassé mon fils! reprit Lafleur absorbé par les difficultés d'une lecture dans laquelle l'intelligence devait avoir plus de part que les yeux. Je mourrai peut-être auparavant! mais je sais du moins qu'il vit, quoique son existence soit à la merci d'un caprice, d'un hasard!... Depuis quatre mois il est en prison sous un nom supposé qui l'a protégé jusqu'à présent!... J'espère que ce

nom le cachera encore!... Je frémis en pensant que je l'expose à être découvert, en essayant de le voir!... Il faut pourtant que je le voie!... A Dieu plaise que je sache me contenir lorsque je le verrai!... Je frappe à toutes les portes, je remue ciel et terre... JÉRÔME, *frotteur*; CUVILLIER, *ex-prêtre non assermenté*; LARIN, *ex-comte*... Je remercie le ciel de m'avoir laissé ma fortune, c'est M. Lecoq et vous que je dois remercier de me l'avoir conservée; car cette fortune me permettra, m'offrira les moyens de délivrer mon fils... Je n'ai pas besoin, mon ami, de vous recommander une extrême réserve dans vos réponses aux interrogatoires qu'on ne manquera pas de vous faire subir : ne dites rien qui puisse compromettre Antoine! Mais vous l'aimez trop pour vouloir lui être fatal, et vous suivrez l'exemple de ce pauvre M. Lecoq qui a refusé de trahir notre secret. La Providence viendra nous secourir, j'en ai l'espoir... Adieu! je veille sur vous!... »

— Excellente femme! comme elle aime son fils! se dit à lui-même le docteur reprenant le billet des mains du lecteur. Ce serait un jeune homme accompli, s'il était moins orgueilleux!

— On demande le citoyen Léonidas! cria d'une voix tonnante le guichetier qui parut à l'entrée du préau et qui répéta son appel jusqu'à ce qu'on y eût répondu.

— C'est moi; que me veut-on? dit Lafleur qui ne partageait pas l'inquiétude de ses compagnons d'infortune accoutumés à ce lugubre appel.

— Vous! on vous nomme Léonidas? repartit Blum croyant avoir été dupe de quelque espion de police. Vous prétendiez être Lafleur! Vous m'abusiez donc! Quel est votre dessein?

— Je suis Lafleur, monsieur Blum, je vous le jure sur ma tête; Léonidas n'est qu'un surnom que j'ai pris pour me donner un petit air républicain et pour jeter de la poudre aux yeux.

— Vous êtes l'ancien valet de chambre du marquis de Chatillard? dit Blum qui doutait encore. Madame la marquise s'est intéressée à vous après la mort de son mari et vous a replacé chez son oncle le comte de Maurepas, qui était ministre! C'est bien à Lafleur que j'ai payé long-temps, en ma qualité d'exécuteur testamentaire du marquis, une pension annuelle de trois cents livres?...

— Laquelle me fait faute depuis que madame la marquise a émigré avec son fils et depuis que les assignats ont succédé à l'argent; mais quand l'argent et madame la marquise reviendront, je compte bien que ma pension reviendra aussi. J'ai été si surpris et si joyeux hier de revoir madame la marquise, que je n'ai pas songé à ma pension...

— Tu as vu madame la marquise? interrompit Blum effrayé : tu te trompes, malheureux! Ne va pas colporter ce mensonge, tu serais cause!... La marquise est à Berlin et son fils à Coblentz.

— Je ne sais pas où est son fils, mais je sais que madame la marquise est à Paris, que je l'ai vue et que je lui ai parlé hier à l'hôtel de la Commission de la Justice.

— Tu lui as parlé !... Non, c'est impossible ! vous dites cela pour me sonder, pour m'arracher un aveu, pour interpréter mon silence ! Vous faites un vilain métier, citoyen Léonidas !

— A quoi sert-il d'être honnête homme, si l'on passe pour un fripon ? Il y a de quoi dégoûter de l'honnêteté ! Vous me soupçonnez de vous tendre un piége, monsieur Blum, moi qui voudrais vous tirer de peine, et qui consentirais volontiers à rester en prison à condition que vous en sortissiez tout à l'heure ! Lafleur n'est pas un brigand, quoique baptisé Léonidas.

— Hé! citoyen Léonidas, cria le guichetier en agitant son trousseau de clefs, as-tu bientôt fini tes préparatifs de départ ? penses-tu que je n'ai que toi à servir ici ?

— Ah ! monsieur Blum, vous m'avez fait

du chagrin; mais, sans rancune! dit Lafleur acceptant la main que le vieillard lui tendait en signe de réconciliation. Si je puis vous être utile, allez!...

— Adieu, frère! lui disaient les prisonniers en l'entourant et en l'escortant jusqu'au guichet. Du courage! il en faut! Vous n'êtes pas le premier et vous ne serez pas le dernier! Ce sera notre tour demain ou après-demain! Qu'est-ce qu'un jour de plus! On ne meurt qu'une fois! D'ailleurs, nous mourons pour la bonne cause! nous sommes des martyrs! Adieu, nous prierons pour vous!

— Est ce que c'est à moi qu'ils en ont ces braves gens? demanda Lafleur au guichetier qui le conduisait. Si je ne comptais pas un peu sur le citoyen commissaire de la justice, je serais moins tranquille, après avoir entendu ces litanies des agonisans! Ils me traitaient, en vérité, comme un guillotiné! Holà! citoyen, pas de bêtise, le citoyen commissaire m'a ordonné de l'attendre à la Force.

— Le voici lui-même qui vient te chercher, dit le guichetier en le poussant par les épaules dans une salle où le citoyen Antoine, qui avait pour insignes de son haut emploi une ceinture tricolore à frange d'or, se promenait les bras croisés, en rêvant aux singulières vicissitudes de la politique. Je te félicite d'être le mignon du citoyen commissaire; ça t'ôte une fameuse épine du pied!

— Léonidas, tu es libre, lui dit le commissaire national allant à sa rencontre avec bonté; il n'y a aucune charge contre toi, et les preuves morales n'existent pas plus que les preuves matérielles pour te mettre en jugement. Retourne donc à la Commission, et reprends aussitôt ton service, en évitant de parler de ce qui s'est passé, de ton emprisonnement et de ta délivrance.

— Je n'aurai que faire d'en parler, citoyen commissaire, tout le monde, en me revoyant, saura que je suis sorti de prison, et ma reconnaissance..,

— Tu ne m'en dois aucune, puisque tu es innocent et que j'ai seulement contribué à faire constater ton innocence. Sois à l'avenir moins léger en paroles, je t'en avertis, et borne-toi à bien remplir tes fonctions d'huissier de cabinet, sans t'occuper de ce qui ne te regarde pas. Une autre fois, Léonidas, je ne répondrais pas de ta tête. Va, moi je reste pour visiter la prison.

— Vous allez visiter la prison, citoyen commissaire? dit Lafleur qui revint sur ses pas avec une généreuse pensée. Vous y trouverez des gens bien dignes de votre protection, un entre autres que j'ose vous recommander, parce que je le connais et que je m'intéresse à lui; il est vieux et aveugle : c'est le docteur Blum, un savant homme qui a fait des livres...

— Le docteur Blum! J'ai un souvenir confus de ce nom! reprit le citoyen Antoine en la mémoire duquel s'était gravé le nom de Blum,

dans une des aventures les plus singulières de sa vie.

— Il est célèbre par toute l'Europe, citoyen, et j'ai ouï dire que le grand Frédéric employait M. Blum à composer une race d'hommes qui devaient avoir sept pieds de haut et qui auraient fait les plus beaux grenadiers du monde.

— Je me rappelle qu'un médecin allemand, qui ne s'est pas nommé, a fait une proposition semblable à l'Assemblée nationale, il y a deux ou trois ans.

— Ce ne peut être que M. Blum, qui a des secrets extraordinaires pour rendre grosses les femmes stériles. M. le marquis de Chatillard ne l'avait pas fait venir d'Allemagne pour autre chose...

— Le marquis de Chatillard! répliqua le commissaire national qui éprouvait cette vague curiosité que produit un pressentiment né du concours de quelques circonstances imprévues. Quel est ce marquis?

— Il est mort depuis vingt-quatre ans;

j'avais l'honneur d'être son valet de chambre, et le docteur Blum était son médecin. Ce pauvre marquis, à l'âge de soixante-dix ans, avait la rage de se faire une famille, et il épousa (c'était un meurtre) une jolie fille de dix-sept ans; comme dit le proverbe : Vieux coq et jeune poulette, c'est la meilleure emplette!

— La marquise avait dix-sept ans et elle était jolie? demanda le citoyen Antoine voyant déjà dans cette jeune marquise une femme qui lui était apparue comme un songe, et qui n'avait pas laissé transpirer d'autre indice de sa condition que son titre de marquise. Eh bien! eurent-ils des enfans, malgré cette disproportion d'âge?

— Grâce au docteur Blum qui faisait avaler une quantité de drogues au marquis, ce digne homme eut un fils posthumé, et même on racontait que la marquise...

— Que racontait-on? insista le citoyen Antoine qui trouvait dans sa mémoire quelques lueurs d'analogie avec les détails que lui four-

nissait l'ancien valet de chambre du marquis.

— Oh! bah! c'était pure calomnie; et la femme de chambre de madame la marquise, une langue de serpent, une vraie peste, le disait à qui voulait l'entendre. Madame avait un cousin...

— Un cousin! répéta Antoine qui fut frappé d'une similitude de faits que le hasard ne semblait pas devoir produire seul. Elle l'aimait sans doute?

— Elle en était folle, c'est positif, et ils se faisaient les yeux doux, au point que tout le monde s'en apercevait, excepté le mari qui ne vit jamais goutte là-dedans. Mais j'ai bien de la peine à croire que les choses soient allées aussi loin qu'on l'a dit, et que le cousin soit le père du fils de M. le marquis de Chatillard, puisque ce fils est venu au monde neuf mois pleins après la mort du cousin de madame. Il faut pourtant remarquer que le cousin et le mari sont décédés le même jour, à cinq ou six

heures d'intervalle, le cousin poignardé par un mauvais sujet qui fait maintenant des siennes dans le tribunal révolutionnaire, et M. le marquis enlevé par une bonne fluxion de poitrine. Les apparences ne sont donc pas plus favorables pour l'un que pour l'autre ; mais madame la marquise est une trop honnête dame pour que je ne la défende pas des calomnies de Nanon; je lui ai d'ailleurs des obligations personnelles, et j'aime mieux croire à la vertu des drogues du docteur Blum... Pardonnez-moi, monsieur, ce sont là des particularités...

— Qui m'intéressent plus que vous ne pensez, Léonidas, reprit vivement Antoine qui se voyait sur la trace d'une découverte qu'il avait inutilement poursuivie depuis vingt-quatre ans. Je vous prie, au contraire, de me donner là-dessus tous les renseignemens que vous pourrez rassembler... L'histoire est piquante, originale...

— Elle vous amuserait bien davantage si vous aviez connu ce brave marquis de Cha-

tillard, qui ressemblait à un fantôme et qui n'avait en tête que la manie de faire de beaux enfans.

— N'était-ce pas un homme d'une cinquantaine d'années, de petite taille, de figure assez réjouissante, toujours remuant et sautillant, parlant très vite?...

— Vous faites là le portrait de M. Blum, avant qu'il devînt aveugle et tout-à-fait vieux. M. le marquis de Chatillard était un grand vieillard...

— Avec le dos voûté, de sorte qu'il marchait courbé en deux, reprit Antoine qui se sentait capable d'achever le portrait. N'avait-il pas un nez prodigieux?

— Prodigieux, c'est le mot, dit Lafleur en mesurant avec la main la longueur que pouvait avoir ce nez mémorable. Figurez-vous, monsieur, une demi-aune de boudin qui viendrait se planter au bout du mien. Ce nez-là était une calamité; on ne le regardait pas sans rire, et, lorsque M. le marquis sortait à pied dans

la rue, les polissons couraient après lui en criant et en chantant comme après un masque. Souvent je me mordais la langue pour garder mon sérieux, et un jour...

— C'est elle ! soupira le commissaire national dont les souvenirs concordaient avec tout ce qu'il apprenait de la bouche de Lafleur.

— Si vous avez rencontré ce nez une seule fois, monsieur, il est impossible que vous l'ayez oublié ! Je serais mort de chagrin avec une aussi ridicule infirmité.

— En effet, je crois me rappeler... Et la marquise, elle est vivante ? elle habite Paris ? Où est-elle ? Et son fils ? il a aujourd'hui vingt-trois ans !

— D'où le savez-vous ? Il paraît que je vous l'ai dit moi-même tout à l'heure. Il a vingt-trois ans, ou il est bien près de les avoir. Tenez, voilà des dates précises : son père, le vieux marquis, est mort au mois de janvier 1770, et l'enfant est né à neuf mois de là

jour pour jour; ce qui a été remarqué par les gens malicieux.

— Les dates me confirment dans mon opinion, se disait à lui-même le citoyen Antoine dont l'agitation croissait à mesure qu'il croyait trouver le mot de l'énigme dans un si étrange rapprochement d'époques et de faits.

— Vous ne voyez pas à redire, n'est-il pas vrai, à ce qu'un enfant ait été conçu le jour même de la mort de son père? Il n'y a pas là de miracle.

— Je voudrais savoir si la marquise de Chatillard et son fils sont encore à Paris, demanda d'une voix émue le commissaire national qui tremblait d'avoir prévu un malheur irréparable. La révolution a frappé tous les nobles qui ne se sont pas rattachés franchement à elle et qui ont eu l'imprudence de rester en France.

— Madame la marquise en est partie avec son fils dès le commencement de la révolu-

tion, et je ne présume pas qu'elle ait l'envie d'y revenir.

— Je souhaite qu'elle n'y revienne pas avant que le règne de la terreur soit passé ! s'écria-t-il en soupirant. Je serais cependant bien heureux de la revoir !

— Monsieur le commissaire national a connu madame la marquise de Chatillard ? Je ne m'étonne plus alors qu'il prenne tant d'intérêt à ce qui la concerne, cette bonne dame !... Puisque vous l'avez connue, puisque vous désirez la revoir, je ne crois pas commettre une indiscrétion en vous confiant qu'elle est à Paris...

— La marquise de Chatillard ! reprit Antoine en s'efforçant de dissimuler la joie et l'impatience que lui causait cette nouvelle inespérée. A Paris ! Grand Dieu ! je ne le croirai qu'en la voyant. Où la verrai-je ? Es-tu sûr de ce que tu m'annonces ? n'est-ce point une autre que tu auras prise pour elle ? La marquise ! quel bonheur !

— C'est un bonheur que vous auriez pu apprendre plus tôt, puisqu'elle était elle-même hier dans votre antichambre...

— La marquise dans mon antichambre! hier!... C'est faux; ce n'est pas seulement vraisemblable. Que m'aurait-elle voulu? Elle m'a oublié! moi!...

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle avait un furieux désir de vous parler, et que je l'avais engagée à vous attendre...

— Dans l'antichambre! dit amèrement le commissaire national qui était prêt à éclater en reproches contre son huissier. Pourquoi ne l'avoir pas introduite? pourquoi ne m'avoir pas averti? Mais je ne suis pas convaincu que ce soit elle qui revienne braver des lois de sang, après s'y être dérobée par l'émigration!

— C'est bien elle, monsieur, quoiqu'elle se fasse appeler madame Dancourt, et vous en jugerez vous-même, car elle veut absolument vous entretenir.

— Elle se fait appeler madame Dancourt!

dit Antoine qui pleurait d'attendrissement à l'idée de revoir la marquise. Me reconnaîtra-t-elle ?

— Quant à elle, vous la reconnaîtrez tout de suite ! elle n'a pas changé ; elle est aussi jolie qu'au moment de son mariage, bien qu'elle ne soit plus jeune...

— Léonidas, j'ai confiance en toi, dit le commissaire national qui ne dédaigna pas de toucher la main de son huissier pour l'engager davantage à être digne de cette confiance. Ne quitte pas l'hôtel de la Commission, afin de répondre en mon nom à madame Dancourt, si elle s'y présente pendant mon absence ; tu la prierais d'attendre dans mon cabinet, et tu m'enverrais chercher partout, fût-ce à la Convention ou au comité de salut public, car rien ne m'arrêterait pour la voir.

— Comptez sur mon adresse, monsieur, dans tous les cas ; mais je n'aurai pas besoin d'user de beaucoup d'artifice pour la retenir, puisqu'elle a elle-même une égale envie de vous

trouver; et quand je lui aurai dit le plaisir que vous vous promettez de cette entrevue...

— Garde-toi bien de le lui dire! garde-toi de laisser soupçonner que je suis préparé à sa visite et que tu m'as prévenu de son changement de nom. Je te demande seulement le secret le plus absolu sur notre entretien; je te l'ordonne! Si tu me trahissais, si tu remplissais mal mes intentions, je serais capable de tout pour te punir; mais tu te souviendras que je t'ai sauvé la vie aujourd'hui, et que je pourrais te faire payer cher une indiscrétion qui compromettrait une tête plus précieuse pour moi que la mienne!

Ces instructions et ces menaces, prononcées avec l'accent de l'autorité froide et résolue, déconcertèrent l'assurance de Lafleur, qui comprit que le commissaire national de la justice ne plaisantait pas avec lui, malgré le serrement de main qui avait établi un instant d'égalité entre eux. Il reprit son maintien et son ton respectueux d'huissier, et il se

mit sur-le-champ en devoir d'obéir au ministre, en balbutiant des excuses et des protestations de dévouement. Ce ne fut qu'en respirant l'air de la liberté, au sortir de la prison, qu'il s'exagéra son importance, et qu'il se crut destiné à un rôle plus élevé que celui dont il s'était contenté jusqu'alors : n'était-il pas le confident et l'agent secret de son maître ? Le comité de salut public n'avait-il pas délibéré sur son sort, et le ministre ne s'était-il pas fait son avocat contre l'accusateur public ? Il ne se possédait pas de joie, et il avait hâte de retrouver son ancien camarade de livrée pour lui faire part de ce changement de fortune, pour l'en éblouir et pour l'accabler d'une éclatante supériorité. François, qui, depuis l'arestation de son collègue, craignait d'être arrêté lui-même à chaque instant, était allé dans la rue Saint-Honoré guetter le passage des charrettes de la Conciergerie pour dire adieu à Léonidas; il en crut à peine ses yeux lorsqu'il n'aperçut pas son ami au nombre

des condamnés, et il rentra tristement à l'hôtel de la Commission, en s'accusant de n'avoir pas reconnu le malheureux Lafleur. Celui-ci l'attendait et lui sauta au cou avec des démonstrations que le vieillard taxa d'imprudence et de *fédéralisme*, en y répondant toutefois par des marques de véritable affection.

— Mon cher Lafleur, lui dit-il en sanglotant, est-ce bien toi ? ta tête tient-elle encore à tes épaules ? Tu peux te vanter de l'avoir échappé belle !

— Oui-dà, citoyen, tu t'imaginais que je me laisserais guillotiner comme ça ! répondit gaiement Lafleur. J'ai glissé mieux qu'une anguille dans les doigts de ce sacripant de Langlade, et je ne mourrai pas sans l'avoir vu faire la grimace sous sa chienne de mécanique.

— J'étais si persuadé de ton affaire, que je l'ai dit à la citoyenne Dancourt qui est encore venue pour voir le citoyen commissaire.

— Madame la marquise de Chatillard est

venue! et tu l'as renvoyée! Maladroit! M. Antoine qui l'attend, qui veut la voir, et qui m'a chargé de lui faire les honneurs...

— Toi, tu ne seras content qu'en nous faisant tous guillotiner, pour le plaisir de bavarder à tort et à travers! C'est une infamie d'avoir dénoncé la ci-devant marquise!

— Dénoncé! Il n'y a que les bonnets rouges qui dénoncent, monsieur François! Moi, je rends service à tout le monde, et aujourd'hui j'ai employé mon crédit auprès de M. Antoine en faveur de madame la marquise de Chatillard et de ce brave docteur Blum que j'ai rencontré à la Force. Tu seras trop heureux de me trouver dans l'occasion, ingrat!

Sur les quatre heures, Langlade, que les travaux du tribunal révolutionnaire avaient retenu toute la journée au Palais-de-Justice, se rendit à la Force pour faire réintégrer Lafleur à la Conciergerie et pour avoir une conférence décisive avec le docteur. Il apprit, en grinçant des dents et en proférant d'horri-

bles jurons, que le premier avait été mis en liberté dans l'après-midi, d'après un ordre du comité de salut public, et que le second était également sorti de prison en vertu du pouvoir discrétionnaire du commissaire national de la justice qui avait engagé sa responsabilité pour obtenir la levée de l'écrou de ce prisonnier, avec lequel il était monté en voiture.

— C'est une gageure pour me faire pièce ! se dit à demi voix Langlade avec une fureur concentrée qui éclatait dans son ricanement sauvage ; mais rira bien qui rira le dernier. A nous deux, citoyen commissaire ! La première fois que je l'ai vu, ce beau seigneur, j'ai senti que je le haïrais volontiers ! Nous étions ennemis avant de nous rencontrer ! Il faut que l'un boive le sang de l'autre !

IV

LES ÉPREUVES.

Antoine, après avoir signé, dans les mains du directeur de la prison, une déclaration constatant qu'il se rendait garant, corps pour corps, du *suspect* qu'il emmenait, l'avait fait monter auprès de lui dans sa voiture, sans adresser la parole à ce vieillard qu'il ne cessait de regarder avec des alternatives poignantes

de doute et d'espoir. Il n'avait pas oublié, en effet, les principaux traits de la personne qu'il s'efforçait de reconnaître dans le docteur Blum; mais celui-ci, cassé et affaissé par la vieillesse, n'était plus que l'ombre de lui-même; il ressemblait à un tableau effacé qui survit à peine dans quelques-uns de ses linéamens et qui ne retient rien de son ancienne couleur. La perte de la vue avait particulièrement modifié le caractère de Blum et atterré sa physionomie qui participait désormais de la lenteur de ses mouvemens. Cependant Antoine parvenait à réunir, sur ce visage immobile et insensible, les vestiges de celui qu'il se souvenait d'avoir vu si animé et si changeant, sous l'influence d'une circonstance de sa vie toujours présente à son esprit comme un rêve de la veille : il se disait tout bas que ces yeux alors fermés et clignotans devaient avoir lancé des regards pleins de feu; que cette bouche rentrée et entr'ouverte s'agitait autrefois d'un frémissement perpétuel; que ce masque terne

et inerte avait reflété de vives sensations et s'était ridé ainsi par le jeu trop actif des muscles de la face. Il arrivait donc par degrés à établir l'identité du vieillard aveugle et infirme avec l'homme d'un âge mûr, si remarquable par sa vivacité presque enfantine et par sa plaisante figure, qu'il avait à cœur de retrouver : ses doutes reprirent pourtant le dessus, quand il eut entendu une voix lente et distincte qui n'avait aucune analogie avec celle qu'il se rappelait gazouillante et rapide ainsi qu'un chant d'oiseau. Néanmoins, un peu d'attention l'aida bientôt à découvrir les habitudes et le timbre de la voix qu'il cherchait sous la nouvelle que l'âge avait faite en affaiblissant et en modérant la première. Il demeura donc convaincu qu'il avait à ses côtés le même individu qui, vingt-quatre ans auparavant, lui avait ménagé une si étrange aventure à son arrivée aux portes de Paris.

— Où me mène-t-on, s'il vous plaît? demanda Blum qui était resté silencieux jusque-

là et qui ne formait que des conjectures fâcheuses sur ce nouveau déplacement.

— Je vous mènerai où il vous plaira, répondit Antoine que ce tête-à-tête avait laissé sous l'impression d'un profond sentiment de honte et de crainte mélangées de joie.

— Je n'espère pas une meilleure chance que ce pauvre Lecoq : au tribunal révolutionnaire d'abord et à l'échafaud ensuite.

— Vous vous abusez, citoyen, sur le sort qui vous attend; j'ai pris des renseignemens sur votre compte, et je les ai trouvés assez favorables pour vous faire mettre en liberté provisoire.

— D'où me connaissez-vous, monsieur, pour vous être intéressé à moi? Nommez-vous, je vous prie, afin que je sache qui je dois remercier.

— Vous ne me connaissez pas ou du moins vous ne m'avez vu qu'une fois, il y a bien des années!... Moi, je vous connais... par votre réputation de savant...

— Est-ce qu'on se soucie encore de la science, monsieur, en ce temps de barbarie où l'on égorge un Lavoisier ! s'écria Blum flatté de rencontrer quelqu'un qui eût ouï parler de lui et de ses écrits.

— Vous êtes le docteur Blum qui eut l'estime et la confiance du roi Frédéric de Prusse ? demanda Antoine ne sachant par quelle voie arriver à l'explication qu'il désirait si ardemment.

— C'est moi-même, monsieur, reprit Blum en se rengorgeant et en paraissant sortir de la froide torpeur qui l'engourdissait. A quel savant ai-je l'honneur de parler ?

— Oh ! je ne suis rien moins qu'un savant, dit Antoine que cette qualification fit sourire ; je suis commissaire national des administrations civiles, justice et police.

— On peut être savant, monsieur, dans toutes les conditions, repartit le callipédiste qui ne concevait pas qu'un savant fût autre

chose qu'un savant, et évita toutefois de répondre à un bon compliment par un mauvais. Lavoisier était fermier-général; Monge est membre de la Convention.... Mais il y a des savans qui, au lieu de consacrer leur science au bonheur de l'humanité, la font servir à des œuvres de destruction : le docteur Guillotin, par exemple, qui a inventé cette affreuse machine à laquelle on donne son nom.

— Le docteur Guillotin est un savant bien respectable, et son invention doit être considérée comme un bienfait, puisqu'elle abrége les souffrances des victimes.

— Un bienfait! grand Dieu! la guillotine! répliqua Blum s'échauffant et se ravivant pour une discussion qui touchait au sujet constant de ses études et de ses affections. N'est-ce pas une invention abominable, sacrilége, que celle qui a pour but unique de trancher la vie de l'homme? Comme si ce n'était rien que la vie de l'homme, cet être chétif et délicat, qui ne vient au monde qu'au bout de neuf mois, qui

y vient nu et si faible que les soins assidus d'une nourrice suffisent à peine pour le conserver; qui porte souvent en lui-même le germe de la maladie à laquelle il succombera un peu plus tard; qui est ordinairement incomplet.et infirme; qui grandit et se forme avec une si minutieuse lenteur et qui n'est homme qu'à vingt ans!

— Je vois que vous ne voulez pas de la peine de mort dans la législation, dit Antoine qui ne trouvait point encore de transition naturelle pour aborder le sujet où il se promettait d'amener le docteur sans l'effaroucher et sans lui donner le temps de se mettre sur ses gardes. Je ne partage pas votre avis, et je regarde la peine de mort...

— Comme un outrage à la Divinité, interrompit Blum remis sur la voie de ses chères idées de callipédie. Dieu a créé l'homme à son image, et vous avez la témérité de briser l'image de Dieu! Cette image, direz-vous, est trop éloignée de son modèle; elle a été

gâtée, pervertie au physique et au moral; eh bien! efforcez-vous de la corriger et de la remettre dans son état primitif, au lieu de la détruire et de l'insulter. Un gouvernement bien organisé abolirait d'une part la peine de mort, en décrétant que la vie de l'homme est ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, et surveillerait, d'une autre part, la création des enfans, laquelle est abandonnée à l'ignorance et au caprice des pères de famille...

— C'est vous, sans doute, qui avez envoyé à l'assemblée nationale une pétition relative à cet objet? reprit Antoine qui avait hâte de faire tomber la conversation sur le sujet qui l'intéressait si vivement. Cette pétition n'était pas signée, ce qui ne permit pas à l'assemblée de s'en occuper comme elle le méritait.

— La Convention passa sur-le-champ à d'autres questions, au milieu d'un rire général. Ah! monsieur, ce rire m'a tué! Quand j'ai jugé par-là en quelles mains ineptes était tombé le pouvoir, je me suis senti humilié

d'avoir quitté l'Allemagne pour la France qui n'avait que des rieurs pour représentans. Si je n'avais pas été enchaîné dans ce pays léger et railleur par des devoirs que je remplirai jusqu'au bout, malgré les dangers qui menacent ma tête, oh! je serais parti le jour même de cet affront fait à la science, en nommant l'auteur de cette pétition philanthropique et religieuse! Le rapporteur de ma pétition l'a présentée comme une plaisanterie dirigée contre la république! En voici la substance : La république a besoin d'âmes fortement trempées et de corps de fer pour se défendre et résister aux tyrans; la génération actuelle est malheureusement débile, rachitique, appauvrie. Du temps d'Homère, les hommes avaient six pieds et mangeaient des bœufs entiers à leurs repas. J'offre donc à la Convention un moyen éprouvé et infaillible de régénérer la nation et de former une race nouvelle, plus vigoureuse et plus énergique, propre aux travaux de la guerre et de l'agriculture.....

— Docteur Blum, n'avez-vous pas mémoire de m'avoir rencontré quelque part? interrompit Antoine qui n'eut pas la patience d'écouter le reste de la pétition.

— Il est possible que je vous aie rencontré, répondit Blum qu'aucune réminiscence ne mettait sur la trace de cette rencontre que son interlocuteur n'avait pas oubliée. Mais, si vous n'aidez pas ma mémoire qui n'a plus la ressource des yeux, je chercherai vainement dans mes souvenirs. Vous ne m'avez pas dit votre nom!

— Mon nom ne vous rappellera rien, car vous ne l'avez jamais su. On me nomme Antoine.

— Antoine qui? Avez-vous peur d'avouer votre nom? Etes-vous noble? Dans ce cas, ne craignez pas de vous nommer, puisqu'on m'accuse d'être complice des nobles.

— Je n'ai pas d'autre nom que celui d'Antoine, reprit le commissaire national en rou-

gissant. Je ne suis pas noble, je suis un paysan d'Auvergne.

— Paysan de naissance, et à présent un des douze commissaires nationaux ! répliqua Blum dont les idées étaient bien loin de celle qu'on voulait éveiller en lui. Je vous félicite, monsieur, d'avoir fait cette brillante fortune : elle vous honore, parce que sans doute vos talens vous en ont rendu digne.

— Il y a vingt-quatre ans, docteur, que nous nous sommes vus, par une nuit d'hiver froide et pluvieuse, sur la grande route d'Orléans, à un quart de lieue de Paris.

— Quoi ! vous êtes !... s'écria Blum qui ne fut pas maître de ce mouvement de surprise et qui se renferma aussitôt dans une impénétrable indifférence.

— J'étais bien sûr que vous ne m'aviez pas oublié ! repartit avec satisfaction Antoine à qui ce cri de la conscience avait révélé ce que Blum s'efforça ensuite de cacher.

— Moi, monsieur, je ne me souviens pas

de vous avoir connu, répliqua le callipédiste déterminé à mourir plutôt que d'avouer le secret dont il était dépositaire.

— Certainement vous ne me connaissiez point, et vous n'avez pu me connaître dans le peu d'instans que nous passâmes ensemble, vous m'interrogeant et moi répondant à l'aventure, sans prévoir ce que vous exigiez de ma docilité; je n'ai pu même qu'entrevoir vos traits dans l'obscurité, avant que vous m'eussiez bandé les yeux.

— Je vous écoute, monsieur, pour faire acte de bonne volonté, dit froidement le docteur, mais je ne trouve pas dans tout cela le moindre fait qui me concerne.

— Ne niez pas, docteur, je vous ai retrouvé, je vous reconnais, et maintenant vous auriez beau nier, je n'en resterais pas moins convaincu...

— Restez convaincu, monsieur, je n'ai pas le droit de m'y opposer; mais laissez-moi de mon côté une conviction qui vaut la vôtre et

qui la doit ébranler, savoir, que vous vous trompez à cause d'une ressemblance de nom ou de visage que je ne puis m'expliquer. Je suis sûr, pour ma part, que nous ne nous connaissons pas.

— Comment, docteur, ce n'est pas vous qui, accompagné du marquis de Chatillard, m'avez arrêté un soir aux environs de Paris, en m'offrant de gagner mille louis ?

— Le marquis de Chatillard ! répéta Blum dont l'étonnement égalait le chagrin, et qui, pourtant, ne fit que persister davantage dans ses dénégations.

— Ce n'est pas vous qui portiez la parole ? Ce n'est pas vous qui m'avez couvert les yeux avec un mouchoir ? Ce n'est pas vous qui m'avez fait monter dans une voiture ?

— Si c'était moi, monsieur, reprit en affectant de rire le docteur que cette reconnaissance embarrassait beaucoup, vous m'avez tout à l'heure rendu le même service, et nous sommes quittes.

— Ce n'est pas vous, continua Antoine, qui m'avez conduit dans un hôtel de grand seigneur, celui du marquis de Chatillard, qui m'offrait une si touchante hospitalité ?...

— Monsieur ! interrompit Blum s'emportant contre Antoine pour rompre une explication dans laquelle il finirait par se trahir, je ne sais ce que vous dites, et je doute que vous le sachiez mieux que moi ! Vous mêlez le nom du marquis de Chatillard à votre roman qui n'a pas le sens commun et qui me semble outrageant pour les personnes que vous mettez en scène.

— Vous ne me donnerez pas le change, docteur ; ma mémoire est bonne si la vôtre est mauvaise, et je tiens le fil qui me fera pénétrer au fond de ce labyrinthe.

— Que ne me ramenez-vous à la prison, monsieur ! dit tristement Blum qui craignait que son secret lui échappât à force d'être contraint et poursuivi.

— Pourquoi nier, docteur, quand j'ai dans

les mains la clef de ce mystère qui m'occupe depuis vingt-quatre ans? Refuserez-vous de me conduire auprès de la marquise de Chatillard?

— Vous me tendez un piége, reprit rudement Blum qui fit semblant de se méprendre sur les intentions d'Antoine; vous avez essayé de m'inspirer d'abord une confiance que je vous retire, et je vous déclare que, pour ne pas compromettre des personnes que j'aime, je m'abstiendrai dorénavant de vous répondre.

— Je pensais, par ma conduite à votre égard, docteur, m'être placé à l'abri de soupçons aussi odieux! Vous interprétez bien mal les sentimens que j'ai conservés de cette nuit.....

— Encore ce conte ridicule! interrompit Blum avec une dédaigneuse colère. Parlons d'autre chose, monsieur, ou ne parlons plus!

— C'est-à-dire, docteur, que vous vous défendrez toujours d'avoir coopéré à ce que vous

appelez un conte ridicule, et à ce que j'appellerai avec plus de raison un conte des Mille et une Nuits? Soit, je n'emploierai pas la question pour vous obliger à confesser la vérité; mais je remonterai à la source même, puisque la marquise de Chatillard est ici.

— La marquise de Chatillard! s'écria Blum qui crut que la malheureuse femme s'était livrée elle-même aux juges qui allaient condamner son fils. Elle est ici!

— Elle reviendra chez moi, puisqu'elle y est venue hier, et j'espère que sa mémoire nous servira mieux que la vôtre, docteur.

— Je vous jure, monsieur, que la marquise de Chatillard n'est point à Paris, répliqua Blum qui avait eu le temps de se remettre de son effroi; elle habite l'Allemagne...

— La marquise de Chatillard n'est point à Paris, j'y consens; mais la citoyenne Dancourt s'y trouve et je la verrai.

— Ah! monsieur, ne la perdez pas! s'écria Blum qui joignit les mains et se pencha en

avant comme pour tomber à genoux devant l'arbitre de la destinée de madame de Chatillard.

— Moi qui donnerais ma vie pour sauver la sienne! repartit Antoine avec entraînement; moi qui me perdrais cent fois pour lui épargner une souffrance, un ennui! Je vous ai adressé des questions qui vous ont semblé indiscrètes, docteur; ne voyez dans ma persistance que mon attachement pour un souvenir qui plane sur toute mon existence et qui me remplit le cœur depuis vingt-quatre ans! Je ne me permettrai pas de vous presser davantage, et je respecterai votre silence dont j'apprécie l'honorable motif.

— Monsieur, je voudrais pouvoir vous éclairer sur l'objet qui vous intéresse, répliqua Blum que son respect pour le marquis mort empêchait de convenir d'un fait qu'il n'eût pas rougi d'avouer en toute autre position. Mais plus je vous écoute, plus je demeure persuadé de votre erreur. Nous ne nous étions

jamais rencontrés avant cet instant qui décide de mon dévouement pour vous ; vous ne connaissez pas non plus la marquise de Chatillard, qui n'est pas la personne que vous croyez....

— Je regrette, docteur, que ce ne soit pas vous, répondit Antoine faisant une dernière tentative pour obtenir de Blum un aveu dont il n'avait pas besoin pour se convaincre.

— Ce n'est pas moi, assurément, dit le docteur qui se flattait d'avoir enfin jeté le doute dans l'esprit de cet obstiné inquisiteur du passé.

— Si c'eût été vous, ajouta le commissaire national, je vous aurais restitué mille louis qu'on m'a prié de garder en dépôt jusqu'à la majorité du jeune marquis...

— N'insistez pas, monsieur, interrompit Blum en baissant la voix ; vous me faites mal !... Vous paraissez m'accuser de mensonge, et je n'ai pas de preuves à invoquer contre vos désobligeantes suppositions.... Cessez surtout de

faire entrer le nom de Chatillard dans une aussi pitoyable histoire!... J'étais tuteur de ce jeune homme, unique descendant d'une grande maison....

— Je vous remercie des soins que vous lui avez donnés, dit Antoine qui serra la main du vieillard étonné. Que je serais joyeux de l'embrasser!

— Il faut aller pour cela à Coblentz, monsieur, et quand vous lui apprendrez que vous m'avez fait sortir de prison, il vous traitera en ami, ce cher Antoine!

— Il se nomme Antoine? demanda vivement le commissaire national, à qui les larmes vinrent aux yeux. Il se nomme Antoine comme moi! répéta-t-il tout ému.

— C'est un nom comme un autre, dit Blum qui comprenait pourquoi la marquise avait choisi ce nom-là pour son fils. Les noms de baptême n'appartiennent à personne, parce qu'ils sont à tout le monde. C'est le vieux mar-

quis de Chatillard qui demanda en mourant que l'enfant fût baptisé sous ce nom qu'il affectionnait.....

— Nous voici arrivés à l'hôtel de la Commission de la justice, reprit Antoine en s'essuyant les joues encore sillonnées de larmes : j'ai pensé que vous seriez plus en sûreté chez moi.....

— Je vous rends grâces, monsieur, mais je désire retourner à Passy où j'ai mon domicile, mes livres, mes notes, mon secrétaire.....

— Mais vous courez risque d'être arrêté de nouveau, peut-être aujourd'hui même, car votre liberté n'est que provisoire, sous ma caution.

— N'importe, lors même que je devrais être arrêté ce soir, je n'en persisterais pas moins à revenir à Passy ; ce sera m'obliger tout-à-fait que de m'y laisser aller.

— Ma voiture va vous conduire, dit Antoine en descendant à la porte de son hôtel ;

je vous recommande de ne pas commettre d'imprudence, et de m'envoyer avertir, si vous étiez inquiété. Je ne réclame de vous qu'une seule chose, c'est de ne pas annoncer à madame Dancourt, ou à la marquise de Chatillard, si vous la voyez avant moi, que vous m'avez retrouvé!

Le commissaire national fut accueilli dans son antichambre par les saluts et les félicitations de Lafleur, qui lui apprit que la citoyenne Dancourt s'était présentée pour le voir, en son absence. Antoine ne se consola de ce nouveau désappointement qu'en pensant que la marquise ne manquerait pas de renouveler ses visites, qui paraissaient avoir un intérêt grave et pressant pour elle, puisqu'elle était venue deux fois en deux jours, et qu'elle avait manifesté un vif désir de le rencontrer. Il s'informa, auprès de son huissier de cabinet, de la rue où était situé l'ancien hôtel de Chatillard, et il sut, en même temps, que cet hôtel, vendu au concierge

même qui l'avait payé, disait-on, avec le produit de la démolition des deux ailes du corps de logis, serait bientôt abattu, parce que le propriétaire ne pouvait le louer ni l'habiter. Antoine conçut à l'instant un projet qui le séduisit par une teinte romanesque et mystérieuse, analogue à celle de l'aventure qu'il aimait à évoquer : il ordonna de la manière la plus expresse à Lafleur de guetter le retour de la solliciteuse et de l'enfermer, s'il le fallait, pour l'obliger d'attendre qu'il pût la recevoir; ensuite il se pourvut d'un portefeuille plein d'assignats et s'achemina seul, à pied, vers la rue de Richelieu, dans laquelle était situé l'hôtel de Chatillard. Son cœur battit en y entrant; un large écriteau, portant : *Hôtel meublé à louer*, l'invitait à s'adresser au portier qui n'avait pas quitté sa loge en devenant propriétaire, et qui gardait lui-même sa maison. Antoine demanda, en balbutiant, à voir l'hôtel pour le louer.

— Ça ne vous convient guère, citoyen, dit

le portier que la ceinture tricolore du commissaire national ne prévenait pas en faveur d'un locataire qui apporterait avec lui la pauvreté républicaine. C'est un palais d'aristocrates, et il y a des dorures qui vous feraient mal aux yeux ; d'ailleurs, je ne veux pas d'assignats.

— Tu as tort, citoyen, reprit Antoine en le regardant d'un air sévère ; il y a peine de mort contre les gens qui refusent le papier-monnaie de la république.

— Peine de mort ! grommela le concierge. Je n'ai pas promis de me faire guillotiner pour leurs menus plaisirs !... Au fait, qu'ils gardent eux-mêmes leur hôtel !...

— Allons, marche devant moi, s'écria brusquement Antoine qui appréhendait fort de n'être pas agréé comme locataire ; montre-moi d'abord l'hôtel, et nous nous arrangerons après pour la location. Je ne te forcerai pas à prendre des assignats, et je te paierai, en or, le premier terme d'avance....

— Le premier terme! en or! Ce seraient deux mille livres! Diable! citoyen, réparation d'honneur; vous étiez peut-être marquis, lorsqu'il y en avait?

Le concierge, qui n'était propriétaire que de nom, l'hôtel n'ayant pas cessé d'appartenir au jeune marquis de Chatillard, se confondit en excuses et en politesses à l'égard d'un locataire qui parlait de payer deux mille livres en or, malgré la ceinture tricolore qu'il avait en montre, et qui ne promettait que des assignats d'ancienne ou de nouvelle émission : il conduisit, bonnet en main, le généreux inconnu par tous les appartemens, en lui faisant remarquer la richesse de la décoration et de l'ameublement étincelant de dorures. Ces appartemens, abandonnés depuis le départ de la marquise et de son fils, offraient le même aspect que du vivant du vieux marquis, à la poussière près qui couvrait le velours, la soie et les tapis que les vers avaient accaparés. Mais Antoine donnait à peine un

coup d'œil aux meubles, aux tentures et aux ornemens qui prêtaient matière aux pompeuses énumérations du concierge, parmi lesquelles reparaissait souvent le nom de Chatillard ; il cherchait, d'un regard inquiet, à reconnaître les lieux où il s'était trouvé pendant une seule nuit. Il fut sur le point de pousser un cri de joie en se retrouvant dans le petit salon qui avait été le théâtre d'un souper qu'il ne se rappelait pas sans une émotion de plaisir et d'orgueil : ce salon était encore tel qu'il se le représentait souvent dans ses rêveries ; et, en s'approchant de la fenêtre, il lut avec transport les noms d'*Antoine* et de *Christine* qu'il avait gravés lui-même à l'aide d'un couteau sur le volet, lorsque, exalté par la passion et par le vin, il jurait un amour éternel à sa belle compagne de table, qui souriait en répétant le même serment. Quand il entra dans la chambre à coucher où la marquise lui était apparue au moment qu'il recouvra le libre usage de la vue, quand il aperçut ce lit encore

enveloppé de ses rideaux comme pour protéger le sommeil, quand il dirigea ses yeux et sa pensée vers cette cheminée auprès de laquelle il avait passé des heures de délicieux entretien, il sentit ses pleurs couler et tout son corps frémir. Il restait enivré et indécis à la porte de cette chambre où il avait été si heureux; son imagination, secondée par la demi-obscurité qui régnait autour de lui, se berçait d'une douce illusion; il se figurait entendre la respiration suave et tranquille de la jeune femme endormie; il se créait une ombre glissant derrière les rideaux; il écoutait l'écho des baisers étouffant les refus et les cris de la pudeur.... La voix rauque du concierge le tira de cette tendre préoccupation qui s'exhalait en soupirs de regret et d'espoir.

— Que vous en semble, citoyen? lui disait-on. Ce n'est pas là un logement de sans-culotte; mais il suffit que vous payiez en or, et je vous loge d'aussi bon cœur qu'un mar-

quis. Diable ! ajouta-t-il en secouant la poussière qui dévorait la tapisserie d'un fauteuil, M. de Robespierre ferait moins de dégât ici que cette maudite poussière !

— J'arrête cet appartement pour six mois que je paierai ce soir en venant prendre possession du local : ayez soin de balayer et de nettoyer ce petit salon et cette chambre, dont je me contenterai provisoirement ! Surtout qu'on ne change rien à cet ameublement qui me plaît, rien, entendez-vous, pas même une porcelaine.

— Deux mille livres en or, c'est convenu. Je vais sur-le-champ donner de l'air à ces deux pièces, battre les tapis, brosser les meubles et faire ce qui sera nécessaire. Demain ou plus tard, on arrangera le reste de l'hôtel. Mais n'avez-vous pas, citoyen, à déménager ? Où logez-vous maintenant ?

— Je loge ici, répliqua sèchement Antoine, et vous n'avez que faire d'en savoir davantage

après avoir reçu votre loyer. Mon déménagement consistera en une valise.

— Diable! une valise, ce n'est pas trop d'embarras pour un loyer de huit mille livres! murmura le concierge. Une valise! Ce républicain-là n'a pas encore fait ses orges!

V

L'AUDIENCE.

Le commissaire national revint à son hôtel avec l'impatience qu'on apporte à un rendez-vous; il était ravi de la location qu'il avait confirmée par le don d'un assignat de mille livres, que le concierge ne refusa pas, malgré son aversion pour le papier de la république. Antoine comptait emprunter deux mille livres

à une somme de mille louis d'or qu'il conservait comme un dépôt depuis bien des années, et il ne s'effraya pas du péril que courait un agent du gouvernement, et, à plus forte raison, un fonctionnaire public dans un poste aussi éminent que le sien, à violer la loi qui prohibait l'usage des espèces d'or ou d'argent. Dès qu'il parut au bas de l'escalier, Lafleur, qui était en sentinelle pour l'avertir de loin, fredonna *la Marseillaise*, et lui fit un signe de tête familier que le commissaire national interpréta, sans s'offenser de ce qu'un subalterne mettait ainsi en pratique les principes d'égalité. Ce signe, répété en cadence sur l'air de l'hymne guerrière de Rouget-de-l'Isle, annonçait à Antoine que ses vœux étaient remplis, et que la marquise de Chatillard l'attendait.

Antoine ralentit le pas au lieu de le hâter, car il recueillait ses forces et sa présence d'esprit, pour aborder cette entrevue qu'il avait trop désirée pour n'en pas craindre les résul-

tats; il s'appuya plusieurs fois contre la rampe, afin de ramener sa respiration à l'état naturel et de réprimer les mouvemens désordonnés de son cœur. Lafleur l'invitait du geste à se hâter. Enfin il arriva en haut plus pâle et plus agité, à mesure qu'il avançait vers l'objet de ses longues et ardentes espérances; il entendit à peine ce que lui disait l'huissier en le précédant, et il suivit machinalement son introducteur qui ouvrit la porte du cabinet et la referma derrière lui avec la discrétion d'un ancien valet de chambre de grand seigneur. Antoine se trouva donc vis-à-vis de madame de Chatillard, qui s'était levée et se tenait debout, les paupières baissées. Il n'osa pas l'envisager du premier coup, et il demeura comme elle, silencieux, mais plus ému; le trouble de la marquise ne lui permit pas de remarquer celui du ministre qu'elle venait implorer en tremblant, et elle s'arma de courage pour lui adresser la parole, sans avoir fixé sur lui les yeux, de peur de laisser voir les pleurs

dont ils étaient baignés. Lui, au contraire, il la contemplait avec délices, et il la comparait telle qu'elle était à ce qu'elle avait été vingt-quatre ans auparavant, sans que l'âge eût diminué l'éclat de sa beauté; mais il était résolu à feindre de ne pas la connaître, et il composa exprès sa figure avec la froideur et la gravité d'un homme accoutumé à l'exercice des charges importantes de l'Etat. Il voulait éprouver si la marquise de Chatillard se souviendrait de lui, et un secret amour-propre lui faisait supposer qu'on ne l'avait pas oublié.

— Citoyen commissaire, lui dit-elle d'une voix timide et respectueuse qui vibrait dans l'âme d'Antoine, je viens à toi, sans aucune recommandation, sur la foi de ta loyauté et de ta justice que l'on s'accorde à louer sans réserve. J'espère que je n'aurai pas trop compté sur cette réputation qui est si rare chez les hommes de ce temps-ci...

— Il y a encore des vertus et des hommes

vertueux dans la république, Dieu merci ! répondit Antoine en se faisant violence pour paraître de marbre, tandis que son cœur était en feu. Je ferai toujours mes efforts pour mériter l'estime de mes concitoyens; et, dans les fonctions qui m'ont été confiées, je tâcherai de garder le même esprit d'intégrité et d'indépendance.

— Citoyen, je ne veux pas porter atteinte à cette indépendance, répliqua la marquise qui voyait dans cet exorde le caractère inflexible et farouche d'un républicain.

— Vous n'y réussiriez pas, citoyenne, repartit Antoine qui éprouvait une certaine satisfaction à dominer à son tour la noble dame qu'il avait abordée autrefois avec l'humilité d'un paysan.

— Cette indépendance, citoyen, vous empêchera-t-elle de me rendre un service, un service qui vous coûtera peu et qui sera tout pour moi ?

— Un service, madame ? dit-il avec une

douceur encourageante qu'il réprima aussitôt en voyant les yeux humides de la marquise se tourner vers lui et s'animer d'une expression indéfinissable. Veuillez vous asseoir, citoyenne! Eh bien! madame, quel est ce service?

— Monsieur... citoyen... murmura-t-elle en le regardant à plusieurs reprises et en rougissant chaque fois davantage aux souvenirs que cette ressemblance extraordinaire réveillait en elle.

— Ce service, madame, reprit-il en se reprochant tout bas cette affectation d'insensibilité, est donc bien contraire à mes principes et à mes devoirs, pour que vous hésitiez ainsi à le dire?

— Oh! monsieur, il s'agit seulement de me donner la permission d'entrer à la Conciergerie, dit-elle d'un ton suppliant entremêlé de quelques sanglots étouffés.

— A la Conciergerie, madame! interrompit Antoine qui soupçonna que cette prière l'inté-

venait lui-même, et qui alla au-devant d'une douloureuse nouvelle qu'il pressentait. Et pourquoi demandez-vous cette permission? Avez-vous dans les prisons un ami, un parent, un mari?...

— Hélas! monsieur, c'est mon fils! s'écria-t-elle en gémissant, quoique la vue d'Antoine eût produit sur elle une impression étrange qui l'absorbait dans une pensive contemplation.

— Votre fils, madame! s'écria le commissaire national qui abandonna dans le premier moment sa contenance glaciale, et qui laissa échapper ce cri d'angoisse paternelle.

— Oui, monsieur, mon fils unique, qu'on accuse de je ne sais quel crime, et qui est innocent, je l'atteste, ajouta-t-elle avec la chaleur d'une mère qui plaide la cause de son enfant. C'est un jeune homme de vingt-trois ans, monsieur. J'ai eu l'imprudence de m'en séparer; il est parti... pour voyager et s'instruire... Tout

à coup j'ai cessé de recevoir ses lettres, et j'ai eu le désespoir de craindre qu'il me fût enlevé pour toujours; je l'ai pleuré comme mort, monsieur, pendant trois mois... J'habitais au fond d'une province de France, en Dauphiné. J'ai attendu long-temps des nouvelles plus certaines et moins pénibles... Enfin je n'ai plus balancé à venir le chercher moi-même à Paris... J'y suis arrivée depuis trois jours, citoyen, et depuis trois jours mes démarches actives m'ont du moins servi à constater l'existence de mon fils; mais je n'ai pu encore pénétrer jusqu'à lui, dans sa prison... Pauvre enfant! il y a trois mois qu'il souffre dans cette prison!... trois mois, monsieur! et je l'ignorais, et je le pleurais au lieu de le secourir!... Je frissonne, quand je songe à un plus grand malheur que le Ciel a suspendu sur ma tête... Ce cher fils emprisonné, accusé, et l'on condamne à mort quarante ou cinquante personnes par jour!...

La marquise de Chatillard s'arrêta, suffoquée

par la terreur que lui causait cette réflexion qui avait dû s'offrir souvent à son esprit, depuis qu'elle avait découvert la prison de son fils : elle fondit en larmes, et Antoine, qui la considérait avec un attendrissement douloureux, eut beaucoup de peine à modérer les sentimens qui l'oppressaient. Il se promena d'un pas brusque et retentissant à l'extrémité du cabinet, pour dissimuler son agitation croissante et pour se fortifier dans le rôle passif qu'il jugeait utile à ses desseins. La marquise recommençait à l'examiner et à s'interroger tout bas sur la source des sensations qu'elle puisait dans cet examen plein de doute et d'anxiété.

— Votre fils est à la Conciergerie, citoyenne! dit Antoine qui ne crut pas se dévoiler en la tranquillisant; s'il est innocent, s'il n'a point commis le crime qu'on lui impute, il n'a pas à craindre de procès ni de jugement. Je m'étonne qu'on le retienne en prison, après trois mois de prévention, et

je vais m'occuper de faire terminer son affaire.

— Citoyen, ce n'est pas ce que je désire, reprit-elle en n'osant avouer toutes ses craintes; je préfère que l'affaire en reste là, et que mon fils attende en prison un meilleur temps.

— Madame, répondit tristement le commissaire national qui comprit les défiances de madame de Chatillard sur les suites d'une instruction judiciaire, nous vivons à une époque où personne n'a la certitude du lendemain; ce serait, je vous le déclare, trop risquer que de compter sur l'oubli pour un détenu de la Conciergerie.

— Quoi! monsieur, pensez-vous qu'on le juge? s'écria la marquise qui s'effrayait à l'idée d'un jugement dont le résultat ne pouvait être douteux.

— Il faut qu'on ne le juge pas, madame, repartit Antoine qui eut pitié de ces douleurs

maternelles qu'il partageait. Votre fils est donc noble ou partisan des aristocrates ?

— Lui, monsieur ! dit-elle embarrassée par cette question inattendue qu'elle ne pouvait éluder. Mon fils n'a ni naissance, ni rang, ni fortune ; il se nomme Dancourt.

— Cependant, madame, on l'a emprisonné comme suspect, et il faut qu'il se soit compromis de quelque manière...

— Mon fils est si léger, monsieur ! L'imprudence n'est pas un crime capital. On l'a, dit-on, arrêté aux barrières de Paris, parce qu'il n'avait pas de carte civique.

— Ce n'est pas là une charge suffisante pour motiver une accusation ; rassurez-vous, madame, nous le tirerons de ce mauvais pas.

—Vous serez mon sauveur ! s'écria-t-elle en se levant pour se retirer, assiégé d'un souvenir qui lui fit oublier un instant le danger de son fils. Ah ! monsieur, vous n'avez pas d'enfans ? reprit-elle avec une singulière in-

flexion de voix qui faillit arracher à Antoine son masque d'indifférence.

— Non, madame, répondit il en évitant la rencontre des regards investigateurs qui l'enveloppaient; mais, à voir combien vous aimez le vôtre, je me figure qu'il est doux d'être père! Votre fils, madame, doit vous payer de semblable tendresse! Je ne le connais pas encore, mais j'imagine qu'il est digne de sa mère.

— Vous le connaîtrez, monsieur; nous viendrons ensemble vous remercier, vous jurer une reconnaissance qui sera d'autant plus vive qu'elle a moins occasion de se prodiguer dans les circonstances actuelles! Tous ces gens-là ont des cœurs de bronze: j'ai sollicité le président et les juges du tribunal révolutionnaire, l'accusateur public...

— Vous avez vu Fouquier-Tinville! dit d'un accent de reproche le commissaire national qui prévoyait les conséquences d'une pareille visite.

— On m'assurait que de lui seul dépendait le sort de mon fils. Il m'a fallu essuyer bien des dégoûts pour parvenir jusqu'à lui ; enfin, l'or m'a ouvert sa porte. Il écrivait et riait tout haut en écrivant : « Qu'est-ce ? a-t-il dit quand je suis entrée prête à m'évanouir de peur. — Citoyen, ai-je répondu, je vous supplie de m'accorder la faveur de voir mon fils. — Où est ton fils ? a-t-il répliqué sans quitter son travail ni tourner les yeux de mon côté. — A la Conciergerie, citoyen. — Suspect ? me demanda-t-il en ricanant. — Innocent ! m'écriai-je. — Son nom ? — Dancourt. — Et tu prétends qu'il est innocent ? — Je l'affirme. — Qu'il n'est ni noble, ni prêtre, ni émigré, ni Vendéen ? — Il y a trois mois qu'il est en prison ! dis-je pour l'émouvoir. — Trois mois ! ce sont quatre-vingt-neuf jours de trop. — Le verrai-je ? — Pourquoi faire ? — Pour le voir ! c'est mon fils ! — Citoyenne, je t'avertis que la mère est coupable dès que son fils l'est. — Qu'on m'emprisonne, qu'on

nation avec calme, en demandant un sursis pour mettre ordre aux affaires de ses cliens... On l'a exécuté aujourd'hui!...

— Si vous aviez dit un mot en faveur de l'accusé, madame, on vous eût fait monter à côté de lui sur son banc, et vous eussiez partagé son arrêt!

— C'est mon fils seul qui m'a fermé la bouche. Ce n'est pas tout : atterrée du spectacle que j'avais eu sous les yeux, je me rendis aussitôt du Palais-de-Justice à Passy, où j'avais un autre ami, le docteur Blum, un vieillard à qui mon mari a confié la tutelle de son fils; j'allais gémir avec lui sur l'inique jugement de M. Lecoq et le consulter sur les moyens à employer pour mettre obstacle à l'exécution. Quelle fut mon indignation quand on m'annonça que le docteur Blum avait été arrêté dans son lit et enlevé! Je ne désespérai pas de le rejoindre pour lui recommander de ne pas compromettre mon fils dont un mot pouvait exposer la tête; je parvins en effet à

retrouver sa trace. On l'avait conduit, dans un fiacre, à la Conciergerie où il ne fut pas toutefois écroué; on le transféra plus tard à la Force avec un convoi de prisonniers; j'écrivis quelques lignes au crayon sur un imprimé que je venais d'acheter dans la rue pour y voir les noms des victimes immolées hier, et pour m'assurer que mon fils n'était point parmi elles. J'eus le bonheur de glisser ce papier dans la main de Blum pendant qu'on le descendait de voiture, et je n'ai pas songé alors qu'il était aveugle. Cette tardive réflexion me désola : Blum, ne lisant pas l'avis que je lui avais transmis dans ce billet, commettrait des imprudences fatales à mon fils. Je recommençai donc mes tentatives pour voir celui-ci et pour aviser à sa sortie de prison. La réception que m'avait faite l'accusateur public, sa promesse de me juger avec lui, et son mécontentement au sujet des trois mois écoulés depuis l'arrestation de ce cher enfant, n'étaient pas propres à me tranquilliser : ce fut donc vers

vous, monsieur, que je dirigeai toutes mes espérances, et je me félicite d'avoir persisté à me présenter à votre porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvrît pour moi.

— Je ne me serais pas consolé, madame, si ce jour s'était passé comme le précédent, sans que je vous visse... Mais, quel est votre projet?

— Je n'en ai qu'un seul, je vous l'ai dit, monsieur : voir mon fils et le sauver à tout prix. Dieu soit loué! je puis disposer de sommes assez considérables...

— Gardez-vous-en bien, madame! on accepterait votre argent, et l'on n'en serait que plus pressé de faire disparaître les témoins d'un marché qui retomberait sur son auteur. Mais vous, madame, où irez-vous? Vous aviez deux amis, l'un n'existe plus et l'autre... est peut-être en prison; d'ailleurs, eussiez-vous beaucoup d'autres amis, ils n'empêcheraient pas un malheur... Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée? Fouquier-Tinville

ne vous oubliera pas, et l'ordre de vous arrêter doit être déjà donné...

— Et mon fils? interrompit la marquise qui se revoyait à vingt-quatre ans de là chaque fois qu'elle regardait Antoine, et qui pourtant ne croyait qu'à une ressemblance de personnes.

— Votre fils, madame! je vous promets de le voir moi-même, de prendre des informations exactes sur tout ce qui le concerne, de veiller sur lui...

— Et moi, monsieur! ne le verrai-je pas? s'écria-t-elle avec amertume. Je mourrai si je ne le vois pas!...

— Un moment d'entrevue pourrait vous coûter cher ainsi qu'à lui! Je suis certain que vous êtes inscrite sur les listes de suspects et qu'on vous cherche... Il faut vous cacher, madame.

— Me cacher! hé! monsieur, où me cacherai-je? reprit-elle découragée et abattue. La

police saura bientôt me découvrir; je n'ai pas seulement une carte de sûreté...

— Je vous cacherai, madame, dit-il en lui prenant les mains qui se glacèrent et frémirent dans les siennes. Restez chez moi, et la police ne viendra pas vous y chercher.

— Qui donc êtes-vous, monsieur, vous qui accordez un si généreux appui aux infortunés? reprit-elle d'une voix tremblante et entrecoupée.

— Je suis un homme d'honneur, madame, répliqua-t-il en s'imposant une réserve froide et polie, sous laquelle ses véritables sentimens avaient peine à se cacher.

— Mais vous êtes républicain, monsieur! objecta-t-elle pour amener une révélation qui l'éclairât sur les antécédens du commissaire national; mais vous êtes un des chefs de ce gouvernement!

— Je prête, il est vrai, mes lumières et mon zèle à l'administration de la chose pu-

blîque, repartit Antoine avec une noble fierté et plein de la conscience d'un devoir honorablement rempli; je me dévouerais avec joie pour mon pays, mais je n'assume pas la moindre responsabilité dans les actes sanguinaires qui outragent la nature et l'humanité.

— Comment, monsieur, vous dont j'admire le caractère, et qui conservez des sentimens humains au milieu des bourreaux, consentez-vous à servir une république de sang?

— Je sers ma patrie, madame, répliqua gravement Antoine qui ne rougissait pas de ses opinions et de sa vie politique : que deviendrait la France si tous les Français s'unissaient à ses ennemis?

— Il est impossible de supposer que vous agissiez autrement qu'en homme d'honneur, dit la marquise qui craignit de l'avoir offensé et qui resta persuadée que le commissaire national n'était pas le paysan auvergnat qu'elle souhaitait revoir depuis tant d'années. Je ne m'explique pas cependant, monsieur, par

quelle raison vous m'avez accueillie de prime-abord sans me connaître, sans m'avoir jamais vue, avec une grâce et une bonté que j'aurais à peine espérées de la part d'un ami.

— Qu'eût-ce été, madame, si je vous avais connue? reprit Antoine en s'animant d'un enthousiasme qu'il éteignit aussitôt. Je suis certain de vous voir aujourd'hui pour la première fois!

— Monsieur, citoyen, voici des gens de police qui s'en vont arrêter madame la marquise! cria Lafleur qui se précipita dans le cabinet.

— M'arrêter! répéta madame de Chatillard trahissant elle-même son incognito. Ah! monsieur, est-ce là le prix de ma confiance?

— Quel soupçon, madame! reprit Antoine qui soupira de regret d'être si mal jugé et qui fut sur le point de se faire connaître pour répondre à une si cruelle accusation. Vous êtes chez moi, madame, vous avez accepté ma protection et vous serez à l'abri de toute es-

pèce de violence, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines.

— Je vous conjure de ne pas vous compromettre pour moi, dit la marquise honteuse de son injustice : gardez pour mon fils votre pouvoir et votre bienveillance ; je vais me livrer à ces gens....

— Vous m'estimez donc bien peu pour croire que je le souffrirai ! s'écria Antoine en la retenant d'un geste impérieux et suppliant tour à tour. Attendez ici que j'aie congédié ces misérables !

Le commissaire national, pâle de colère, sortit de son cabinet et trouva dans l'antichambre deux envoyés de Fouquier-Tinville, qui s'emportaient tout haut en invectives immondes contre la consigne qu'ils voulaient violer en pénétrant de vive force dans le cabinet du ministre. L'apparition de celui-ci ne démonta pas leur impudence, et ils le sommèrent, en montrant l'ordre d'arrestation signé

par l'accusateur public, de leur remettre la *femme* Dancourt, à la poursuite de laquelle ils étaient dépêchés depuis le matin, et qu'ils savaient cachée dans l'hôtel de la Commission. Antoine fut tenté de les chasser à coups de pied et de déchirer le mandat d'amener, en vertu duquel ils avaient l'audace de se présenter chez lui : mais il se contint par égard pour la marquise qui aurait été l'objet de la vengeance de ces deux limiers du tribunal révolutionnaire, et il leur offrit deux assignats qu'ils reçurent en faisant la grimace.

— Citoyens, leur dit-il, vous êtes ici dans l'hôtel de la Commission de la justice : en aucun cas, vous n'auriez le droit d'y exécuter une arrestation; mais la personne que vous cherchez m'est inconnue, et si elle mettait le pied chez moi, je la ferais arrêter moi-même, n'en doutez pas. Je vous prie de vous retirer, car votre présence dans l'hôtel pourrait donner lieu à des bruits injurieux pour la république. Les douze commissaires nationaux sont invio-

lables pendant toute la durée de leurs fonctions.

— Que ne vous dois-je pas, monsieur ? dit madame de Chatillard à Antoine qui rentrait sombre et soucieux après avoir vu partir les deux porteurs des mandats de Fouquier-Tinville. Vous m'avez probablement sauvé la vie ! car si j'étais à la merci de ces assassins qui ont fait périr M. Lecoq, on ne serait pas en peine de me trouver des crimes punissables de mort....

— Quand on vous accusera, madame, j'irai à la barre du tribunal pour vous défendre ! reprit Antoine qui n'était pas toujours maître des mouvemens de son cœur et qui passait subitement de ces boutades chaleureuses à une aménité froide et compassée. Mais vous pourriez être exposée à de nouvelles inquiétudes en restant dans cet hôtel, et je n'aurais peut-être pas toujours la faculté de vous y cacher : permettez-moi de vous conduire ce soir dans un logement qui m'appartient et que je n'ha-

bite pas : vous y demeurerez en toute sécurité, jusqu'à ce que vous puissiez voir votre fils, sans crainte de vous perdre tous deux. Demain je le verrai et lui porterai de vos nouvelles; demain, avant l'appel des accusés !

— La plus vive gratitude, monsieur, est faible et maladroite auprès de cette inépuisable bienveillance ! dit avec chaleur madame de Chatillard qui ne pouvait croire que ce protecteur dévoué fût un étranger pour elle. Les paroles sont insuffisantes pour vous exprimer ce que je sens ; mais il me semble que vous avez quelque motif secret de me rendre ainsi votre obligée....

— Le motif qui me dirige, madame, est tel que je suis fier de le proclamer, repartit Antoine qui se reprochait d'avoir encore le courage de dissimuler. Vous êtes malheureuse !

— Ce n'est pas lui ! murmura la marquise, qui, la poitrine oppressée de sanglots, n'eut plus la force de les retenir. Je pleure sur mon

fils et sur moi ! dit-elle pour excuser ces éclats de douleur.

Antoine n'aurait pu s'empêcher de la consoler : il prétexta des affaires pour s'absenter, et il alla préparer la somme en or qu'il avait promis d'apporter le soir même au portier de l'hôtel Chatillard, en venant prendre possession du logement. Il rentra un moment dans le cabinet, où il trouva madame de Chatillard, immobile d'attention et palpitante d'espoir, devant un portrait de femme qu'elle n'avait pas d'abord aperçu et vers lequel à l'instant même elle s'était élancée avec un cri de surprise : ce portrait était le sien.

— Vous regardez, madame, un joli portrait, lui dit Antoine qu'elle n'avait pas entendu approcher derrière elle : il m'a été légué par un ami....

— Et cet ami ? demanda madame de Chatillard qui fut arrachée cruellement à un rêve où elle identifiait le peintre du portrait avec

le protecteur qu'elle avait rencontré dans Antoine.

— Il est mort, et ce portrait, qu'il avait peint lui-même et qu'il ne cessait de contempler en l'absence du modèle, est un gage précieux de l'amitié du peintre qui fut tué aux armées....

— Vous êtes certain qu'il est mort! reprit la marquise qui en doutait malgré cette assurance. Ce portrait....

— Vous ressemble, madame? interrompit Antoine qui n'avait pas l'air de remarquer le trouble de la marquise; en effet, ce sont là vos traits, mais la peinture ne vaut pas le modèle!

VI

LES SOUVENIRS.

Antoine s'absenta encore et fit plusieurs courses en fiacre, au greffe du Palais-de-Justice et à l'imprimerie du tribunal révolutionnaire pour visiter les listes des accusés qui seraient jugés le lendemain, à l'hôtel Chatillard pour solder le premier terme de location, et chez un restaurateur voisin pour commander

un souper dont il dressa le menu et qu'il envoya tout apprêté à l'hôtel où il avait laissé des ordres à cet égard. Il revint vers dix heures du soir et retrouva madame de Chatillard abîmée dans une rêverie profonde en face du portrait qu'il avait composé de souvenir autrefois : la marquise se perdait en conjectures qui l'entraînaient dans l'espace des probabilités, et elle en était venue au point de s'imaginer que le commissaire national devait être le baron de la Vannissière, lequel aurait hérité de ce portrait à la mort de son frère naturel Antoine. Ces suppositions satisfaisaient du moins la vraisemblance et donnaient l'explication de ce qu'il y avait de mystérieux et d'étrange dans cette aventure. Mais la marquise n'eut pas le temps de s'éclairer davantage, parce que le commissaire national paraissait trop préoccupé pour répondre à des questions de simple curiosité : il invita sa protégée à s'envelopper d'une mante de taffetas noir qu'il lui apportait et à le suivre. Madame de Chatil-

lard, dans tout autre moment et hors des circonstances exceptionnelles qui dominaient sa volonté, ne se fût point abandonnée ainsi à la foi d'un homme qu'elle connaissait depuis quelques heures; mais les procédés d'Antoine avaient été si délicats, ses manières étaient si nobles et si respectueuses, son accent avait tant de franchise et de persuasion, que la femme la plus timorée se serait confiée à lui sans aucune inquiétude; la marquise se sentait en outre moins gênée qu'une autre avec un homme qu'elle ne considérait pas comme un étranger dès qu'elle interrogeait son cœur; d'ailleurs, l'habitude de la haute société lui avait appris à ne s'effrayer et à ne s'embarrasser nullement d'une situation difficile ou équivoque dont elle saurait toujours honorablement sortir. Elle n'eut donc pas d'objection ni de refus à opposer à l'invitation de son protecteur.

Ils montèrent ensemble dans une voiture de place, et, durant le trajet, ils gardèrent

l'un et l'autre le silence, comme s'ils étaient également intrigués de ce qui allait arriver : madame de Châtillard soupirait si souvent, que son compagnon de route ne put se défendre d'une émotion sympathique, et cet échange de soupirs établit entre eux une sorte de langage qui démentait le rôle passif qu'Antoine avait pris jusque-là. La marquise était si émue, si tremblante, si absorbée, qu'elle ne distingua pas le chemin que parcourait la voiture, et elle ne se fût pas même aperçue qu'elle venait d'arriver à sa destination, si Antoine ne l'eût engagée à descendre et ne l'eût aussitôt enlevée du fiacre pour la déposer sous un vaste vestibule où il la laissa un instant dans l'obscurité. Elle ne songea pas seulement à s'informer de l'endroit où on l'avait conduite, et elle n'aurait pas trouvé une parole tandis qu'elle accompagnait Antoine, appuyée sur un bras qui lui pressait le sien et frissonnait du même frisson : elle ouvrit la bouche pour demander de la lumière,

mais ses lèvres s'agitèrent sans former de son, et elle continua d'avancer dans les ténèbres. Ils traversèrent des appartemens qui n'étaient pas éclairés et dans lesquels ils n'avaient, pour se diriger, que la lueur de la lune frappant sur les croisées; Antoine chancelait par momens, et madame de Chatillard s'arrêtait machinalement, puis le suivait comme une somnambule, dès qu'il recommençait à marcher. Leurs respirations bruyantes se croisaient, alternaient et s'entrecoupaient, ainsi que deux voix, et ils se communiquaient mutuellement des sensations de froid et de chaleur tellement subites qu'ils avaient sur le front un bandeau de sueur glacée, pendant que leurs joues brûlaient et que leur haléine semblait s'enflammer. La marquise ne voyait plus et n'entendait plus.

— Madame, j'ai besoin de donner des ordres, lui dit d'un accent profond Antoine qui tenait la clef d'une porte fermée; veuillez entrer dans cette chambre qui est la vôtre; je

réclame la permission de venir vous y saluer, et je n'ambitionne pas d'autre bonheur que de vous servir à genoux.

La marquise de Chatillard, stupéfaite de cette galanterie peu d'accord avec le ton ordinaire du commissaire national, n'eut pas l'idée d'un guet-apens, lorsque la porte se referma sur elle et que le jeu de la clef dans la serrure lui annonça qu'elle ne serait pas libre de sortir; elle se retourna pour voir si son guide l'avait quittée, et elle s'assura que la porte faisait résistance en la poussant; mais avant qu'elle se fût indignée contre sa prison et son geôlier, elle jeta les yeux autour d'elle, et les couvrit de ses mains, comme pour écarter une illusion obsédante; elle regarda encore les objets qui l'environnaient, et elle ne pouvait croire qu'elle fût éveillée, en reconnaissant son ancienne chambre qu'elle avait si long-temps occupée dans son hôtel. Comment s'y retrouvait-elle? C'était une énigme dont le mot lui échappait; cependant elle faisait com-

aider son retour dans ces mêmes lieux où elle était devenue mère, avec cette nouvelle apparition d'Antoine qui se montrait maintenant derrière le commissaire national. La marquise, pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas, courait d'un meuble à l'autre, touchait les draperies et les porcelaines, comptait les rosaces du plafond, allait et venait dans une admiration naïve et encore incrédule. Tout à coup le bruit de la serrure l'avertit qu'on était entré, et le murmure d'une respiration gênée qui sifflait à ses oreilles fut un doux appel fait à ses souvenirs. Elle n'osa tourner la tête de peur que le songe ne finît trop tôt, et elle poussa un faible cri en portant sa vue sur la glace.

Le fantôme ne s'évanouit pas : c'était Antoine tel qu'il avait été introduit près d'elle vingt-quatre ans auparavant, vêtu de la même manière et avec les mêmes habits que Blum lui avait fait prendre à la place de son costume de paysan auvergnat. Il se tenait debout

à la porte, comme la première fois, avec la contenance timide et étonnée que la marquise eût voulu lui faire garder jusqu'au lendemain, lorsqu'elle s'était vue obligée de le souffrir en tête-à-tête tout le reste de la nuit. Madame de Chatillard comprit tout ce qu'il y avait d'exquise délicatesse dans cette répétition d'une scène qui l'avait attachée par des liens de maternité à un homme qu'elle eût rougi d'élever jusqu'à elle dans les circonstances ordinaires de la vie ; elle sentit qu'Antoine voulait être reconnu sous les auspices d'un rapprochement aussi romanesque et aussi soudain que celui qui avait formé entre eux une espèce d'alliance indissoluble, sans que les lois et la société l'eussent sanctionnée. Ce fut pour madame de Chatillard une palpitante évocation d'un amour qu'elle ne s'avouait pas à elle-même depuis si long-temps, et elle devina d'une pensée plus rapide que l'éclair quelles étaient les dispositions d'Antoine à son égard, d'Antoine qui avait reproduit sur la toile l'image empreinte

dans sa mémoire, d'Antoine qui s'était fait une condition sociale bien au-dessus de sa naissance, d'Antoine qui n'avait pas encore engagé son cœur et sa main dans un mariage, d'Antoine qui parlait de son fils avec une tendresse qu'elle attribuait tout à l'heure à de l'humanité, d'Antoine enfin qui n'attendait, ne désirait qu'elle au monde.

— Antoine ! s'écria-t-elle en faisant un pas vers lui les bras étendus, vous sauverez votre fils et sa mère !

— Madame ! Christine ! s'écria-t-il en pressant avec transport contre son cœur la marquise qui mêlait ses larmes aux siennes, les plus douces larmes qu'elle eût jamais versées.

Ils ne s'interrogèrent et ne se répondirent, dans les premiers instans de leur reconnaissance, que par des caresses, des baisers et des larmes. Antoine avait fait asseoir madame de Chatillard frémissante de joie et d'attendrissement sur le fauteuil où elle était assise dans cette nuit qu'ils avaient également pré-

sente à l'esprit ; il s'était placé à côté d'elle, et leurs siéges se touchaient sans que la marquise songeât à reculer le sien. Ils s'entretinrent une heure entière du plaisir qu'ils avaient à se revoir, du bienheureux hasard qui les avait rejoints, du chagrin qu'ils auraient à se quitter désormais ; ils n'étaient pas plus mal à l'aise que deux amans qu'une longue intelligence a mis sur le terrain de la plus intime familiarité. Néanmoins Antoine, par un excès de discrète attention, observait dans ses tendres épanchemens une respectueuse réserve que la marquise n'imitait pas, quoiqu'elle lui en sût gré : elle s'abandonnait avec bonheur à l'impulsion d'un amour que vingt-quatre ans d'absence avaient caché dans le silence et la contrainte ; elle se croyait donc dispensée, par ces vingt-quatre années d'épreuves, de faire passer cet amour à travers toutes les transformations successives qu'il eût reçues de l'habitude et du temps avant d'arriver à son plus haut degré de confiance.

Cet amant était pour elle un ami de vingt-quatre ans, bien qu'elle ne fût encore pour lui qu'une amante de la veille.

— Vous me demandez ce qui s'est passé depuis notre singulière rencontre ? lui dit-elle avec une inflexion qui n'était pas exempte de mélancolie. Le marquis de Chatillard mourut avant que j'eusse repris l'usage de mes sens. Je vous cherchai en revenant à moi, et je vous ai sans cesse cherché depuis ce jour-là ; c'était vous seul que mon imagination me faisait voir partout ! Combien de fois, trompée par une ressemblance de figure, de regard, de sourire, de voix, me suis-je sentie attirée vers quelque inconnu dans lequel je ne vous retrouvais pas ! La naissance de mon fils, qui est votre portrait vivant, les soins donnés à son enfance, ceux de son éducation, et surtout le bonheur de le contempler en pensant à son père, furent autant d'ingénieuses consolations, à la faveur desquelles je m'occupais encore de vous,

Mon fils avançait en âge, et je vous retrouvais presque tout entier chez lui; mon amour maternel s'en augmentait, et lorsque je l'admirais si élégant de tournure, si noble de maintien, si beau de physionomie, je me disais que vous seriez fier de vous reconnaître dans votre enfant. Je ne crains pas de l'avouer, je fis des efforts inouis pour savoir ce que vous étiez devenu, et je me rendis moi-même en Auvergne, afin de découvrir vos traces qui s'étaient effacées pendant deux années que j'avais passées, grosse, nourrice et malade à Paris. Je n'ose songer maintenant à ce que j'aurais fait si je vous eusse rencontré; peut-être ne me serais-je pas offerte à une reconnaissance humiliante pour moi et dangereuse pour mon fils, si vous n'eussiez pas été un honnête homme; peut-être me fussé-je bornée à vous mettre dans une situation de fortune digne du père de mon fils sans vous révéler la source de ces dons; peut-être espérais-je n'avoir plus, après vous avoir revu, cette impatience de vous voir qui

me tourmentait. Mes démarches personnelles ne m'apprirent rien de plus que les renseignemens qui m'étaient déjà parvenus. Vous n'aviez fait que reparaître dans le pays où votre mère était morte pendant le court intervalle de temps qui sépara votre départ de votre retour. On ignorait absolument de quel côté vous aviez porté vos pas en disant adieu aux monts d'Or. Votre frère, le baron de la Vannissière, à qui je m'adressai pour obtenir quelques lumières sur votre sort, me soutint qu'il ne vous connaissait pas, et m'affligea ensuite de présomptions lugubres au sujet d'un suicide qui aurait mis fin à votre misérable existence; d'autres indices se réunirent en même temps pour confirmer le dire de ce mauvais frère, pour qui je partageais déjà votre mépris : on vous avait aperçu errant le long du lac Pavin, à l'époque où vous aviez quitté la cabane de votre mère, et des hardes que l'eau ramena sur le bord furent reconnues pour celles que vous portiez; on en conclut généralement

que vous vous étiez noyé de désespoir pour ne pas survivre à votre mère, et le baron de la Vannissière, ne s'expliquant pas l'intérêt qu'une personne de ma condition pouvait accorder à un pauvre ouvrier tourneur, sema perfidement le bruit d'un vol que vous auriez commis chez moi. Les méchans ne manquèrent pas, qui déclarèrent que vous étiez revenu au pays avec une grosse valise, et que vous aviez payé en or les anciennes dettes de votre mère. Je vous pleurai comme si vous n'existiez plus, et pourtant je ne continuais pas moins mes recherches qui furent toujours infructueuses. Mon fils avait dix-sept ans lorsque la révolution éclata ; les événemens qui se succédèrent durant les deux premières années m'inspirèrent la crainte de livrer à la merci de l'avenir la fortune et la vie de mon fils. Ce fut lui qui d'ailleurs me sollicita de sortir de France. La noblesse émigrée se ralliait à Coblentz autour des princes, et tous les jeunes nobles étaient animés d'une ardeur guerrière

que mon fils devait partager, malgré mes terreurs et mes répugnances maternelles. Nous partîmes, lui ne respirant que pour combattre les républicains, moi gémissant des dangers qu'il brûlait de courir : il fut aussitôt pourvu d'un commandement dans l'armée du prince de Condé, et il fit ses premières armes avec éclat lors de l'invasion des Prussiens dans les Vosges...

—Mon fils servait sous les drapeaux du duc de Brunswick ! interrompit Antoine avec douleur : il aurait pu se trouver en face de son père sur le champ de bataille !

— Vous oubliez que votre fils a hérité du nom et des titres du marquis de Châtillard, reprit la marquise prompte à excuser le jeune homme sans blesser les convictions politiques d'Antoine. Il se distingua par son courage en plusieurs occasions, et il mérita l'estime des vieux officiers qui s'étonnaient du sang-froid, de l'intrépidité et du dévouement de leur jeune compagnon d'armes. Il enleva lui-même deux

drapeaux à la déroute du camp de Grand-Pré, et il eut son cheval tué sous lui à la bataille de Valmy.

— J'y étais, s'écria le commissaire national avec feu, mais je ne l'aurais pas reconnu pour mon fils parmi les ennemis de sa patrie!

— Antoine, lui dit doucement la marquise, votre fils s'est conduit comme devait se conduire le marquis de Chatillard. Je n'avais eu aucun pouvoir pour l'empêcher de prendre part à cette guerre maudite; je n'en eus pas davantage pour le retenir près de moi, lorsqu'une blessure me l'eut rendu. Pendant sa guérison, la Vendée se levait en masse, et les émigrés quittaient avec enthousiasme les rangs de l'armée prussienne pour aller grossir la grande armée royale et catholique, que MM. de Bonchamp, Delescure et de Larochejaquelein avaient rassemblée. Mon fils voulut passer en Vendée; je demandais à l'y suivre : il ne me le permit pas, il partit seul; il traversa la France déguisé. Il n'échappa que par mi-

racle à des périls qui font frémir, et il arriva sous les murs de Nantes pendant la retraite des Vendéens.... Je vous ferai lire le récit de son voyage, qu'il m'écrivit après sa réception par le général Stofflet qui le prit pour aide-de-camp. C'est un roman plein d'épisodes incroyables.... Que vous dirai-je de plus? Pendant que je mettais ses biens à l'abri du pillage et de la confiscation par l'entremise de son tuteur le docteur Blum, qui était resté en France, et avec le concours de l'excellent M. Lecoq, qui s'est prêté à tout pour conserver les propriétés de son client, Antoine (c'est notre fils qui a votre nom) figurait comme aide-de camp de M. Stofflet dans toutes les actions mémorables de la campagne de Vendée; il était la terreur des troupes républicaines, au point que sa tête fut mise à prix....

— Ah! madame, dit Antoine en souriant, nous ne sommes pas des acheteurs de têtes, nous autres soldats de la république! On fusillait les prisonniers, mais on n'eût pas

donné un écu de la plus noble tête du monde. Si j'avais eu le malheur de faire mon fils prisonnier, je n'aurais pas été maître de le sauver! J'étais représentant du peuple à l'armée de l'Ouest.

— Le Ciel n'a pas permis que le fils et le père se rencontrassent dans cette arène sanglante, s'écria madame de Chatillard frappée de la destinée opiniâtre qui avait opposé l'une à l'autre deux personnes que la nature avait faites pour s'aimer et se défendre mutuellement. Vous étiez représentant du peuple, et votre fils était le bras droit de Stofflet dans la grande expédition des Vendéens à travers le Maine! C'est là qu'il se signala par un héroïsme dont vous devez vous enorgueillir. A l'affaire de Chollet, il avait ramené deux fois au feu l'aile gauche de l'armée vendéenne, rompue, écrasée par l'artillerie; mais, à Entrames, il décida la déroute du général Léchelle fuyant le premier à la tête des *bleus*...

— Madame, je vous conjure de ne pas évo-

quer les souvenirs de cette horrible guerre civile, interrompit Antoine qui ne se sentait pas capable de soutenir son opinion républicaine contre la marquise, et qui souffrait d'entendre le panégyrique des *brigands de la Loire*. Votre fils et moi, nous avons cru faire notre devoir, et nous étions prêts à nous égorger!

— Mon fils fut aide-de-camp de Stofflet jusqu'au désastre de Savenay : après avoir combattu toute la nuit avec la rage du désespoir, il se vit presque seul au point du jour, et il ne put joindre la colonne vendéenne qui descendait la Loire en désordre; il passa le fleuve à la nage, et se dirigea, presque nu, mourant de faim, vers la Vendée, où il trouva des vêtemens, de l'argent et un asile. Mais les républicains fermaient toutes les routes et occupaient tous les villages qu'ils n'avaient pas brûlés : le passage était impossible, et mon fils, après l'avoir tenté à plusieurs reprises, fut obligé d'y renoncer. On lui conseilla de se

rendre à Paris, où il se déroberait plus facilement, lui disait-on, aux mesures et aux lois de rigueur qui menaçaient de l'atteindre. Voilà ce qu'il me mandait par sa dernière lettre. Ne recevant plus de nouvelles de lui, et m'étant adressée en vain, pour m'en procurer, à tous les amis que j'avais en France, je me déterminai à venir d'abord à Paris et à me rendre ensuite en Vendée, si je ne réussissais pas à connaître le sort de mon fils. Je suis arrivée à pied, sous un faux nom, que j'ai changé contre celui de Dancourt, en apprenant que mon fils était prisonnier sous ce même nom à la Conciergerie, et qu'il avait été arrêté aux environs de Paris, comme suspect, trois mois auparavant. Ces précieux renseignemens me furent fournis par un vieux médecin qui m'a donné des soins ainsi qu'à mon fils dans le temps de mon opulence, et qui avait reconnu celui-ci en visitant un malade à la Conciergerie. Je vous ai dit combien de démarches inutiles j'ai faites

depuis trois jours afin d'obtenir de voir mon fils.

— Plût à Dieu que je vous eusse retrouvée plus tôt! reprit Antoine en se laissant aller à une pensée lugubre, vous n'auriez pas imploré Fouquier-Tinville.

— Je vous ai retrouvé assez tôt, mon ami, pour que vous puissiez me soustraire à un mandat d'arrestation, lui dit-elle tendrement, et demain je serai tranquille, quand vous aurez vu mon fils, le vôtre.... C'est un secret entre nous deux, et personne au monde ne le soupçonnera, personne, pas même lui. Oh! s'il savait ce qui s'est passé, il me tuerait, et vous.....

— Il est donc bien glorieux de s'appeler marquis de Chatillard? demanda mélancoliquement le commissaire national. C'est un titre lourd à porter en ces temps-ci!

— Mais vous, Antoine, répliqua gaiement la marquise pour changer un entretien qui l'embarrassait d'autant plus que le père ro-

turier du jeune marquis avait l'âme froissée de se sentir séparé de son fils par un invincible préjugé, vous n'avez pas de titres, parce que les titres sont abolis, mais vous êtes dans un poste éminent qui vous eût fait comte ou duc et pair sous l'ancien gouvernement; vous êtes ministre de la justice, tel que l'étaient autrefois les grands noms de la noblesse. Comment avez-vous fait ce brillant chemin dans la carrière administrative?

— En pensant à vous, madame. Oui, c'est votre pensée qui m'a conduit, qui m'a soutenu, qui a fait de moi un nouvel homme! Celui que le hasard avait rapproché de vous une seule fois ne pouvait plus être un paysan de l'Auvergne, un obscur artisan! J'eus honte de ce que j'étais du moment où je réfléchis à ce que je devrais être pour mériter vos regards. Je ne sais ce qui arriva jusqu'à ce que je sortis de cet étrange sommeil commencé entre vos bras; j'avais dormi long-temps, car j'étais glacé de froid, et je ne

rappelai un peu de chaleur vitale dans mes membres engourdis qu'après deux ou trois heures d'anéantissement, pendant lesquelles je n'existais que par le souvenir. On m'avait déposé, encore vêtu des habits que voilà, dans un four à chaux, en me couvrant de mes habits de paysan et en attachant à mon cou un sac qui contenait mille louis en or. Mon premier mouvement fut de l'indignation contre cet or, et je l'aurais laissé là, si je n'avais eu la fierté de vouloir le rendre. Je quittai donc le déguisement qu'on m'avait fait prendre, et je me remis, en soupirant, dans un costume plus convenable à ma position; j'emportai pourtant avec moi l'or que je devais restituer, les habits qui pouvaient m'aider à retrouver la personne à qui cet or appartenait. Mais c'était vous seule que je cherchais et que je désirais retrouver, en dépit du serment qu'on avait exigé de moi et qui me prescrivait de ne jamais paraître à Paris. Je n'y fus que durant huit jours, et ces huit jours de recherches

continuelles et infatigables dans tous les quartiers, dans toutes les rues et presque dans toutes les maisons, n'amenèrent pas même une lueur d'espérance. Alors je perdis courage; je me rappelai mon serment; je me répétai que vous-même étiez la plus intéressée à ce que je le tinsse, et je résolus de quitter Paris pour toujours. Je revins en Auvergne, sans m'être dessaisi des vingt-quatre mille livres que j'avais si honteusement gagnées; je n'avais pas d'autre projet arrêté que celui d'embrasser ma mère : on me conduisit au cimetière; le chagrin de mon absence l'avait frappée à mort! J'étais seul sur la terre, puisque le songe où vous m'étiez apparue avait cessé. Le monde, la vie me faisaient horreur; un entrêtien que j'eus avec mon frère le baron de la Vannissière acheva de m'inspirer du dégoût pour l'espèce humaine; je m'enfuis, comme un criminel, dans les montagnes, et j'errai plusieurs jours en méditant un suicide pour vous aller attendre dans une vie

meilleure! Ma tête s'était exaltée du mélange de l'amour et de la douleur; j'étais dans la disposition d'esprit qu'il faut pour sortir violemment de l'existence ou de la société pour me jeter dans le lac Pavin ou dans un couvent! C'est au bord du lac Pavin que je balançais entre ces deux dénouemens de ma destinée; je ne jouissais pas de l'usage de toute ma raison, car je quittai mes habits d'Auvergnat pour reprendre ceux à la faveur desquels j'avais pu vous abuser sur ma naissance et diminuer la distance qu'il y avait de vous à moi. Un brave capucin, qui retournait à son couvent par la route des montagnes et qui longeait la côte escarpée au fond de laquelle est le lac Pavin, m'aperçut de loin, en cet équipage d'homme de cour, les pieds dans l'eau et prêt à me précipiter dans le gouffre; il cria, il m'appela; il accourut, il m'arrêta. Je me laissai faire; j'étais comme insensible. Ce pauvre moine m'adressa des questions auxquelles je ne répondis pas, des

conseils que je n'entendis point, et finit par m'inviter à l'accompagner jusqu'à son couvent. La solitude me calma dans cette retraite où je restai assez pour qu'une sorte de vocation s'éveillât en moi; j'avais pris goût à la vie de couvent, parce que rien ne pouvait me distraire de vous, et que cette contemplation d'un même objet absent ressemblait beaucoup à de la dévotion mystique. Je choisis l'ordre des Chartreux, et j'entrai à la grande Chartreuse de Grenoble où je suis resté quinze ans, sans autre pensée dominante que celle de vous revoir. Ces quinze ans, consacrés à l'étude et à la méditation, me rendirent capable d'aspirer à un rôle plus brillant et moins triste : j'étais d'ailleurs dénué de croyances religieuses, et les pratiques de piété, qui ve[illegible] sans cesse interrompre mes travaux e[illegible] rêveries, m'avaient fait prendre en aversion la robe que je portais. Je rentrai dans le monde au moment où tout s'ébranlait pour la révolution. Les mille louis que j'avais placés en

dépôt chez un notaire de Clermont, n'ayant pas été réclamés et ne pouvant l'être, je m'en servis comme d'un emprunt, et les spéculations que je tentai avec cette somme furent si heureuses, qu'au bout de quatre ans j'étais riche. Je revins alors en Auvergne, mon frère et sa mère étaient morts ruinés; je payai leurs dettes; j'achetai le château de la Vannissière que je fis abattre, et j'enrichis le pays où j'étais né, en y fondant de vastes exploitations agricoles. Je me nommais encore Antoine lorsque la révolution éclata : je l'avais prévue, je l'appelais de tous mes vœux; je ne la craignais ni pour moi ni pour la France. Je m'attachai donc, dès l'origine, à sa fortune. Ce nom d'Antoine, auquel j'aurais pu ajouter celui de mon père, ne me ferma pas la porte des honneurs, et je fus élu membre de l'assemblée législative par le tiers-état du Mont-d'Or. Plus tard, ce nom me sauva, en n'attirant pas sur ma tête la suspicion attachée à la possession de grands biens en terres.

J'avais, au reste, acquis la confiance et l'estime de mes concitoyens qui m'étaient redevables du défrichement de leurs montagnes et de l'amélioration de la culture en Auvergne. A Paris, je n'avais pas moins de prépondérance dans l'assemblée constituante, à cause de mon caractère et de mon patriotisme; j'étais aussi appuyé par le club des jacobins qui me nommait son fils chéri... Eh bien! madame, les succès de la parole, les applaudissemens de la foule, la conscience d'un devoir accompli, l'amour du bien public, ce n'était pas là mon unique ambition; j'avais toujours votre image et votre souvenir dans le cœur; je ne désespérais pas de vous retrouver, et je vous cherchais encore. La haine que j'avais contre la noblesse en général provenait du désir de vous venger de l'insulte que votre mari vous avait faite, et je me promettais d'envelopper cet indigne marquis dans les lois d'exception que j'appuyais pour expulser tous les nobles. Quand les émigrés eurent sou-

levé la coalition étrangère, je demandai à l'Assemblée nationale, dont je faisais partie, la permission de servir comme volontaire dans les armées de la république; je suivis Dumouriez, et j'eus le bonheur de donner quelquefois l'exemple à nos soldats pendant la campagne de l'Argonne. La Convention me décréta des éloges et des remercîmens; elle m'envoya, comme représentant du peuple, à l'armée de l'Ouest, et je ne me repens pas d'avoir coopéré à la destruction de la Vendée, madame, puisque j'aime ma patrie. A mon retour, les hommes et les choses avaient bien changé : la Convention s'était prosternée devant Robespierre, et la terreur avait commencé par dévorer les plus purs républicains, Danton, Camille Desmoulins...

— Ah! monsieur, je vous conjure de ne pas regretter ces gens-là! interrompit la marquise avec horreur. Ne les nommez pas devant moi, car je me souviendrais de ce que je suis!...

— J'ai fini l'histoire de ces vingt-quatre ans qui se sont écoulés si lentement et qui me semblent à présent n'avoir duré qu'un jour, reprit Antoine dont les yeux s'étaient mouillés à l'interruption de la marquise. Je fus sur le point de me retirer dans mes fermes du Mont-d'Or, car je ne sympathisais pas avec la faction de Robespierre qui avait en main le pouvoir et qui méditait de nouveaux envahissemens qu'elle prépare encore aujourd'hui; mais je fus retenu à mon poste par la situation critique de la France luttant au-dehors contre la coalition étrangère, et au-dedans contre les sourdes conspirations des traîtres : je réclamai la réforme du tribunal révolutionnaire, avec des garanties de justice pour les accusés. Robespierre vint à son tour demander un surcroît d'iniquité dans l'organisation de ce tribunal qui devint une boucherie depuis la loi du 22 prairial. Robespierre, pour me faire sa créature, ou plutôt pour me forcer à la neutralité, me proposa lui-même pour une des

douze places de commissaires nationaux qui remplaçaient les ministres : si j'avais refusé d'accepter ces fonctions, j'eusse été sur-le-champ taxé de trahison et accusé à l'Assemblée nationale par Robespierre. On m'en avertit, et je dus me résigner, en attendant une occasion plus favorable de montrer mes véritables sentimens et de démasquer cet homme et ses complices. Ne dois-je pas me féliciter, madame, d'être maintenant commissaire des administrations civiles, police et tribunaux, lorsque je me vois ainsi en position de vous être utile, de vous défendre et de vous sauver ?

— Antoine, c'est la Providence qui a conduit tout cela, dit-elle avec la ferveur et l'élan d'une prière; c'est Dieu qui vous a placé là pour prêter assistance à votre fils!

— Et à mon amie, ajouta-t-il en lui présentant une main qu'elle voulut porter à ses lèvres; mais il la retira vivement et se jeta tout ému dans les bras de la marquise.

Ils pleurèrent ensemble, ils se consolèrent

ensemble. L'avenir n'avait plus de nuages pour eux, et une seconde séparation leur paraissait impossible.

— Madame la marquise, le souper est servi, dit Antoine qui ouvrit la porte du petit salon et se tint debout, une serviette sous le bras, jusqu'à ce qu'elle eut consenti en rougissant à s'asseoir devant une table chargée de viandes froides, de pâtisseries, de confitures et de vins fins, à la place même où elle était assise vingt-quatre ans auparavant.

— Antoine, reprit-elle avec une inexprimable émotion, je vous permets d'être encore mon écuyer tranchant et mon échanson, à condition que vous vous asseyiez à côté de moi. Voici votre couvert ! Antoine, êtes-vous sûr qu'il y ait vingt-quatre ans !...

VII

LA CONCIERGERIE.

C'était à dix heures du matin que les prévenus cités devant le tribunal révolutionnaire pour ce jour-là devaient y être amenés de la Conciergerie; on les avait avertis la veille de se tenir prêts, et quelques-uns avaient été transférés le soir même des prisons de Paris, où chaque soir on publiait à haute voix la liste

des accusés du lendemain. Ceux qui étaient destinés à passer du tribunal à l'échafaud attendaient avec calme l'instant fatal où le geôlier ferait retentir leurs noms dans les voûtes de la prison; ils se préparaient à la mort, les plus vieux tranquillement, comme des voyageurs qui n'ont plus qu'à partir, les plus jeunes gaiement, comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir; les uns se consolant par la religion et se dévouant au martyre, les autres se réjouissant d'échapper au spectacle des victoires de la république et aux tortures d'une longue captivité; tous s'embrassant, s'entretenant de leurs vœux, de leurs regrets et de leurs espérances, tous s'encourageant à subir leur sort avec courage pour faire honte à leurs bourreaux. Par momens on restait en suspens, on écoutait des pas et des voix dans les corridors, on croyait que l'heure était sonnée, on se levait pour aller au-devant de l'appel; mais le tribunal révolutionnaire ne s'assemblait pas encore, et Fouquier-Tinville

avait le temps de corriger et d'augmenter les listes de ses victimes, parmi lesquelles se trouvait souvent un prisonnier qui n'avait pas reçu de citation la veille et qui s'étonnait de s'entendre appeler avec les malheureux qu'il plaignait de mourir par un beau jour de soleil en leur disant adieu.

Dans la cour de la Conciergerie, se promenait seul un jeune homme qui marchait à grands pas, s'arrêtait, se frappait le front, se tordait les mains et reprenait ensuite avec lenteur ses éternels circuits, dans l'étroit espace qu'on lui permettait de parcourir. Ce jeune homme, qui donnait les signes d'une douloureuse préoccupation ou d'une véritable aliénation mentale, puisqu'il continuait le même manége pendant des journées entières, avait beaucoup de distinction dans les traits et dans la tournure. Il était pourtant bien différent de ce qu'il avait dû être avant que le chagrin qui le minait, les passions politiques qui l'irritaient, et les privations de tout genre qu'il

souffrait depuis trois mois d'incarcération, eussent laissé leur empreinte sur son visage amaigri, pâli et fatigué. Ses cheveux incultes, sa barbe longue et ses sourcils hérissés, durcissaient sa physionomie qui n'avait jamais été douce et avenante : il avait surtout dans le regard une fierté dédaigneuse à laquelle succédait le feu sombre de la colère, toutes les fois que sa pensée se heurtait à quelque fait qui eût rapport plus ou moins directement à la république, à ses actes et à ses hommes. Cependant il avait moins sujet que ses compagnons d'infortune, vingt fois renouvelés en trois mois, de s'indigner d'un état de choses, malgré lequel il n'était pas en jugement, comme émigré ayant porté les armes contre son pays dans les Vosges et dans la Vendée. On ne lui connaissait pas, il est vrai, ce chef d'accusation irrémissible, et on l'avait seulement emprisonné, sous le nom de Dancourt, faute de pouvoir produire des preuves de son civisme; il n'eût pas vécu vingt-quatre heures

si l'on avait soupçonné que c'était un noble, un émigré et un Vendéen aide-de-camp de Stofflet, trois qualités dont chacune emportait la peine de mort; mais, vivant à l'écart parmi les prisonniers que son orgueil l'empêchait de fréquenter, il avait été oublié jusqu'alors par les faiseurs de listes du tribunal révolutionnaire.

D'une fenêtre haute du Palais-de-Justice, Langlade et une espèce de furie en bonnet rouge comme lui, examinaient le promeneur solitaire qui n'avait garde de lever les yeux et de se déranger dans le cours de ses idées pour savoir d'où partait un ricanement moqueur, éclatant par intervalles : il était accoutumé à entendre rire les geôliers et les hideux satellites de la Terreur. Cette femme, qui riait avec Langlade et qui montrait du doigt le jeune marquis de Chatillard, n'était autre que Nanon, l'ancienne femme de chambre de la marquise et la fidèle entremetteuse de Langlade, devenue directrice des tricoteuses à la

Convention, et l'acolyte de la fameuse Théroigne de Méricourt dans les mouvemens populaires.

— Tu te trompes, lui disait Langlade, ce n'est pas le fils de Chamoran; si c'était lui, je me ferais exécuteur pour avoir le plaisir de le traiter comme son père.

— C'est lui-même, je t'en réponds sur ma tête, répondait Nanon qui s'était intitulée Virginie. Je l'ai reconnu hier, quand Fouquier-Tinville m'a envoyée au *poulailler* choisir les aristocrates à fricasser aujourd'hui, et tu verras que je ne me trompe pas, lorsque la citoyenne Dancourt sera confrontée avec son petit marquis de Chatillard.

— Je vais lui chanter une sacrée musique à ce bâtard : saute, marquis; saute par-ci, saute par-là, à la papa! Je le guillotine en me léchant les doigts.

— Ah! si j'avais été dans la boutique de Fouquier-Tinville lorsque la Chatillard y est

venue, je l'aurais baptisée de son vrai nom en l'arrêtant, la chienne!

— Quant à elle, je la reconnaîtrais entre mille; mais j'ai peine à croire que ce soit elle qui se fait nommer la Dancourt et qui se dit mère de ce joli garçon!

— Tu verras, te dis-je, dès que nous aurons pris la louve avec son louveteau : Bidou est en campagne et il flaire l'hôtel de la Commission des administrations civiles, où l'ex-marquise a son terrier. Je veux devenir pape, si avant deux jours d'ici nous n'avons pas donné le coup de grâce à toute la famille des Chatillard, y compris le vieux fou de Blum.

— Pour ne pas perdre de temps, j'expédierai dans la journée Blum et le fils de Chamoran; la mère viendra plus tard à la cérémonie.

— Est-ce que tu as rattrapé ce père éternel de Blum? le citoyen Antoine l'a-t-il réintégré à la Force?

— Non, il a eu la bêtise de le renvoyer à

Passy où mes gens l'ont trouvé ce matin pour lui seriner l'air de *Réveillez-vous, belle endormie!* Il est au greffe, pour se mettre en règle. Croirais-tu que ce savant imbécile, qui tombe en enfance, m'a soutenu qu'il ne savait pas ce qu'on a fait de la fortune de mon benêt de père ?

— Il est entêté comme un chouan, ce Prussien de Blum, et tu aurais eu meilleur marché du bonhomme Lecoq, en l'amadouant.

— Ce Lecoq était une façon de Lucrèce pour tout ce qui touchait son honneur de notaire : il ne se serait jamais laissé violer, et ses résistances m'ont poussé à bout, ce n'est pas ma faute.

— Le voilà décoiffé; qu'il l'aille dire à Rome, s'il n'est pas content... Tiens, veux-tu voir ce que c'est que M. Dancourt? regarde!.... Marquis de Chatillard! cria-t-elle à tue-tête.

— Qui m'appelle? répondit le jeune homme en levant les yeux et en les promenant autour de lui avec anxiété jusqu'à ce qu'il aperçût

Langlade et Nanon qui riaient. Citoyens, leur cria-t-il railleusement à son tour, à quoi vous amusez-vous, quand la république est en danger ? Elle n'aura bientôt plus un noble pour orner ses exécutions !

— Hé ! marquis, repartit Nanon en lui montrant le poing, prends garde à toi ! Je vois d'ici branler ta tête sur tes épaules, tiens-la bien, de peur qu'elle ne tombe par terre.

Le jeune marquis de Chatillard fit un geste de pitié et d'indifférence en tournant le dos à ses deux provocateurs qu'il se repentait d'avoir honorés d'une réponse ; il reprit silencieusement sa promenade et sa pantomime, sans daigner regarder la fenêtre où Langlade et Nanon restèrent encore à l'observer, jusqu'à ce que l'un se rendît au greffe de la Conciergerie et l'autre à la Convention où Robespierre devait ce jour-là en venir à une attaque directe et décisive contre les comités de salut public et de sûreté générale.

Antoine de Chatillard n'avait pas encore

quitté le préau, lorsque le commissaire national des administrations civiles portant la ceinture tricolore qui lui ouvrait les prisons, parut accompagné d'un guichetier qui lui désigna de la main le jeune homme et se retira sur-le-champ en faisant sonner ses clefs avec une intention musicale. Le citoyen Antoine demeura immobile un moment pour calmer l'émotion qui l'avait saisi à la vue de son fils, et il s'approcha lentement, heureux de le voir et inquiet de l'accueil qu'il en recevrait. Le marquis était trop accoutumé au cliquetis des clefs et à la voix des geôliers pour sortir de ses pensées à ce bruit, et il ne remarqua pas même qu'on marchait à côté de lui et qu'on attendait qu'il s'arrêtât pour lui adresser la parole; enfin sa vue s'arrêta machinalement sur la ceinture tricolore du citoyen Antoine, et il recula aussitôt, comme si un abîme se fût entr'ouvert pour l'engloutir; il recula encore avec une répugnance visible et un fier mépris en se voyant si près d'un repré-

sentant de la république; il voulut continuer sa promenade dans la cour. Mais le commissaire national, qui le considérait d'un air de vive curiosité et d'intérêt réel, le retint doucement par le bras. Ce contact familier fit monter le rouge au visage du prisonnier, qui essaya une seconde fois d'échapper à un entretien qu'il craignait d'engager avec un républicain, parce qu'il se connaissait capable de passer toutes les bornes de la prudence; mais Antoine ne le laissa pas s'éloigner et s'efforça de le rassurer en le traitant de la manière la plus affectueuse.

— Vous êtes le citoyen Dancourt? lui demanda-t-il d'un accent pénétré de sensibilité en essuyant deux larmes furtives qui débordaient ses paupières.

— On me nomme Dancourt, répliqua le le jeune homme presque honteux de ce nom vulgaire; ce n'est pourtant pas un nom de suspect.

— Ce sera le plus beau et le plus noble des

noms, pourvu qu'il vous sauve! dit le commissaire national qui se reconnaissait dans les traits de son fils, mais non dans les sentimens de ce jeune noble. Je suis joyeux de vous voir, monsieur, et ma joie serait plus grande encore si vous en saviez le motif.

— Je ne le devinerai certainement pas, repartit Antoine de Chatillard étonné d'entendre le mot de *monsieur* dans la bouche d'un agent supérieur du gouvernement républicain.

— Plût à Dieu que vous le devinassiez, puisque je n'ai pas et n'aurai jamais la liberté de vous l'apprendre.... C'est votre mère qui m'envoie.

— Ma mère! dit-il avec défiance, sans se défendre pourtant d'un élan de tendresse filiale. Est-il vrai, monsieur?... Mais cela n'est pas possible, ma mère n'est pas en France...

— Elle est à Paris depuis peu de jours, et elle n'a pas de plus ardent désir que celui de vous embrasser; il y a plus d'une année qu'elle ne vous a vu.

— Vous vous méprenez sans doute, répondit le marquis convaincu que sa mère aurait choisi un autre ambassadeur; ma mère réside en Amérique depuis bien des années, et je traversais la France pour aller m'embarquer au Havre lorsqu'on m'a incarcéré sans aucune raison, si ce n'est que j'avais perdu mes papiers...

— Vous avez dû recourir à ce déguisement, et je vous approuve de le conserver, afin de sortir d'ici; mais, avec moi, vous pouvez vous mettre à l'aise.....

— Avec vous, monsieur! objecta d'un ton soupçonneux Antoine de Chatillard qui résolut de se tenir sur ses gardes contre un piége qu'il redoutait. Hé! qui donc êtes-vous?

— Je suis.... je suis commissaire des administrations civiles, police et tribunaux, ce qui équivaut à ministre de la justice ou garde des sceaux sous l'ancien gouvernement.

— Eh bien! monsieur le commissaire des

administrations civiles, police et tribunaux, je n'ai pas l'avantage de vous connaître, et vous ne me connaissez pas davantage.

— Je vous connais, monsieur Antoine de Chatillard, repartit en souriant le commissaire national qui sentait dans sa poitrine battre un cœur de père.

— Qui vous a dit?... s'écria le marquis en pâlissant et en scrutant le dessein du ministre sur sa physionomie qui n'exprimait qu'une bienveillante satisfaction. Quel nom me donnez-vous?

— Le vôtre, celui que vos ancêtres ont porté, dit le citoyen Antoine en appuyant sur ces derniers mots qui caressèrent l'orgueil nobiliaire de son fils.

— Je vous jure que vous faites erreur de nom et de personne, reprit le jeune homme sachant bien que la découverte de son véritable nom le perdrait. Je ne suis pas l'homme que vous cherchez, et je n'ai pas d'autre nom

que celui de Dancourt. Après cette déclaration, qui, je l'espère, emportera tous vos doutes, permettez-moi de vous dire que vous pratiquez un vilain métier.

— Moi! interrompit le commissaire national surpris d'un pareil reproche; moi qui vous transmets des nouvelles de votre mère!

— Dans quel but vous efforcez-vous de m'arracher un aveu qui serait mon arrêt de mort? Je tiens peu à la vie, mais c'est un devoir pour moi de la réserver pour un meilleur emploi! Mon sang versé sur l'échafaud ne profiterait pas à la cause que je sers; mon sang versé sur un champ de bataille peut être utile... à mon pays.

— A votre pays, si vous aviez pris les armes pour le défendre! dit le commissaire national avec la sévérité d'un républicain et l'autorité d'un père.

— Je n'ai pas de compte à rendre de ma conduite devant vous, monsieur, répondit,

Antoine de Chatillard en doublant le pas pour se soustraire à cette dangereuse conversation.

—Mon Dieu ! je m'abstiens de la juger, et je veux croire que vous avez agi comme le devait le marquis de Chatillard, reprit Antoine en le suivant avec insistance.

— Vous mentez, monsieur, en prétendant que ma mère vous envoie ! s'écria rudement le jeune homme. Oui, vous mentez, reprit-il en fixant sur lui un regard perçant et furieux ; car ma mère, fût-elle réellement la marquise de Chatillard, comme vous dites, ne vous eût pas chargé de me poursuivre d'un nom qui serait ma condamnation.

— Je ne mens pas, répliqua froidement le républicain, je n'ai menti et ne mentirai que pour sauver votre mère et vous !

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur, car je n'accepte pas un service du premier venu, et il faut qu'on soit digne de ma reconnaissance.

— Si vous saviez qui je suis ! dit amèrement ce père outragé par son fils, vous auriéz un mortel regret de m'avoir parlé de la sorte !

— Je sais qui vous êtes, puisque vous me l'avez avoué, et d'ailleurs les couleurs que vous étalez suffisent pour vous peindre mieux que les mots ne pourraient faire. Il n'y a rien de commun entre nous.

— Vous êtes royaliste, émigré; je suis, moi, républicain! mais il existe entre nous d'autres rapports qui devraient vous toucher au cœur.

— Mon cœur a été touché, j'en conviens, lorsque vous m'avez parlé de ma mère, j'ignore dans quelle intention; mais aussitot mon cœur s'est révolté à l'idée d'un piége tendu à ma bonne foi; car ma mère, pour communiquer avec moi, eût choisi l'entremise de quelqu'un qui ne viendrait pas, comme vous, paré des couleurs que j'abhorre.....

— Malheureux ! s'écria le commissaire national effrayé de cette périlleuse franchise. Si l'on vous entendait, vous seriez jugé et condamné dans les vingt-quatre heures !

— Vous m'avez entendu, vous êtes maître de ma vie, repartit Antoine de Chatillard qui se repentait d'être allé trop loin ; je ne nierai pas ce que j'ai dit.

— Gardez-vous bien, je vous conjure, de vous abandonner ainsi à l'exaltation de vos sentimens politiques ! Observez un silence rigoureux, et n'empêchez pas que je vous sauve.

— Je n'accepterai jamais les secours d'un républicain, et si ma mère avait la faiblesse de vous autoriser à quelque démarche en ma faveur, je la désavouerais.

— Vous n'aimez donc pas votre mère, jeune homme? dit tristement Antoine en mesurant l'insurmontable barrière qui existait entre lui et son fils.

— Je l'aime tant, monsieur, que c'est pour elle seule que je me suis soumis à une feinte humiliante. De quelque part que vous l'ayez appris, et quels que soient vos projets à mon égard, je ne cacherai pas davantage qui je suis; je ne repousserai pas davantage un nom qui fait ma gloire ; je m'appelle Antoine, marquis de Chatillard; j'ai combattu sur la Moselle et en Vendée pour la royauté, la noblesse et la religion; je combattrais encore jusqu'à mon dernier soupir pour les mêmes croyances si je recouvrais la liberté.

— Vous ne la recouvrerez qu'en prêtant serment de ne jamais porter les armes contre la république.

— Je ne prêterai pas un serment impie; et, plutôt que de reconnaître l'exécrable gouvernement qui règne à présent, je me résignerais à une prison perpétuelle !

— Vous verriez les choses sous un autre aspect et vous seriez moins hostile à la répu-

blique, si l'on vous ôtait le vain et périlleux honneur de votre nom et de votre titre!

— De mon nom! s'écria le jeune noble avec une colère qui faillit se porter à des excès de violence. M'ôter mon nom! Vous m'insultez, monsieur!

— Vous ne m'avez pas compris, disait le commissaire national en marchant derrière lui sans pouvoir l'arrêter ni l'apaiser. Est-ce moi qui voudrais vous insulter?

— Laissez-moi! reprit Antoine de Chatillard en se retournant. Laissez-moi, vous dis-je! Vous m'avez flatté d'abord, et maintenant vous m'insultez!

— Que faites-vous? répliqua le républicain qui baissait la voix à mesure que le marquis élevait la sienne. Vous attirerez du monde, on vous écoutera, et je tremble!

— Je suis bien aise qu'on vienne et qu'on m'écoute! dit le jeune homme avec plus de fougue et de ressentiment. Je ne tremble pas, moi! On verra qui de nous deux sera le plus

craintif devant témoins! En vérité, je me réjouirais d'attirer beaucoup de monde, pour vous démasquer, pour vous accabler d'injures.....

— Monsieur, interrompit Antoine qui jugea que cette esclandre tournerait contre lui seul, puisqu'il ne deviendrait pas d'accusé accusateur. Je vous supplie...

— Je me moque de vos prières; vous m'avez outragé après m'avoir indignement leurré! Vous n'êtes qu'un vil délateur, un lâche provocateur, un misérable....

— Monsieur! monsieur! murmurait Antoine qui reculait à son tour pâle et troublé. Vous ne savez pas ce que vous faites, et je vous pardonne!

— Tu me pardonnes, coquin! dit le marquis manifestant le projet de s'opposer à la retraite du commissaire national. Je vais te couvrir de honte, en présence de tous les détenus!

— Tais-toi, malheureux enfant! s'écria le

père en lui mettant la main sur la bouche. Tu te perds et tu assassines ta mère !

— Sortez, monsieur ! reprit Antoine de Chatillard à voix basse subjugué par l'accent terrible et déchirant de cette menace. Qui que vous soyez, ne revenez plus !

— Antoine, que voulez-vous que je rapporte à votre mère ? dit en soupirant le commissaire national qui lui disait adieu avec des regards de reproche douloureux.

— Rapportez-lui que je ne regretterai qu'elle si je succombe avant l'anéantissement de cette république cimentée de boue et de sang !

Antoine le regarda encore en silence, le salua d'un signe de tête mélancolique et s'éloigna précipitamment. Ce regard avait frappé à l'âme le jeune homme qui resta pensif à la même place, en s'accusant d'avoir peut-être mal jugé l'envoyé de sa mère ; mais le souvenir de cette ceinture tricolore, qui l'avait mis

en courroux comme un taureau qu'on excite en déployant une écharpe écarlate, ce souvenir odieux fit taire les reproches qu'il adressait à sa défiance et à son emportement. Mais peu d'instans après que le commissaire national fut remonté dans sa voiture qui stationnait à la porte de la Conciergerie, près des charrettes attelées pour le voyage quotidien de la barrière du Trône et de la place de la Révolution, dix heures sonnèrent à la Sainte-Chapelle, les guichets de la prison s'ouvrirent avec fracas, et l'huissier du tribunal révolutionnaire, assisté des porte-clefs qui constataient l'identité des prisonniers, commença l'appel nominal que répétaient de corridor en corridor les geôliers impatiens de retourner à la buvette. Antoine de Chatillard, que cette scène d'adieux éternels n'avait pas endurci à l'indifférence, depuis trois mois qu'il en était témoin tous les jours, s'approcha de la grille, au-dessus de laquelle on aurait pu écrire comme à la porte de l'enfer du Dante : *Plus*

d'espérance! et prêta l'oreille aux noms des victimes qui avaient été choisies pour ce jour-là; il était pâle, en écoutant ces noms qu'il connaissait la plupart pour les avoir entendu citer dans les longues veillées de la prison, et il se demandait tout bas en grinçant des dents si ce massacre, organisé par quelques hommes sanguinaires, continuerait longtemps au mépris de la justice et de l'humanité, sous les yeux de la capitale frappée d'horreur et d'épouvante. On nomma Roucher, ce grand poète qui s'était révélé par le poëme descriptif des *Mois*, et qui se flattait de donner une épopée à la France; on nomma André Chénier, que son frère Joseph, membre de l'Assemblée nationale, n'avait pas réussi à protéger contre la loi des suspects, et qui s'apprêtait à mourir en pleurant sur son génie étouffé dans le germe. Le marquis de Chatillard sentit ses yeux s'humecter de pleurs, et tendit les bras à ces deux jeunes poètes qui récitaient des vers avec sérénité. Tout à coup

on nomme Blum, Allemand, médecin-physiologiste, et il reconnaît son vieux tuteur qui s'avance lentement, conduit par un guichetier qui le raille sur son infirmité.

— C'est vous, Blum! s'écrie le marquis en s'élançant vers le vieillard qu'il embrasse avec effusion et qu'il retient dans ses embrassemens. Vous ici, juste ciel!

— Je suis heureux d'y être, puisque je te retrouve, répond le docteur que la surprise et la joie ont laissé d'abord dans une sorte d'extase béante. Est-ce bien vous, Antoine?

— O mon ami, en doutez-vous? reprit le jeune homme qui l'embrassa de nouveau pour le convaincre. Et ma mère? Quelles nouvelles de ma mère?

— Votre mère! elle est accourue à votre recherche, et elle a découvert, hier seulement, le lieu où vous étiez; vous la verrez sans doute elle-même aujourd'hui.

— J'ai hâte de la voir, et pourtant je pré-

fèrerais qu'elle ne vînt point! Empêchez qu'elle vienne, mon ami, car elle s'exposerait!

— Oh! elle viendra, malgré tout ce qu'on pourra dire pour l'en dissuader : la pauvre femme sèche dans l'attente, et elle mourrait de douleur si elle n'arrivait pas jusqu'à vous.

— Mais quoi! mon cher Blum, êtes-vous donc prisonnier? dit Antoine de Chatillard en voyant un gendarme qui enjoignait à Blum de suivre le cortége des accusés.

— Je ne sais ce qu'on me veut : hier on m'a mené à la Force; j'en suis sorti par miracle, et, ce matin, les gens qui m'avaient arrêté hier m'ont arrêté une seconde fois.

— Juste ciel, on va vous juger! Mais ils vous acquitteront quand vous paraîtrez devant leur tribunal, vieux et aveugle comme vous êtes.

— Assez causé, camarades! dit un porte-clefs qui fit mine d'entraîner Blum; vous reprendrez la conversation dans le royaume des taupes.

— Monsieur, il est impossible que ce vieillard soit mis en jugement, repartit Antoine de Chatillard qui n'aurait pas eu pour lui-même le courage de s'abaisser à une sorte de prière vis-à-vis d'un geôlier. Il y a là une erreur déplorable, et je vous prie d'en avertir vos supérieurs qui rendront la liberté à ce digne homme, puisqu'ils ont institué une fête en l'honneur de la vieillesse.

— Ce digne homme a été particulièrement recommandé par le citoyen Thémistocle-Catilina, repartit brutalement le porte-clefs, et le rasoir national se chargera de lui faire la barbe !

— Drôle! s'écria le marquis indigné en le poussant par les épaules au moment où l'huissier appelait l'*ex-marquis de Chatillard, soi-disant Dancourt.*

— Qu'entends-je! murmura Blum avec désespoir. Qui appelle le marquis de Chatillard? Ne répondez pas, mon ami, ce n'est pas vous !

— Allons, marche, Dancourt, dit le porte-clefs, qui, honteux et courroucé d'avoir failli être renversé par un détenu, revint contre celui-ci qu'il menaçait en brandissant ses clefs. Marche donc, monsieur le marquis, sinon je te jette à la voirie avec ton aveugle d'aristocrate! Tu apprendras ce que c'est que de manquer de respect aux amis de Robespierre!

— C'est mon tour, dit gaiement Antoine de Chatillard en prenant le bras de Blum. Nous ne nous quitterons plus, et je vous servirai d'Antigone pour vous conduire à l'échafaud!

Cependant le commissaire des administrations civiles, profondément affecté de la réception que son fils lui avait faite, sans se sentir ému d'aucun instinct filial, versa des larmes abondantes et s'affligea d'être père pendant le trajet de la Conciergerie à Passy. Il avait besoin de se retrouver auprès de la marquise de Chatillard pour échapper aux

tristes réflexions que lui inspirait l'orgueil nobiliaire du jeune homme; mais il voulut d'abord satisfaire aux désirs de la marquise qui l'avait prié de faire en sorte qu'elle eût un entretien avec le docteur Blum. Ce fut pour lui un accablant pressentiment, lorsqu'on lui annonça que le docteur avait été encore une fois arrêté le matin même, au moment où il venait de se mettre au lit, après avoir passé la nuit à brûler des papiers avec son secrétaire. Antoine reconnut la main de Thémistocle-Catilina dans cette nouvelle injustice, et il trembla que l'arrestation de Blum ne coïncidât avec une autre, dont l'idée seule lui causait un vertige de désespoir. Il ne songea plus qu'à rejoindre la marquise et à veiller sur elle, sans se soucier de paraître ce jour-là sur son banc à la Convention, où Robespierre et ses partisans devaient déclarer la guerre à Collot-d'Herbois, Tallien, Legendre et à tous les *indulgens* des deux comités de salut public et de salut général. Il ordonna donc à son

cocher de le conduire rue de Richelieu, à l'hôtel Chatillard, sans penser que le bruit de ce carosse, à la porte d'une maison inhabitée, produirait de la rumeur et des conjectures aux environs, puisque les douze commissaires nationaux étaient les seuls qui eussent, à cette époque, une voiture dans Paris; mais, avant d'arriver, la prudence lui conseilla de finir la route à pied, et il renvoya son carrosse en ordonnant à son domestique de dire qu'il était malade, si quelqu'un se présentait à l'hôtel de la Commission pour l'inviter à se rendre à l'Assemblée nationale.

Il frappa plusieurs coups à la porte cochère de l'hôtel Chatillard avant qu'on lui ouvrît, et cette attente, qui redoublait son anxiété, rendit plus sombres encore ses pressentimens sinistres; il entra dans la cour, la traversa sans interroger le concierge, franchit l'escalier en courant, et demeura consterné en trouvant la porte de l'appartement entr'ouverte et la serrure brisée, quoiqu'il en eût

la clef dans sa poche. Il se jeta comme un insensé dans l'appartement, traversa d'un trait toutes les pièces jusqu'à la chambre à coucher où la marquise s'était enfermée elle-même. Encore une porte ouverte et personne dans la chambre, au milieu de laquelle gisaient quelques parties de l'habillement de madame de Chatillard, son voile, son peigne, ses gants, parmi des chaises renversées et des débris de porcelaines. Il poussa un cri d'effroi et appela Christine : ne recevant aucune réponse, il se mit en quête pour découvrir si elle n'était pas cachée dans les salles voisines, sous les meubles, dans les armoires, derrière les rideaux : il allait et venait au hasard, furetant, regardant partout et appelant toujours Christine avec un accent de plus en plus désolé. Dans l'antichambre, il aperçut des bouteilles vides et des verres tachés de vin, autour desquels on remarquait l'empreinte des doigts crasseux qui les avaient touchés. Son pressentiment s'était donc réalisé ! Il descendit

le visage bouleversé; il ne cherchait plus qu'une certitude pour courir au Palais-de-Justice et aux prisons : il avait un reste d'espoir qui lui disait que la marquise n'avait pas eu la patience de l'attendre et qu'elle était allée tenter quelque démarche aussi peu fructueuse que les précédentes pour voir son fils; il se flattait alors qu'elle reviendrait, mais ces traces d'une orgie de police et le désordre de la chambre dans laquelle il avait laissé madame de Chatillard endormie ne justifiaient que trop la crainte d'un événement tragique. Il n'eut plus de doute, en arrivant à la loge du portier qui se couvrait à deux mains le visage rouge de honte et baigné de larmes.

— Où est-elle? où est-elle? demanda Antoine qui n'avait pourtant pas prévenu le concierge que l'appartement était occupé par une femme.

— Ah! monsieur! ah! citoyen! pourquoi ne m'avoir pas dit? s'écria cet homme en san-

glotant avec des gestes de compassion. Ils l'ont arrêtée !

— Arrêtée ! reprit Antoine atterré et n'en croyant pas ses oreilles. Arrêtée ! arrêtée, grand Dieu !

— Oui, monsieur, arrêtée, malgré mes supplications, malgré le vin que je leur ai donné à boire pour les attendrir ! J'aurais été bien heureux s'ils avaient voulu me prendre à sa place. Oh bien ! vraiment, ce n'était pas leur affaire ; ils disent que tout sera fini ce soir, et ils l'ont emmenée droit au tribunal révolutionnaire.

— Comment, malheureux, ne m'as-tu pas averti ? pourquoi ne m'as-tu pas nommé ? pourquoi ne l'as-tu pas défendue ?

— J'ai eu la velléité de la défendre, puisque c'est ma maîtresse, une si bonne dame qui me paie mes gages comme si elle habitait son hôtel, mais il y avait quatre grands sans-culottes armés de sabre qui m'auraient avalé. Je leur ai offert la somme que vous m'avez remise hier ;

par malheur, je ne l'avais pas sous la main, vu que je l'ai enterrée aux Champs-Elysées, et ils n'ont fait que rire en buvant mon vin. J'aurais donné ma chemise pour tirer de là madame, d'autant que c'est ma faute si elle est dans la peine.

— Ta faute! s'écria Antoine en levant le bras comme s'il allait frapper. Ta faute, malheureux! Tu l'as dénoncée!

— Non; mais j'ai eu la bêtise de raconter à la portière de la maison voisine, une brave commère qui n'est guère portée pour les grands seigneurs qu'elle nomme des ci-devant......

— Qu'as-tu raconté, misérable? quelque mensonge, quelque calomnie! Je te promets que tu seras puni comme un meurtrier!..... Parle, qu'as-tu fait?

— Hélas! citoyen, j'ai dit à la voisine que j'avais un locataire cousu d'or, qui payait son loyer en louis sonnans et qui avait soupé avec une belle déesse de la Raison. C'était pure

plaisanterie de ma part ; mais la voisine l'a répété à son homme qui est un des gros bonnets de sa section, et, de fil en aiguille, les mouchards ont fait une visite domiciliaire, crochetant mes portes et salissant les tapis avec leurs pieds crottés : ils ont trouvé madame qui dormait, ils l'ont éveillée, en jurant comme des antechrists et en tirant leurs sabres, que ça faisait pitié, et ils l'ont forcée de s'habiller devant eux, sans le moindre égard pour la pudeur, en sorte qu'ils ouvraient les yeux comme des portes-cochères, ces monstres d'hommes !...

— Je te rends responsable, toi et les tiens, de ce qui en adviendra ! interrompit Antoine hors de lui. Je te tuerai sans miséricorde, si je ne la sauve pas.... Oh ! je la sauverai, ou bien je périrai avec elle.

VIII

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

La vaste salle du Palais-de-Justice, où le tribunal révolutionnaire siégeait depuis quinze mois, était encombrée de victimes et de spectateurs, le 8 thermidor, pendant que grondait au sein de la Convention la tempête que Robespierre avait soulevée et qui devait l'emporter avec les appuis du règne de la terreur.

Chatillard qui s'entretenait avec sa mère qu'il avait retrouvée sur le banc des accusés. Celle-ci ne répandait pas de larmes, parce que la douleur qui la consumait avait enflammé son cerveau et desséché la source de toute émotion attendrissante au foyer de cet ardent désespoir. Dans les tribunes publiques était entassée une affreuse canaille en haillons, rebut de la plus squalide populace vomie par les faubourgs *Antoine* et *Marceau*, applaudisseurs gagés du tribunal, toujours prêts à étouffer sous les cris et les huées toute parole généreuse, toute défense honorable, toute protestation énergique des accusés. Il y avait là principalement des êtres monstrueux, indignes du nom de femmes, qui saluaient chaque arrêt de mort d'un horrible concert de vociférations et de battemens de mains. La contenance des jurés était au diapason de leur auditoire; ils n'avaient pas d'autres insignes que le bonnet rouge sacramentel, mais tous portaient au visage le sceau indélébile de la bassesse et de la

férocité : les uns dormaient à moitié ivres, les autres peignaient avec leurs doigts leurs cheveux roux et graisseux ou rongeaient leurs ongles avec leurs dents; celui-ci faisait tourner ses pouces ou jouait avec son sabre, celui-là prenait un air capable en lançant à tout propos quelque inepte ou atroce question. Langlade ressemblait tantôt à un tigre qui déchire sa proie, tantôt à un chat qui poursuit une souris, dans son réquisitoire général où il passa en revue successivement les accusés présens, en ne leur imputant que des faits vagues ou défigurés et en fondant l'accusation sur les lieux communs qui formaient le Code pénal de Fouquier-Tinville : son éloquence de carrefour fut accueillie souvent par des trépignemens d'admiration des tribunes et par les murmures des accusés.

— Quant aux trois accusés, l'ex-marquise de Chatillard, l'ex-marquis son fils et l'ex-docteur allemand Blum, dit-il en les désignant du poing, je voudrais qu'ils eussent vingt

têtes, pour les guillotiner vingt fois, tant ils ont commis de crimes envers la république. Je n'en citerai que quelques-uns, et vous jugerez si de pareils brigands méritent seulement qu'on les interroge avant de les envoyer hors la loi. La ci-devant marquise, qui est une Messaline et qui corromprait la pureté des mœurs républicaines...

— Infâme, qui outrages ma mère! s'écria le jeune homme qui arracha un encrier de plomb des mains d'un accusé, et le jeta violemment à la tête de Langlade.

— Laisse dire, mon fils! murmura la marquise qui avait détourné le coup en l'arrêtant par le bras. C'est notre ennemi, c'est Langlade!

— Aristocrate, si tu m'attaques avec des encriers, je ne riposterai qu'avec de l'encre! continua l'accusateur public qui ne s'émut pas du péril qu'il avait couru, parce qu'il était trop absorbé par l'ardeur de la vengeance. Oui, scélérat, tes conspirations contre la répu-

blique échoueront comme tes tentatives contre ma vie. A Dieu plaise que je sacrifie ma vie pour la république! La Chatillard a vendu ses terres et ses rentes pour soudoyer un régiment d'émigrés qui étaient tous ses amans.

— C'est Langlade, arrêtez-le! interrompit Blum en s'agitant comme un forcené. C'est un assassin! il a tué M. de Chamoran!

— Vous entendez ce vieux radoteur! reprit Langlade qui appréhenda moins une accusation d'assassinat que l'arrivée d'un nouveau projectile. Il a découvert le secret de faire des enfans aux femmes stériles, comme on couve des œufs au four; il a coopéré de la sorte à une foule de multiplications nuisibles, au profit de la noblesse, et il avait vendu son secret au tyran, qui s'en est servi pour perpétuer la racaille des tyrans couronnés.

— Tu mens! s'écria encore Blum dont Langlade blessait au vif la vanité callipédique. Je n'ai vendu mon secret à personne, et cette

nuit j'ai anéanti moi-même les expériences que j'avais faites durant quarante ans d'études, afin qu'on ne se serve pas de mon art pour enfanter des révolutionnaires.

— J'arrive au plus criminel des trois, dit Langlade qui grinçait des dents en croyant avoir en sa présence le fils naturel de M. de Chamoran. C'est ce soi-disant marquis, que je ferais rougir de sa naissance si la qualité de marquis avait encore quelque prestige aux yeux des esprits faibles...

— Me faire rougir de ma naissance! interrompit le jeune homme que sa mère s'efforçait en vain de calmer. Citoyens, je ne me nomme pas Dancourt, je suis noble, je suis le marquis de Chatillard, d'une ancienne famille du Dauphiné. Voilà ma réponse à cet imposteur!

— Ce ci-devant marquis, continua Langlade en se donnant le plaisir d'offenser la mère et le fils également, n'est autre qu'un bâtard, fruit de l'adultère...

— Non, ne me retenez plus, ma mère ! cria Antoine de Chatillard qui se débattait dans les bras de sa mère et cherchait à s'élancer à travers les gradins : il faut que je vous venge !

— Messieurs ! dit à haute voix la marquise qui trouva de l'énergie dans son indignation en se voyant insultée devant son fils, j'appelle tout le mépris des honnêtes gens sur l'homme qui ose disputer à un fils l'honneur de ses parens ! Vous jugerez mieux quel est cet homme quand je vous apprendrai qu'il est lui-même fils naturel du marquis de Chatillard, mon époux, et par conséquent frère de celui qu'il accuse avec tant d'iniquité ; sachez encore qu'il fut condamné à mort par le Parlement, pour crime de meurtre !

— Est-il raffiné, ce b..... de Thémistocle-Catilina ! objecta un des jurés : il a du venin de marquis dans les veines, sans que ça paraisse. Abjure papa, monsieur de Chatillard !

— Je m'interromps pour répondre à cette

gueuse, dit Langlade étonné du murmure que la révélation de la marquise avait produit dans l'assemblée; si je suis fils d'un marquis, allez-y voir; pour moi, je m'en f..., et je voudrais que le cher papa fût ici, je l'enverrais à la guillotine, en rendant grâce à l'Etre-Suprême de m'avoir fait républicain. J'imite le citoyen Brutus, qui fit trancher la tête à ses deux fils convaincus d'avoir trahi la république; je demande la tête de cet ex-noble que je désavoue pour mon frère, et qui ne le fut jamais, puisqu'il est né d'un adultère, dans ce temps de prostitution et de libertinage, où la noblesse offrait l'exemple du scandale. Je me glorifie du meurtre qui m'a valu un arrêt capital de la part des magistrats inféodés aux nobles et aux rois : j'ai tué un noble dans l'intérêt du peuple, et j'aurais souhaité que ce noble eût dans le corps tout le sang de l'aristocratie. Oui, citoyens, vingt ans avant la déclaration des droits de l'homme, je les ai soutenus au péril de mes jours, et je préludais déjà aux

salutaires rigueurs du tribunal révolutionnaire.

— Citoyen Thémistocle-Catilina, dit le président qui attendit pour se prononcer les applaudissemens frénétiques des tribunes, je te remercie au nom de la nation reconnaissante.

— Maintenant, citoyens, j'aurai fini ma tâche en peu de mots, continua Langlade qui bravait du regard la fureur impuissante de son frère : notre vénérable patron, l'accusateur public, vient de me faire passer ces pièces qui vous prouveront qu'un ex-marquis est une bête féroce qu'on ne saurait trop vite exterminer. Ces pièces sont relatives aux services militaires de cet enfant de l'amour : ici vous le voyez cornette dans le régiment de Royal-Cravate, à Coblentz; là, il est colonel pour les hauts faits d'armes de son coffre-fort dans l'armée de Condé; plus loin, il fait brûler, à Verdun, au milieu des baïonnettes prussiennes, deux caisses de cocardes tricolores et de bonnets rouges volés chez un marchand...

— A la guillotine, le j... f..... ! criaient les tribunes en trépignant et en chantant l'horrible refrain des massacres : *Ah ! ça ira !*

— Citoyens, ne chantez pas le *De profundis* avant de porter en terre le défunt ! reprend Langlade qui parvint avec peine à rétablir le silence. Je poursuis l'analyse des états de service de ce conspirateur. Dès qu'il a introduit l'étranger sur le sol sacré de la patrie, il court se réunir aux brigands de la Vendée, et il devient aide-de-camp de Stofflet, le plus crâne des blancs. Oh ! alors, l'ex-marquis ne connaît plus de bornes à ses triomphes ; il pille les fermes, il rançonne et il égorge les voyageurs ; il lève des contributions au nom du tyran ; il est avide de sang républicain ; il se met à l'affût dans les buissons, sur le passage de nos héroïques cohortes, il leur tue quelques braves qu'il emporte dans son repaire, ainsi que le tigre qui se jette parmi un troupeau de moutons endormis : je parierais qu'il a bu

leur sang et qu'il a mangé leur chair, ce cannibale de Pitt et de Cobourg !

— A la guillotine ! crient de nouveau les spectateurs électrisés par ces grossières figures de rhétorique républicaine, c'est à nous de boire son sang aujourd'hui à la santé de la nation !

— Vous partagez mon horreur pour ce grand criminel, s'écria Langlade satisfait du succès de son éloquence. Eh bien ! que serait-ce si vous entendiez la lecture de ce rapport du représentant du peuple Antoine à la Convention ? C'est un tissu d'abominations qui font gémir l'humanité et qui affectent les âmes sensibles. Ecoutez cette phrase : « Les Vendéens refusent toujours de faire des prisonniers, et Stofflet a ordonné que tous les républicains qui tomberaient au pouvoir de sa bande seraient fusillés par-derrière et laissés sans sépulture avec une cocarde tricolore attachée à la partie la plus déshonnête du corps ; l'aide-de-camp de ce même Stofflet aurait,

dit-on, inauguré ce décret en fusillant lui-même deux réquisitionnaires égarés dans les bois et à demi morts de faim. » Je voudrais avoir, pour punir de semblables forfaits, un supplice moins doux que la guillotine.

— J'ai fait fusiller, il est vrai, non pas deux, mais cinq misérables qui avaient égorgé une femme et son enfant, reprit Antoine de Chatillard avec assurance.

— C'est Antoine qui contribue à la condamnation de mon fils! murmura la marquise qui ne put s'empêcher de maudire l'auteur de ce rapport où l'on puisait des argumens de mort contre son fils.

— Je me suis étendu davantage sur les crimes de ce dernier, dit Langlade en terminant son réquisitoire, pour vous faire comprendre ce que c'est qu'un aristocrate, et pour vous démontrer que la république est dupe de sa clémence, quand elle prend la peine d'emprisonner les suspects : il y a là perte de temps et d'argent. Je vous rappellerai, citoyens jurés,

que, malgré votre diligence et votre patriotisme, nous n'avons guillotiné que douze cents aristocrates depuis la bienfaisante loi du 22 prairial; ce n'est pas faire beaucoup de besogne en cinq décades; et, en allant de ce train-là, nous mettrons six ou huit mois pour nettoyer les prisons, ces étables d'Augias que nous avions laissées si nettes après le 2 et le 3 septembre. Mais espérons que la sagesse du divin Robespierre nous aidera bientôt à briser les têtes de l'hydre de la contre-révolution; espérons que la proposition du citoyen Fouquier-Tinville, tendant à ériger l'instrument du supplice dans le lieu même de nos séances, sera enfin adoptée pour le salut de la république, et que le suspect, ce monstre qui se reproduit sans cesse comme l'ivraie dans la moisson du laboureur, subira dans un seul jour l'arrestation, le jugement et la mort. Je demande la mise hors la loi pour tous les accusés.

Cette péroraison, débitée avec la fougue et

les gestes d'un énergumène, excita au plus haut degré l'enthousiasme des tribunes, et les hurlemens, les chants, les bravos se prolongèrent quelques minutes après que l'accusateur public eut cessé de parler. Les accusés se divertirent aux dépens de l'orateur qu'ils avaient poursuivi de leurs éclats de rire et de marques d'approbation ironiques pendant son discours. Le président, qui s'était occupé à griffonner des vers au lieu d'écouter ces déclamations triviales, ne quitta pas sans regret la plume pour interroger successivement les accusés en n'adressant à chacun qu'une simple question qui équivalait à une sentence de mort : c'était là tout le procès, selon cet article inoui de la loi du 22 prairial : « *La loi donne pour défenseurs aux patriotes calomniés des jurés patriotes, elle n'en accorde pas aux conspirateurs.* » Le président donna un peu plus d'attention à ceux qui lui répondirent avec esprit et gaieté ; il descendit de la gravité de son rôle pour se dérider avec eux ; mais

les *jurés patriotes* n'avaient que des boules noires pour tous, et l'on entendait le gémissement des presses qui imprimaient déjà les listes des condamnations du lendemain. L'auditoire accompagnait de murmures, de cris et d'allocutions l'interrogatoire qui se bornait souvent à la demande du nom et de la qualité du prévenu.

— Ton nom? — Hippolyte de Langle, chapelier. — Ne fournissais-tu pas des chapeaux à l'ex-cour? — Je fournissais des chapeaux à toutes les personnes qui me les payaient. — Les gentilshommes ne payaient pourtant guère leurs fournisseurs. A un autre! Ton nom? — Louis Boudin. — Je m'accommoderais bien d'une aune de ce nom-là. A un autre! Ton nom? — Veuve Lachassaigne, fille publique. — N'as-tu pas dit au cabaret que les sans-culottes t'avaient ruinée? — C'est la vérité, et je demande une enquête. — Nous prends-tu pour des médecins? A un autre! Ton nom?

ment ennuyeux. — Est-ce moi ou mon poëme qui est ici en jugement? — Ça n'ôte rien à ton mérite de poète, et je te proclame roi de la poésie descriptive. Veux-tu me donner ton avis sur ce petit quatrain philosophique?

Qu'est-ce donc que la vie? Une bouteille pleine
Qu'un voyageur porte à la main;
S'il la vide à longs traits, au soleil, dans la plaine,
Il la voit sans regret se briser en chemin.

— Depuis quand Epicure a-t-il hérité du tribunal de Minos? — Hein! les vers ne sont pas trop mauvais; la poésie console et embellit l'existence. A un autre! Ton nom? — André Chénier. — Et ton frère, comment se porte-t-il? — Mon frère s'enveloppe dans son manteau en gémissant sur la république qui dévore ses enfans! — Ne rimes-tu pas aussi? Tout le monde s'en mêle, c'est le métier de ton frère, à la bonne heure, mais tu ne serais jamais qu'un Thomas Corneille. — En ce mo-

ment, mon frère peut composer mon épitaphe! — Je m'en charge, si tu veux, et je l'improvise sur-le-champ :

Ci-gît certain rimeur qui n'est plus de saison,
Malgré l'apothéose auquel on le destine.
Son Pégase a pris sans façon
Pour Parnasse la guillotine,
Et le bourreau pour Appollon.

— Je demande que l'improvisation de l'honorable président soit inscrite au procès-verbal. — Je n'ai pas la moindre idée de ton talent de poète, et je serais bien aise d'en avoir un échantillon inédit. — Ecoute :

Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces tyrans effrontés de la France asservie,
Egorgée!.....

— Pas mal, tu pourras achever cela dans la charrette. Nous n'avons que des poètes, à ce qu'il paraît. A un autre! Ton nom? — La

marquise de Chatillard. — Ah ! bon ! Parlons en prose.

Cet interrogatoire avait été si rapide, que les accusés ne s'imaginaient pas avoir été interrogés, lorsqu'ils étaient condamnés. Roucher et André Chénier préparaient leur défense, comme s'ils devaient obtenir la parole. Le public s'égayait bruyamment de cette manière expéditive et parfois joviale de juger les prévenus qui en riaient-eux-mêmes; mais, par intervalles, une rumeur sourde et un mouvement inusité avaient lieu dans l'enceinte des spectateurs qui cédaient leurs places à de nouveaux curieux, à mesure que quelqu'un apportait des nouvelles de la Convention où Robespierre avait commencé à exécuter son plan d'attaque contre ses collègues du comité de salut public. Le bruit de ce qui se passait aux Tuileries arriva jusqu'aux oreilles des juges surpris d'apprendre que le discours de Robespierre n'avait trouvé aucune sympathie parmi la masse muette et agitée des repré-

sentans. Tout à coup, un homme, que sa ceinture tricolore a fait respecter des gardes nationaux armés de piques préposés à la garde du tribunal, escalade les gradins et vient, effrayant de pâleur et de désordre, s'asseoir à côté de madame de Chatillard que le président interroge et qui n'a pas d'autre réponse à la bouche que des prières pour son fils.

— Gardes nationaux, s'écrie le président en montrant Antoine qu'il n'a pas reconnu du premier coup d'œil, pourquoi avez-vous laissé pénétrer cet intru ? Qu'on l'expulse, ou plutôt, puisqu'il s'est rangé de lui-même parmi les accusés, qu'il y reste. Ton nom ?... Holà ! n'est-ce pas le citoyen commissaire des administrations civiles ?

— Citoyen, tu te presses trop, dit Langlade qui ne s'expliqua pas l'arrivée imprévue d'Antoine : ce n'est qu'aujourd'hui que la Convention te relèvera de ton inviolabilité.

— Citoyen représentant, que se passe-t-il donc à la Convention ? demande un juré in-

quiet de l'apparition d'un conventionnel. Robespierre et Saint-Just ont-ils les têtes qu'ils veulent?

— Il me semble que j'ai entendu tirer le canon d'alarme, reprend un autre juré! Robespierre a affaire à des dantonistes qui ne tendront pas le cou comme des agneaux.

— Citoyen commissaire, je te somme de sortir! s'écrie le président après s'être consulté avec l'accusateur public, autrement je prendrai des conclusions contre toi.

— Prenez des conclusions, répond Antoine en saisissant les mains de la marquise qui rougit et baisse les yeux. Je suis venu pour défendre madame... la citoyenne Dancourt et son fils.

— Il n'y a plus de citoyenne Dancourt, réplique Langlade en haussant les épaules. Tout cela s'est évanoui d'un souffle, et nous n'avons à juger que l'ex-marquise et l'ex-marquis de Chatillard.

— Eh bien! soit, je ne les défendrai que

plus aisément, et j'invoque le témoignage de tous les assistans pour faire constater.....

— Que voulez-vous faire ? interrompt à voix basse la marquise touchée de ce dévouement qu'elle regarde comme inutile. Nous sommes condamnés, et rien ne peut nous sauver.

— Je vous sauverai ! s'écrie Antoine dont l'exaltation s'augmente par les difficultés et qui se hasarde à serrer la main de son fils avant que celui-ci la lui retire.

— Je vous remercie, monsieur, reprend d'un ton froid et d'un air fier le jeune homme qui se souvient de leur entrevue du matin. Je n'accepte aucun service de mes ennemis.

— Moi, votre ennemi, grand Dieu ! dit Antoine en se tournant vers madame de Chatillard. Plaidez ma cause, madame, et tâchez qu'il ne me haïsse pas !

— Demeurez à l'interrogatoire, si telle est votre fantaisie, dit le président qui n'ose pas appliquer la loi du tribunal révolutionnaire à

un membre de la Convention, inviolable à double titre, comme agent supérieur du gouvernement. Vous feriez mieux de retourner à l'assemblée où la discussion sera sans doute plus intéressante que notre séance, qui est à peu près la même tous les jours. Enfin, vous verrez comment nous opérons. Je vous préviens seulement que vous n'avez pas la parole.

— Je la prends, en ma qualité de représentant, et j'use de mes pleins pouvoirs de commissaire national des administrations civiles, police et tribunaux, pour me porter caution de trois accusés...

— Citoyen, tes pleins pouvoirs de commissaire national, repartit Langlade, ne te donnent pas le droit d'empiéter sur les prérogatives du tribunal révolutionnaire.

— Si nous acceptions des cautions pour tous les accusés, ajouta un des juges, les arrêts du tribunal ne seraient jamais exécutés, et les prisons ne désempliraient pas.

— Puisque vous refusez de suspendre votre

jugement, citoyens, dit Antoine qui recourt à la voie de la douceur et de la persuasion, puisque ma responsabilité ne vous semble pas suffisante pour dégager la vôtre, je vous prie de m'accorder la parole comme avocat et conseil des trois accusés que vous allez juger....

— Eh! citoyen, tu arrives trop tard, dit un des jurés, nous avons jugé et nous sommes pressés d'en finir aujourd'hui, pour donner un coup d'épaule à Robespierre.

— La loi du 22 prairial a supprimé les avocats, répond Langlade en désignant le texte de cette loi dans un tableau appendu à la muraille. Les jurés remplacent ces vendeurs de phrases creuses.

— Il n'y a pas grand mal à prêter l'oreille au citoyen commissaire national, objecte le président qui décide le tribunal à entendre Antoine pour mettre fin à cet épisode extraordinaire; nous n'en jugerons pas moins librement, comme nous aurions fait, s'il se fût abstenu d'intervertir l'ordre et la marche de

nos audiences. Qu'il parle donc, non à titre d'avocat, mais de citoyen qui se présente pour éclairer les débats! Son caractère de représentant nous assure qu'il tiendra un langage civique et républicain, propre à édifier l'auditoire; je l'invite toutefois à être bref, car la justice souffre d'un retard dans ses sentences, et les coupables s'en réjouissent, dans l'espoir de l'impunité!

— Madame, dit Antoine en se penchant vers la marquise qui s'efforçait de le dissuader de parler, tous les moyens sont bons pour vous sauver : je vous supplie de ne pas me désavouer.

— Je ne soupçonne pas ce que vous vous proposez de dire pour notre défense, répondit madame de Chatillard qui approuvait au fond du cœur cette courageuse démarche d'Antoine, en essayant de s'y opposer encore. On sait qui nous sommes; mon fils a lui-même déclaré qu'il était noble et titré, qu'il avait

émigré à l'étranger, qu'il portait les armes contre la république.

— Je vais le démentir, et si vous me secondez, nous le sauverons avec vous; ce qu'il faut aujourd'hui, c'est gagner du temps!

— Monsieur, je vous sais gré de vos efforts pour nous être utile, lui dit le marquis de Chatillard en s'approchant pour n'être pas entendu des juges; j'ignore absolument d'où vous vient cet empressement de nous servir, puisque je n'ai pas eu l'occasion de vous connaître avant ce matin; je pense que vous êtes un ancien ami de ma mère, et je vous prie de recevoir en cette qualité mes sincères remercîmens; mais je regrette que vous soyez attaché à ce gouvernement sanguinaire et ridicule. Mieux vaut mourir cent fois pour la bonne cause, que de prêter le moindre appui à la révolte de la populace contre toutes les lois divines et humaines!

— Monsieur, je vous supplie de me laisser faire et de garder le silence, quoi que je dise,

reprit Antoine qui hésitait entre plusieurs projets différens, adoptés et repoussés tour à tour.

— Holà ! aristocrates, quand aurez-vous fini vos conciliabules ? s'écria l'accusateur public. Président, je t'adjure de poursuivre l'interrogatoire, jusqu'à ce que les jurés en aient assez.

— Nom d'un Etre-Suprême ! dit un des jurés que ce retard impatientait, nous prend-on pour des huîtres qui bâillent au soleil ? Resterons-nous ici encore long-temps ?

— Citoyen représentant, dit un autre, dépêche-toi de nous débiter tes raisons, et f...-nous la paix ! Il y a un quart d'heure que l'affaire de ces messieurs est dans le sac.

— Le citoyen commissaire national a la parole, proclame le président, et je lui citerai seulement ces deux vers d'un vieux poète :

Le temps est long lorsque l'on muse,
Le temps est court si l'on s'amuse.

— Je demande que la cause de l'ex-marquise, de son fils et du docteur Blüm soit renvoyée à demain, dit Antoine qui se lève seul.

— A demain ? s'écria Langlade. Et pourquoi à demain ? As-tu machiné quelque intrigue pour les tirer de prison cette nuit, et t'enfuir avec eux ?

— C'est vrai tout de même, repartit un juré. Est-ce que nous verrons plus clair demain ? Si on lâchait toujours ce qu'on tient, on serait par trop niais !

— Le citoyen représentant veut rire, dit un juge ; nous n'avons pas même accordé un jour à Lavoisier qui promettait la pierre philosophale ! La justice n'a plus un bandeau sur les yeux et ne boite plus ; elle court, elle a des yeux de lynx pour percer les ombres dont s'enveloppe le crime ; elle est pure et incorruptible, elle porte deux épées en guise de balances !

— Bravo, citoyen ! crie un des assistans

qui fait éclater un tonnerre d'acclamations après cette emphatique peinture de la justice républicaine. Le jugement ! le jugement !

— Votre justice est une bacchante, réplique André Chénier ; elle met en pièces Orphée qui aurait adouci des tigres et amolli des rochers.

— Le jugement existe dans la conscience des jurés patriotes, dit l'accusateur qui fait signe à ceux-ci de mettre un terme à ces interruptions en jetant leurs boules noires dans l'urne du scrutin.

— Les accusés sont coupables, répond le chef du jury qui recueille les avis ; il n'y a pas lieu d'ajourner la sentence et la peine.

— Robespierre file un mauvais coton à l'Assemblée nationale, crie une voix dans les tribunes ; on va le décréter d'accusation si Collot-d'Herbois l'emporte, et il l'emportera.

— Si vous passez outre sans m'avoir entendu, dit Antoine aux jurés qui tremblent déjà d'apprendre la chute de Robespierre, si

vous refusez de reconnaître les droits imprescriptibles de la vérité, je vous dénonce à la Convention, et je vous fais comparaître à sa barre, comme coupables de déni de justice et d'un assassinat juridique.

— Voyons ce que tu as à nous dire, citoyen représentant, reprend le chef du jury à qui la menace du conventionnel ne semble pas méprisable dans le moment même où chancèle la dictature de Robespierre. Nous aimons la vérité, nous lui décernons un culte, et nous te bénirons comme son apôtre si tu nous prouves que nous marchons dans les ténèbres de l'erreur.

— Sacredié! oui, nous ne demandons pas mieux que de contenter tout le monde, ajoute un juré qui voit en perspective une réaction formidable contre la terreur; nous sommes au fond de bons enfans, et si les aristocrates y avaient mis un peu de complaisance, les choses se seraient passées en douceur; car

l'humanité est une des vertus du républicain.

— Citoyens, s'écrie Langlade, en cet instant même Robespierre triomphe de ses ennemis, de ces dantonistes qui veulent entraîner la république dans le gouffre de l'indulgence! Demain, Robespierre donnèra une nouvelle énergie aux mesures de terreur et de vengeances nationales; demain, vous aurez à juger dix-huit ou vingt traîtres de la Convention!

— Jugeons toujours ceux que nous avons sous la main, dit le président. Je m'aperçois, citoyen représentant, que tu n'as rien de particulier à nous faire savoir à l'égard des trois accusés que tu voulais défendre et qui n'en demeurent pas moins sous le poids de l'accusation, comme aristocrates, émigrés, fauteurs de l'invasion étrangère et complices de la Vendée.

— Je proteste contre cette accusation, s'écrie Antoine qui se croit tout permis dans

une situation si critique; et, pour la réduire en poudre, je n'ai qu'un mot à prononcer : vous accusez ma femme et mon fils!

— Votre femme ! la marquise de Chatillard ! murmure Blum qui n'a pas l'esprit assez prompt et assez pénétrant pour deviner l'intention d'Antoine.

— Ta femme, citoyen représentant ! réplique Langlade stupéfait de cette déclaration à laquelle il est près d'ajouter foi; ta femme, c'est possible; mais ton fils !

— Votre fils ! dit à demi mot le jeune marquis que le silence et l'embarras de sa mère retiennent encore dans une sorte de réserve. Ce n'est pas de moi qu'il veut parler.

— J'admets que l'ex-marquise soit ta femme et l'ex-marquis ton fils, citoyen représentant, objecte le président; mais cela ne change rien à l'affaire...

— Moi, je n'admets pas cette absurde pré-

tention, interrompt Langlade, et je m'élève contre un mensonge aussi effronté, puisque j'ai tué le père de ce soi-disant marquis.

— Ma simple déclaration, au contraire, fait tomber de fond en comble l'échafaudage de ce procès, reprend Antoine encouragé par la contenance silencieuse de la marquise qui a l'air de l'autoriser. Je suis représentant du peuple, et j'ai rendu, j'ose le dire, d'éclatans services à la république; je suis entré un des premiers dans la Bastille, après avoir dirigé le siége et conduit au feu les gardes-françaises; j'ai pris une part active à toutes les grandes délibérations qui ont sauvé la patrie dans le sein de l'Assemblée nationale; j'ai été deux fois porté en triomphe par mes collègues du club des Jacobins; j'ai accompagné Dumouriez dans la mémorable campagne de l'Argonne, et les bulletins de la victoire de Valmy vous raconteront le rôle que j'y ai joué; la Convention m'a envoyé comme son représentant en Vendée, pour surveiller les

opérations de nos généraux, et la Vendée a été anéantie en une seule campagne.

— Malheureux ! et tu as l'impudence de te faire passer pour le mari de ma mère ! s'écria le jeune homme dont la voix fut couverte aussitôt par celle de son père.

— La république ma confié souvent ses plus chers intérêts, et j'ai surpassé ce qu'elle attendait de moi : eh bien ! pouvez-vous supposer que ma femme et mon fils soient indignes...

— Je nie que ce soient là ta femme et ton fils, interrompit Langlade; mais le fussent-ils, leur crime est avéré, et tu n'aurais pas d'autre chance que de partager leur peine.

— Quoi ! ma vie entière n'est pas un bouclier qui les couvre ? repartit Antoine avec chaleur et sensibilité; ne suis-je pas un des plus fidèles enfans de la république ? n'ai-je pas, en me dévouant pour mon pays, en lui donnant mon or, en lui consacrant mon esprit et mon bras, en lui offrant le sacrifice de

mon sang, n'ai-je pas acquis le droit, sinon d'absoudre, du moins de protéger et de défendre ma famille ? Je demandais tout à l'heure qu'on remît à demain un jugement que la Convention transformerait en apothéose. Maintenant que j'ai fait connaître le caractère inviolable qui s'attache à la femme, au fils et à l'ami d'un citoyen recommandable, je demande qu'ils soient rendus à la liberté, séance tenante !

— Et moi, je demande que tu sois, sans désemparer, traité toi-même en accusé, dit 'accusateur public, jugé et condamné comme complice de ces aristocrates et comme faux témoin.

— Il paraîtrait, citoyen, que tu as épousé la ci-devant marquise, reprend le président que Langlade influence à son gré : ce n'est pas le fait d'un bon républicain que de s'associer aux personnes de l'ancien régime; et tu n'as pu faire que ton fils, qui procède de la mère autant que du père, ne soit un aris-

tocrate enragé et un ex-marquis émigré : arrange cela si tu peux.

— Cessez cette abominable plaisanterie, dit à demi voix le jeune noble qui s'irrite d'une feinte que sa mère devrait rougir d'accréditer par une lâche tolérance ; cessez, monsieur, ou je vous donnerai un démenti en de tels termes, que vous regretterez de m'avoir poussé à bout. J'aime mieux périr avec mon nom que de vivre avec le vôtre !

— Citoyens, je suis fâché que vous me contraigniez de faire un aveu qui me coûte, s'écrie Antoine qui observe le maintien des jurés et qui les voit disposés à revenir sur leur jugement : il est des secrets respectables et d'une nature délicate qu'on renferme dans son cœur avec la religion du mystère. Je souffrirai donc en publiant le mien, celui que j'avais juré de garder comme un serment, celui que j'hésite encore à livrer à tant d'oreilles curieuses, à tant de commentaires

indiscrets, celui dont je ne suis pas seul maître...

— Antoine! Antoine! lui dit madame de Chatillard en l'implorant et en mêlant à sa prière l'accent d'un commandement, ne me faites pas un devoir de vous démentir!

— Citoyens, il va vous abuser! s'écrie Blum qui se décide à prendre l'initiative pour arrêter le secret sur les lèvres d'Antoine, ce secret qu'il imagine si fatal à l'honneur du marquis défunt. Ne le croyez pas! ne lui laissez pas la liberté d'insulter la mémoire des morts! Marquis de Chatillard, défendez votre père contre la calomnie!

— Monsieur, vous n'irez pas plus loin dans vos allégations, dit le jeune homme qui se lève et regarde fixement son officieux avocat : je vous somme de vous taire!

— Vous ne douterez plus, citoyens, que je sois son père en nous voyant ainsi près l'un de l'autre! continue Antoine en serrant la main du marquis pour l'inviter à ne pas le

contredire. Voici notre histoire : j'aimais la marquise de Chatillard avant qu'elle fût devenue veuve, mais elle était trop vertueuse pour que je me permisse de lui déclarer un sentiment qu'elle eût dédaigné. Son mari mourut, et alors je me flattai d'être mieux écouté : je lui offris ma fortune et ma main. La famille de cette dame occupait à la cour une position brillante, et elle s'opposa de tout son pouvoir à une alliance que la marquise ne désapprouvait pas. On la menaça de la faire enlever et enfermer, si elle me donnait des espérances ; car je n'étais qu'un cultivateur, né de pauvres paysans, et enrichi par mon intelligence. La marquise fut touchée de mon amour et m'épousa en secret, à condition qu'elle conserverait son titre et qu'elle le transmettrait à nos enfans : c'était une concession faite à la tyrannie des préjugés de sa famille, préjugés qu'elle était bien loin de partager...

— Nous n'avons pas la patience d'écouter des contes ! interrompit Langlade que ce ré-

cit avait animé d'envie et de colère. Le père Blum haussé les épaules à ces balivernes!

— Moi! répliqua Blum attendri d'admiration; jécoute avec ravissement... et la mémoire me revient, quoique je sois bien vieux... Ecoutez-le et croyez-le.

— Monsieur, je vous supplie de me dire s'il y a quelque chose de vrai dans ce que vous avancez là? répliqua le jeune homme incertain et attristé en épiant sa mère qui pleurait.

— L'aventure est touchante; j'en conviens, dit le président que Langlade excite du geste et du regard; mais la révolution vous mettait à l'aise pour que votre femme et votre fils se démarquisassent! Comment avez-vous consenti à leur émigration? comment, vous, républicain loyal et dévoué, avez-vous eu un fils aristocrate et vendéen?

— N'ajoutez pas foi aux apparences, citoyen, répond Antoine dont la présence d'es-

prit augmente en raison des difficultés que la malice de Langlade fait surgir. La famille de ma femme tint sa promesse : ma femme et mon fils me furent enlevés lorsque l'ère nouvelle me faisait espérer qu'une union formée par la volonté du cœur ne subirait plus les conditions d'une mésalliance. On les emmena tous deux à l'étranger, et je restai long-temps privé de leurs nouvelles. Enfin ils s'échappèrent de cette odieuse captivité; mon fils avait été débarqué en Bretagne avec des émigrés qui venaient y fomenter la révolte; il apprit que j'étais en Vendée, et il s'empressa de quitter ses compagnons royalistes pour me rejoindre sous les drapeaux de la nation; mais, par une fatalité déplorable, il fut arrêté par les Vendéens, qui l'auraient égorgé s'il n'eût pas été reconnu par un des parens de sa mère; Stofflet le força d'accepter le grade d'aide-de-camp. A la première occasion, mon fils, qui avait horreur de sa complicité involontaire

avec des brigands, s'enfuit une seconde fois....

— Assez! interrompit d'une voix ferme et solennelle Antoine de Chatillard qui rougissait de la porte de salut qu'on lui ouvrait en le déshonorant à ses propres yeux. Je n'ai pas encore abjuré mes principes, mes croyances, mes haines et mes affections! Je ne désavoue point une cause que je servirais comme je l'ai servie au risque de la mort sur le champ de bataille ou sur l'échafaud! On vous trompe, messieurs, on m'insulte moi-même, en voulant me sauver par de lâches subterfuges; je suis le marquis de Chatillard, je suis émigré, je suis vendéen!

— Madame, au nom du ciel, démentez-le! dit Antoine en s'adressant avec désespoir à la marquise qui n'a eu que des regards supplians pour empêcher son fils de les perdre tous à la fois; élevez la voix à votre tour: il s'agit de sauver votre fils! Fermez la bou-

che à cet insensé qui se sacrifie à un faux honneur, ordonnez-lui de reconnaître son père !

— Monsieur, je repousse une défense qui tend à m'avilir, continue Antoine de Chatillard en montrant la résolution de ne plus souffrir que le commissaire national prît la parole; je ne puis vous croire mon ami, quand vous m'outragez, quand vous me disputez une naissance qui m'honore, et quand vous me faites tenir, dans un conte ridicule, la conduite d'un lâche et malhonnête homme. Le respect que j'ai pour ma mère me commande de vous démentir hautement pour ce qui la concerne; non, vous n'êtes pas le mari de la marquise de Chatillard; non, vous n'êtes pas mon père! Ce sont là des calomnies que je vous renvoie avec la honte de les avoir imaginées!....

— Malheureux, tu seras l'auteur de la mort de ta mère! répliqua d'un accent pro-

fondément ému le commissaire national qui n'eut plus la force de soutenir son témoignage et qui retomba sur son banc.

— Enfin cette comédie est achevée! s'écria Langlade avec un sourire de dérision. Jurés patriotes, vous n'avez plus qu'à payer l'auteur et les acteurs selon leurs mérites.

— Si le citoyen représentant a eu la fantaisie de se railler du tribunal, dit le président, j'interpelle le tribunal pour qu'il effraie à l'avenir les mauvais plaisans par son arrêt.

— Tout cela est un peu louche, reprit le chef du jury qui n'osait porter une sentence de réprimande contre un conventionnel; il faut que l'ex-marquise nous déclare elle-même ses qualités, car elle doit savoir quel est le père de son fils. Je ne pense pas que le citoyen représentant se soit joué de nous avec une impudence qui autoriserait des représailles moins joyeuses pour lui.

— Madame, faites un effort, lui dit à l'oreille Antoine en la pressant de se lever. Sauvez-vous, sauvez votre fils, sauvez-moi! confirmez ma déclaration.

— Messieurs, citoyens, je déclare sur l'honneur, dit-elle presque bas, que voici le père de mon fils et que je n'aurai jamais d'autre époux!

— Vous vous alliez au calomniateur pour me diffamer, vous, ma mère! repartit le jeune homme avec des larmes de pudeur et d'orgueil. Je ne veux pas de la vie au prix d'une lâcheté! Avilissez-vous, mais ne m'avilissez pas! O ma mère, vous la femme de cet homme, d'un conventionnel qui a peut-être voté la mort du roi!

— Trêve à ces palinodies! interrompit Langlade qui avait quitté son siége pour entraîner l'opinion des juges et des jurés à la remorque de la sienne. Le représentant Antoine a osé attenter à la majesté de la justice;

il a voulu nous en imposer; il a menti au tribunal : je propose de prononcer sur-le-champ sa condamnation et d'en référer ensuite à l'Assemblée nationale qui approuvera et sanctionnera nos actes en mettant hors la loi le traître que vous lui dénoncerez dans votre arrêt.

— La proposition de l'accusateur public lui est inspirée par sa vénération pour la sainteté du tribunal révolutionnaire, dit le président; je l'appuie avec admiration.

— Robespierre triomphe! crie dans l'*auditoire* un homme qui arrive de la Convention. On a voté l'impression de son discours et l'envoi à toutes les municipalités!

— Collot-d'Herbois et sa clique y passeront demain! ajoute un autre nouveau venu. Ils sont pâles et muets comme s'ils étaient déjà guillotinés!

— Finissons-en, citoyens, dit le président

tourné vers les jurés que ces nouvelles fraîches rassurent et épanouissent; les exécuteurs attendent, et nous n'avons pas dîné!

— La mort pour les trois accusés! répond le chef du jury cédant aux persécutions de Langlade; la mort pour le citoyen représentant, sauf le *véto* de l'Assemblée nationale!

— Et l'exécution? réplique Antoine qui voit encore ouverte une seule voie de salut pour la marquise et son fils.

— Aujourd'hui pour les trois accusés, reprend le président qui lève la séance, et demain pour toi, si la Convention n'y trouve pas à redire; tu seras sans doute en compagnie!

— Mourir aujourd'hui ou mourir demain, qu'importe! dit André Chénier à Roucher : en vivant un jour de plus, on a seulement un regret de moins!

— André, tu n'as pas une femme et des enfans qui gémissent, repartit Roucher avec

une douleur calme et résignée. Ah! si je m'appartenais comme toi!

— Tu es sûr de ne pas mourir tout entier, puisque tu vivras dans tes enfans et dans tes ouvrages; mais moi qui sentais quelque chose là, murmura l'immortel André Chénier en se frappant le front, moi qui croyais à la gloire, à la postérité!... Frère, je suis plus malheureux encore que vous tous, et je pleure sur mon génie qui meurt avec moi!

Des clameurs sauvages, des chants atroces et des rires ignobles insultaient les condamnés qu'on retenait sur leurs gradins, après que le tribunal se fut retiré à la hâte pour obéir à la convocation impérieuse de Robespierre qui les appelait au club des jacobins. On afficha sur les murs de la salle un placard surmonté d'un bonnet phrygien au bout d'une pique et conçu en ces termes : *Frères, le grand Robespierre a juré de délivrer la Convention des scélérats qui l'oppriment; il demande l'appui de nos*

bras tyrannicides : aux armes ! mort à la queue des girondins et de Danton ! Il y a en France quarante mille têtes de trop. Invoquons l'Être Suprême et ayons soif du sang de nos ennemis ! Vive la république ! vivent les jacobins ! vive le vertueux Robespierre ! Le Ciel sourit à ses projets, et demain les monstres qui nous menacent auront disparu. Aux armes, citoyens !

Les condamnés, qui attendaient qu'on les amenât deux à deux dans la salle de la toilette où les valets de l'exécuteur leur coupaient les cheveux et leur liaient les mains derrière le dos, avaient entendu dire dans l'auditoire qu'une lutte terrible s'engageait entre le parti de Robespierre et celui de Collot-d'Herbois; ils s'interrogeaient avec anxiété, et ils recueillaient avidement les bruits divers qui venaient du dehors. La lecture du placard apposé sur les murs du tribunal confirmait la nouvelle d'une prochaine catastrophe; mais, en voyant leurs bancs se vider à mesure que les char-

rettes se remplissaient, les patiens, qui calculaient combien de minutes ils avaient encore à vivre, ne se flattaient pas d'être témoins des événemens qui se préparaient. De moment en moment on appelait, sous les fatals ciseaux, deux victimes qui se levaient ensemble, chacune à son tour, et qui offraient leurs têtes aux apprêts ignominieux du supplice, en se reprochant tout bas d'avoir espéré. Roucher et André Chénier descendirent les derniers, sans habits, leur chemise ouverte et le cou nu; ils récitaient des vers de leurs poëmes inédits, et le feu sacré de l'inspiration brillait dans leur regard : on les fit monter dans la dixième charrette qui se trouva plus chargée que les autres.

— Les charrettes sont pleines ! cria le conducteur de ce lugubre convoi. Tant pis pour les autres s'ils sont pressés ! ils attendront jusqu'à demain, et ils partiront avec la grande fournée !

— Jusqu'à demain! répéta tristement Antoine qui n'était pas étranger à cette remise inusitée, qu'une bourse bien garnie d'or avait obtenue à la faveur de l'heureux hasard d'une augmentation dans le nombre habituel des condamnés. Ah! madame, si je ne vous sauve pas, je mourrai de chagrin avant de vous perdre une seconde fois!...

— Antoine, vous m'avez ravi la tendresse de mon fils! répondit-elle en lui montrant le jeune homme qui s'éloignait d'elle, sombre et dédaigneux.

IX

LE PÈRE ET LE FILS.

Les prisonniers de la Conciergerie participaient de l'agitation extrême des esprits dans la capitale, le soir du 8 thermidor : ils avaient reçu, de différents côtés, la nouvelle de ce qui s'était passé à la Convention, lorsque Robespierre, demandant que les comités de salut public et de sûreté générale fussent réorganisés

après une sanglante *épuration*, vit, pour la première fois, l'Assemblée rester muette et immobile dans une attitude menaçante. Les parens des détenus leur avaient envoyé des billets cachés dans du pain et dans du linge, en leur annonçant qu'une crise était imminente et que Robespierre succomberait. L'espérance reparaissait donc sur les visages et dans les cœurs : on s'embrassait, on respirait enfin. Les *moutons*, qui avaient l'affreuse mission de fournir les listes d'accusés au tribunal révolutionnaire et qui habitaient la même prison que les victimes qu'ils choisissaient chaque jour, étaient consternés et imploraient la protection des malheureux qu'ils avaient dénoncés la veille ou le matin. Mais cette joie trop hâtive se dissipa tout à coup quand les geôliers proclamèrent, comme à l'ordinaire, le *Journal du soir* qui contenait cent noms et qui annonçait ainsi la continuation de la terreur sur une plus vaste échelle. A ce funèbre appel qui retentissait sous les voûtes des cor-

ridors, les yeux s'humectaient de larmes et les poitrines se gonflaient de sanglots : on se résignait de nouveau à mourir. La dernière lueur d'espoir s'éteignit dans la soirée : on apprit que Robespierre avait été accueilli au club des jacobins avec un enthousiasme délirant, tandis que Collot-d'Herbois, arraché de la tribune et chassé de la salle, avait échappé par miracle aux poignards levés sur lui. C'était donc Robespierre qui triompherait, et les exécutions, sous sa dictature, devaient se multiplier dans une proportion effrayante. On appréhendait déjà un second massacre des prisons.

Antoine et la marquise de Chatillard étaient seuls dans une cellule qui avait été réservée à la condamnée pour y passer sa dernière nuit ; on n'empêchait pas plus qu'au commencement de la terreur les communications des prisonniers entre eux, quoique Robespierre, depuis sa loi du 22 prairial, eût essayé de les isoler. Les prisons n'étaient point assez

grandes pour que le système d'isolement fût mis en pratique; et d'ailleurs la vie commune, les rapports continuels et les libres entretiens des détenus donnaient des alimens à la délation qui errait sans cesse autour d'eux. Le jeune marquis de Chatillard, offensé de la scène étrange que sa mère avait suscitée ou autorisée, avait refusé de se rencontrer davantage avec le commissaire national qu'il regardait comme un calomniateur, et il s'était retiré à l'écart ainsi que Blum qui, tout en admirant l'ingénieux dévouement d'Antoine, ne pouvait se défendre de rester fidèle à la mémoire du vieux marquis, et de protester en faveur de la paternité qu'il avait fondée lui-même. La marquise s'affligeait vivement d'une séparation volontaire qu'aucun prétexte n'aurait dû motiver dans les dernières heures qu'ils passaient tous les quatre en prison, et elle se prenait à désirer que le moment de leur réunion arrivât pour retrouver son fils. Antoine, qui avait eu la satisfaction de s'entendre

donner publiquement les noms de père et d'époux par la femme qu'il aimait en cachette depuis vingt-quatre ans, souhaitait que la société lui confirmât ce double caractère, et songeait à sauver les deux êtres qui embelliraient le reste de sa vie; mais il soupirait par intervalles à l'idée de l'ingratitude de son fils qui le fuyait et qui lui témoignait de l'aversion au lieu de lui tendre les bras; il avait pourtant assez de force d'âme pour dissimuler l'amertume de ce souvenir toujours présent à sa pensée et pour paraître tranquille sur leur sort commun, sans réussir à tranquilliser la marquise qui affectait pourtant de sourire en dévorant ses pleurs.

— Je n'entends plus parler dans la chambre de mon fils! dit-elle en appuyant son oreille contre la cloison. Dormirait-il déjà? se peut-il qu'il dorme, ce cher enfant?

— Je vous prive de votre fils en demeurant avec vous, reprit Antoine qui se leva pour se

retirer. Vous avez peut-être aussi besoin de sommeil ?

— Demain j'aurai bien le temps de dormir! murmura-t-elle avec un lugubre sourire. Vous me laisserez seulement à dix heures pour éviter les remarques malignes de nos voisins de captivité et surtout les grossières plaisanteries de nos gardiens.

— S'ils osaient proférer un mot qui vous blessât, s'écria Antoine avec emportement, ils le paieraient cher; mais je vous avertis qu'il est onze heures au moins.

— Quoi! si tard! je croyais que les heures semblaient plus longues en prison! Onze heures, dites-vous? Mais on n'est pas couché, on ne dort pas encore autour de nous, restez quelques instans de plus.

— On ne dormira pas de la nuit : les détenus sont rassemblés en petits clubs et tiennent conseil au sujet des événemens. Ils ont raison d'espérer.

— Qu'espèrent-ils? Demain on jugera, on exécutera comme aujourd'hui! Un guichetier a dit même que demain le nombre des charrettes serait doublé! il y en avait dix aujourd'hui!

— Demain sans doute il n'y en aura pas une. Je connais la situation des choses, je sais le plan de Robespierre et celui de ses adversaires : Robespierre sera écrasé dans la bataille que les deux partis se livreront demain à la Convention. Il demande un nouveau 31 mai, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente têtes de ses collègues et la dictature : on lui répondra en le mettant hors la loi comme un ambitieux et un conspirateur; car nous avons assez de terreur, d'échafauds et de prison!

— Je me réjouis que vous ne soyez pas demain à la Convention : vous auriez pris part à cette guerre de deux factions entre elles et vous risqueriez de partager la fortune des vaincus.

— Plaise à Dieu que je sois à mon poste! car j'ai des devoirs sacrés à remplir, comme

représentant du peuple, et je me dois d'abord à la république.

— Vous vous devez de préférence à votre fils, à votre femme! s'écria impérieusement la marquise qui souffrait de se voir mise en balance avec des fictions républicaines.

— Ma femme! oui, ma femme! reprit avec expansion Antoine qui s'était jeté à genoux devant elle et qui lui baisait les mains. Tu es, tu seras ma femme, Christine!

— Silence, Antoine! si mon fils nous écoutait! Cette porte n'est pas fermée! si quelqu'un entrait! Relevez-vous, mon ami, et ne m'exposez pas à rougir!

— N'ai-je point déclaré que vous étiez ma femme? ne l'avez-vous pas déclaré de même? Votre fils le croit, puisqu'il évite de me voir, puisqu'il s'éloigne de vous, l'ingrat!

— Il n'est pas ingrat, j'en suis sûre : il vous sait gré de votre généreuse intervention, il regrette que vous vous soyez compromis inutilement; et s'il présumait que vous courez le

moindre danger à cause de la condamnation qui vous a frappé comme nous, il viendrait vous remercier, vous plaindre, vous offrir son amitié. Mais il ne croit pas que vous soyez son père, et je ne chercherai pas à lui arracher son erreur, avec le nom qu'il préfère et qu'il a porté jusqu'ici. Ne l'accusez pas, ne le blâmez pas même !

— Qu'est-ce qu'un nom qu'on perd pour un père qu'on trouve ! Je ne l'accuse pas, madame, parce qu'il me repousse et me méconnait, mais je ne me sens pas le courage de lui pardonner sa conduite à votre égard ; vous êtes sa mère, vous, et il l'oublie, et il vous abandonne, et il se permet de vous juger ! Je vous venge de lui, en vous adorant plus que jamais !

— Si vous m'avez enlevé la tendresse et l'estime de mon fils, vous m'en offrez une compensation, et tout l'amour que j'ai pour lui ne me fait que mieux sentir combien je vous suis attachée !

— Et moi, je vous sacrifierais tout, tout, jusqu'à mes opinions politiques! Mais vous n'exigerez pas ce sacrifice qui me rendrait méprisable à mes yeux et probablement aux vôtres. Si vous me l'ordonnez, je donne ma démission de membre de l'Assemblée nationale; je quitte avec vous Paris, ce théâtre retentissant de factions et d'émeutes; je vous emmène dans mes montagnes d'Auvergne où vous ne rencontrerez ni bonnets rouges, ni drapeaux tricolores, ni échafauds, ni populace : nous vivrons là heureux, puisque nous serons ensemble!

— Oui, mais nous sommes en prison, mais nous sommes condamnés, mais demain nous ne manquerons pas de place dans les charrettes du bourreau!

— Demain nous serons libres, je l'espère, je n'en doute pas! J'ai écrit à mes amis à la Convention; il est impossible que l'on nous laisse ici! Vous voyez que je ne crains rien.

— Et moi, je crains pour chacun de nous!

je crains surtout pour mon fils, qui ne consentira pas à feindre ni à se taire ; depuis qu'il a repris son nom et son titre, il est plus fier de sa noblesse et plus inexorable dans ses principes : il a souffleté un geôlier qui l'appelait Dancourt, en lui disant avec orgueil : « Je suis le marquis de Chatillard; et, comme ce noble nom me coûte la tête, j'ai bien le droit de le garder jusqu'à ce que ma tête tombe! » On lui offrirait les moyens de se soustraire au sort qui l'attend, il ne les accepterait pas, s'il était obligé, pour s'en servir, d'emprunter un nom, un déguisement, un secours qui répugnassent à ses sentimens de gentilhomme. « Je me reconnais maintenant, disait-il en sortant du tribunal, j'ai jeté mon ignoble masque de Dancourt, et je me console de mourir comme marquis de Chatillard. » Savez-vous le service qu'il m'a demandé?.... du poison!

— Du poison! s'écria Antoine avec effroi. Le malheureux aurait-il le dessein de se dé-

truire? Où est-il? Je vais m'assurer s'il dort... Mais vous n'avez pas de poison, Christine?

— J'en ai dans cette bague, dit-elle en montrant un gros anneau d'or à cachet; c'est un poison très subtil dont les effets sont aussi rapides que la foudre...

— Que voulez vous faire de ce poison? répliqua Antoine qui essaya de s'emparer de cette bague. Confiez-la-moi, je vous prie, un seul moment! de grâce!

— Non, elle ne me quittera pas! Vous vous proposez de me l'enlever, je devine votre projet; mais je la conserve comme un talisman, et je ne m'en dessaisirai pas même un moment.

— Qu'en voulez-vous donc faire? reprit Antoine qui cessa d'employer la force pour retirer cet anneau des mains de la marquise, et qui mit dans son accent ainsi qu'en son regard toute la puissance de l'amour suppliant. Christine, vous voulez vous empoisonner!

s'écria-t-il avec mélancolie en voyant qu'elle baissait les yeux et ne répondait pas.

— Oui, plutôt que d'être livrée en spectacle au peuple, plutôt que de subir un supplice infâme, plutôt que de sentir le contact odieux des valets de bourreau!

— Et moi, n'aurai-je pas ma part dans ce poison? dit-il d'un ton de reproche. Si je vous survivais deux minutes, ce seraient les tourmens, la rage et le désespoir de l'enfer!

— Je vous l'avouerai, quand notre arrêt fut prononcé, quand nos compagnons d'infortune se succédaient deux à deux pour les hideux apprêts du supplice, j'ai été sur le point.....

— Ah! Christine! vous ne m'aimez donc pas! N'est-ce rien qu'un quart d'heure à vivre ensemble, à échanger des paroles, des regards et des baisers d'éternel adieu? Vous ne m'eussiez pas ravi la consolation de vous voir jusqu'à mon dernier soupir? Vous m'auriez du

moins permis de mourir de la même mort et en même temps que vous.

— J'y pensais, mais j'ai réfléchi ensuite que notre condamnation n'était pas égale et que la vôtre serait peut-être cassé le lendemain ; c'eût été vous assassiner !

—Je n'aurai plus un seul instant de tranquillité, Christine, à présent que je suis averti de vos sinistres résolutions et des moyens que vous avez de les exécuter ! Je vous conjure de me remettre cette bague ; je vous la rendrai aussitôt que vous me la redemanderez, mais du moins je ne craindrai pas à chaque minute un malheur, le plus grand des malheurs!...

— Je m'engage volontiers à ne pas recourir à ce poison sans vous en prévenir auparavant, c'est vous dire que je ne m'en servirai qu'à la dernière extrémité. Mais je refuse de m'en séparer, et je ne renoncerai pas à une si précieuse ressource. Lorsque je partis pour l'émigration, je voulus avoir toujours à ma

disposition une mort prompte et facile. Blum m'a donné ce poison qu'il a composé lui-même, et je suis ainsi maîtresse absolue de ma vie. Il suffit d'ouvrir ce cachet et d'y appliquer mes lèvres, je tomberai morte aussitôt.

— Vous m'épouvantez ! Je suis tenté d'appeler un gardien et de vous dénoncer comme possédant du poison ! Mais si vous jurez de n'en faire usage qu'avec moi....

— Je vous le jure; il y en aura assez pour vous, pour notre fils et pour moi ! J'attendrai que vous ayez vous-même perdu tout espoir, et que notre mort soit inévitable.

— L'espoir subsiste toujours, lorsqu'on tient à la vie, lorsqu'on a sujet de ne pas souhaiter la mort; et moi, Christine, moi qui vous aime, moi qui n'aurais plus de vœux à former si je pouvais compter sur quelques années à vivre entre vous et mon fils, je ne m'accoutume pas à la pensée d'un sacrifice suprême, accompli de mes propres mains !

Pendant vingt-quatre ans, j'ai rêvé un bonheur que je ne croyais pas trouver sur la terre, et dont je jouis enfin : je suis votre époux, l'époux de votre choix, et j'ai un fils! Oh! je ne veux pas mourir encore!

Il fut interrompu par la voix rauque du porte-clefs qui l'appelait par son nom. Il hésita pour savoir s'il répondrait à un appel dont il ignorait le motif et qui troublait son tête-à-tête mélancolique avec Christine; mais il supposa que ses amis s'étaient occupés de sa délivrance, et qu'il allait à son tour s'occuper de celle de la marquise, de leur fils et de Blum. Madame de Chatillard le pressa elle-même de s'informer de ce qu'on voulait lui apprendre, et il la quitta en promettant de revenir bientôt lui apporter des nouvelles, sans doute favorables. Le porte-clefs, qui le cherchait de chambre en chambre, vint à lui, le bonnet à la main, et lui annonça respectueusement que le comité de salut public envoyait l'ordre de le mettre sur-le-champ en liberté.

Antoine fut joyeux d'être libre, en songeant qu'il userait de tout son crédit auprès des chefs du gouvernement pour faire sortir de la Conciergerie les trois personnes qu'il avait prises sous sa sauvegarde; mais la pensée de s'éloigner de Christine et de son fils pendant quelques heures et peut-être jusqu'au lendemain, le frappa d'un pressentiment douloureux, et il se demanda s'il devait se séparer d'eux un moment, quand une sentence de mort pesait sur leur tête, quand ils n'étaient pas en sûreté dans cette prison, que de nouveaux septembriseurs pouvaient forcer à chaque instant. Il suivit le porte-clefs au greffe, en s'affermissant dans ses appréhensions et bien déterminé à ne pas laisser ce qu'il avait de plus cher au monde à la merci d'un hasard et d'un massacre. Son étonnement fut extrême, à son arrivée au greffe, où l'attendait son huissier de cabinet, Lafleur-Léonidas, qui accourut à sa rencontre, le visage riant, et qui dédaigna la précaution de parler bas, malgré les

témoins dangereux qui les épiaient dans cette salle obscure, traversée sans cesse par des ombres fugitives.

— Monsieur le commissaire national, j'étais là lorsque vous avez défendu madame la marquise de Chatillard au tribunal révolutionnaire : je vous ai fait des signes d'intelligence, mais vous n'y preniez pas garde; je me suis glissé dans la foule, tandis qu'on vous emmenait, et je vous ai parlé, mais vous ne m'avez ni vu ni entendu. Je voulais vous demander vos ordres, et j'étais prêt à tout faire pour vous tirer de ce mauvais pas. C'était bien le moins, car vous m'avez donné l'exemple le premier, et je vivrais cent ans, que...

— Arrive au fait et parle moins haut, interrompit Antoine; il faut que je retourne où l'on m'attend. Que veux-tu? Je ne puis guère t'être utile maintenant, mon pauvre Léonidas!...

— Moi, je vous suis bon à quelque chose, monsieur le commissaire national, et voici que

M. le greffier enregistre un papier que je lui ai remis pour vous donner la clef des champs.

— Quel est ce papier? qui t'envoie? est-ce Barrère, ou Tallien, ou Collot-d'Herbois? M'a-t-on demandé à l'hôtel de la Commission?

— Hier, il est venu à l'hôtel dix ou douze membres de l'Assemblée nationale, qui n'ont pas été contens de votre absence; dans la journée, sont arrivés des exprès pour vous inviter à vous rendre à la séance, qui était chaude, à ce qu'on dit. On ne savait pas à l'hôtel que vous étiez au tribunal révolutionnaire, et je l'ai su par hasard, en apportant des signatures au greffe. Ça m'a fait un effet, quand je vous ai vu vous débattant contre ces bêtes féroces, ah! quel effet!...

— Je n'ai pas le loisir d'écouter tes réflexions; je te demande seulement quel est ce papier, et qui t'en a chargé?

— Voilà justement ce que je vous raconte, monsieur le commissaire national. J'ai eu peur d'abord que les buveurs de sang ne vous ex-

pédiassent sans vous faire languir, et je n'aurais pas gagné grand'chose à crier à l'injustice : mais on s'est avisé de vous renvoyer au lendemain, et sur-le-champ j'ai pris ma course pour aller donner l'alarme aux onze autres commissaires nationaux qui se sont tous remués plus ou moins dans votre intérêt. Par malheur, la Convention n'était plus réunie, et vos meilleurs amis avaient de la besogne aux Jacobins, où M. de Robespierre fait le diable, en proposant, dit-on, de guillotiner l'Assemblée nationale en masse, excepté cinq ou six gros bonnets dont il répond. Parole d'honneur! M. de Robespierre n'est pas raisonnable! Je voulais absolument que vous ne couchassiez pas à la Conciergerie, où les lits sont durs comme tout, et je ne savais à qui m'adresser, lorsque je rencontre ce bon M. Carnot, dans la cour des Tuileries. Je l'aborde poliment, et je lui apprends de point en point le désagrément qui vous est arrivé. « Il y a là un quiproquo! dit-il en frappant du pied avec

impatience. — Monsieur Carnot, lui dis-je gaiement, les quiproquos de guillotine sont plus graves que ceux d'apothicaires! — Le comité de salut public mettra en accusation, fit-il d'un air renfrogné, l'accusateur et les juges qui ont attenté au caractère doublement inviolable d'un représentant du peuple et en même temps d'un commissaire national! Viens avec moi. » Là-dessus, il me conduit dans la salle du comité de salut public, où l'on ne s'entendait pas, car tout le monde criait et pérorait à la fois; M. Collot-d'Herbois plus que tout le monde, en disant que M. de Robespierre avait voulu le faire assassiner au club des Jacobins. MM. Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes et Barrère n'avaient pas leur langue dans leur poche; et M. de Saint-Just, qu'on accusait de conspirer, a profité de mon entrée dans la salle pour s'esquiver. M. Carnot m'a prié de redire à ces messieurs ce que je savais de votre affaire, et je ne me suis pas fait prier pour recommencer votre histoire. On n'y

croyait pas ; mais M. Barrère en avait connaissance, et il confirma ce que j'avais dit. Le comité de salut public rejeta toute la faute sur M. de Robespierre, quoique je dénonçasse l'accusateur public, qui est un méchant animal, sauf le respect que l'on doit à sa place. J'étais bien aise de lancer quelques pierres dans son jardin, pour le punir d'avoir si maltraité cette digne marquise de Chatillard, qui est à cette heure dans un lit de chaux, à Clamart...

— La marquise, son fils et le docteur *Blum* vivent, Dieu merci ! ils sont avec moi à la Conciergerie. Tu leur es donc véritablement attaché ?

— Ah ! monsieur, à la marquise surtout qui a eu tant de bontés pour moi et qui m'a placé elle-même au ministère, du temps de M. le comte de Maurepas ! C'est là une brave femme ! Je compte bien, puisque son tour est remis à demain, la voir passer rue Saint-Ho-

noré et lui présenter mes respects avec mes complimens de condoléance...

— Elle sera sauvée si je le suis ! s'écria Antoine ému de l'image tragique étalée devant ses yeux par l'inconséquente légèreté de Lafleur. Achève en deux mots, s'il se peut.

— Les membres du comité étaient outrés contre M. de Robespierre qui n'a pourtant pas figuré dans le procès ; ils ne m'ont pas écouté, quand je leur ai dit que l'accusateur public avait été condamné pour meurtre sous l'ancien régime ; ils n'en voulaient qu'à M. de Robespierre. L'un appelait votre jugement une insolente provocation du dictateur ; l'autre le regardait comme un défi porté à la Convention et comme un tâtonnement de l'opinion publique. Ils ont parlé pendant deux heures sur votre affaire et ils ont fini par faire venir dix ou douze membres du comité de sûreté générale qui était aussi en séance extraordinaire. On a reparlé de plus belle, et le paquet retombait toujours sur M. de Robespierre. Enfin

M. Barrère a dit que non seulement votre détention était un affront pour l'assemblée des représentans, mais encore que votre présence était nécessaire le lendemain à la Convention, pour fourvoyer ce faux prophète de Robespierre (c'est l'expression dont il se servit), et à la Commission des administrations civiles, pour faire prêter serment aux fonctionnaires, en cas de besoin. On fit beaucoup d'objections pour et contre, jusqu'à ce qu'on se déterminât, pour n'éveiller aucun soupçon, à me charger moi-même de l'ordre du comité pour votre mise en liberté immédiate. Je n'ai pas dit non, et j'avais pourtant la chance d'être arrêté en route; car une partie des sections est sous les armes, et l'on trouve à chaque coin de rue des patrouilles qui vous fouillent. On se battra demain, et nous serons en guerre civile, à moins d'un miracle !

— Citoyen représentant, tu es libre, dit emphatiquement le greffier à Antoine dont la figure se cachait dans l'ombre et qui évita de

se rapprocher de la lumière; le tribunal qui t'a jugé et emprisonné outrepassait audacieusement ses pouvoirs, et le comité de salut public vient de réparer cette injustice en faisant tomber tes chaînes. Transmets au comité l'assurance de mon estime, de mon dévouement et de mon patriotisme; il se souviendra peut-être un jour que j'ai des droits anciens et manifestes à l'avancement que je sollicite.

— C'est moi qui m'en souviendrai, citoyen, reprit Antoine, moi, commissaire des administrations civiles, police et tribunaux.

— Je vois que tu es animé des meilleures intentions pour la chose publique, citoyen, et je me glorifierai de devenir ta créature, si Robespierre est renversé, ajouta-t-il à demi voix.

— Compte sur moi et sur ma promesse! Avant de retourner au comité de salut public, qui me mande cette nuit même, je veux prendre congé de mes compagnons de prison.

— Va, citoyen, et hâte-toi, répondit d'un ton caressant et confidentiel le greffier qui

voulait se ménager des protecteurs dans les deux camps; car on m'annonce des mesures très sévères pour la sûreté de la Conciergerie. On a découvert, dit-on, un complot d'aristocrates pour délivrer les prisonniers. Le commandant Henriot nous a envoyé un renfort de cinquante hommes, et il viendra lui-même vers minuit; s'il vous rencontrait ici, vous n'en pourriez plus sortir, malgré l'ordre du comité qui n'a pas en main la force exécutante.

— Je te remercie de ton conseil, citoyen, et j'en profiterai : dispose tout en attendant, pour que l'on ne me retienne pas à la porte par de tardives formalités... Léonidas, dit Antoine à son huissier en l'attirant dans un passage noir où ils étaient seuls, la confiance que j'avais en toi s'est augmentée du service que tu m'as rendu aujourd'hui : les promesses que je pourrais te faire en ce moment n'ajouteraient rien au zèle et à l'intelligence dont tu m'as donné la preuve; mais tu ne montreras pas moins d'empressement, j'en suis sûr d'a-

vance, si je te prie de me continuer tes bons offices et de les étendre à la marquise de Chatillard pour laquelle tu me parais naturellement bien disposé...

— Comment, monsieur, n'ai-je pas touché ce matin l'arriéré d'une petite pension viagère qu'elle me fait depuis dix-neuf ans? Madame la marquise vaut à elle seule toutes les déesses de la Raison et de la Liberté.

— Eh bien! il s'agit de m'aider à la sauver : elle va se déguiser avec mes habits, et tu l'emmeneras hors de la prison, chez toi, mon ami, entends-tu?

— Et vous, monsieur le commissaire national? vous ne pensez pas que les cartes peuvent se brouiller cette nuit, et que le comité aura trop d'affaires sur les bras pour s'occuper de vous!

— J'ai pensé à tout : mes titres de représentant du peuple et de commissaire national viendront à mon secours, quoi qu'il arrive,

mais rien ne défend madame de Chatillard, condamnée à mort, et elle serait une des premières victimes si de nouveaux massacres avaient lieu dans les prisons. Je songerai à moi lorsqu'elle sera en sûreté. Attends-la donc et conduis-la!

Lafleur ne s'était pas prêté de bon cœur au projet périlleux de son maître qui le laissa seul, avant que celui-ci consentît à se faire le complice de l'évasion d'une personne suspecte et condamnée. Lafleur fut tenté de partir et d'éviter une commission aussi délicate; mais l'importance que lui donnait cette commission, à ses propres yeux, agit sur son esprit vaniteux et lui fit accepter, par amour-propre, un rôle qu'il eût refusé par crainte; il se considéra dès lors comme le confident obligé et légal du ministre et de la marquise; il avait en lui l'étoffe d'un parvenu, et il se créa complaisamment des châteaux en Espagne qui devaient l'élever fort haut dans la sphère des richesses et des honneurs. Deux mi-

nutes après le départ d'Antoine, il se voyait en idée concierge de l'hôtel de la Commission des administrations civiles; un quart d'heure plus tard, il était devenu chef de bureau; ensuite, il se fit caissier pour avoir le plaisir de se solder de gros émolumens en espèces d'argent, et, s'il était resté une demi-heure de plus en tête-à-tête avec ses espérances, il se fût nommé ministre, il eût succédé à Robespierre.

Antoine avait combiné ses plans avec la connaissance parfaite qu'il possédait de la localité et des usages de la Conciergerie; il ne doutait pas que l'évasion de la marquise n'eût un plein succès, si Lafleur le secondait adroitement et si quelque circonstance imprévue ne venait pas à la traverse. Son choix s'était fixé tout de suite sur la marquise pour la faire profiter d'une heureuse occasion qui pouvait ne pas se présenter une seconde fois, et il n'avait pas balancé entre la femme sensible, dont le cœur était l'écho du sien, et un

fils orgueilleux qui s'obstinait à le désavouer; mais, au moment de rentrer dans la cellule où madame de Chatillard l'attendait seule, il sentit qu'il était père, et il eut un violent regret de ne pas faire partager à son fils les moyens d'évasion qu'il allait offrir à la mère; car il s'inquiétait déjà de la tournure que prendraient les événemens politiques, et il voyait avec effroi les conséquences du triomphe de Robespierre fortifiant le tribunal révolutionnaire et continuant la terreur; il savait que, enveloppé lui-même dans la proscription que Robespierre réclamait contre les principales têtes du parti des indulgens, il n'aurait peut-être plus la puissance de rouvrir, pour le jeune marquis de Chatillard, les portes de la Conciergerie. Ces réflexions déchirèrent son âme et rembrunirent son front. La marquise, en l'apercevant, s'élança tout en larmes dans les bras qu'il lui tendait, et ils restèrent absorbés, en ce triste et silencieux embrassement, jusqu'à ce que madame de Chatillard,

qui avait craint de ne plus le revoir, s'étonnât de son silence et de ses soupirs, comme d'un fatal présage.

— Je rends grâces au ciel de ce que je vous revois! dit-elle attristée du reflet de la tristesse peinte sur les traits d'Antoine. Ce n'est point encore une séparation!...

— Elle ne durera pas long-temps, reprit Antoine en ôtant son chapeau, sa cravate, sa ceinture tricolore, et se préparant à quitter successivement les différentes parties de son habillement, sans se soucier des égards que lui commandaient les lois de la décence et le sexe de madame de Chatillard; allez dire adieu à votre fils, pendant que j'apprêterai ce qu'il faut.

— Dire adieu à mon fils! répéta-t-elle avec un serrement de cœur à l'idée d'un adieu éternel. Que faites-vous, Antoine? avez-vous perdu la raison? Mon ami, je vous conjure...

— Je vous conjure de ne pas tarder une minute; vous reviendrez tout à l'heure et

vous vous revêtirez de mes habits avec lesquels vous sortirez de la Conciergerie.

— Moi! répliqua-t-elle ne sachant encore si elle avait sujet de se réjouir ou de s'affliger. Vous voulez que je prenne vos habits! Et mon fils?

— Notre fils ne sortira que demain avec moi, repartit Antoine embarrassé de cette question qui jaillissait spontanément de l'amour maternel.

— Demain! murmura-t-elle plus troublée et plus indécise. Demain! Ainsi donc vous ne m'accompagnerez pas!... vous demeurez en prison avec mon fils!

— Demain, vous dis-je, de bonne heure, je vous rejoindrai; je vous ramènerai votre fils. Mais nous n'avons que peu d'instans, et vous n'êtes pas encore prête. Il s'agit de faire de vous un représentant du peuple, ajouta-t-il en souriant pour la tirer de la sombre préoccupation où elle se plongeait; vous serez

charmante sous ce costume, et vous nous dicterez des lois!

— O mon Dieu! vous laisser ici! laisser mon fils! répondit la marquise qui était trop émue et trop effarée pour écouter des propos aimables et galans qu'Antoine lui adressait d'un air contraint et mélancolique.

— Vous nous laissez ensemble, mon amie, et je vous promets de veiller sur lui jusqu'à ce que je vous l'aie rendu sain et sauf. Mais hâtez-vous!

— Non, Antoine, je n'aurai jamais le courage d'abandonner mon fils en prison, dit-elle résolue à ne pas fuir sans lui; c'est vous qu'on vient délivrer; eh bien! une fois libre, vous pourrez employer, à notre délivrance, votre crédit, vos amis, toutes les ressources que vous fournira le désir de nous sauver; et, si vous n'y parvenez pas, je serai certaine du moins que vous n'aurez rien épargné.

— J'ai quelques droits sur vous, Christine, et ces droits sacrés, je les invoque pour que

vous ne vous opposiez pas à ce que je vous sauve la première!

— Vous avez pu apprécier quel était le caractère de mon fils; vous l'avez vu inexorable dans tout ce qui touche à sa noblesse et à ses préjugés d'enfance; que serait-ce s'il etait livré à lui-même! A présent qu'il croit n'avoir plus aucun ménagement à garder, il est capable des plus funestes imprudences; il braverait en face les plus terribles agens de la république. Je tremblerai pour lui tant qu'il sera au pouvoir d'un gouvernement qui a toujours des bourreaux pour auxiliaires et surtout tant qu'un misérable tel que Langlade sera l'arbitre de la destinée de mon fils. Je vous ai dit quel était ce Langlade, mais je ne vous ai pas dit qu'il m'aimait, qu'il m'a poursuivie de son odieux amour, qu'il se venge de mes dédains....

— J'espère bien que justice sera faite de ce monstre qui s'est gorgé de sang aux mas-

sacres des prisons de septembre 92 et qui a gagné là l'amitié de Fouquier-Tinville!

— Jugez si je puis quitter mon fils quand Langlade le menace! J'obéis aux pressentimens d'une mère, Langlade est capable d'envier au supplice et à l'exécuteur le sang de mon fils!

— Puisque vous refusez de vous dérober seule aux dangers qui, dans votre imagination, menacent votre fils, je renonce pour moi-même à la voie de salut que je vous offrais, et je ne vous quitte pas.

— Cependant s'il y a une chance de sauver l'un de nous, faut-il la négliger? Voulez-vous en faire usage pour sauver notre fils?

— Je donnerais ma vie pour lui à l'instant! s'écria Antoine qui retomba dans le découragement et qui hocha la tête en signe de doute. Mais le marquis de Chatillard ne souffrira pas que je le sauve!...

— Je lui ferai croire que c'est moi, pour qu'il y consente, dit-elle rayonnante d'espoir;

je lui ordonnerai même d'accepter de vous la vie une seconde fois, s'il s'obstine à mourir; venez!

Antoine comptait avec anxiété les minutes et calculait le temps qu'ils avaient encore à leur disposition, d'après celui déjà écoulé dans ses débats; il ramassa sous son bras les pièces de son habillement qu'il avait défaites, et il suivit la marquise dans la chambre voisine, où il entra demi-vêtu, la chemise ouverte et flottante sur les épaules à la manière des condamnés allant à l'échafaud.

La chambre était à peine éclairée par une chandelle puante dont la mèche charbonnée retenait immobile la flamme fumeuse : le marquis de Chatillard et Blum, assis vis-à-vis l'un de l'autre, gardaient un morne silence. Après avoir conversé quelque temps sur l'ancienne splendeur de la noblesse en France et sur sa décadence, le jeune homme s'était indigné contre la révolution et ses travaux sanglans : Blum avait abondé dans cette opinion, en ac-

causant la république de s'être montrée moins zélée que la royauté absolue du grand Frédéric pour la régénération de l'espèce humaine; à ce sujet, il s'était lancé dans ses utopies callipédiques avec une conviction et une ardeur que son pupille n'avait pas contrariées, et l'entretien avait cessé de lui-même, quand le docteur n'eût plus la force de soutenir sa voix au diapason d'un monologue passionné. Ils étaient revenus des chimères de la science et de la philanthropie à la douloureuse réalité du présent : Blum repassait dans son esprit combien lui avait coûté la naissance du jeune marquis, en donnant quelques larmes à la mémoire de son père putatif, mort victime de la paternité, et regrettait d'avoir survécu au succès de sa plus audacieuse expérience, pour en voir le fruit se perdre de la sorte sans rejeton et sans avenir. Antoine de Chatillard s'irritait encore de l'insolence de ce républicain qui l'avait réclamé pour fils et de la faiblesse de sa mère qui n'avait pas imposé

silence à cette outrageuse prétention; il ressentait pourtant de l'inquiétude et du doute au milieu de sa colère, et il avait besoin d'interroger à fond son âme pour se convaincre que sa noblesse n'était souillée d'aucun alliage roturier. La conduite de sa mère l'étonnait et l'affligeait davantage, à mesure qu'il dissipait les dernières ombres d'un soupçon mortel à l'honneur des Chatillard.

Il n'aperçut que sa mère, et il la crut suivie d'un des valets de la prison; il se leva, s'inclina et vint à elle avec respect; mais il recula de surprise en reconnaissant le représentant dont le désordre de toilette semblait annoncer un prochain départ pour l'échafaud; il ne le salua pas et l'accueillit avec une physionomie fière et glacée. Blum ne bougea pas de sa place avant que son oreille intelligente lui eût appris la présence de la marquise : il se redressa péniblement et se tint debout appuyé à la muraille. Madame de Chatillard saisit la main de son fils et le regarda en silence avec

une expression indéfinissable. Antoine gardait la porte, de peur que quelqu'un n'entrât, et préparait le déguisement destiné au marquis.

— Antoine, dit la mère à son fils, un ami généreux et dévoué ne nous a pas oubliés dans notre prison; il est parvenu à nous procurer les moyens de fuir...

— Fuir! reprit Antoine de Chatillard qui ne manifesta que de l'indifférence nouvelle. J'y aurais consenti hier, mais à présent, depuis que j'ai repris mon véritable nom...

— Quoi! malheureux, tu prétends subir ton arrêt! Tu veux donc que je meure! Il faut donc que je refuse l'offre de cet ami...

— Non, madame, acceptez-la pour vous, je vous en prie; mais ne m'empêchez pas de prouver que je suis bien réellement noble et marquis de Chatillard.

— Insensé, les bourreaux sauront-ils seulement qui tu es? La foule qui assiste aux supplices te demandera-t-elle ton nom?

— Je ne cherche pas la mort, mais je ne la

crains pas; j'avoue même que je tiens à la vie, mais je ne l'achèterais pas par une lâcheté.

— Une lâcheté! fuir une sentence inique, échapper à la proscription! Mon fils, je te supplie de ne pas persister dans un dessein funeste!

— Que je périsse aujourd'hui ou demain, qu'importe! répliqua dédaigneusement Antoine de Chatillard : je fuirai cette nuit, et j'aurai la honte d'être arrêté de nouveau avant le jour. Vous savez bien que je n'ai pas d'asile; que je serai partout suspect, puisque je ne présenterai ni répondant, ni carte ou brevet de citoyen... Je suis mieux ici.

— Je vous donnerai demain, monsieur, dit Antoine, toutes les garanties de liberté qui vous seront nécessaires, et, cette nuit, la personne à qui je vous confie vous conduira dans sa propre maison, où vous ne courrez pas le danger d'une seconde arrestation. Vous resterez là jusqu'à ce que je vous aie rendu à votre mère.

— Cet ami généreux et dévoué qui m'offre un moyen d'évasion, c'est vous! reprit le jeune homme avec une fierté polie et froide. Je n'accepte point.

— Tu refuses! s'écria la marquise désespérée; tu refuses, ingrat, de te conserver pour ta mère? Eh bien! je refuse aussi de sortir de cette prison où tu restes pour attendre la mort; j'y demeurerai avec toi, je mourrai avec toi, lorsque nous pouvions vivre ensemble, et tu seras seul auteur du meurtre de ta mère!

— Ma mère! repartit le marquis de Chatillard avec amertume, vous savez que je vous aime, et vous en abusez pour me faire céder, malgré d'invincibles répugnances.

— Monsieur le marquis, dit Blum qui avait écouté attentivement le combat du fils et de la mère, votre tuteur vous adjure, au nom de votre père qu'il représente, de vous sauver à tout prix.

— Monsieur, il était écrit que je serais votre obligé, dit le jeune noble à Antoine qui le contemplait avec la joie de la tendresse paternelle; vous m'avez fait un mal irréparable, mais je vous ai pardonné en faveur de l'intention; vous êtes cause de la contrainte qu'on m'impose en ce moment, mais je n'ai pas le courage de vous en vouloir. Je désire que l'occasion vienne bientôt de vous exprimer l'estime que j'ai pour votre caractère, tout républicain que vous soyez : voici ma main!

— Ah! monsieur! murmura Antoine qui s'empara, les larmes aux yeux, de la main qu'on lui tendait, et qui, en la serrant avec transport, fit le geste de la porter à ses lèvres. Vous me rendez le plus heureux des hommes! Madame, ajouta-t-il d'un air radieux, regardez votre fils!...

— Mais l'heure s'avance, et nous n'avons que peu d'instans, disiez-vous, monsieur, reprit-elle en rompant un entretien qui tour-

nait à une explication que son fils n'eût pas voulu entendre et qu'elle s'était promis de n'aborder jamais. Mon fils, dépêchez-vous de revêtir ces habits en échange des vôtres !...

— Vous me demandez là un sacrifice impossible, interrompit le marquis de Chatillard en voyant briller la ceinture tricolore que déployait le commissaire national. Songez à ce que je suis, et décidez vous-mêmes si je peux, sans me déshonorer, prendre ce costume républicain et cette écharpe trempée dans le sang du roi-martyr.

— Cependant il est indispensable que vous passiez pour moi, dit Antoine ; vous quitterez ce déguisement aussitôt que vous serez en sûreté.

— Non, jamais je n'y consentirai, reprit le jeune noble ; jamais je ne m'exposerai à être reconnu sous la livrée de Robespierre !

— Mon fils, si tu ne te hâtes pas, si tu hésites un moment, dit la marquise à qui An-

toine fit partager ses craintes, il ne sera plus temps, et j'aurai le désespoir de trembler pour tes jours.

— Mais ne m'accompagnez-vous pas, ma mère? objecta-t-il par une subite inspiration; n'aurez-vous pas aussi la honte de porter les couleurs de la république?

— Je ne sortirai de la Conciergerie que demain, répondit-elle avec une anxiété toujours croissante. Mais, toi, mon fils, je t'en conjure, ne tarde pas un moment de plus....

— Demain! répéta-t-il avec défiance. Et Blum? demain sans doute, comme vous. Permettez-moi donc d'attendre également à demain et de suivre en tout votre destinée.

— Minuit! s'écria Antoine qui se rapela l'avis du greffier. Henriot doit visiter la prison, doubler les postes, et nous enlever jusqu'à l'espérance de réussir dans cette évasion.....

— Profitez-en pour vous-même, je vous conseille, monsieur; car j'y renonce, et j'aime mieux aller à l'échafaud que de l'éviter à la faveur d'un pareil déguisement!

— Qu'importe, quand il s'agit de la vie! s'écrie la marquise qui s'arma d'énergie pour opérer de sa main le changement de costume de son fils : je suis ta mère, et je t'ordonne de vivre!

— Et moi, jeune homme, quel que soit mon titre pour vous parler avec autorité, dit solennellement Antoine, je me réunis à votre mère pour vous forcer de vivre!

— Monsieur le marquis, c'est votre père qui vous enjoint par ma voix de vivre pour perpétuer son nom! dit le docteur Blum qui se souvint des recommandations suprêmes du vieux marquis de Chatillard.

— Mon fils, je n'ordonne pas, je supplie! ajouta madame de Chatillard qui se précipita en pleurant aux genoux de son fils, et qui s'y

attacha malgré les efforts qu'il fit pour la relever.

— Votre vieil ami, votre tuteur, est à vos pieds, monsieur le marquis! ajouta Blum qui devina la posture suppliante que la marquise avait devant son fils, et qui s'agenouilla comme elle.

— Il ne manque plus que votre père lui-même devant vous! dit Antoine dont les entrailles paternelles étaient profondément émues par cette scène touchante.

— Ma mère! Blum! mon père! s'écria le jeune homme qui serra dans ses bras la marquise et le docteur; puis, les confondant l'un et l'autre dans sa reconnaissance avec son libérateur, qui se tenait à l'écart immobile et silencieux pendant ces tendres épanchemens, il ajouta : Je ferai ce que vous voulez, je ne m'appartiens pas, ô ma mère!

Antoine de Chatillard qui avait compris enfin que son sauveur n'invoquait pas sans

raisons un titre que proclamait une conduite toute paternelle, rougissait à la fois de l'avoir désavoué et d'être contraint de le reconnaître. Il éprouvait une vive douleur de renoncer à ses chères croyances de noblesse, et il se faisait honte, en se persuadant que l'auteur de sa naissance n'était qu'un plébéin, un roturier, un républicain; il ne s'expliquait pas encore comment il avait ignoré jusqu'alors son véritable père, ni comment il portait un nom qui n'était pas le sien. La perte de ce nom lui semblait le coup de la mort; et, sans savoir si quelque chose était changé dans sa condition sociale, il accusait déjà sa mère de l'avoir mis au monde et de ne l'avoir pas laissé s'abuser sur son origine, se consoler avec ses illusions et mourir en leur souriant. Que lui importait de vivre maintenant, et qu'était-il à ses propres yeux? Le marquis de Chatillard devenait le fils d'un homme de rien, l'usurpateur d'un nom illustre, un bâtard peut-être! Cette pensée lui traversa l'âme comme un fer

rouge, et la douleur cuisante qu'il en éprouva s'accrut par la confirmation de ses soupçons : on croit si vite ce que l'on redoute! Il n'osa pas interroger sa mère.

Celle-ci n'était occupée qu'à opérer la métamorphose qui devait favoriser la fuite de son fils; elle n'aperçut donc pas sur ses traits qui s'assombrissaient avec ses idées, les reproches tacites qu'il lui adressait et le découragement auquel il s'abandonnait; elle n'avait à l'esprit que cette évasion qui pouvait échouer d'un instant à l'autre, et dont le moindre retard compromettrait le succès. Antoine l'aida discrètement dans des préparatifs que le jeune homme ne secondait pas, et ce dernier, qui resta passif et muet durant son changement de costume, ressemblait tellement à son père dont il avait les habits, que la marquise et Antoine se regardèrent d'intelligence et se prirent les mains. Le marquis de Chatillard détourna la tête pour ne pas voir la familiarité des rapports de sa mère avec le nouveau père

qu'il ne voulait pas avouer. Il était vêtu comme le représentant, et il souffrait du contact de la ceinture nouée autour de sa taille, tandis que son père l'admirait sous son déguisement républicain, et se sentait plus que jamais entraîné vers lui par la voix de la nature. Bluni attendait avec anxiété le départ du fugitif, et s'apprêtait à démentir de la manière la plus positive les prétentions qu'on voudrait alléguer contre la paternité qu'il avait fait légalement acquérir au feu marquis de Chatillard; il savait gré à Antoine d'une si délicate réserve dans ses procédés, en se disant à part lui qu'il n'aurait pu faire un meilleur choix pour remplir les intentions de son vieil ami.

— Adieu! murmura Antoine après avoir fourni rapidement à son fils les instructions nécessaires pour la réussite de ce plan d'évasion. Adieu! que l'Être-Suprême vous protège!

— Adieu! cher enfant! s'écria sa mère en

le couvrant de baisers et de pleurs. Adieu jusqu'à demain! Le Ciel veillera sur toi comme il veille sur tes parens!

— Adieu, monsieur le marquis! dit Blum qui lui souriait en s'imaginant le voir, et qui lui baisait les mains avec un tendre respect. J'espère avoir l'honneur de présider bientôt à votre mariage et de vous choisir une femme qui vous donnera une belle famille; si vous m'aviez écouté, vous seriez déjà père, et le nom de Chatillard ne reposerait plus sur une seule tête.

— Cette tête, je la conserve pour vous faire plaisir, reprit amèrement le jeune homme, car si le nom de Chatillard s'éteignait, ce ne serait qu'un nom de moins en France!

— Ah! monsieur le marquis, conservez-la bien, cette tête précieuse, car vous ne saurez jamais ce qu'elle nous a coûté!...

— Allons, pars! interrompit madame de Chatillard confuse des souvenirs auxquels

Blum faisait allusion. Observe scrupuleusement les conseils de notre ami, de ton libérateur : marche en avant avec assurance, et ne réponds à aucune question; ton guide parlera pour toi. Adieu encore une fois! Pense à ta mère pour tenir à la vie!

— Demain nous serons tous réunis! dit Antoine qui s'approchait en hésitant du jeune noble prêt à reculer. Monsieur, permettez-moi de vous embrasser!

Antoine de Chatillard reçut avec autant de froideur que de répugnance cet embrassement dans lequel son père s'était révélé, et il s'empressa de sortir pour échapper à une reconnaissance qui l'aurait obligé à prendre le rôle de fils à l'égard d'un homme qu'il ne voulait pas même traiter en ami. Celui-ci fut atterré de cet accueil glacial et dédaigneux; il demeura comme impassible, en regardant la marquise qui lui avait tendu la main, et il fondit en larmes.

— Hélas ! madame, lui dit-il avec douleur, ce n'est pas là mon fils ! Je ne serai jamais pour lui qu'un étranger, et lui ne sera pour moi que le marquis de Chatillard !

X

LE 9 THERMIDOR.

Antoine et la marquise prêtèrent l'oreille à la porte de la chambre pendant plus d'un quart d'heure, en donnant un sens funeste à tous les bruits qui leur arrivaient du fond de la prison; ils ne pouvaient se convaincre que l'évasion de leur fils eût réussi : tantôt ils croyaient entendre sa voix, tant ils imagi-

naient qu'on l' vait appelé par son nom. Leur tendresse était ingénieuse à se créer des frayeurs et des chagrins chimériques. Tout à coup, au tumulte qui eut lieu à l'entrée de la Conciergerie, ils ne doutèrent plus que le jeune homme n'eût été arrêté, et Antoine, qui s'efforçait encore de tranquilliser madame de Chatillard inquiète de cette rumeur parmi laquelle on distinguait des cliquetis de sabres et d'éperons, avait la certitude du malheur qu'il feignait de ne pas appréhender. A tout hasard, pour rassurer davantage la marquise, il acheva de se vêtir des habits que le fugitif avait quittés, et il se déguisa de façon que l'identité était parfaite entre eux. L'enquête la plus habile et la plus minutieuse aurait à peine distingué le père du fils, et c'était là une garantie de sécurité pour la délivrance d'Antoine de Chatillard, qui serait à l'abri des poursuites avant que son évasion fût constatée. La marquise perdit tout espoir, lorsqu'elle reconnut Langlade qui parlait et

jurait plus haut que les autres; elle frémit de le voir en face; et, quoiqu'elle n'eût pas à craindre que sa position personnelle s'aggravât, elle voulut se dérober aux regards de son mortel ennemi : serrant la main d'Antoine et l'encourageant d'un coup d'œil à prolonger le plus possible un rôle qu'il avait généreusement pris de lui-même, elle sortit de la cellule où ils étaient, et courut s'enfermer dans la sienne qu'elle eût souhaitée à cent pieds sous terre.

— Mille guillotines! disait Langlade ivre de vin et de colère en menaçant de son sabre greffiers et porte-clefs, vous avez laissé décamper ce brigand de commissaire national!

— L'ordre est venu du comité de salut public, répondait le greffier en chef apportant la preuve de ce qu'il avançait : les signatures, le cachet, tout est en règle.

— Je me f..... bien de tes chiffons de papiers! reprit Langlade qui les déchira d'un coup de sabre dans les mains du greffier. Est-

ce que le comité de salut public a encore deux jours à vivre?

— Citoyen, nous avons lanterné de notre mieux pour donner le temps au contre-ordre de venir, répliqua un guichetier : il n'y a pas cinq minutes que le détenu a filé.

— On le rattraperait au Pont-au-Change si l'on courait après, ajouta un autre, car il a dit en partant qu'il allait se f..... à l'eau, comme un chien!

— Priez le diable de me le rendre, s'écria Langlade, car je veux que la liberté m'étouffe si je vous pardonne celui-là! Cours, Bidou, mon chéri, trotte, flaire, et retrouve notre homme. Tu auras bien mérité de la patrie, et je te promets un bon pour-boire. Ce nom de Dieu d'Henriot ne devrait-il pas avoir déjà fait sa ronde! Je parie qu'il s'est endormi sous la table!

— Au reste, citoyen, il n'est pas perdu, dit le principal greffier qui avait sollicité la

protection du commissaire national ; il sera demain à la Convention.

— C'est juste, et nous l'ajouterons aux vingt-cinq dont nous demandons la tête, reprit Langlade en s'apaisant sous le charme de cette espérance sanguinaire et se tournant vers l'abbé Pélerin qui l'accompagnait. Eh ! mon vieux, tu ne parles pas plus qu'un aristocrate sans tête ! Que rumines-tu là ?

— Ecoute, mon mignon, dit l'abbé qui supportait mieux que son élève les copieuses libations du souper, Anacréon et Horace n'étaient pas juges au tribunal révolutionnaire ; mais ils n'auraient pas désavoué ce quatrain que je viens de façonner en l'honneur du jus de la vigne.

Bacchus, change la mer en vin,
Nous ne craindrons plus les naufrages....

— Prends garde, l'abbé, interrompit Langlade qui n'aimait pas la poésie au sortir du

souper, je guillotinerai Apollon et les neuf Muses, pour te punir de nous tyranniser les oreilles ! Ah çà ! nous avons des précautions à prendre pour empêcher que cet Antoine, ce chouan greffé sur marquise ne nous souffle nos prisonniers : il est capable de nous enlever le petit Chamoran que l'on n'a pas décoiffé tantôt. Ce b..... d'exécuteur entend tout de travers : je lui recommande, à mon départ pour les Jacobins, de soigner M. le marquis et de pendre au croc la mère dans le garde-manger, il se figure faire merveille en gardant aussi le marcassin qui ne sera pas plus tendre demain ! Si cet âne rouge d'exécuteur n'avait pas la main légère et adroite, je l'accuserais de conspirer contre l'esprit public et le bon sens humain.

— Dis donc, il me semble que je n'ai rien à faire ici, Thémistocle des Amours, à moins que tu me demandes de raconter en vers aux races futures tes faits et gestes.....

— Va plutôt chez Fouquier-Tinville lui ap-

prendre que l'oiseau est envolé, et que le comité de salut public a commencé à nous dépeupler nos prisons ; moi, je vais mettre au cachot le Chatillard issu de Chamoran, et je serai plus tranquille quand j'aurai la clef de la cage dans ma poche. Bonsoir, Pégase, je te souhaite les neuf pucelles !

— Bon, je te défie de leur tenir tête, si je te les envoie, ces gaillardes-là ; tâche, en attendant, de soutenir l'honneur de la république avec ta marquise !

Les deux amis se quittèrent, et Langlade, ordonnant au guichetier d'extraire le marquis de Chatillard de sa chambre et de le conduire dans un cachot, voulut être témoin de cette translation, pour s'assurer qu'elle aurait lieu et pour insulter à sa victime : il marchait en trébuchant et s'appuyait à la muraille pour ne pas perdre l'équilibre.

— Citoyen marquis, on t'appelle ! cria le geôlier ouvrant la porte de la cellule au fond

de laquelle Antoine attendait avec Blum ce qu'il adviendrait de l'évasion du jeune homme.

— Qui m'appelle ? répondit à voix basse le commissaire national qui sortit dans le corridor, son mouchoir sur la figure, décidé à se faire passer pour son fils le plus longtemps possible.

— C'est ton frère, répliqua Langlade en prenant un ton caressant et ironique. Tu n'es pas logé comme tu le mérites, mon cher marquis ! Viens avec moi !

— Caïn ! murmura Antoine qui repoussa rudement contre le mur l'ivrogne pour se soustraire à de grossières familiarités accompagnées de hoquets vineux. Tu pues le sang !

— Ce n'est pas encore le tien, Abel, dit Langlade furieux du faux-pas qu'il avait fait sous le vigoureux poignet d'Antoine, c'est celui de ton père Chamoran, que j'ai poignardé !

Antoine, de peur d'amener la découverte de son déguisement, ne continua pas un entretien qui l'aurait porté à s'élancer sur le mi-

sérable et à l'accabler de coups ; il essuya en silence de nouvelles provocations, et suivit le guichetier qui le conduisait dans un cachot souterrain, pendant que Langlade l'insultait par derrière. Quand ce monstre, en vomissant d'atroces blasphêmes, se permit d'outrager la marquise de Chatillard, Antoine ne se contint plus et se retourna comme un lion tourmenté par une guêpe : il aurait tué Langlade sans l'intervention du geôlier qui se jeta entre eux, son trousseau de clefs levé ainsi qu'une massue. Antoine se hâta d'entrer dans le cachot infect et ténébreux qu'on lui destinait, afin de se dérober aux injures de Langlade qui se mettait à couvert sous la sauve-garde du porte-clefs, pour menacer et provoquer sans danger. Ce lâche se lassa enfin de n'obtenir aucune réponse et ferma lui-même la porte massive dont il emporta la clef dans sa poche. Antoine frémit d'un horrible pressentiment au fracas des verroux et de la serrure qui semblaient lui annoncer en gé-

missant une séparation éternelle entre la marquise et lui.

Madame de Chatillard s'était cachée derrière le grabat qui occupait la moitié de sa chambre : elle resta immobile et accroupie durant l'extraction d'Antoine hors de la cellule voisine où il avait pris la place du marquis; elle entendit la voix de Langlade; mais elle était si effrayée et si émue qu'elle ne saisit pas un mot du dialogue dans lequel Antoine répondait au nom de son fils absent. Elle tomba dans une espèce d'évanouissement dont elle ne fut tirée que par le bruit de la porte de sa chambre qu'on ouvrait et par cette redoutable voix qui se rapprochait d'elle. Langlade était là, et elle se trouvait seule avec lui. Elle se releva toute tremblante et s'adossa au mur, les mains crispées en avant, pour résister à une attaque qu'elle se souvenait d'avoir eu à soutenir autrefois. Sa pâleur, ses regards effarés, sa pantomime éloquente et son trouble inexprimable auraient inspiré de la pitié et même

de l'intérêt à tout autre que ce scélérat endurci au crime et accoutumé au sang !

— Allons, belle marquise, lui dit-il en riant d'un rire abject et cruel, on ne vous viole pas! ils sont passés ces jours de fête! Je viens vous offrir un joli marché.....

— Retirez-vous, monsieur, reprit-elle d'un accent faible et suppliant : vous n'êtes pas le bourreau, j'imagine, et je suis condamnée !

— Nous n'y sommes pas encore, répliqua Langlade en déposant sur la table un encrier, des plumes et du papier timbré. Le marché que je vous offre d'abord regarde votre fils.

— Mon fils ! s'écria la marquise s'imaginant aussitôt que le jeune homme avait été repris, et que sa tentative de fuite l'exposait à des lois d'exception, où est-il ?

— Il est en lieu de sûreté, et il n'aura pas d'indigestion, j'en réponds. Mais voici en deux mots le marché que je vous propose : pour la satisfaction de tout le monde, c'est demain que nous guillotinons ce cher marquis ; ça

n'est pas une cérémonie agréable pour lui, malgré la différence des goûts, et je pense qu'il s'en dispenserait volontiers...

— Venez-en au marché que vous me proposez, interrompit madame de Chatillard partagée entre l'horreur que lui causait la présence de Langlade et l'inquiétude qu'elle ressentait pour son fils.

— Eh bien! je supprime la cérémonie en question, si vous vous exécutez en douceur, c'est-à-dire si vous me rédigez un petit bout de testament....

— Je ne vous comprends pas, repartit la marquise qui avait composé sa figure et son maintien de manière à paraître calme. Est-ce de l'argent que vous voulez ?

— Je suis fils du marquis de Chatillard, et je demande ma légitime : ce n'est pas un don qu'il me faut, mais une restitution.

— Vous avez droit en effet, monsieur, à une portion de l'héritage de votre père ; et, si vous n'eussiez pas tant tardé à la réclamer, vous en

jouiriez depuis long-temps, car mon fils se fût empressé de se conformer aux volontés de son père. Aujourd'hui la révolution nous a enlevé presque toute notre fortune....

— Pas de plaisanterie, marquise : le père Lecoq nous a découvert le pot aux roses, et nous savons que votre fortune a été très habilement sauvée et conservée...

— Enfin, monsieur, je ne refuse pas de vous former un patrimoine avec les débris de ce que je possède ; mais, dans un marché, chacun des contractans s'engage à quelque chose, et, jusqu'à présent, je ne vois pas à quel prix vous réclamez de moi ce don, cette restitution, n'importe le nom que vous donniez à un acte de pure déférence de ma part.

— Est-elle coriace en affaires, cette fine mouche de marquise ! Que la guillotine me rase si je ne suis pas chatouillé de parfait amour !.... Mais un moment : il s'agit de s'entendre sur le premier article du marché ; j'exige cent cinquante mille livres en or, pour

éviter à votre fils le désagrément d'une culbute sur la place de la Révolution.

— Vous lui ferez grâce ! s'écria chaleureusement l'excellente mère, qui oublia que son fils devait être hors de danger en ce moment.

— Parole d'honneur, oui, et, par précaution, j'ai mis sa grâce dans ma poche ! dit-il avec son rire hideux en touchant la clef du cachot qu'il avait sur lui.

— Donnez-la-moi, montrez-la-moi, et je signe tout ce que vous voudrez ! s'écria plus impatiente madame de Chatillard qui faisait taire son effroi et ses répugnances au point de s'avancer vers Langlade en lui tendant les mains. Vous avez sa grâce ! oh ! monsieur, vous me rendez la plus heureuse des femmes ! La grâce de mon fils !

— F..., un peu de patience, ma chère ! on vous la montrera, on vous la donnera, cette grâce ; mais, avant tout, faites-moi une bonne reconnaissance de cent cinquante mille livres en or...

— Oui, monsieur, à l'instant, dit-elle en s'asseyant et en prenant la plume; je vais écrire que je vous dois cette somme, qui vous a été léguée par M. le marquis.

— A merveille! Reconnaissez la dette au nom de votre fils, comme sa tutrice, et n'omettez pas l'indication de la personne qui a les fonds.

— Si ce pauvre M. Lecoq vivait!... Mais on vous paiera toujours chez lui, puisque j'ai trois cent mille livres en dépôt dans la caisse. Vous en demandez cent cinquante mille?

— Mettez-en deux cents, ça ne sera pas un coup de plume de plus. Détaillez bien la nature de la dette, et signez avec tous vos titres et qualités. Bien! comme un ange!

— Tenez, êtes-vous content? lui dit-elle en lui présentant la reconnaissance signée. La grâce de mon fils, maintenant!

— Je vous remercie, la belle, répondit Langlade qui s'empara du papier, le plia et le

cacha dans son gousset; passons au deuxième article du marché.

— Que voulez-vous dire? repartit la marquise épouvantée du changement qu'elle remarqua aussitôt dans la physionomie et les manières de Langlade, qui devint plus familier de gestes, de regards et de paroles. Je vous ai remis les deux cent mille livres, remettez-moi à votre tour la grâce de mon fils.

— Vous l'aurez, n'ayez pas peur; mais je n'ai pas encore les espèces, et je veux savoir si la monnaie sera de bon aloi. Second article du marché : je vais te gracier, mignonne.

— Avez-vous le projet de me tromper? dit la marquise en reculant avec frayeur dans l'encoignure où elle s'était réfugiée à l'arrivée de Langlade. La grâce de mon fils!

— Quand je te dis qu'il l'aura, répéta en riant le terroriste qui manifestait des intentions auxquelles madame de Chatillard ne pouvait plus se méprendre. Je t'apporte l'absolution sans confession.

— Malheureux, vous m'avez trompée! s'écria-t-elle indignée. Eloignez-vous! je vous abandonne au remords de la mauvaise action que vous venez de commettre.

— Va pour le remords, madame! Mais nous avons un vieux compte à régler ensemble. Tu m'as fait chasser et déshériter par mon respectable père, marquise; tu m'as préféré, à mon nez et à ma barbe, ce fat de Chamoran; tu m'as envoyé tirer la langue au fond de l'Amérique : tout cela vaut une récompense honnête avec dommages et intérêts.

— Si vous ne vous retirez pas, j'appelle! je dénonce votre méchanceté, votre perfidie, et l'on saisira sur vous l'écrit que j'ai eu l'imprudence de vous confier.

— Tu peux appeler papa et maman, ma fille! ils arriveront peut-être à ton aide; mais ici les murs sont plus sourds qu'à l'hôtel de Chatillard.

— Monsieur Langlade, cessez de vous amuser de l'effroi que vous me causez, dit-elle en

s'efforçant de paraître calme : vous devez être satisfait du butin que je vous laisse!

— Ce n'est pas tout, adorable marquise, reprit-il plus audacieux et plus effronté : vous êtes encore plus charmante que dans notre jeune temps, et je suis prêt à vous aimer comme un diable!

— Au nom du ciel, monsieur, ne m'insultez pas! n'abusez pas de ma cruelle position! Je ne demande plus qu'à mourir tranquille.

— Et moi, friponne, je ne demande qu'à vivre dans tes bras! Je ne promets point de lâcher le bâtard de Chamoran...

— Monstre, va-t'en! dit-elle en élevant la voix aussi haut que le lui permettait son anxiété; je t'abhorre! Prends garde, infâme! c'est une mère au désespoir!...

— Ah! tu cries, gueule d'aristocrate! Je t'empêcherai bien de crier! Tout à l'heure, tu crieras si tu veux, je m'en f...! Crie, crie

donc à présent, anguille de Melun! Sacré mille tonnerres!....

Langlade avait collé sa main gauche sur les lèvres de la marquise, tandis que sa droite ne restait pas oisive; mais madame de Chatillard, dont la taille dominait beaucoup celle de ce crétin, n'eut qu'à redresser la tête pour échapper au contact de cette main qui lui fermait la bouche; en même temps, elle se débarrassa de son adversaire, en le renversant sur le pavé où elle le cloua sans mouvement. Sa victoire avait épuisé ses forces; et, lorsqu'elle cherchait à s'enfuir de la chambre, Langlade, se traînant sur les genoux à la poursuite de cette victime aux abois, la retint, la fit chanceler et l'entraîna dans la chute du lit et de la table auxquels l'infortunée se cramponnait. Alors il se crut maître de sa proie et il redoubla d'acharnement dans les assauts qu'il lui livrait. Celle-ci, à qui la colère rendit l'énergie de la résistance, se roulait, se tordait, combattait des pieds, des mains et des

dents, avec des cris et des plaintes étouffés, qui expiraient sous cette voûte sourde. Enfin, au milieu de la lutte aveugle qu'elle soutenait depuis plusieurs minutes, elle plongea trois doigts dans la bouche béante de l'ivrogne bavant et haletant, elle déchira avec ses ongles les parois du palais et elle saisit la langue comme pour l'arracher. Langlade, cherchant à se délivrer de cette main opiniâtre et de la vive douleur qu'elle lui causait, la mordit avec rage; ses dents rencontrèrent le cachet de la bague qui renfermait du poison et le brisèrent, en sorte que la substance mortelle se mêla rapidement à la salive écumeuse qui baignait ses gencives. L'effet du poison surpassa ce que Blum en attendait, lorsqu'il l'avait préparé à la prière de madame de Chatillard. Langlade fut comme frappé de la foudre; ses mâchoires contractées se desserrèrent, ses yeux s'éteignirent, son sang se glaça, son cœur cessa de palpiter : il tomba raide mort.

Après les premiers momens de surprise et

de terreur en face du cadavre, la marquise de Chatillard bénit le ciel qui l'avait sauvée en punissant le crime trop long-temps impuni, et elle puisa dans son amour maternel le courage de vérifier si Langlade ne portait pas sur lui la grâce du marquis; elle ne découvrit rien qui ressemblât à une grâce parmi les papiers du mort: c'étaient des listes du tribunal révolutionnaire. Elle prit seulement la reconnaissance, qu'elle avait signée trop précipitamment, et une grosse clef dont elle ignorait l'usage, mais qui était dans la poche que Langlade désignait comme contenant la grâce du jeune homme. Ensuite, se recommandant à la Providence qui venait de la venger, elle sortit de la chambre avec précaution, et passa dans celle de Blum qui la reçut avec joie, sans soupçonner le péril qu'elle avait évité par un hasard où apparaissait la justice divine. Ils s'entretinrent d'Antoine et de son fils toute la nuit et toute la matinée du jour suivant.

La mort de l'accusateur public, trouvé dans

la chambre de la marquise à l'heure où le réclamait l'audience du tribunal révolutionnaire, avait donné lieu à une foule de conjectures dans la prison. La marquise, interrogée sur son entrevue de la nuit avec Langlade, s'était renfermée dans le silence le plus complet; l'enquête judiciaire prouvait pourtant que cette mort avait été précédée d'une lutte très acharnée entre elle et le terroriste, dont le visage portait l'empreinte des ongles d'une femme, puisque des cheveux de celle-ci arrachés par touffes, restaient encore dans les mains du cadavre, avec des lambeaux de vêtemens; ces lambeaux et ces cheveux appartenaient incontestablement à madame de Chatillard, mais le médecin qui fut appelé pour examiner les causes du décès, l'attribua obstinément à une apoplexie produite par l'ivresse. La marquise n'en eut pas moins, vis-à-vis de ses compagnons de captivité, l'honneur d'avoir mis à mort ce nouvel Holopherne; et, quoiqu'elle s'en défendit avec fermeté, on continua de

l'applaudir et de la remercier. L'affreux tribunal ne souffrit pas de l'absence de Thémistocle-Catilina : Fouquier-Tinville remonta sur son siége, pour annoncer le triomphe de la guillotine et la dictature de Robespierre : Coffinhal présidait la séance où cent prévenus furent condamnés dans l'espace de trois heures.

Les charrettes étaient chargées, lorsque l'abbé Pélerin se rappela que la marquise, son fils et Blum n'y figuraient pas : il voulut satisfaire les mânes de Langlade en offrant à sa mémoire le sang de ces trois victimes. Il envoya sur-le-champ l'ordre, de suspendre le départ des condamnés et d'y ajouter les trois de la veille qu'on gardait à la Conciergerie. On alla chercher madame de Chatillard et le docteur Blum, mais on ne trouva pas le jeune marquis dans la prison ; personne n'en avait de nouvelles, et la marquise refusait de répondre aux questions qu'on lui adressait sur son fils. Cependant les conducteurs s'impatien-

taient de ce retard, et le peuple, qui s'agglomérait aux portes de la grande cour du Palais, menaçait de s'opposer à la sortie des charrettes en criant que la terreur était finie; les condamnés distinguaient dans la foule leurs parens et leurs amis qui leur tendaient les bras et les invitaient à espérer : le bruit se répandait que l'Assemblée nationale votait l'arrestation de Robespierre et de ses complices. Fouquier-Tinville s'irrita du temps qu'on perdait en recherches inutiles dans la Conciergerie et dit en son horrible langage que la fournée ne devait pas refroidir faute d'un pain. On fit monter la marquise et Blum dans deux charrettes différentes, déjà pleines, et l'on donna le signal du départ : les voitures s'ébranlèrent lentement, pendant que les gendarmes leur ouvraient avec peine un étroit passage dans les rues encombrées de monde : un cri de désolation les suivit de loin. On remarquait qu'elles n'étaient pas entourées, comme à l'ordinaire, des *pleureuses* à gages qui avaient

l'atroce mission d'insulter les malheureux jusqu'à l'échafaud et d'étouffer l'indignation publique sous des clameurs forcenées, au milieu desquelles aucune plainte ne pouvait se faire entendre. Partout, ce jour-là, le spectacle de ce convoi funèbre éveillait la pitié et l'horreur; mais personne n'osait en appeler à la force pour délivrer des innocens.

— Lafleur! Lafleur! dit madame de Châtillard qui reconnut ce dernier courant vers le Palais à travers la foule qui se précipitait à la suite des charrettes. Où est ton maître?

— M. Antoine? répondit Lafleur qui pénétra jusqu'à la marquise sans que les gendarmes missent obstacle à ce suprême entretien que troublaient le ferraillement des roues, le galop des chevaux et le bouillonnement de l'opinion populaire. O mon Dieu! madame la marquise, où vous mène-t-on ainsi? M. votre fils en avait l'idée, et il m'en parlait tantôt...

— Mon fils! Est-ce que tu sais ce que mon fils est devenu? s'écria-t-elle distraite de la

pensée d'Antoine par celle de son fils. Il ne lui est rien arrivé?

— Je l'ai conduit chez moi par l'ordre de M. Antoine, et je n'ai pu le retenir qu'en lui promettant de lui rapporter de vos nouvelles. Quelles nouvelles, hélas !

— Garde-toi bien de lui apprendre notre rencontre! Il apprendra trop tôt qu'il n'a plus de mère! Reçois mes remercîmens pour le service que tu lui rends et pour ceux que tu lui rendras encore. Il aura soin de les reconnaître. Porte-lui mes adieux, mes plus tendres adieux!... Mais, Antoine, quel a été son sort? Est-il libre? Est-il en sûreté?

— C'est lui que je cherche, madame; depuis deux heures je n'ai pas quitté la Convention pour obtenir que quelqu'un s'occupât du pauvre commissaire national; mais on ne m'écoutait pas, on me renvoyait de l'un à l'autre et souvent à tous les diables; car c'est une mêlée générale, et M. de Robespierre a la Montagne entière sur les épaules. Enfin, M. Tal-

lien m'a griffonné cinq ou six lignes pour faire sortir M. Antoine de la Conciergerie, et le greffier, à qui j'ai remis hier l'ordre du comité de salut public, se trouvait là par bonheur, et m'a reconnu : il s'est informé de mon affaire, et, quand je lui ai eu avoué que M. Antoine avait fait évader à sa place le marquis, il m'a dit que cette nuit l'accusateur public... A propros, il est mort ce coquin de Langlade!

— Achève! dit avec angoisse madame de Chatillard qui tremblait pour les jours d'Antoine. Je subirai mon sort sans regret si j'ai perdu mon ami!

— Le greffier m'a raconté que l'accusateur public avait fait une descente à la Conciergerie vers minuit, et qu'après avoir juré de guillotiner tout ce qui avait contribué à l'évasion de M. le commissaire national, il avait cru enfermer le marquis de Chatillard dans un cachot souterrain dont il gardait la clef...

— La voici! repartit la marquise qui la tira de son sein où elle l'avait cachée machinale-

ment. Va, cours, délivre-le et transmets-lui les adieux... de sa femme !

Lafleur resta interdit, la clef dans la main, les yeux fixés sur la charrette qui s'éloignait : il essaya de la rejoindre pour avoir de plus amples explications au sujet de cette clef libératrice; mais les gendarmes, qui voyaient les dispositions favorables des passans pour les victimes, repoussèrent à coups de sabres ceux qui s'approchaient des charrettes. Lafleur obéit enfin aux gestes supplians de madame de Chatillard qui lui faisait signe de se hâter, et il détourna la tête, en pleurant, pour se rendre au Palais-de-Justice.

La Conciergerie était en même temps remplie de joie et de consternation : l'Assemblée nationale se prononçait pour la mise en accusation de Robespierre et de ses complices. Les prisonniers s'embrassaient, dansaient, chantaient et saluaient d'acclamations unanimes la chute du tyran. Les agens de la terreur, espions et guichetiers, attendaient dans

la stupeur le moment des représailles. Lafleur n'eut qu'à se louer de l'empressement de ces derniers lorsqu'il montra l'ordre délivré par Tallien, au nom de l'Assemblée nationale, et la clef que madame de Chatillard lui avait remise : on se souvint alors de la translation d'un détenu dans les cachots, et Lafleur fut conduit, avec toutes sortes d'égards et même de respects qui le gonflaient d'une fierté burlesque, à l'endroit où Antoine avait failli cent fois se briser le front aux murs. Il n'avait plus de voix ni d'haleine, à force de crier et d'appeler; il s'était mis les mains en sang à force de tourmenter la porte et de gratter la pierre; il comptait les minutes, il était fou; il allait mourir de désespoir : il avait entendu partir les charrettes!

— Ah! dit-il en sanglotant pendant qu'on procédait, trop lentement pour lui, à l'ouverture de son cachot, il n'est plus temps!

— Monsieur Antoine, la Convention vous enjoint d'aller sur-le champ faire prêter ser-

ment dans les administrations civiles, police et tribunaux, lui dit Lafleur à travers la porte, avant qu'elle fût ouverte : on a décrété d'arrestation Robespierre, Saint-Just, Couthon et d'autres brigands qui demandaient encore du sang...

— Et la marquise? s'écria Antoine qui apparut effrayant de pâleur, de trouble, de démence et de rage. Les charrettes sont parties!

Il n'attendit pas de réponse; il écarta les personnes qui accompagnaient Lafleur, repoussa celui-ci, qui s'efforçait de l'arrêter, et s'élança d'instinct vers la lumière du jour en franchissant les escaliers obscurs qui se présentèrent à lui dans sa fuite vagabonde, à travers les détours du labyrinthe souterrain : l'erreur qui avait présidé à la délivrance du marquis de Chatillard était déjà connue au greffe et au guichet. On savait que le commissaire national des administrations civiles allait sortir du cachot où on l'oubliait depuis dix-sept heures : on se disposait à prêter serment dans

ses mains, à l'Assemblée nationale, qui venait de déjouer la conjuration de Robespierre. Toutes les portes s'ouvrirent donc à la vue d'Antoine, qui passa outre sans dire une parole et sans rendre un salut : on pensa que son séjour dans un cachot l'avait mis en fureur, et qu'il gardait rancune à ses geôliers. Chacun fut inquiet pour son propre compte et craignit au moins une destitution ; mais Antoine ne songeait guère aux gens qu'il rencontrait si empressés à lui faire place et à se découvrir devant lui. Dès qu'il fut hors de la Conciergerie, il regarda de tous côtés dans la grande cour du Palais, et, n'y voyant plus une seule charrette, il se frappa la tête, poussa un profond gémissement, leva les yeux au ciel, comme pour l'implorer, et prit sa course dans les rues que suivait tous les jours le cortége de mort : ces rues étaient silencieuses et désertes.

— Les charrettes ? demanda-t-il d'une voix

défaillante à une femme assise dans sa boutique : sont-elles loin ?

— Elles sont arrivées sans doute, répondit cette femme ; il y a une demi-heure qu'elles ont passé par ici. Mais, Dieu merci, ce sont les dernières !

Antoine perdit presque courage et fut sur le point de se jeter dans la Seine pour rejoindre plus tôt la marquise, qui devait avoir cessé de vivre. Un reste d'espérance le soutint cependant, et il courut de toutes ses forces dans la rue Saint-Denis jusqu'aux halles. Au moment d'entrer dans la rue Saint-Honoré, n'apercevant au loin ni gendarmes ni foule, il ralentit le pas et s'appuya contre une borne, non pour reprendre haleine, mais pour s'interroger sur ce qu'il ferait. Un fiacre vide passa, venant de l'autre bout de la rue.

— Cocher ! cria-t-il en lui faisant signe d'arrêter, as-tu rencontré là-bas les charrettes ?

— Elles ne vont pas aujourd'hui à la place de la Révolution, répondit le cocher : on

assure qu'elles sont dirigées sur la barrière du Trône.

— A la barrière du Trône ! s'écria Antoine ouvrant lui-même la portière et se jetant dans la voiture : fouette tes chevaux ! cent louis, deux cents louis à gagner ! Au galop ! plus vite encore s'il est possible ! O Dieu ! je n'arriverai jamais ! je mourrai du moins après elle, et j'effacerai son sang avec mon sang !

La file des charrettes, retardées et parfois interrompues par l'affluence des curieux, débouchait dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine ; les condamnés pouvaient voir à l'extrémité de cette rue la guillotine lever ses bras rouges au-dessus de la multitude de têtes vivantes qui se mouvaient alentour. Les ouvriers des fabriques accouraient de tous côtés comme les fourmis hors d'une fourmilière. La nouvelle de l'arrestation de Robespierre circulait de bouche en bouche, et la compassion pour les victimes se peignait sur les visages des habitans de ce redoutable faubourg, si souvent

gros d'émeute et retentissant de cris incendiaires.

— La Terreur est finie! disait-on hautement; on a conduit Robespierre au Luxembourg! Couthon, Saint-Just, Lebas sont dans les autres prisons, et on va les juger. Plus de guillotine! C'est assez comme ça! Voici encore une centaine de pauvres b...... qui la danseraient tout à l'heure! Charretiers, retournez aux prisons! vous n'irez pas plus avant.

Dans ce moment où le peuple forçait les conducteurs à rebrousser chemin, sans que les gendarmes osassent faire usage de leurs armes, un fiacre, emporté au galop dans la foule qui se déchirait à grands cris sous les naseaux fumans des chevaux couverts de sueur, augmenta le désordre et le tumulte : un homme, sans chapeau, les mains tachées de sang, la face décomposée, les yeux ardens, se précipita hors de la voiture, sauta dans la charrette où était attachée madame de Chatillard,

arracha les cordes qui la liaient, l'enleva entre ses bras et la porta presque évanouie dans le fiacre où il remonta sur-le-champ avec elle; puis le cocher fouetta ses chevaux, les remit au galop et les lança dans une rue de traverse où il eut bientôt disparu, avant qu'on pensât à l'arrêter et à le poursuivre. Cette scène avait été si prompte et si imprévue, que tous les spectateurs en furent stupéfaits, émerveillés; ensuite ils applaudirent le ravisseur et son adroit enlèvement; quelques-uns eurent même la fantaisie de l'imiter, et l'on fit descendre des fatales voitures plusieurs condamnés pour les remettre en liberté aux acclamations du peuple qui sanctionnait leur délivrance.

— Aux armes, citoyens! vive la république! vive Robespierre! cria Henriot qui traversait le faubourg à la tête d'un escadron de gendarmerie. Que faites-vous là, traîtres? dit-il en voyant les charrettes qu'on déchargeait et les condamnés qui embrassaient leurs libérateurs. Gendarmes, sabrons ces b..... d'indulgons!

Quoi ! c'est le faubourg Antoine, l'héroïque, le sublime faubourg qui pactise avec les aristocrates ! Robespierre vous donnera sa malédiction, Robespierre vous saccagera, vous brûlera, vous guillotinera ! Vous êtes dupes des intrigues de Pitt et Cobourg ! On vous a dit que Robespierre était prisonnier et mis en accusation ; on vous trompe : Robespierre triomphe, Robespierre est pur et vertueux, Robespierre est ici-bas le représentant de l'Etre-Suprême ! Robespierre a proclamé sur l'autel de la patrie le règne de la terreur, de la vertu et de la liberté ! Aux armes, sans-culottes !

Cette allocution, entremêlée d'effroyables jurons, produisit une impression de doute et d'anxiété sur les auditeurs qui frémissaient au nom de Robespierre ; ils cessèrent de s'opposer à l'exécution des arrêts du tribunal révolutionnaire, et ils demeurèrent prudemment passifs dans un silence désapprobateur, pendant qu'on faisait remonter les condamnés dans les charrettes qui reprirent leur route

sous la protection d'Henriot et de ses gendarmes. La pitié ne se montrait plus que dans les regards de la foule que contenait le sabre nu de l'escorte criant : *Vive Robespierre et à bas la Convention*! Henriot, qui voulait soulever le faubourg, s'irrita de n'y pas réussir, et frappa lui-même de son sabre un homme qui racontait dans un groupe l'arrestation de Robespierre qu'il avait vu emmener en prison avec ses complices.

— Blum! appela le marquis de Chatillard s'approchant de la voiture où le vieillard aveugle était resté lié pendant la gabare qui avait failli délivrer ses compagnons d'infortune. Blum, où est ma mère? d'où vient que je ne la vois pas près de toi?

— Votre mère, monsieur le marquis, doit être du triste cortége, répondit Blum, qui rêvait alors au perfectionnement de l'espèce humaine; on nous a séparés au sortir de la Conciergerie.

— Votre mère est sauvée, dit un des voisins

du docteur ; on l'a enlevée dans un fiacre, au milieu des gendarmes, qui n'ont pas fait mine seulement de la retenir ou de courir après.

— Ma mère est sauvée ! s'écria le jeune homme en s'affligeant de ce que Blum n'avait pas partagé cette heureuse fuite. Et mon brave Blum !...

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur le marquis, répondit le docteur, rejoignez votre mère, en vous souvenant de ma prière ; je vous conjure de vous marier le plus tôt possible et d'avoir beaucoup d'enfans, sans toutefois que la quantité nuise à la qualité, pour conserver le nom des Chatillard !

— Qu'est-ce que c'est que ce Jean-f....-là ? dit brutalement Henriot, qui poussa son cheval contre Antoine de Chatillard, qu'il menaça de son sabre.

— Si j'avais une arme ou même un bâton, scélérat, repartit fièrement le marquis en sai-

sissant le mors du cheval, je t'apprendrais à qui tu parles !

— Tiens, voilà comme on répond aux aristocrates, répliqua Henriot en lui assénant un coup de sabre sur la tête, nous recommencerons quand tu voudras !

— Il est mort ! dit un des condamnés en voyant le jeune homme tomber, le crâne ouvert, sous les pieds des chevaux de la gendarmerie; il n'a pas eu le temps de souffrir !

— Mort ! le marquis de Chatillard, mort ! répéta Blum hors de lui en s'agitant pour rompre ses liens et se jeter en bas de la charrette. Quel malheur irréparable ! M. le marquis ! Oh ! de grâce, rassurez-moi, dites-moi qu'il vit, qu'il vivra ! Mort ! mort ! Pourquoi ai-je vécu assez pour être témoin de cet horrible événement ! Mort, le nom de Chatillard s'éteint avec lui : il n'y a plus de Chatillard !

La marquise de Chatillard épousa M. An-

du docteur ; on l'a enlevée dans un fiacre, au milieu des gendarmes, qui n'ont pas fait mine seulement de la retenir ou de courir après.

— Ma mère est sauvée ! s'écria le jeune homme en s'affligeant de ce que Blum n'avait pas partagé cette heureuse fuite. Et mon brave Blum !...

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur le marquis, répondit le docteur, rejoignez votre mère, en vous souvenant de ma prière ; je vous conjure de vous marier le plus tôt possible et d'avoir beaucoup d'enfans, sans toutefois que la quantité nuise à la qualité, pour conserver le nom des Chatillard !

— Qu'est-ce que c'est que ce Jean-f....-là ? dit brutalement Henriot, qui poussa son cheval contre Antoine de Chatillard, qu'il menaça de son sabre.

— Si j'avais une arme ou même un bâton, scélérat, repartit fièrement le marquis en sai-

sissant le mors du cheval, je t'apprendrais à qui tu parles !

— Tiens, voilà comme on répond aux aristocrates, répliqua Henriot en lui assénant un coup de sabre sur la tête, nous recommencerons quand tu voudras !

— Il est mort ! dit un des condamnés en voyant le jeune homme tomber, le crâne ouvert, sous les pieds des chevaux de la gendarmerie; il n'a pas eu le temps de souffrir !

— Mort ! le marquis de Chatillard, mort ! répéta Blum *hors de lui en s'agitant* pour rompre ses liens et se jeter en bas de la charrette. Quel malheur irréparable ! M. le marquis ! Oh ! de grâce, rassurez-moi, dites-moi qu'il vit, qu'il vivra ! Mort ! mort ! Pourquoi ai-je vécu assez pour être témoin de cet horrible événement ! Mort, le nom de Chatillard s'éteint avec lui : il n'y a plus de Chatillard !

La marquise de Chatillard épousa M. An-

du docteur ; on l'a enlevée dans un fiacre, au milieu des gendarmes, qui n'ont pas fait mine seulement de la retenir ou de courir après.

— Ma mère est sauvée ! s'écria le jeune homme en s'affligeant de ce que Blum n'avait pas partagé cette heureuse fuite. Et mon brave Blum !...

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur le marquis, répondit le docteur, rejoignez votre mère, en vous souvenant de ma prière ; je vous conjure de vous marier le plus tôt possible et d'avoir beaucoup d'enfans, sans toutefois que la quantité nuise à la qualité, pour conserver le nom des Chatillard !

— Qu'est-ce que c'est que ce Jean-f....-là ? dit brutalement Henriot, qui poussa son cheval contre Antoine de Chatillard, qu'il menaça de son sabre.

— Si j'avais une arme ou même un bâton, scélérat, repartit fièrement le marquis en sai-

sissant le mors du cheval, je t'apprendrais à qui tu parles !

— Tiens, voilà comme on répond aux aristocrates, répliqua Henriot en lui assénant un coup de sabre sur la tête, nous recommencerons quand tu voudras !

— Il est mort ! dit un des condamnés en voyant le jeune homme tomber, le crâne ouvert, sous les pieds des chevaux de la gendarmerie; il n'a pas eu le temps de souffrir !

— Mort ! le marquis de Chatillard, mort ! répéta Blum hors de lui en s'agitant pour rompre ses liens et se jeter en bas de la charrette. Quel malheur irréparable ! M. le marquis ! Oh ! de grâce, rassurez-moi, dites-moi qu'il vit, qu'il vivra ! Mort ! mort ! Pourquoi ai-je vécu assez pour être témoin de cet horrible événement ! Mort, le nom de Chatillard s'éteint avec lui : il n'y a plus de Chatillard !

La marquise de Chatillard épousa M. An-

du docteur ; on l'a enlevée dans un fiacre, au milieu des gendarmes, qui n'ont pas fait mine seulement de la retenir ou de courir après.

— Ma mère est sauvée ! s'écria le jeune homme en s'affligeant de ce que Blum n'avait pas partagé cette heureuse fuite. Et mon brave Blum !...

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur le marquis, répondit le docteur, rejoignez votre mère, en vous souvenant de ma prière ; je vous conjure de vous marier le plus tôt possible et d'avoir beaucoup d'enfans, sans toutefois que la quantité nuise à la qualité, pour conserver le nom des Chatillard !

— Qu'est-ce que c'est que ce Jean-f....-là ? dit brutalement Henriot, qui poussa son cheval contre Antoine de Chatillard, qu'il menaça de son sabre.

— Si j'avais une arme ou même un bâton, scélérat, repartit fièrement le marquis en sai-

sissant le mors du cheval, je t'apprendrais à qui tu parles !

— Tiens, voilà comme on répond aux aristocrates, répliqua Henriot en lui assénant un coup de sabre sur la tête, nous recommencerons quand tu voudras !

— Il est mort ! dit un des condamnés en voyant le jeune homme tomber, le crâne ouvert, sous les pieds des chevaux de la gendarmerie; il n'a pas eu le temps de souffrir !

— Mort ! le marquis de Chatillard, mort ! répéta Blum hors de lui en s'agitant pour rompre ses liens et se jeter en bas de la charrette. Quel malheur irréparable ! M. le marquis ! Oh ! de grâce, rassurez-moi, dites-moi qu'il vit, qu'il vivra ! Mort ! mort ! Pourquoi ai-je vécu assez pour être témoin de cet horrible événement ! Mort, le nom de Chatillard s'éteint avec lui : il n'y a plus de Chatillard !

La marquise de Chatillard épousa M. An-

toine du Mont-d'Or, et leurs enfans ne rougirent pas de leur père, qui devint le chef patriarcal d'une famille nombreuse et prospère. Sa belle vieillesse fut environnée du respect filial et de l'estime publique, quoiqu'il eût voté la mort de Louis XVI.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

